VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 108/1

Library
of the
University of Toronto

Voir à partir de la p. 110 du tome II de la
première publication de la Coll. de
l'Université de Montpellier.

LES MOIS,

POËME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmoispomeend01rouc

J. M. Moreau le jeune inv. *J. B. Simonet Sculp. 1779*

Mes Chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

LES MOIS,

POËME,

EN

DOUZE CHANTS:

PAR M. ROUCHER.

Per Duodena regit mundum Sol aureus Aſtra. (VIRG.)

TOME PREMIER.

A PARIS,

De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince DE CONTI, rue du Fouare, à l'Annonciation.

M DCCLXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

NOMS

DE MESSIEURS

LES SOUSCRIPTEURS

POUR

LE POËME DES MOIS.

MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.
MADAME, BELLE-SŒUR DU ROI.
MONSEIGNEUR LE COMTE D'ARTOIS. . . . . 2 *Exemplaires.*
MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.
MADAME ADÉLAIDE.
MADAME VICTOIRE.
S. A. S. Monſeigneur LE PRINCE DE CONDÉ.

S. A. I. Madame LA GRANDE DUCHESSE DE RUSSIE.

S. A. S. Monſeigneur LE DUC DE SAXE-GOTHA.
S. A. S. Madame LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.
S. A. S. Monſeigneur LE PRINCE AUGUSTE DE SAXE-GOTHA.

A.

Académie (l') de Berlin.
Académie (l') de Munich.
Archevêque (Mgr. l') d'Aix.
Archevêque (Mgr. l') d'Embrun.
Archevêque (Mgr. l') de Rouen, ... 2 *Exemplaires.*
Anville (Madame la Ducheſſe d'), ... 25 *Exemplaires.*
Aubuſſon (M. le Vicomte d').
Angênes (Mademoiſelle d').
Albaret (M. le Comte d').
Agueſſeau (M. le Marquis d').
Arbouville (M. le Marquis d').
Agout (M. l'Abbé d').
Alvimarre (M. d'), Receveur des Gabelles, à Dreux.

Arnould (Mademoiſelle), Penſionnaire du Roi.
Ally (M. d').
Aubert (M.). . . . . 5 *Exemplaires.*
Augué (M.).
Andelau (Madame la Comteſſe d').
Aigrefeuille (M. d'), Procureur Général de la Cour des Aides & Chambre des Comptes de Montpellier.
Alainville (M. d').
Aigremont (M. le Chevalier d').
Arcambal (M. le Marquis d').
Angivillers (M. le Comte d'), Directeur Général des Bâtimens.

B.

Bougainville (M. le Chevalier de).
Bellefontaine (M. de).
Beſplas (M. l'Abbé de), Aumônier de MONSIEUR.
Bonneval (M. l'Abbé de).
Barbantan (M. le Comte de). 9 *Ex.*
Berenger (M. de).
Bertin (M.), Tréſorier des Parties Caſuelles.
Bertin (M.), Miniſtre d'Etat.
Bertin (M. l'Abbé).
Baſſompierre (M. le Comte de).
Blondel (Madame).
Bellemarre (M. de).
Brehan (M. le Comte de).
Biron (Madame la Maréchale de).
Butan (M. le Comte de).
Bonneau (M.).
Betizi (M. le Comte de).
Boiſgelin (M. le Comte de), Maître de la Garde-Robe du Roi.
Bourdonnet (M. de).
Buchwold (Madame la Baronne de), Grande Maîtreſſe de la Cour de Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha.
Bauffremont (M. le Prince de).
Beaumale (M.). . . . 2 *Exemplaires.*
Boyer de Fonſcolombe (M.) ancien Envoyé du Roi à Gênes.
Bouthiller (M. le Marquis de).
Bauſſet (Madame la Comteſſe de).
Bove (M. de la), Intendant de Bretagne.
Bauregard (M. de)
Breton (M. le), Avocat en Parlement & Greffier au Parlement.
Barrois jeune (M.), Libraire.
Brécourt (Mademoiſelle de).
Bouſſeron (M.), Intendant de l'Abbaye de Pont-aux-Dames.

C.

Chatillon (Madame la Ducheſſe de), ſeconde Douairière.
Chaboſt (M. le Duc de). 6 *Exemp.*
Culan (Madame la Comteſſe de).
Carré de Candé (M.), Avocat au Parlement de Paris.
Crillon (M. le Comte de).
Chalons (M. le Comte de).

Carbury (M. le Comte de).
Chaternay (M.).
Coet (M. le Baron de).
Cromiere (M. le Marquis de).
Clerc père (M. le).
Clerc de Septchênes (M. le), Secrétaire du Cabinet du Roi.
Chevera (M. de).
Cuſtine (M. le Marquis de).
Choiſeuil (M. le Duc), Miniſtre d'Etat.
Cannac (M. de).
Chaſtel (M. de).
Coſſé (M. le Chevalier de).
Chaſteluts (M. le Chevalier de), de l'Académie Françaiſe.
Courteil (Madame de).
Coutenai (M. le Marquis de).
Choiſeuil Gouffier (Madame la Comteſſe de).
Cheyſſac (M. de), Grand Maître des Eaux & Forêts.
Croſſe (M. de la), Lieutenant des Maréchaux de France. . 2 *Exempl.*
Cot (M.).
Clugny (Madame de).
Chabanon (M. de), de l'Académie Françaiſe.
Chabanon des Salines (M. de).
Chabanon (M. de).
Clam (Madame de).
Cabannes de Puimiſſon (M.), à Montpellier.
Chamilly (M. de).
Chaſſion (M. de).
Crequi (M. le Marquis de), Premier Maître-d'Hôtel de Madame.

D.

Dupaty (M.), Préſident à Mortier au Parlement de Guyenne.
Duras (M. le Maréchal de).
Deſtouches (Madame).
Dureau de la Malle (M.), Aſſocié libre de l'Académie d'Angers.
Douet (Madame).
Dupré de S. Maur (Madame).
Deux-Ponts (Madame la Comteſſe de).
Deux-Ponts (M. le Chevalier de).
Dumeny (M.), Capitaine au Corps Royal du Génie.
Deſchaine (M.), Notaine.
Dutartre (M.), Payeur des Rentes.
Dutartre (Madame). . 2 *Exemplares.*
Durand neveu (M.), Libraire. 6 *Ex.*
Dreſier (Mademoiſelle de).
Dietrich fils (M. le Baron).
Duvilliers (M.), Receveur Général des Fermes à Montpellier.
Durand (M.), Négociant à Montpellier.
Dalency (M.).
Davaret (M. le Marquis de).
Dillon (M. le Comte de). 2 *Exemp.*
Dumejean (M.), Fermier Général.
Deforges (M.).
Ducheſne (Madame), Libraire.
Dubois (M.), Libraire.
Deſroches (M.), Procureur au Parlement.

E

Evêque (Mgr. l') de Bayeux.
Evêque (Mgr. l') de Laon.
Evêque (Mgr. l') de Moutauban.
Evêque (Mgr. l') de Rhodez.
Evêque (Mgr. l') d'Avranches.
Evêque (Mgr. l') de Coutances.
Evêque (Mgr. l') du Puy.
Eſtiſſac (Madame la Ducheſſe d').
Egmont (M. le Comte d').
Elie de Beaumont (M.), Intendant des Finances de Mgr. le Comte D'ARTOIS.
Etan (M. de l').

F

Franckemberg (M. le Baron), Miniſtre d'Etat du Duc de Saxe-Gotha.
Flamarin (Madame la Marquiſe de).
Freteau (M.), Conſeiller au Parlement de Paris.
Fargeau (M. de S.), Préſident à Mortier au Parlement de Paris.
Fricod (M.), premier Commis des Poſtes.
Foucaud (Madame).. 5 *Exemplaires.*
Freté (Madame de la).. 25 *Exempl.*
Fourqueux (M. de), Conſeiller d'Etat.
Flakſeland (M. le Baron de).
Ferté (Madame la Marquiſe de la).
Falconet (M.), Sculpteur.
Fleurieu (M. le Chevalier de).
Faucher (M.) Chevalier de S. Louis, Commiſſaire des Guerres, 2 *Ex.*

G.

Guillemin (M.), premier Commis de la Police.
Guibert (Madame la Comteſſe de).
Grouchy (Madame la Marquiſe de).
Gery (M. l'Abbé de S.), Vicaire Général de Montauban.
Garville (M. de).
Goltz (M. le Baron de), Miniſtre Plénipotentiaire de S. M. Pruſſienne à la Cour de France.
Gorman (M. de).
Grimm (M. le Baron de), Miniſtre Plénipotentiaire de Saxe-Gotha près le Roi.

H.

Helvetius (Madame).
Hocquart (M. le Chevalier).
Hocquart de Montfernai (M.).
Holbac (M. le Baron d').
Havrincourt (M. le Comte d').
Havré (M. le Duc d').
Ham (M.), à Colmar.
Haulnoy (M. d'), Conſ. au Parlement.

Hebert (M.), Tréſorier des Menus-Plaiſirs du Roi.
Hericot (M. de), Préſident au Parlement de Paris.
Henin de Beaupré (M.); Procureur du Roi, de Verſailles.

I.

Jarrente (M. l'Abbé de), Agent Général du Clergé.
Junon (M. l'Abbé).
Jarnac (M. le Comte de).
Igny (M. le Comte d').
Jarri (M.), Greffier en chef du Châtelet de Melun.
Jamaïque (Madame la Marquiſe de la).
Imbert de Champréal (M.).

L.

Leroi (M.), Lieutenant des Chaſſes dans la Capitainerie de Verſailles.
Loménie (M. le Marquis de).
Langlade (M. l'Abbé de).
Longefoi (M. de).
Lups (M.).
Laroche (M. de).
Louet (M.).
Lattin (Mademoiſelle).
Laſſus (M. de la), Directeur Général des Fermes à Auch.
La Vacquerie (M. le Comte de).
La Tour-du-Pin (M. le Vicomte de).
L'Heritier (M.), de Bruxelles.
Lowendal (Madame la Comteſſe de).
Leger (M. l'Abbé), Principal au College de Dreux.
Lafoſſe (M. de la), Marchand de papier. . . . . 2 *Exemplaires.*
Linch (M.), Conſeiller au Parlement de Guyenne,
Lamberti (Madame la Vicomteſſe de), Dame d'Honneur de Mademoiſelle de Condé.
Luynes (Madame la Ducheſſe de).
Liancourt (Madame la Ducheſſe de), Douairiaire.
Livry (Madame la Marquiſe de).
Lavabre (M.), Banquier.
Le Clerc (M.), Libraire.

M.

Meun (Madame la Comteſſe de).
Mont-Réal (M. le Comte de).
Mortemart (M. le Duc de).
Marſan (M. le Prince de).
Meunch (Madame la Baronne de).
Montauban (M. le Premier Préſident de la Cour des Aides de).
Mellet (Madame de).
Meaux (M. de).
Mazieres (M. de), Fermier Général.
Maulette (Madame la Vidame de).

Maulette (M. le Chevalier de), ancien Mouſquetaire.
Mithon (M. le Marquis de).
Meſloi (Madame de).
Moſnac (M. de), Maître des Comptes.
Montmergué (M. de).
Margue du Meſnil (M.), Receveur des Tailles à Neufchatel.
Morliere (M. de la), à Grenoble, ... 6 *Exemplaires.*
Merard de S. Juſt (M.).
Montagne (M. de la), Conſeiller au Parlement de Guyenne, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Bordeaux.
Marſillac (M. le Comte de).
Melgriny (M. le Commandeur de).
Marchais (Madame de), 10 *Exempl.*
Moutard (M.), Libraire.
Montvallon (M. de), Officier au Régiment du Roi.
Marié (M.), Libraire à Liege, 4 *Ex.*
Mérigot jeune (M.), Libraire.
Monteſquiou (M. le Marquis de).

N.

Ny (M. le Baron de).
Nicolaï (M. le Marquis de).
Narbonne-Pelet (Madame la Vicomteſſe de), Dame d'Honneur de MADAME.
Nyon (M.), Libraire. 2 *Exemplaires.*
Narcé (M. de), Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Angers.
Neuvillé (M. l'Abbé de), Profeſſeur au College Royal de Toulouſe.

O.

Ogny (Madame la Baronne d'). 2 *Ex.*
Oſſonville (M. le Marquis d').
Oſmont (Madame la Marquiſe d').
Oſmont (M. le Marqnis d').

P.

Perrot (Madame), Maîtreſſe des Comptes.
Polignac (Madame la Comteſſe Diane de).
Pignon (M.), Fermier Général.
Pons (Madame la Vicomteſſe de).
Puiſégur (M. le Comte de).
Puiſégur (M. le Vicomte de).
Perrane (M.).
Ponce (M. de la).
Panchant (M.). . . . 4 *Exemplaires.*
Pierrecourt (Madame la Comteſſe de).
Petitval (Madame de).
Palerne (M. de).
Potier (M.), à Verſailles.
Pralin (M. le Duc de).
Pereux (M. du).
Perron (M. l'Abbé de), Grand-Vicaire de Coutances.
Pacault (M.), Conſeiller au Châtelet.

Pannelier d'Annel (M.), Receveur des Bois du Roi.
Petitval fils (M. de), à la Rochelle.
Pelhion (Madame de). 19 *Exempl.*
Piſſot (M), Libraire. 2 *Exemplaires.*
Prevoſt (M.), Graveur. 2 *Exemplaires.*
Panckoucke (M.), Libraire. . . . . 3 *Exemplaires.*

R.

Romain de Seze (M.), Avocat au Parlement de Bordeaux.
Rochechouart (M. le Comte Louis de).
Rouſſeau (M.), de Toulouſe.
Rodier (M.).
Roncherolles (Madame la Marquiſe de).
Rougé (M. le Marquis de).
Rigaud & Pons (MM.), Libraires à Montpellier.
Roulier (M.).
Roettiers (M.).
Rigoley de Juvigny (M.), Conſeiller Honoraire au Parlement de Metz, ... 2 *Exemplaires.*
Romilly (Madame). . 3 *Exemplaires.*
Reyrac (M. l'Abbé de), Prieur de S. Maclou.
Roux (M. le), Libraire à Montdidier.
Robiquet (M.), Libraire à Rennes.
Rohan (M. le Duc de). . . . . 2 *Exemplaires.*

S.

Suard (M.), de l'Académie Françaiſe.
Sauveterre (M. de), Préſident au Parlement de Toulouſe.
Stakelberg (M. le Baron de), Ambaſſadeur à la Cour de Ruſſie.
Sartines (M. de), Miniſtre & Secrétaire d'Etat. . . . . 2 *Exemplaires.*
Schomberg (M. le Comte de).
Seſſeval (M. de).
Seignelay (M. le Marquis de), Brigadier des Armées du Roi, Colonel du Régiment de Champagne.
Stéel (M. le Baron de).
Seyran (M. le Marquis de). 2 *Exemp.*
Sickuingen (M. le Comte de).
Sabran (Madame la Comteſſe de).
Stormont (Milord), ci-devant Ambaſſadeur d'Angleterre à la Cour de France.
Savoye (M.), Libraire. 14 *Exempl.*
Sauffaye (M. la), Commiſſaire des Guerres.
Ségaud (M.), Bibliothécaire de Madame VICTOIRE.
Scheutze (M. de), Conſeiller de Légation de Sa Majeſté Danoiſe.
Savalette (M. de).
Sénac de Meillan (M.), Intendant de Valenciennes.
Seze (M. de), Avocat au Parlement de Bordeaux.
Surgeres (M. le Comte de).
Salm-Salm (M. le Prince Emanuel de).

Saintéan (Madame de).
Saintnon (M. l'Abbé de).
Sanlot (Madame de).
Sanlot de Beaupin (M.).
Saisey (Madame de).
Sabatier de Cabres (M. l'Abbé de), Conseiller au Parlement de Paris.
Smourdes (Milord).

T.

Turgot (M.), Ministre d'Etat.
Tesson (M. de).
Tubert (M.), Receveur des Dixièmes de la Généralité d'Auch.
Tronchin (M.), Premier Médecin de Monseigneur le Duc D'ORLÉANS, Associé Etranger de l'Académie des Sciences.
Tacheres (M. le Président).
Tacheres (M. l'Abbé).
Tremblaye (M. le Chevalier de la).
Thiboutot (M. le Marquis de), Inspecteur Général du Corps Royal de l'Artillerie de France.
Treilles de Pardailhan (M. l'Abbé), Archidiacre & Vicaire Général de S. Pons.
Tchoudy (M. le Baron de).
Tolozan (M. de), Introducteur des Ambassadeurs.

V.

Vaudreuil (M. le Comte de). 24 *Ex.*
Verac (M. le Marquis de). 2 *Exempl.*
Verry (M. l'Abbé de).
Vermenoux (Madame de).
Villeneuve (M. de), Receveur Général des Finances.
Villedeuil (M. Laurent de).
Vernet (M. du). . . . . 2 *Exemplaires.*
Vichet (M. de), Trésorier de France à Montpellier.
Valsari (M. de).

A

MON PÈRE,

Combien vous avez de titres au foible hommage que je vous préſente ! je vous dois plus que la vie ; vous avez été mon premier Inſtituteur. Je n'oublierai jamais ces jours de mon enfance, où me menant avec vous dans des promenades ſolitaires, vous m'entreteniez du génie

précoce de PASCHAL *& du* TASSE, *& me faiſiez lire la vie de ces deux grands hommes. Grâces à vous, mon cœur palpitoit déjà au nom de la gloire. Je n'oublierai jamais qu'à ces premières lectures, vous fîtes bientôt ſuccéder celles de* TÉLÉMAQUE *&* LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE. *Quel charme je trouvai à ces deux ouvrages ! Comme je m'intéreſſois aux ſcènes champêtres qui les embelliſſent !* CALYPSO *dans ſon Iſle,* ERMINIE *parmi des Bergers, firent couler mes premières larmes de plaiſir. Je dois à cette éducation mon amour pour la Campagne & la Poéſie : oui, c'eſt vous qui m'aurez fait Poëte, ſi l'Ouvrage que je vous offre peut toutefois me mériter ce nom.*

MAIS *quand je n'aurois pas ce motif pour mettre le fruit de douze années de travaux ſous les auſpices de* MON PÈRE, *les leçons de vertu, les exemples de piété filiale, de tendreſſe fraternelle, de bienfaiſance même que vous m'avez donnés, (car vous m'avez fait voir que l'homme qui n'eſt pas riche peut faire encore du bien) ne me commanderoient-ils pas ce que je fais*

aujourd'hui par un libre mouvement de mon cœur ? Vous vouliez avant tout que je fusse bon, & vous l'étiez vous-même en m'apprenant à l'être. Ah ! puisse ce tribut de ma tendre vénération & de ma reconnoissance, vous prouver que je n'ai pas tout-à-fait négligé vos avis ! Je me flatte du moins que vous retrouverez dans mes Vers ce respect pour les mœurs, cet amour de la vertu, ce sentiment des choses honnêtes que je puisai près de vous dans mes premières années. Que d'autres jugent mes foibles talens ; vous, MON PÈRE, *jugez l'âme de votre Fils, & applaudissez-lui, si elle a quelques traits de ressemblance avec la vôtre.*

JE préviens que de toutes les Remarques placées à la ſuite de chaque MOIS, il y en a trois ſeulement qui ne m'appartiennent pas ; je les dois à deux de mes Amis. La première, ſur la Liberté du Commerce des Grains, eſt de M. DE FRÉVILLE, qui a donné à notre Littérature la traduction de quelques Ouvrages Anglois : la ſeconde, ſur le Divorce, & la troiſième, ſur l'Eſclavage des Nègres, ſont de M. GARAT, jeune Avocat, qui promet un Homme aux Lettres & à la Juriſprudence. Cet Avertiſſement, que l'amitié & la modeſtie ont combattu de tout leur pouvoir, étoit néceſſaire pour qu'on ne me donnât point la gloire d'autrui, & qu'on ne prêtât point à autrui les erreurs où j'ai pu tomber.

LES MOIS,

POËME,

EN

DOUZE CHANTS.

AMBITIEUX rival des Maîtres de la lyre,
Qu'un autre des guerriers échauffe le délire;
Qu'un autre mariant de coupables couleurs,
Soit le peintre du vice, & le pare de fleurs;
Moi, voué jeune encor à de plus nobles veilles,
Moi, qui de la Nature, obſervai les merveilles,
J'aime mieux du Soleil chanter les douze enfans,
Qui d'un pas inégal le ſuivent triomphans,
Et de Signes divers la tête couronnée,
Monarques tour-à-tour, ſe partagent l'Année.

SUR la roche ſauvage où le chêne a vieilli
J'irai m'aſſeoir; & là, dans l'ombre recueilli,

A l'aſpect de ces monts ſuſpendus en arcades,
Et du fleuve tombant par bruyantes caſcades,
Et de la ſombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis flottant ſur les guérets ;
A la douce clarté de ces globes ſans nombre,
Qui flambeaux de la nuit rayonnent dans ſon ombre ;
A la voix du tonnerre, au fracas des Autans,
Au bruit lointain des flots ſe croiſans, ſe heurtans,
De l'inſpiration le délire extatique
Verſera dans mon ſein la flamme poétique,
Et parcourant les mers, & la terre, & les cieux,
Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

Bienfaiteur des mortels, ô Géant invincible,
Dont l'Hercule Thébain fut l'image ſenſible ;
Toi qui combats toujours, & toujours plus ardent,
De triomphe en triomphe atteins à l'Occident ;
Toi qui de la Nature enfantas l'harmonie,
O Soleil ! c'eſt toi ſeul qu'implore mon génie.
Sois l'aſtre de ma Muſe, & préſide à mes vers :
Comme toi, mon ſujet embraſſe l'Univers.

C. N.^le Cochin Eques del. C. S. Gaucher inc. 1780.

Le Triomphe annuel du plus noble des Arts.

ch. I.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

MARS,

CHANT PREMIER.

GROSSIS par le torrent des nèges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées;
Et les rochers de glace aux Alpes ſuſpendus,
Sous un ciel plus propice amollis & fondus,
Se changent en vapeurs, & pèſent ſur nos têtes.
La mer gronde; les vents précurſeurs des tempêtes
Courent d'un pôle à l'autre, & tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles Matelots.

MAIS du joug de l'Hyver la Terre enfin ſe laſſe:
La Terre, trop long-tems captive ſous la glace,
Lève ſes triſtes yeux vers le Père des Mois,
Et friſſonnante encor remplit l'air de ſa voix.

« Diſpenſateur du jour, brillant Flambeau du monde,
» Des vapeurs, des brouillards perce la nuit immonde ;
» Impoſe un long ſilence aux Aquilons jaloux,
» Et rends à mes ſoupirs le Printems mon époux. »

Elle ſe tait : le Dieu, ſenſible à ſa prière,
Remonte à l'Equateur ; là, r'ouvrant ſa carrière,
Il chaſſe au loin l'Hyver, repouſſe les Autans,
Et des rives du Nil appelle le Printems :
« Prends tes habits de fleurs, mon fils ; prends la ceinture,
» Qui pare tous les ans le ſein de la Nature :
» Va ; la Terre ſoupire, & ſes flancs amoureux
» Attendent la roſée & tes germes heureux :
» Mon fils, va la remplir de ton ame éthérée. »

Le Printems à ces mots fend la plaine azurée,
Et porté mollement ſur l'aîle des Zéphirs,
De l'Hymen créateur vient goûter les plaiſirs.
La Terre, devant lui frémiſſant d'allégreſſe,
S'enfle, bénit l'époux qu'imploroit ſa tendreſſe,
L'embraſſe, le reçoit dans ſes flancs entrouverts :
La sève de la vie inonde l'Univers.

De cet hymen fécond, Dieux, quels biens vont éclore!
Déjà d'un feu plus vif l'Olympe ſe colore.
Le Bélier, du Printems miniſtre radieux,
Paroît, & s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la Terre amoureuſe annonce l'hyménée,
Et vainqueur des frimats, recommence l'année.

A peine dans les airs dévoile-t-il ſon front,
Que ſoudain treſſaillant dans ſon antre profond,
L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'élève, & ſur la plage à grands flots ſe déploie.
Sa vague mugiſſante appelle à d'autres bords
Ces vaiſſeaux, que l'Hyver enchaînoit dans nos ports.

Les voilà donc ces jours ſi rians, ſi proſpères,
Ces jours qui tariſſoient les larmes de nos pères!
Tous les ans, quand l'Hyver dans ſon obſcurité
Engloutiſſoit leur Dieu, le Dieu de la clarté,
Un long deuil ſur les murs des ſacrés édifices
S'étendoit; & l'autel privé de ſacrifices,
Sans braſier, ſans parfum, ſans lampe, ſans flambeau,
Figuroit le Soleil éteint dans le tombeau.

Durant trois jours entiers conſacrés aux ténèbres,
Aux lamentations, aux pleurs, aux chants funèbres,
Ils craignoient que leur Dieu, briſé par un Géant,
N'entraînât avec lui l'Univers au néant.
Mais ſitôt que vainqueur de cette nuit funeſte,
Il rallumoit ſes feux ſous le Bélier céleſte,
Les braſiers, les flambeaux éteints ſur les autels
Brilloient, renouvellés aux regards des mortels:
Des nuages d'encens empliſſoient les portiques;
Et le Prêtre & le Peuple, en de joyeux Cantiques,
S'écrioient: « Notre Dieu renaît à la clarté;
» Célébrons ſon triomphe: il eſt reſſuſcité. »

POUVOIENT-ILS en effet refuſer leur hommage
A l'Aſtre, qui des Dieux eſt la plus belle image,
Quand ce Roi de lumière au Bélier de retour,
De ſes douze Palais recommençoit le tour?
Lorſque des premiers tems l'antique témoignage,
Par la voix des vieillards confirmé d'âge en âge,
Diſoit aux Nations, en de ſublimes vers,
Qu'au Printems le Cahos enfanta l'Univers?

LA Terre aime à le croire & le répète encore.

Oui, dit-on, le Printems a vu le monde éclore ;
Il a vu dans les airs monter le front des bois ;
Du premier roſſignol il entendit la voix ;
Les fleuves devant lui jaillirent des montagnes,
Et ſon ſouffle épura les céleſtes campagnes :
Siècle heureux, ſiècle d'or, trop chéri des neuf Sœurs,
Qui cent fois de cet âge ont chanté les douceurs.

Si j'en crois leurs concerts, le monde à ſa naiſſance,
Ainſi que dans la paix, vivoit dans l'innocence.
Des mœurs, & point de loix ; du moins nul Souverain
Ne les faiſoit parler ſur des tables d'airain.
Les orages, les vents ſe taiſoient ; la froidure
Reſpectoit les beaux jours, les fleurs & la verdure ;
Les flots rouloient captifs dans leur vaſte baſſin ;
Et tandis qu'aux Zéphyrs la terre ouvrant ſon ſein,
Sans jamais s'épuiſer, partout faiſoit éclore
Les plus doux fruits, mêlés aux dons rians de Flore,
Les Agneaux & les Loups enſemble confondus
Careſſoient les mortels ſur la mouſſe étendus.
Tous amis, tous égaux, les mortels ſans envie
Dans un calme profond laiſſoient couler leur vie :

La flûte doucement ſoupiroit ſous leurs doigts;
Ils chantoient; les troupeaux bondiſſoient à leurs voix:
Le Tigre étoit lié d'une inviſible chaîne,
Et le miel diſtilloit de l'écorce du Chêne.

Oh! comme le menſonge à l'aide des beaux vers
Peut aiſément tromper ce crédule Univers!
Nous vantons le bonheur de ces belles journées,
Qu'aux premiers des humains firent les deſtinées;
Et jamais il ne fut d'âge plus malheureux.

Les élémens impurs luttans ſans ceſſe entr'eux
Sur le monde naiſſant promenoient le ravage.
L'Océan mutiné s'égaroit ſans rivage.
Ce globe, ſur ſon axe encor mal affermi,
Flottoit d'un pôle à l'autre; & long-tems endormi,
Le Soleil au hazard éclaira la Nature.
Les champs, terrein fangeux, languiſſoient ſans culture.
Eh! comment les dompter? Le génie inventeur
N'avoit point amolli le fer agriculteur.
Les beſoins dévorans, l'importune détreſſe
De l'Homme foible & nud châtioient la pareſſe:

Une

Une horrible maigreur déformoit tous ſes traits.
Jetté par les deſtins au milieu des forêts,
Sur la ronce épineuſe errant à l'aventure,
Il demandoit au chêne une vile pâture;
Heureux de la ravir, armé d'un pieu ſanglant,
Au vorace animal qui s'engraiſſe de gland.

MAINTENANT regrettez, chaſtes Sœurs d'Aönie,
De l'univers naiſſant les vertus, l'harmonie,
Et ſon Dieu protecteur chaſſé par Jupiter!
Votre heureux ſiècle d'or fut un ſiècle de fer.
C'eſt nous, nous qui vivons ſous l'empire d'Aſtrée:
Enfans & favoris de Saturne & de Rhée,
Nous voyons tout renaître au gré de nos deſirs;
La terre ſans repos travaille à nos plaiſirs,
Et le ciel étoilé roule en paix ſur nos têtes.
Si des climats de l'Ourſe, eſcorté des tempêtes,
Revole tous les ans le Démon des Hyvers,
Le Printems à ſon tour conſole l'univers.

TOUT germe devant lui, tout ſe meut, tout s'avive;
L'onde étincelle & fuit d'une courſe plus vive;

La pelouſe déjà rit aux piés des côteaux :
Partout un ſuc laiteux gonfle les végétaux.

Ce fluide inviſible errant de veine en veine,
Sur les prés rajeunis fait monter la Vervene,
Qui demandoit la paix au nom des rois vaincus ;
Il bleuit l'Heppatique, il dore le Crocus,
Et du plus doux parfum nourrit la Violette,
Humble fleur, qui déjà pare l'humble Colette.

Jusqu'au fond des forêts, l'arbre imbibé des ſels,
Que la Terre a reçus dans ſes flancs maternels,
Quand l'Hyver attriſtant les climats qu'il aſſiège,
Les voiloit de brouillards, les tapiſſoit de nège,
L'arbre ſent aujourd'hui ſa ſéve fermenter :
Dans ſes mille canaux libre de ſerpenter,
De la racine au tronc, & du tronc au branchage
Elle monte, & s'apprête à jaillir en feuillage.

Redouble, heureux Printems, redouble tes bienfaits !
Qu'en tous lieux, aux rayons des beaux jours que tu fais,
Des végétaux amis la foule t'environne !
Prête au Chêne affermi ſur les monts qu'il couronne,

Prête un ſuc aſtringent qui par un prompt ſecours,
De mon ſang épanché doit rallentir le cours :
Donne au riant Ormeau la liqueur épurée
Par qui s'éteint l'ardeur de la fièvre altérée ;
Au Frêne, la vertu de conſoler des yeux
Affoiblis & bleſſés de la clarté des cieux ;
Au Tilleul .... mais hélas ! quel mortel peut connoître
Tout le pouvoir des ſucs que ta chaleur fait naître ?
Linné, qui d'un regard à la Parque fatal
Débrouilla le cahos du règne végétal ;
Adanſon & Juſſieu, ces fideles oracles
D'un monde, où la Nature a ſemé les miracles,
Mille fois en perçant, & les bois épineux,
Et les vallons déſerts, & les rocs caverneux,
N'avouerent-ils point qu'à la foibleſſe humaine
Se cachoit la moitié d'un ſi vaſte domaine ?
Sans doute à nos regards les temps pourront l'ouvrir ;
Mais par combien de ſoins il la faut conquérir !
La Nature, ſemblable à l'antique Protée,
D'obſtinés curieux veut être tourmentée ;
Elle aime les efforts des mortels indiſcrets :
C'eſt l'importunité qui ravit ſes ſecrets.

Vous donc qui pleins d'ardeur épiez ſes merveilles,
O Sages, redoublez de travaux & de veilles!
La Nature à vos yeux cële encor bien des loix.
Savez-vous ſeulement quel pouvoir dans les bois
Ramène ces corbeaux, qui citoyens des plaines,
Y défioient du Nord les piquantes haleines?
Sur quel préſage heureux en amour réunis,
Ils ont prévu le temps de réparer leurs nids?
Comment, pour ſe conſtruire un palais moins fragile,
Ils ont mêlé la ronce & le bois à l'argile?
Qui leur en a tracé le contour régulier?
Quel Dieu leur a prédit que le haut Peuplier,
Et le Pin dont la cime a fui loin de la terre,
Leur prêtant contre nous un abri ſalutaire,
Défendroient leurs petits encor foibles & nuds?

Que tes divers reſſorts ne me ſont-ils connus,
O Nature! O Puiſſance éternelle, infinie,
De l'être & de la mort invincible Génie!
Qu'avec plaiſir mon luth proclameroit tes loix!
Mais je ne ſuis point né pour de ſi hauts emplois;
Tu bornas mon eſſor : admirateur paiſible

D'un cercle de beautés à tous les yeux viſible,
Je dois, ſans te ſurprendre aucun de tes ſecrets,
Couler des jours ſans gloire au milieu des forêts,
Cueillir au bord des eaux la fleur qui va renaître,
Et Poëte des champs, les faire aimer peut-être;
Ce deſtin n'eſt pas grand, mais il eſt aſſez doux;
Il cachera ma vie aux regards des jaloux.

Eh bien! champs fortunés, forêts, vallons, prairies,
R'ouvrez-moi les détours de vos routes chéries;
La ville trop long-tems m'enferma dans ſes murs.
Perdu trois mois entiers dans ſes brouillards impurs,
J'échappe à ce ſéjour de boue & d'impoſture:
Heureux de votre paix, retrouvant la Nature,
Sur la mouſſe nouvelle & ſur la fleur du Thym,
Je vais me pénétrer des parfums du matin;
Je vais ſur les rameaux de Vertumne & de Flore
Epier quel bouton le premier doit éclore.

Un bien manque pourtant à ma félicité:
Dans les champs près de moi je voudrois ma Myrthé.
Oh! ſi je puis la voir: oh! ſi je puis l'entendre....

L'écho de ces rochers en deviendra plus tendre ;
Tout fleurira plutôt dans mon riant ſéjour :
La femme que l'on aime embellit un beau jour.

VIENS donc, femme adorable ; ah ! viens, fuis cette ville,
Où de fourbes trompés rampe un monde ſervile ;
Ce monde corrupteur n'eſt pas digne de toi.
Le Printems & l'Amour te rappellent à moi.
Me trompé-je ? Non, non : je vois Myrthé paroître ;
Myrthé vient habiter mon aſyle champêtre.
Sans ornement, ſans art, belle de ſes appas,
Déjà dans nos vallons elle égare ſes pas.
Cet air pur qu'à longs traits près d'elle je reſpire,
Ce verger qui blanchit, ce Zéphir qui ſoupire,
Ce limpide ruiſſeau qui coule mollement,
Tout verſe dans mon ame un doux raviſſement.
Oh ! comme à mon bonheur ajoute l'eſpérance !
Mon œil ne voit plus rien avec indifférence.
Ces roſiers, ces jaſmins bientôt parés de fleurs,
Pour couronner Myrthé m'offriront leurs couleurs ;
C'eſt pour voiler nos feux des ombres du myſtère,
Que la feuille renaît au boſquet ſolitaire ;

Quand l'Eté dévorant nous dardera ſes traits,
Myrthé dans ce ruiſſeau baignera ſes attraits.
Délicieux eſpoir ! ô félicité pure !
C'eſt l'Amour qui m'apprend à ſentir la Nature.

De quel nouveau plaiſir mon cœur eſt enyvré,
Quand je vois un troupeau dans la plaine égaré
Bondir ; & près de lui, les bergers, leurs compagnes,
Par grouppes varier la ſcène des campagnes,
En réveiller l'écho muet depuis longtems,
Et ſaluer en chœur le retour du Printems !

Mais Dieux ! Quel noir penſer attriſte mon ivreſſe !
Ces agneaux ſous mes yeux folâtrans d'allégreſſe,
Arrachés à leur mère, aux fleurs de ce côteau,
Iront dans les cités tomber ſous le couteau.
Ils ſervent l'appareil d'un feſtin ſanguinaire,
Où l'homme s'arrogeant un droit imaginaire,
Tyran des animaux étale ſans remords
Ses meurtres déguiſés, & ſe nourrit de morts.

Arrête, Homme vorace, arrête : ta furie,
Des tigres, des lions paſſe la barbarie.

Jamais ces animaux dans le ſang élevés
Du lait de la brebis ne furent abreuvés;
Ils ne furent jamais revêtus de ſa laine.
Le bœuf pour les nourrir féconde-t-il la plaine?
C'eſt pour toi que ſans fiel, docile à l'aiguillon,
Il creuſe ſous le joug un pénible ſillon;
Sa conſtance aux travaux rend tes guérets fertiles:
Et la mort eſt le prix de ſes travaux utiles!
Et tu verſes ſon ſang! & tu manges ſa chair!
Tu t'es donc fait, ingrat, des entrailles de fer?
Je méconnois en toi l'auguſte créature
Que d'un limon plus doux façonna la Nature,
Qu'elle forma ſenſible à la voix des douleurs,
A qui ſeule, elle apprit à répandre des pleurs.
Tu dégrades ton nom; & cruel à toi-même,
Tu hâtes la lenteur de ton heure ſuprême.
Corrupteur de ton ſang, le ſang des animaux
Y dépoſe, y nourrit le germe de tes maux,
De la fièvre en ton ſein fait bouillonner la flamme,
Et porte le délire au ſiége de ton ame.

MAUDIT ſoit le mortel, qui du fruit des buiſſons
Dédaigna

Dédaigna le premier les natives moiſſons,
Et broya ſous ſes dents, par la rage égarées,
Les chairs de ſa victime en feſtin préparées!
Hélas! depuis ce jour l'homme s'eſt fait au ſang.
Le plus fort du plus foible a déchiré le flanc;
La Diſcorde a ſemé la haine, les allarmes,
Et la tendre Pitié s'eſt endurcie aux larmes.

Ah! s'il faut qu'aujourd'hui ne ſoient plus révérés
Du Sage de Samos les principes ſacrés,
S'il faut de notre goût réveiller la pareſſe
Par des mets qu'aſſaiſonne une fatale adreſſe,
Du moins n'inſultons pas aux Brames innocens,
Qui du bœuf, du taureau maîtres reconnoiſſans,
Laiſſent, exempte enfin des ſoins du labourage,
Leur vieilleſſe expirer en un gras pâturage:
Doux repos, douce mort, qu'ils ont bien mérités.

Dans nos champs, en ce mois, voyez de tous côtés
Ces animaux, fumans de ſueur, de pouſſière,
Ouvrir & renverſer la glèbe nourricière;
Cependant que leur guide, au chant vif & joyeux

De l'oiſeau qui s'élève & retombe des cieux,
Sur le ſoc reluiſant la main appéſantie,
Preſſe de l'aiguillon leur marche rallentie.
Le prodigue Semeur ſuit d'un pas meſuré;
Il verſe, & le blé noir, & le millet doré,
Et l'orge, ami d'un ſol mêlé d'un peu d'arêne:
La herſe aux longues dents marche & ferme la ſcène.

POUR la neuvième fois le jour darde ſes traits.
Déjà le Laboureur retourne à ſes guérets;
Et la moiſſon naiſſante à ſes yeux ſe déploie.
Alors entre l'eſpoir, & la crainte, & la joie,
Etendant vers le Ciel ſes vénérables mains,
Il invoque celui qui nourrit les humains.

« GRAND Dieu! les ouragans, & la grêle, & l'orage
» T'obéiſſent: dis-leur d'épargner mon ouvrage.
» Charge les doux Zéphirs de la fécondité,
» Qu'ils uniſſent la pluie à la ſérénité,
» Et que de ton Soleil la flamme créatrice
» Change en épi cette herbe, & que l'épi mûriſſe.
» Dieu juſte! j'ai peut-être un droit à tes bienfaits.

» Des rigueurs de l'Hyver j'ai porté tout le faix ;
» Tu l'as vu : quand la glace attriſtoit la Nature,
» Sans feu, ſans vêtement, privé de nourriture,
» J'entendois près de moi, nuds & mourans de faim,
» Ma femme & mes enfans me demander du pain.
» Hélas ! à mes enfans, à ma femme, à moi-même,
» Epargne déſormais cette indigence extrême,
» Et n'abandonne plus aux Autans déchaînés,
» Et mes grains, & mes fruits par l'orage entraînés :
» Ils ſont tout mon eſpoir ; qu'ils ſoient ma récompenſe. »

Il prie encor, il prie : & d'un nuage immenſe,
Son œil épouvanté voit les flancs épaiſſis
S'élargir, s'allonger ſur les monts obſcurcis,
Deſcendre en tourbillon dans la plaine, & s'étendre,
Et rouler : un bruit ſourd au loin s'eſt fait entendre.
Le nuage en tonnant s'ouvre ; & les étendards,
Et l'éclat des mouſquets hériſſés de leurs dards,
Flottant comme la mer qui balance ſon onde,
Les chevaux henniſſans, & le bronze qui gronde,
Les clairons, les tambours, les trompettes, les cors,
Tourmentant les échos d'homicides accords,

Tout annonce le Dieu.... le monſtre de la guerre.

Au fracas répété de ſon roulant tonnerre,
Les cheveux ſur le front hériſſés de terreur,
Pâle, & l'œil égaré, s'enfuit le Laboureur :
Il s'enfuit en pleurant les tréſors de la plaine.
Enfans, mères, vieillards éperdus, hors d'haleine,
Déſertent leur cabane, & par mille chemins,
Se dérobent en foule aux Soldats inhumains.

Du titre de valeur déguiſant leur furie,
Et ravageant la terre au nom de la patrie,
Des aſſaſſins payés, dans le creux des ſillons,
D'un camp dévaſtateur plantent les pavillons.
Bientôt de leurs drapeaux la campagne couverte
Se transforme en arêne à l'homicide ouverte,
Où des hommes de fer en bataille formés,
Se lancent des regards de carnage affamés.

Hommes nés pour les Rois, inſtrumens de colère,
Hâtez-vous; par le ſang gagnez votre ſalaire.

Du combat tout-à-coup le ſignal eſt donné.

Mille bouches de bronze à la fois ont tonné.
Tout s'ébranle : le plomb que le ſalpêtre embraſe,
Tombe en grêle de feu ſur les rangs qu'il écraſe ;
Et des troncs mutilés, & des membres épars,
Dans les champs de Cérès volent de toutes parts.

DÉJA le feu ſe tait : le glaive lui ſuccède.
Les deux partis rompus que la fureur poſſède,
L'un vers l'autre élancés, de plus près combattans,
Se croiſent, & de meurtre à l'envi dégoutans,
Aveugles, effrénés, s'exterminent en foule.
Le vaincu mord la poudre, & le vainqueur le foule.

DE la gloire à l'inſtant le fantôme impoſteur
Proclame les forfaits de ce jour deſtructeur,
Promet à des brigands un beau nom dans l'hiſtoire,
Et faiſant le ciel même auteur de leur victoire,
Sur les corps entaſſés dont regorgent ces lieux,
Force leur bouche impie à rendre grace aux Dieux.

TAISEZ-VOUS, aſſaſſins : ces hymnes, ces cantiques,
Ces drapeaux appendus ſous nos ſacrés portiques,

Ces concerts d'inſtrumens à vos fureurs ſi doux,
Au tribunal des Dieux s'élevent contre vous.

Oui, contre vous, ô Rois! dont l'orgueil ſanguinaire
Arma ces meurtriers d'un glaive mercenaire.
Répondez : quand ce peuple, & libre, & triomphant,
Avec cette candeur qui guide un foible enfant,
Dépoſa dans vos mains l'épée & la couronne,
Quand il vous fit aſſeoir dans la gloire du trône,
Vous dit-il : « De mes biens, de mes jours à ton gré,
» Uſe en maître abſolu : prends ce glaive ſacré,
» Égorge-moi : je veux que mon ſang t'appartienne;
» Pour volonté, pour loi je n'aurai que la tienne ».
Rois, ſoyez détrompés : le peuple eſt avant vous.
Si par nous vous regnez, regnez auſſi pour nous.
Renfermez, étouffez les foudres de la guerre;
Et protecteurs d'un art bienfaiteur de la terre,
Imitez du Cathay les ſages Potentats :
Voici, voici les jours où leurs vaſtes états
Réſonnent de leur nom béni dans les campagnes.

Quand l'Aube, en blanchiſſant le faîte des montagnes,

Ramène le Soleil vers le Bélier doré,
Précédé de ſa Cour, de ſes fils entouré,
Sur un char triomphal le Prince Aſiatique
Monte, & s'avance en pompe armé d'un fer ruſtique.
C'eſt Triptolême aſſis dans le char de Cérès.
Un vallon, dont l'Hyver a mûri les guérets,
Ouvre un théâtre auguſte à la foule accourue
Des citoyens voués aux ſoins de la charrue.
Eh! quel ſi grand ſpectacle appelle leurs regards?
Le triomphe annuel du plus noble des arts;
Un Prince Laboureur qui deſcendu du trône,
Doit devant la charrue abbaiſſer la couronne.
A ſes yeux paternels tant le fer nourricier
Eſt plus noble & plus ſaint que l'homicide acier!

Il deſcend de ſon char; d'un pas grave il s'avance.
On ſe tait: au milieu de ce profond ſilence,
Seul, il parcourt le champ qu'il doit rendre fécond,
S'y proſterne & neuf fois le touche de ſon front.

Un autel de verdure à ſes côtés s'élève.
On le pare de fleurs, on y dépoſe un glaive.

Des mains d'un jeune Prince un bucher allumé
Exhale dans les airs un nuage embaumé.
Au bruit des chants joyeux, que la fière trompette
De ſes éclats roulans accompagne & répète,
De jeunes Laboureurs amènent en danſant
Au pié du Roi-Pontife un taureau mugiſſant;
Des fleurs parent ſa tête & pendent en guirlande.
Le Prince au *Dieu du Ciel* conſacre cette offrande;
Il prie: & le taureau, frappé d'un coup mortel,
Meugle, chancele, & tombe aux marches de l'autel.

Tandis que du bucher la flamme étincelante
Dévore en pétillant la victime ſanglante,
Le maître de l'Empire, armé d'un aiguillon,
Guide le ſoc poudreux, ouvre un premier ſillon,
Et d'une main prodigue y dépoſe en ſemence
Ces grains, dont le Cathay nourrit un peuple immenſe.
Jour rayonnant de gloire, où ce ſage Empereur,
Au rang de Mandarin place le Laboureur,
Qui ſoumit une plaine inculte, & fit éclore
De nouvelles moiſſons ſur un ſol vierge encore.

Et des Rois, pour enfler l'orgueil de leurs drapeaux,

Feront

Feront gémir les champs ſous le faix des impôts!
Et leurs loix dévoûront aux fureurs de la guerre
Le paiſible ſujet qui féconde la terre!
O Dieux! quand ceſſera l'injurieux oubli,
Où le premier des Arts languit enſeveli?
Ne verront-ils jamais, ces cruels Politiques,
Que leur pouvoir n'eſt rien ſans les travaux ruſtiques;
Que Mars peut bien un tems prêter quelque ſplendeur,
Mais qu'un jour malheureux abbat cette grandeur;
Mais que Cérès eſt tout; mais qu'une paix profonde
Eſt la baſe ſolide où leur gloire ſe fonde!

Tu l'avois bien compris ce ſecret des états,
O toi, le plus aimé de tous les Potentats,
Toi qui ſeras long-tems pleuré dans notre Hiſtoire,
Henri! lorſqu'à regret contemplant ta victoire,
Tu t'écriois: « Je veux aux enfans des hameaux,
» De nos troubles civils faire oublier les maux;
» Je veux que leurs regards chériſſent ma préſence,
» Que ce bon Peuple heureux chante ma bienfaiſance,
» Et que de leur bonheur s'accroîſſe mon pouvoir. ».

Tu le ſavois auſſi, toi qui nous as fait voir
L'ame d'un citoyen au ſéjour des eſclaves,
Turgot, ſage Turgot ! De cruelles entraves
Enchaînoient dans leur courſe & Bacchus & Cérès.
Quelle main oſera les venger ? tu paroîs;
Et ſoudain je les vois, pour enrichir ton Prince,
Librement circuler de Province en Province :
Le commerce renaît, prend un vol plus hardi;
Et les moiſſons du Nord nourriſſent le Midi.

Ministre de qui Rome eût adoré l'image,
Au nom du Laboureur, je viens te rendre hommage:
Ton éloge en ce jour me doit être permis.
Quand la faveur des Rois te faiſoit des amis,
Je me ſuis tû : mon vers ſuſpect de flattérie
Eût été vainement l'écho de la Patrie.
Mais lorſque tu n'as plus d'autre éclat que le tien;
Lorſque de ton pouvoir mon ſort n'attend plus rien,
Je puis, libre de crainte ainſi que d'eſpérance,
Bénir mon bienfaiteur & l'ami de la France.

REMARQUES

SUR

L'EXPOSITION.

Les Mois.

Les premiers Orientaux qui, après avoir partagé l'année, donnèrent à chaque diviſion le nom de Mois, ne déſignoient point par ce mot le tems que le Soleil emploie à parcourir l'eſpace qui ſe trouve d'un Signe à un autre : leurs Mois étoient lunaires, c'eſt-à-dire qu'ils en commençoient un nouveau toutes les fois que la Lune renouvelloit ſon croiſſant.

Cette ſorte de Mois exiſte encore parmi les Arabes. Douze lunaiſons compoſent leur année. Auſſi finit-elle douze jours plutôt que la nôtre, & la devance de trente-trois jours tous les trois ans.

Cette diviſion parut enfin défectueuſe à ceux qui l'avoient imaginée. Ils conçurent qu'il étoit plus ſage de ſe régler ſur le Soleil. Ils obſervèrent plus attentivement le cours de cet aſtre, & ce ne fut qu'après avoir connu les douze Conſtellations qui forment le Zodiaque, qu'ils diviſèrent l'année en Mois, chacun de trente jours.

Mais quelle époque assignèrent-ils à son commencement ? M. Court de Gebelin, dans son Histoire du Calendrier, que j'aurai occasion de citer souvent dans mes Notes, prétend que la première de toutes les années, la plus ancienne dont on ait quelque connoissance, s'ouvroit au mois de Juin, vers le Solstice d'été, & que Romulus fit dans la suite un changement considérable au Calendrier, en plaçant le renouvellement de l'année à l'Equinoxe du printems. M. Bailly, à qui son Histoire de l'Astronomie & ses Lettres sur les Sciences ont donné un rang distingué parmi les vrais Savans & les Littérateurs, remarque dans des observations qu'il a faites sur l'ouvrage de M. de Gebelin, & qu'il a bien voulu me communiquer, que Romulus ne fit rien de nouveau : que ce n'étoit point au Solstice d'été que l'année commençoit chez les anciens peuples, mais que chez la plupart des nations de l'Asie, l'année a commencé au printems. Il étoit bien naturel en effet que l'époque du renouvellement de la Nature fût l'époque du renouvellement de l'année. Dans la suite, ce commencement varia chez les différens peuples. Les uns, comme les Egyptiens, le placèrent vers la fin du mois d'Août ; les autres, comme les Bythiniens, à l'Equinoxe d'automne ; les premiers Athéniens, au Solstice d'hyver ; les premiers Romains, au Solstice d'été ; presque tous enfin l'enlevèrent de sa place naturelle : & nous-même, lorsque plus éclairés, nous réformâmes notre Calendrier, fîmes-nous autre chose qu'imiter les caprices de nos devanciers ? Quelle raison légitime avons-nous pour commencer l'année dix jours après le Solstice d'hyver ? Ne seroit-il pas mieux de l'ouvrir au moment où le Soleil recommence son cours ?

Mais où les premiers peuples montrèrent beaucoup plus de sagesse, ce fut dans le choix des noms qu'ils donnèrent aux différens Mois. L'ensemble de ces noms étoit le tableau de l'année entière, parce que chacun d'eux marquoit ou la

température, ou les travaux, ou les fêtes que ramenoit le Soleil toutes les fois qu'il changeoit de ſtation. Nous trouvons un reſte de cette ſageſſe dans les noms des Mois en Iſlande. Ils y déſignent tous l'état du ciel ou de la terre à ces différentes époques: tant il eſt vrai que la Nature a imprimé un caractère diſtinctif à chaque Mois, juſques dans les climats les plus diſgraciés, & qu'il ne faut qu'un peu d'attention pour le ſaiſir! On m'a ſouvent demandé, par exemple, quelle différence je trouvois entre notre mois de Décembre, & notre mois de Janvier : & cette queſtion m'a toujours étonné. Se peut-il qu'après avoir vécu un certain nombre d'années, on n'ait point obſervé que le premier amène ordinairement les grands vents, les brouillards épais, la nège & ſurtout les pluies qui nous inondent vers le Solſtice, & qui l'avoient fait conſacrer par les Grecs au Dieu des grandes eaux, à Neptune; tandis que le ſuivant eſt celui des fortes gelées? On ſe ſouviendra long-tems que les froids exceſſifs des années 1709, 1740 & 1776 commencèrent en Janvier & finirent avec lui.

Enfin ce fut le même eſprit d'obſervation, uni à l'amour de l'allégorie, qui dans l'Orient perſonnifia chaque Mois & le fit repréſenter ſous un emblême particulier. Par la ſuite des tems ces emblèmes furent méconnus : l'ignorance en fit des Génies chargés de préſider aux fleurs, aux fruits, aux troupeaux, aux moiſſons, au froid, à la chaleur, &c. Telle eſt l'origine des douze grands Dieux ſi célèbres dans la Mythologie. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'Histoire du Calendrier, page 175 & ſuivantes, les curieuſes obſervations de M. de Gebelin, ſur les douze grands Dieux des Romains & des Egyptiens.

P. 1. Et de ſignes divers la tête couronnée,
Monarques tour-à-tour, ſe partagent l'année.

On a vu dans la Note précédente comment les Aſiatiques,

qui les premiers ſe ſont appliqués à l'Aſtronomie, découvrirent que le Soleil paſſe d'orient en occident ſous douze Conſtellations placées à des diſtances à peu près égales, & qu'après les avoir parcourues ſucceſſivement, il ſe trouve au point d'où il eſt parti. Diſons maintenant qu'ils aſſignèrent à chaque Conſtellation un nom, ſymbole intelligible de ce que le ciel ou la terre leur offroit de plus important.

Les agneaux naiſſent vers la fin de l'hyver & au commencement du printems; ainſi on donna le nom de Bélier à la première conſtellation. La reproduction des veaux ſuit de près celle des agneaux; la ſeconde eut le nom de Taureau. La chèvre met bas vers la fin de Mai, & donne ordinairement deux petits; cela fut ſuffiſant pour faire déſigner l'étoile de ce Mois par deux chevreaux, dont on a fait enſuite les Gémeaux.

Il ſembloit que le Soleil au mois de Juin reculât ſur lui-même en abrégeant les jours. De là le nom d'Ecreviſſe donné à la conſtellation de ce Mois. La ſuivante fut appellée Lion, à cauſe des chaleurs violentes qu'on éprouve, quand elle regne. La ſixième, ſous la figure d'une Vierge qui porte en ſa main un bouquet d'épis, marque le tems de la moiſſon.

La parfaite égalité des jours & des nuits au moment où le Soleil ſort du ſigne de la Vierge, fut déſignée par la Balance. Les maladies qui ſe multiplient vers le milieu de l'automne, firent donner à la conſtellation d'Octobre le nom de Scorpion. La chûte des feuilles, la campagne dépouillée de ſes productions, le danger de ſouffrir les bêtes ſauvages pendant l'hyver, tout invite à la chaſſe en Novembre; & le ſigne, où le Soleil entre alors, prit le nom de Sagittaire, d'Archer, ou de Chaſſeur.

Celui de la Chevre, cet animal qui ſe plaît à grimper

de rocher en rocher, annonçoit aux hommes que le Soleil en Décembre parvenu au terme le plus bas de ſa courſe, commençoit à remonter vers le point de ſa carrière le plus élevé. Enfin, le VERSEAU déſigna clairement la ſaiſon pluvieuſe en Janvier; & les POISSONS, en Février, marquèrent le tems où les Poiſſons plus délicats & plus nombreux ramènent le plaiſir de la Pêche.

VOILA l'explication que l'Abbé PLUCHE, dans ſon HISTOIRE DU CIEL, donne des noms que les premiers Aſtronomes appliquèrent aux douze Conſtellations qui partagent le Zodiaque. Il faut avouer qu'elle eſt ingénieuſe; mais les Savans ne conviennent point qu'elle ſoit également vraie dans chacune de ſes parties.

M. Bailly, dont le ſentiment eſt d'une puiſſante autorité contre celui de M. Pluche, le combat par des faits aſtronomiques auxquels il n'y a rien à répondre.

« Nous ſommes bien de l'avis de Pluche, dit-il, quant au » pays (*) où il place la première diviſion du Zodiaque; c'eſt

(*) CE pays eſt l'Aſie. Mais lorſque Pluche aſſure que c'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel, qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes, M. Bailly leur donne une antiquité & une contrée bien plus reculées. Il veut que les premières connoiſſances aſtronomiques nous ſoient venues au moins des Brames. Il fonde ſon opinion ſur des preuves très-vraiſemblables, & qui tirent un nouveau dégré de probabilité de la découverte qu'a faite un anglois des douze Signes du Zodiaque peints aux Indes dans une pagode du Cap Comorin, de la manière dont nous les repréſentons. M. de Gebelin ne veut pas croire que ce ſoit une preuve que nos douze Signes viennent des Indes; mais M. Bailly lui répondroit : il ſeroit difficile de prouver le contraire. C'eſt l'Orient qui nous a éclairés; les Indiens ont été nos Maîtres, & c'eſt d'eux que nous avons reçu les premieres inventions aſtronomiques peut-être même plus anciennes qu'eux.

» en Aſie ſans doute qu'elle dût être primitivement exécutée. » Les noms des animaux qu'on y a placés ſont dus à la vie paſto- » rale des premiers hommes ; ils y ont mis des agneaux, un tau- » reau, des chevreaux, parce que ces beſtiaux, qui faiſoient tou- » tes leurs richeſſes, étoient fort intéreſſans pour eux. Mais il » n'y a nulle apparence qu'on ait donné le nom de Bélier au » Signe où le Soleil ſe trouve lorſque les brebis mettent bas. » Le mouvement des étoiles en longitude détruit tout ce beau » ſyſtême. Les étoiles du Bélier étoient dans les Signes d'hyver » à l'époque dont parle Pluche, & la Balance précèdoit l'Equi- » noxe, peut-être de deux Signes entiers ».

P. 2. De l'inſpiration le délire extatique
Verſera dans mon ſein la flamme poétique.

Il eſt peu de perſonnes qui n'aient éprouvé combien a de pouvoir ſur notre imagination l'aſpect des grands phénomènes de la Nature. Entendez l'homme le moins cultivé faire le récit d'un orage, d'une tempête, dont il n'a été quelquefois que le ſimple ſpectateur: toutes ſes expreſſions ſont pittoreſques ; elles prennent le caractère des divers ſentimens qui l'ont agité en préſence du phénomène qu'il raconte, & vous-même en l'écoutant, vous êtes ému & troublé comme lui. Mais que ſera-ce, ſi au lieu d'un homme ordinaire, nous ſuppoſons une de ces ames faciles à ſe paſſionner, l'ame d'un Peintre & d'un Poëte ? Croit-on que l'habitude de voir & d'admirer ce que le ſpectacle de la Nature offre de plus impoſant n'élèvera point leur génie, & ne fera point paſſer dans leurs tableaux cette majeſté qui accompagne les grandes ſcènes qu'ils veulent reproduire ?

Je me ſouviens d'avoir entendu parler d'un Ouvrage Anglois, qui a pour titre: Moyens de donner du Génie. Ce ſujet,

que

que je traitai d'abord de ridicule, ceſſa de me paroître déraiſonnable lorſqu'on m'eût développé le ſyſtême de l'Auteur. Il voudroit qu'on fît choix d'un enfant, & qu'au lieu de le laiſſer végéter dans les villes, où la monotonie de l'uſage n'offre qu'un cercle éternel de petites choſes, on promenât ce nouvel Emile à travers les montagnes, les torrens, les précipices; qu'on le perdît dans le ſilence des forêts; qu'on le conduisît ſur la lave des volcans, qu'on lui en fît entendre les mugiſſemens, contempler les éruptions; que ſon ſéjour ordinaire fût un vaiſſeau, qui le tranſportât des déſerts glacés du Nord aux climats de la Zone torride; enfin qu'on fit paſſer ſous ſes yeux tout ce que la Nature Phyſique préſente de merveilleux & de ſublime; & c'eſt par une ſemblable éducation qu'il ſe promet de faire éclore enfin le génie dans ſon Elève.

Ce ſyſtême eſt exagéré ſans doute, puiſqu'il donne tout à l'éducation, & rien à la conformation intérieure des organes; mais du moins faut-il accorder à l'Auteur que ſon Elève n'aura point en lui le germe du génie, ſi les circonſtances, où il le place, ne peuvent le développer.

Je dois ajouter ici l'obſervation que me fit un jour un de nos plus illuſtres Marins, à qui je communiquois cette Note. Un homme accoutumé aux grands ſpectacles de la Nature, me dit M. de Bougainville, eſt tellement diſpoſé à ne concevoir que des idées ſublimes, à n'éprouver que des ſentimens énergiques, que les Marins dont la tête un peu exercée a beſoin de lecture, négligent tous les ouvrages, ou qui ne donnent point à penſer profondément, ou qui par de nobles images ne ſavent point communiquer l'enthouſiaſme. Il ne leur faut que des Tacite, des Monteſquieu, des Homère & des Corneille. Et comment voulez-vous, ajouta-t-il, que des hommes forcés de ſe roidir, de lutter ſans ceſſe contre tous les élémens conjurés, puiſſent

s'amuſer de petites combinaiſons de mots, d'une pureté de ſtyle dont un Auteur cherche à couvrir la pauvreté de ſes idées? Nous voulons qu'on nous paſſionne, & nous ne pouvons l'être que par de grands tableaux.

P. 2. Bienfaiteur des Mortels, ô Géant invincible,
Dont l'Hercule Thébain fut l'image ſenſible, &c.

CETTE invocation au Soleil ſous le nom d'Hercule doit paroître extraordinaire à tous ceux qui n'ont pas lu LE MONDE PRIMITIF, Ouvrage plein de recherches ſavantes & curieuſes, & où le génie a débrouillé le cahos des Mythologies anciennes, en nous prouvant preſque juſqu'à l'évidence que toutes ces fables ſi abſurdes au premier coup-d'œil, n'étoient qu'une brillante allégorie des révolutions phyſiques de l'univers. Diſons donc que cet Hercule ſi fameux par ſes douze Travaux n'étoit, dans le langage de l'Orient, que le Soleil parcourant l'année partagée en douze Mois; qu'on arma ce Héros d'une maſſue, pour déſigner la force toute-puiſſante du Soleil; qu'on le couvrit de la dépouille du Lion de Némée, pour figurer aux yeux cet aſtre arrivé au ſigne du Lion, c'eſt-à-dire au moment de l'année, où étant au plus haut de ſa courſe, il eſt auſſi dans ſa plus grande force; qu'on fit d'Hercule un DOMPTEUR de monſtres, parce que le Zodiaque que le Soleil parcourt tous les ans, eſt occupé par des Conſtellations dont les noms & les figures ſont empruntés du regne animal; enfin que le même génie allégorique le faiſoit père de cinquante enfans, pour marquer les cinquante ſemaines dont ſe formoit l'année.

AJOUTONS qu'on a donné à Hercule le ſurnom de THÉBAIN, c'eſt-à-dire de NAVIGATEUR, parce que les Anciens qui regardoient le ciel comme un vaſte océan, repréſentoient le Soleil dans une eſpèce de navire, ſur lequel cet aſtre voyageoit & viſitoit tous les ans ſes douze maiſons.

CES recherches ingénieuſes ſuffiſent ſans doute pour autoriſer les traits ſous leſquels j'ai peint l'Aſtre du jour. D'ailleurs nos Livres ſacrés nous ont accoutumés à le voir repréſenté ſous l'emblême d'un Géant. Le texte hébreu, dans le Pſeaume XVIII, après nous avoir dit que Dieu a donné au Soleil le ciel pour pavillon (*), ajoute : LÆTUS EXILIIT UT GIGAS AD PERCURRENDAM VIAM ; ou comme l'a traduit l'Horace François :

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant :
Il prend ſa courſe, il s'avance,
Comme un ſuperbe Géant.

QUANT au motif qui m'a déterminé à invoquer le Soleil plutôt que ces Divinités ſurannées connues ſous le nom de CALLIOPE, d'URANIE, &c, on le devinera ſans peine. Le Soleil fut toujours regardé comme le père de la Poéſie. Nous voyons en effet que les peuples de l'Aſie, échauffés de ſes plus purs rayons, parlent, même communément, un langage poétique. Les figures les plus hardies leur ſont familières : dans leur langue tout eſt image ; & c'eſt ce qui prouve d'une maniere victorieuſe l'influence du climat ſur les eſprits. Ce fut ſans doute parce qu'ils étoient perſuadés de la puiſſance du Soleil ſur les hommes voués à la culture des Arts, que les Grecs en firent, ſous le nom d'APOLLON, le Dieu des Muſes & du Parnaſſe.

(*) DEDIT SOLI TENTORIA IN CÆLIS : image ſublime, qu'on eſt fâché de ne pas retrouver dans ce verſet de la Vulgate : IN SOLE POSUIT (DEUS) TABERNACULUM SUUM.

REMARQUES

SUR

LE PREMIER CHANT.

MARS.

JE commence l'année dans mon Poëme, comme la commençoient les premiers peuples, & les Français eux mêmes avant Charles IX. Cet ordre, ainſi que je l'ai dit, eſt bien plus conforme à la nature que celui de notre nouveau Calendrier. C'eſt en Mars véritablement que l'Hiver finit pour nos climats, & que le Soleil fait luire ſur nous les premiers beaux jours. Ce n'eſt point cependant que nous jouiſſions encore d'une douce température; le nom de MARS donné à ce premier Mois nous dit au contraire que l'air eſt encore rigoureux: Mars eſt un Dieu cruel, & très-propre à déſigner les intempéries de l'année à ſa renaiſſance. N'appellons-nous pas encore LUNE ROUSSE, la Lune de ce Mois? Cette dénomination eſt de la plus haute antiquité: elle rappelle les noms de ROUGE, de CRUEL, de RIGOUREUX, donnés par pluſieurs Peuples au Mois de l'Equinoxe. Mais les travaux de la campagne recommencent alors. Nos Laboureurs appellent MARS les différens grains qu'ils ſèment à cette époque. Auſſi Minerve, Déeſſe du travail & de l'induſtrie, étoit-elle chez les Romains la Divinité protectrice de ce mois, qu'elle ſervoit à repréſenter.

P. 3. La mer gronde ; les vents précurſeurs des tempêtes
Courent d'un pôle à l'autre, & tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots.

QUOIQUE les vents dans nos climats paroiſſent n'avoir rien de réglé dans leur retour, cependant ils ſoufflent aſſez conſtamment avec impétuoſité vers les Equinoxes. C'eſt le moment de l'année où les tempêtes ſont plus terribles, & les naufrages plus nombreux. La fonte des nèges, les marées plus grandes, le flux & le reflux de l'atmoſphère, le paſſage du froid au chaud ne peuvent ſe faire, dit M. de BUFFON, ſans augmenter le volume de l'air ; ce qui doit produire les grands vents.

APRÈS cela ne devroit-on pas s'étonner du conſeil que les Poëtes, en célébrant le Printems, ont coutume de donner aux Navigateurs, de ſe confier alors ſans crainte à la mer ; parce que, diſent-ils, les vents & les flots ſont devenus paiſibles ? Mais on connoît l'oppoſition conſtante que les Poëtes & les Hiſtoriens ſemblent affecter dans leurs récits. Le calme de la mer & le repos des vents en ce mois ſont une fable, comme la voix mélodieuſe du cygne, les beautés du Mont-Parnaſſe, & mille autres chimères dont nos progrès dans l'hiſtoire Naturelle devroient bien débarraſſer notre Poéſie.

P. 4. Et des rives du Nil appelle le Printems.

CETTE fiction poétique du Printems, qui au mois de Mars voyage de l'Egypte vers nos climats, eſt fondée ſur une vérité phyſique. Le mois de Février eſt le plus beau de l'année pour les Egyptiens. Il eſt dans cette contrée ce que le mois de Mai eſt en France, c'eſt-à-dire, la ſaiſon des fleurs. Il n'en faut pas davantage, je crois, à un Poëte pour avoir droit de faire arriver le Printems des bords du Nil aux rivages de la France.

P. 4. La ſève de la vie inonde l'univers.

NOS Livres ſacrés nous repréſentent ſous la même image la deſcente du Meſſie ſur la terre. RORATE CŒLI DESUPER, ET NUBES PLUANT JUSTUM! APERIATUR TERRA ET GERMINET SALVATOREM! Ce que RACINE a traduit dans ces vers de ſon Athalie :

Cieux, répandez votre roſée,
Et que la terre enfante ſon Sauveur!

VIRGILE a fait auſſi une magnifique peinture du mariage de l'Air avec la Terre, & l'on ſeroit tenté de croire qu'il avoit Iſaïe ſous les yeux, lorſqu'il compoſoit ces beaux vers.

Vere tument terræ, & genitalia ſemina poſcunt.
Tum Pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.

LES perſonnes qui n'entendent point la langue du Poëte latin n'ont rien à regretter, lorſqu'elles liſent la traduction de ces vers par M. l'Abbé DELISLE.

ENFIN SANTEUIL dans une de ſes Hymnes a employé les images & les propres paroles d'Iſaïe, mais en y ajoutant. Je rapporte ſes vers, parce qu'il eſt agréable de comparer la manière de différens Peintres dans un même ſujet.

Rorate Cœli deſuper,
Juſtumque fœcundo ſinu
Complexa tellus, perdito
Orbi ſalutem germinet!

P. 5. Le Bélier, du Printems miniſtre radieux, &c.

LORSQUE le Soleil arrive ſous le Bélier, le premier des Signes du Zodiaque, tous les climats de la terre ont douze heures de lumière, & douze heures de nuit, ce qui s'appelle l'EQUINOXE. Les étoiles dont cette conſtellation eſt formée ſont au nombre de treize. Les Grecs diſoient que le Bélier céleſte étoit le même qui avoit tranſporté Phryxus dans la Colchide, aujourd'hui la Mingrélie, & que la Toiſon d'or fut le motif & le prix de l'expédition des Argonautes. Suïdas explique autrement la fable de la Toiſon d'or. Selon lui c'étoit un livre de Chymie, qui renfermoit le ſecret de faire de l'or, & dont Jaſon ſe rendit poſſeſſeur par le ſecours de Médée. Strabon d'un autre côté nous aſſure que cette fable n'eſt qu'une allégorie de l'uſage où étoient les peuples de la Colchide, de ramaſſer les grains d'or que roulent les fleuves ſortis du Caucaſe, & de les enfermer dans des ſacs faits de peaux de mouton. Aujourd'hui même les Orpailleurs, c'eſt-à-dire ceux qui tirent les paillettes d'or du ſable des rivières, ſe ſervent de feutre ou de peaux de mouton pour leurs lavages, afin que les petites molécules de ce métal précieux s'accrochent aux poils de l'étoffe ou des peaux.

ON voit par ces explications forcées que les Anciens avoient perdu la trace des vérités que figuroit la Fable. C'étoit à un Savant venu un grand nombre de ſiècles après eux, qu'étoit réſervé l'honneur de la retrouver.

P. 6. L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'élève, & ſur la plage à grands flots ſe déploie.

CES vers repréſentent le phénomène que les gens de mer appellent LE GRAND FLOT DE MARS, c'eſt-à-dire le flux plus grand à l'Equinoxe du Printems, qu'en tout autre moment de l'année. Il eſt ſi conſidérable à cette époque, qu'il ſe fait ſentir

ordinairement ſur les côtes de l'Andalouſie, du Péloponèſe & dans le golfe de Veniſe, quoique la mer Méditerranée n'ait ni flux ni reflux; mais alors c'eſt à ſa communication avec l'Océan qu'elle doit de s'élever & de s'abbaiſſer comme lui.

P. 6. Ils craignoient que leur Dieu briſé par un Géant
N'entraînât avec lui l'univers au néant,

Ces Géans ſi fameux dans toutes les Mythologies par leur rébellion contre le plus élevé des Dieux, n'étoient dans le langage allégorique de l'Antiquité, que les frimats du Nord qui combattoient & ſembloient vouloir anéantir la puiſſance bienfaiſante du Roi du Ciel, c'eſt-à-dire, du Soleil. On a très-bien remarqué que rien n'eſt plus célèbre dans la Mythologie Scandinave, ou dans l'Edda, que les Géans de la Gelée. Les Voyageurs nous apprennent que cette crainte de voir détruire le Soleil par les Géans armés contre lui, ſubſiſte encore chez quelques Peuples de l'Inde. Dans le ſacrifice qu'ils offrent chaque matin, ils ne manquent jamais de réciter une Prière en faveur du Soleil et contre les Géans qui lui font la guerre. Auſſi les Egyptiens terminoient-ils leur année par la fête de la Victoire. On ſe félicitoit en ce jour de voir le monde échappé encore une fois à la guerre des élémens conjurés. Ce n'étoit pas la ſeule fête que l'Antiquité célébrât à la fin de l'année.

L'Egypte, pour déſigner l'éloignement & le retour du Soleil qui finiſſoit & recommençoit l'année, honoroit Oſiris mort & retrouvé, fête qui duroit trois jours, & qui après avoir commencé par des larmes, ſe terminoit par des cris de joie; parce qu'on avoit retrouvé, diſoit-on, celui dont on avoit pleuré la perte. Les Syriens, les Cypriens, les femmes d'Argos, les Athéniens, les Phéniciens célébroient également & de la même manière la fête

d'Adonis

d'Adonis ou de Thamuz : on pleuroit ſa mort durant trois jours ; & des cris de joie honoroient enſuite ſa réſurrection.

AJOUTONS enfin, d'après le célèbre voyageur CHARDIN, que les Perſans modernes, au renouvellement de leur année lunaire, ont une fête de deuil & de triſteſſe, ſous le nom de FÊTE DU MEURTRE, OU DU MARTYRE. Pendant les dix jours qu'elle dure, on n'entend ni trompettes, ni timbales aux heures accoutumées : les dévots ne ſe raſent ni le viſage, ni la tête ; ils ne vont point au bain, ne vaquent point à leurs affaires ; habillés de noir & de violet, ils pleurent la mort d'Hoſſein, fils d'Ali & petit-fils de Mahomet, qui mourut percé de coups en combattant pour l'empire contre Yézid, Calife de Damas. Les uns tout ſouillés de ſang, portent des bières couvertes d'un velours noir ; d'autres promènent un mauſolée où l'on voit un homme étendu, les habits & la tête en ſang. Tous affectent une douleur inconcevable, ſe frappent la poitrine, pouſſent des cris & des hurlemens. Les femmes ſur-tout ſe déchirent & verſent des larmes ; car leurs Prédicateurs les aſſurent qu'UNE LARME VERSÉE DURANT CETTE FÊTE EFFACE UN TAS DE PÉCHÉS AUSSI GROS QUE LE MONT-SINA.

ON ne peut pas dire, il eſt vrai, que cet Hoſſein ne ſoit qu'une allégorie du Soleil, puiſque la vie & la mort de ce Héros ſont des faits atteſtés par l'Hiſtoire ; mais en voyant une reſſemblance frappante entre ſa fête & celle d'Oſiris, d'Adonis & de Thamuz, il faut avouer qu'à une fête allégorique placée de tems immémorial dans leur calendrier, les Perſans modernes n'ont fait que prêter un motif hiſtorique, comme les Miniſtres de la vraie Religion ont ſagement ſubſtitué à la mort & à la réſurrection du Soleil, Dieu du monde phyſique, la mort & la réſurrection du Soleil de Juſtice. Ce ſont toujours les mêmes Fêtes, dit M. de Gebelin ; le nom ſeul eſt changé.

P. 6. Les braſiers, les flambeaux, éteints ſur les autels,
Brilloient, renouvellés aux regards des mortels.

L'EGLISE Chrétienne, qui a ſanctifié tous les uſages qu'elle a empruntés du Paganiſme, lui doit encore celui du feu nouveau. Les Syriens pendant les trois jours de deuil conſacrés à pleurer la mort d'Adonis, après avoir éteint toutes les lumières qui brûloient dans le Temple, n'en conſervoient qu'une ſeule qu'un Prêtre cachoit ſous l'autel, & montroit enſuite au peuple, pour l'éteindre enfin comme les autres. Ainſi les autels reſtoient couverts de deuil juſqu'a la fin du troiſième jour, où le Grand-Prêtre rallumoit le feu ſacré, & le préſentoit à l'aſſemblée comme le ſymbole de la réſurrection du Soleil. Cette coutume de renouveller le feu dans le Temple au commencement de l'année ſe retrouve dans les antiquités de toutes les nations (*). Les Druides chez les Celtes & les Gaulois allumoient au Printems des feux ſur des pyramides tronquées, appellées CARNS, & placées ſur les montagnes, pour annoncer au peuple le renouvellement de l'année ; ils vendoient enſuite le feu nouveau, & tout Celte étoit obligé de l'acheter, ſous peine d'être excommunié. On trouve encore de ces CARNS en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande. C'eſt ſur-tout à l'occaſion de leurs Fêtes & des nôtres, que l'on peut dire avec un célèbre Poëte :

Rien de nouveau ſur la terre ;
On y voit ce qu'on a vu.

D'AILLEURS nous ne ſommes pas les ſeuls peuples qui ſe

(*) Les calendes de ce mois étoient anciennement fort remarquables, à Rome, à cauſe que c'étoit le premier jour de l'année auquel on allumoit le feu nouveau ſur l'autel de Veſta avec les rayons du Soleil, par le moyen d'un miroir ardent, de la même façon à peu près qu'on le renouvelle dans l'Egliſe catholique, la veille de Pâques. (DICTIONNAIRE DE TRÉVOUX, AU MOT : MARS.)

livrent à la joie, vers l'Equinoxe du Printems. Les Perſans modernes conſacrent cette époque de l'année ſolaire par une fête appellée NAURUS, ou LE NOUVEAU JOUR. Quelques heures avant que le Soleil entre dans le Bélier, les Aſtronomes du Palais d'Iſpahan s'aſſemblent au haut d'une tour pour obſerver le moment de l'Equinoxe. Eſt-il arrivé? un grand bruit de timbales, de cors & de trompettes, accompagné de décharges d'artillerie, l'annonce au peuple, & c'eſt le ſignal des réjouiſſances publiques. Cette fête dure huit jours; & ce ſont autant de jours conſacrés au plaiſir & à l'allégreſſe. On ſe fait mutuellement des préſens dans le cours de cette fête, & la veille de ſon arrivée on s'envoie des œufs peints & dorés. L'Empereur lui-même en diſtribue cinq ou ſix cents. Ces œufs ſont & furent toujours l'emblême de la fécondité de la Nature, qui ſe reproduit & reſſuſcite avec l'année. Ils tiennent encore au ſyſtême des anciens Philoſophes, qui repréſentoient la Nature, avant la création, renfermée en germe dans un œuf, d'où la Lune & le Soleil ſortirent.

NOUS faiſons uſage à la même époque d'œufs peints en rouge, appellés ŒUFS DE PAQUES, quoique nous ayons oublié le motif qui préſida à l'établiſſement de cette coutume allégorique.

P. 6. La terre aime à le croire & le répète encore.

L'ARABE Albumaſſar ou Aboaſſar, un des plus grands Aſtronomes du IX ſiecle, aſſure dans ſon ouvrage de LA RÉVOLUTION DES ANNÉES, que les ſept Planètes étoient en conjonction au premier point du Bélier lors de la création du monde. « Cette tradition, fabuleuſe ſans doute, dit M. Bailly dans » ſon excellente HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, a pu ſuf- » fire pour fonder la préférence que les Brames ou les Anciens

» en général ont donnée à la conſtellation du Bélier, en l'éta-
» bliſſant la première du Zodiaque ». J'ajouterai qu'il devoit paroître aſſez vraiſemblable que le monde eût été créé au même point où il ſemble ſe renouveller tous les ans. Des hommes, à qui on n'avoit point enſeigné que ce globe eût été deſtiné à jouir d'un Printems éternel, devoient penſer que l'Etre ſuprême leur avoit du moins fait goûter d'abord les charmes de la belle Saiſon. Cette diſpoſition ſembloit digne en effet de la bienfaiſance d'un Dieu. Enfin, a dit dans ſes Notes le nouveau Traducteur de LUCRÈCE: « Les Docteurs ſacrés ſoutiennent auſſi que
» Dieu créa le Monde vers l'Equinoxe du Printems, parce que
» c'eſt la Saiſon qu'il ſemble avoir toujours choiſie pour l'accom-
» pliſſement de ſes principaux ouvrages. »

P. 8. Oh! comme le menſonge à l'aide des beaux vers
Peut aiſément tromper ce crédule univers!

C'EST une choſe bien digne de remarque que cette charmante fiction de l'âge d'or ſe retrouve dans la Mythologie de tous les Peuples, ſoit ſauvages, ſoit policés. Il ſeroit curieux ſans doute d'en connoître l'origine : mais qui peut ſe flatter de la découvrir! Les Philoſophes ſe ſont exercés ſur ce ſujet dans tous les tems, & ne ſont arrivés qu'a des conjectures plus ou moins ingénieuſes. Depuis quelques années nous avons vu paroître deux Syſtêmes nouveaux ſur l'âge d'or. L'un eſt de M. de PAW, qui s'eſt fait un nom juſtement célèbre par ſes RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS; l'autre de M. BAILLY, de l'Académie des Sciences. Le premier de ces Syſtêmes eſt plus ſingulier que vraiſemblable.

» QUAND j'obſerve que les Péruviens avoient commencé par
» employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à
» fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le

» cuivre, & que du cuivre ils étoient venus à connoître le fer ſans
» pouvoir le fondre ; alors il me ſemble que ſi la progreſſion de la
» Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas
» chercher ailleurs que dans les époques de cet art, ſans lequel
» les hommes ne ſont rien, l'origine de la tradition ſur les qua-
» tre âges du monde ; de ſorte que le ſiècle de l'âge d'or n'a été
» que ce tems où on ne connoiſſoit encore d'autre métal que l'or,
» ou qu'on ne ſavoit encore travailler d'autre métal que l'or ».

Le ſecond appuyé ſur la connoiſſance du cœur humain, nous offre ce qu'on a dit juſqu'à préſent de plus vraiſemblable ſur la fable de l'âge d'or. Je ne puis mieux faire que de citer les propres paroles de l'Auteur : elles ont le coloris & la fraîcheur de la belle Poéſie.

« On peuploit jadis plus qu'on ne fait aujourd'hui ; on vivoit
» plus difficilement, parce que la terre étoit moins cultivée : de-
» là, la néceſſité d'envoyer au loin des colonies, de chaſſer hors
» de l'habitation nationale des eſſaims nombreux, comme font
» encore de nos jours les Abeilles. Les hommes, en ſe multipliant
» ainſi, ſe ſont rapprochés ; la guerre eſt née de leur rencontre,
» & la deſtruction a ſuppléé bientôt l'uſage incommode des colo-
» nies. Les Abeilles ſont le ſeul peuple qui l'ait conſervé, parce
» qu'elles n'ont point encore imaginé l'excellent remède de ſe
» détruire dans ſa patrie, pour s'éviter l'ennui de vivre dans une
» terre étrangère. Un de ces eſſaims d'hommes s'eſt avancé vers
» l'Inde. La jeuneſſe bannie de ſon pays ne l'a point quitté ſans
» douleur : elle a trouvé un ciel plus beau, une terre plus fer-
» tile ; mais ce n'étoit pas le ſol natal. Ce n'étoit plus ce ciel
» dont la lumière avoit d'abord frappé ſa vue ; ce n'étoit plus
» cette terre où l'on avoit commencé à vivre, cette terre témoin
» des ſoins paternels, des jeux de l'enfance, où l'on avoit reçu
» les premières impreſſions du plaiſir & du bonheur. Les yeux ſe

» tournèrent ſans ceſſe vers cette première patrie ; & lorſque la » jeuneſſe eût produit une génération nouvelle, on en parloit à » ſes enfans, on leur peignoit, on leur exageroit ſans doute tout » ce qu'ils avoient perdu. Le goût du merveilleux n'avoit pas » beſoin de rien ajouter à ces peintures. La première jeuneſſe eſt » vraiment l'âge d'innocence. D'ailleurs ces tableaux, tracés dans » le ſouvenir, ſont vus comme dans le lointain ; tous les traits » s'adouciſſent par l'éloignement. Les vices paroiſſent moins odieux » à travers ce voile ; les maux s'oublient, & la vertu, ſeule digne » de la mémoire des hommes, conſerve ſes traits dans leur pureté » & dans leur éclat. Les vieillards qui faiſoient ces récits, ne » manquoient pas d'ajouter que dans cette terre regrettée les » fruits étoient plus beaux, meilleurs, les nourritures plus ſuc- » culentes & plus tendres ; la ſalubrité de l'air y rendoit les corps » plus ſains & plus robuſtes : on n'y étoit jamais malade. L'âge » d'or, cette fable ſéduiſante, n'eſt donc que le ſouvenir conſervé » d'une patrie abandonnée, mais toujours chère ».

Ces idées ſont ingénieuſes ſans doute, & le ſtyle dont elles ſont revêtues les rend encore plus aimables ; on ſeroit tenté de les adopter : mais quand je trouve dans Plutarque un paſſage qui les a combattues par avance, je me dis à regret : Ce ne ſont que des conjectures. Qu'on me permette encore de citer les paroles du Philoſophe Grec : on y verra que les premiers hommes étoient bien loin de regretter les premiers tems.

Plutarque dans ſon Traité, S'il est loisible de manger de la chair, reſſuſcite un homme du premier âge, qui parle ainſi à ſes deſcendans :

« Oh ! que vous êtes chéris des Dieux, vous qui vivez main- » tenant ! Que votre ſiècle eſt heureux ! La terre fertile vous pro- » duit mille richeſſes ; la nature entière n'eſt occupée qu'à tra-

» vailler à vos plaiſirs : au lieu que notre naiſſance eſt tombée » dans l'âge du monde le plus triſte & le plus dur. Il étoit ſi nou- » veau, que nous étions dans l'indigence de toutes choſes. L'air » n'étoit pas encore épuré ; l'harmonie des étoiles & des aſtres » n'étoit pas encore bien établie, ni le Soleil lumineux & affer- » mi. Les rivières ſans un cours réglé déſoloient la terre. Tout » étoit marais, ou bourbier, ou forêts ſauvages. Les champs ſté- » riles ne pouvoient être cultivés. Notre miſère étoit extrême. » Nous n'avions ni inventions, ni inventeurs ; la faim ne nous » quittoit jamais. Nous déchirions les bêtes pour les dévorer, » lorſque nous ne trouvions ni mouſſe, ni écorce ; mais ſi nous » étions aſſez heureux pour découvrir du gland, hélas ! nous dan- » ſions de joie au tour d'un chêne, en chantant les louanges de » la terre. Nous n'avions point de fêtes, ni de plaiſirs que ceux- » là ; & tout le reſte de notre vie n'étoit que douleur, indigence » & triſteſſe ».

P. 9. Tout germe devant lui, tout ſe meut, tout s'avive.

Le mot s'AVIVE révoltera ſans doute ; mais je prie ceux qui le proſcrivent, d'obſerver qu'il manque à notre langue, depuis qu'on a cherché à l'épurer. En effet, REVIVRE, S'ANIMER n'ont ni le même ſens, ni la même énergie que S'AVIVER. D'ailleurs nos peres s'en ſervoient. Quelle raiſon avons-nous eue pour le laiſſer tomber en déſuétude ? Ce n'eſt pas le ſeul mot ancien que j'ai tâché de rajeunir. On en trouvera dans ce Poëme un grand nombre d'autres, comme BLEUIR, TEMPÊTUEUX, RAVAGEUR, FALLACIEUX, & même PUNISSEUR, qui ſouvent m'ont épargné la longueur d'une périphraſe.

Les Poëtes Anglois & Allemands n'ont pas beſoin de demander grace, comme je le fais ici, pour les mots anciens ou étrangers qu'ils emploient. Tout Lecteur les adopte, pourvu qu'ils ſoient har-

monieux & intelligibles. Je ſuis bien loin de vouloir qu'on mêle un idiome étranger au nôtre ; mais je ne puis m'empêcher de ſouhaiter que nous nous emparions de nos propres richeſſes trop négligées. Si nous ſommes pauvres, c'eſt notre faute : MONTAIGNE ne l'étoit pas.

P. 10. Sur les prés rajeunis fait monter la Vervene ;
Qui demandoit la paix au nom des Rois vaincus ;
Il bleuit l'Heppatique, il dore le Crocus.

IL ne s'agit point ici de la Vervene qui ſe plaît dans les terreins incultes, y pouſſe des tiges hautes d'un pié & demi, & pour laquelle les Druides avoient une ſi grande vénération qu'ils ſe diſpoſoient à la cueillir par un ſacrifice qu'ils offroient à la Terre avant le lever du Soleil. Les Grecs & les Romains la regardoient ainſi que les Gaulois, comme une herbe ſacrée, & c'eſt ce qu'indiquoit le nom d'HIEROBOTANON qu'ils lui avoient donné. Le mot de VERVENE eſt pris ici, comme chez les Romains, pour déſigner toute ſorte de gazon. C'étoit de ce gazon arraché ſans choix que les Hérault d'armes couronnoient leur tête & leur caducée, lorſqu'on les envoyoit annoncer la guerre, ou demander la paix.

L'HEPPATIQUE. LES Botaniſtes diſtinguent auſſi pluſieurs eſpèces d'Heppatiques. Celle dont il eſt ici queſtion eſt l'Heppatique des jardins, à laquelle ils donnent le ſurnom de NOBILIS. Quoiqu'elle ſe pare indifféremment de pluſieurs couleurs, elle ſemble aimer la couleur bleue de préférence. C'eſt ainſi du moins qu'on la trouve plus communément dans les jardins dont elle fait la parure en ce Mois.

LE CROCUS. C'EST, en Botanique, le nom du Saffran, ſoit de celui qu'on cultive dans les champs pour en extraire une belle

teinture,

teinture, & qui ne fleurit qu'en Automne, ſoit de celui qui décore nos parterres au Printems, & n'eſt point inodore comme le premier.

P. 10. Dans ſes mille canaux libre de ſerpenter,
De la racine au tronc, & du tronc au branchage
Elle monte, & s'apprête à jaillir en feuillage.

L'ACTION de la ſève eſt déjà viſible à l'œil dans ce Mois. Si du haut d'un côteau on jette les regards ſur une forêt qui couvre le vallon, on voit la ſommité des arbres empreinte d'une couleur rougeâtre. Ce ſont les bourgeons, qui gonflés & prêts à éclore ſe teignent de ce pâle demi-rouge, qui annonce la verdure; car la ſève après avoir paſſé du CHEVELU de la racine dans les FIBRES LIGNEUSES du tronc, où elle ſe prépare & ſe digère, & de celles-ci, dans une autre eſpèce de FIBRES que les Botaniſtes appellent VASES PROPRES, devient dans ces derniers tuyaux plus colorée & plus épaiſſe. C'eſt ainſi que nos alimens triturés, diviſés & atténués par l'action de l'eſtomac, & purifiés encore par diverſes opérations, ſe changent en une eſpèce de lait, qu'on appelle CHILE, traverſent dans cet état les VEINES LACTÉES, & parvenus de celles-ci aux VAISSEAUX SANGUINS, y reçoivent la qualité de ſang.

P. 10. Qu'en tous lieux aux rayons des beaux jours que tu fais
Des végétaux amis la foule t'environne!
Donne au chêne, &c.

QUOIQUE nous ne connoiſſions pas les vertus de toutes les Plantes répandues avec profuſion ſur la face du globe, nous en ſavons aſſez cependant pour juger par induction qu'il n'eſt aucun végétal dont la Médecine ne puiſſe emprunter des ſecours. Ce qu'on ſait très-bien ſur-tout, c'eſt que la Nature toujours ſage

a diſtribué & placé dans chaque climat les remèdes propres aux maux qui nous y affligent. Le Père VANIÈRE, dont le Poëme jouiroit d'une réputation bien plus grande, ſi l'Auteur n'avoit pas voulu tout dire, a fait dans ſon ſeizième Livre une longue énumération des propriétés médicinales des arbres. C'eſt de lui que j'ai emprunté les ſix vers où je parle des vertus du Chêne, du Frêne, & de l'Ormeau.

Inde fluet medicas humor quæſitus ad artes;
Ulmeus expugnat febres; ſambuceus albo
Languorem hydropis de corpore pellit aquoſum;
Fraxineus laterum mollit capitiſque dolorem,
Atque oculos hebetes acuit . . . . . .
Sanguineum Quercus ſucco ſtringente fluorem
Compeſcit.

P. 11. Mais par combien de ſoins il la faut conquérir!

LA Botanique n'eſt pas une ſcience ſédentaire & pareſſeuſe qui ſe puiſſe acquérir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la Géométrie & l'Hiſtoire, ou qui tout au plus, comme la Chymie, l'Anatomie & l'Aſtronomie ne demande que des opérations d'aſſez peu de mouvement. Elle veut que l'on courre les montagnes & les forêts, que l'on graviſſe contre des rochers eſcarpés, que l'on s'expoſe aux bords des précipices. Les ſeuls livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette matière, ont été jettés au haſard ſur toute la ſurface de la terre, & il faut ſe réſoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramaſſer. De-là vient qu'il eſt ſi rare d'exceller dans cette ſcience. Le degré de paſſion qui ſuffit pour faire un ſavant d'une autre eſpèce, ne ſuffit pas pour faire un grand Botaniſte; & avec cette paſſion même, il faut encore une ſanté qui puiſſe la ſuivre, & une force de corps qui y réponde. (FONTENELLE.)

P. 11. C'eſt l'importunité qui ravit ſes ſecrets.

Il eſt des hommes qui toujours prêts à rabaiſſer leur eſpèce, ne voyant pas ſans doute qu'il ſeroit bien plus avantageux de nous élèver à nos propres yeux, aſſurent que les découvertes les plus utiles & les inventions les plus nobles ſont l'effet d'un heureux haſard. Ces hommes ne ſont pas ſeulement mal-adroits, ils ſont encore injuſtes. Qu'ils remontent à l'origine de nos arts, qu'ils en ſuivent l'hiſtoire, & ils verront partout le génie de l'invention ſurmonter les obſtacles qui retardent ſa marche : ils avoueront que les Européens auroient encore le nouveau monde à découvrir, s'ils n'avoient point ſu faire uſage de la Bouſſole ; que les KEPLERS, les BERNOULLI, les CASSINI n'auroient point étendu nos connoiſſances aſtronomiques, ſi d'autres avant eux n'avoient inventé & perfectionné le Téleſcope ; que NEUTON n'auroit point deviné le ſyſtême du Monde, ſi DESCARTES ne lui eût appris à s'appuyer ſur le doute pour arriver à la vérité, &c. Toutes les connoiſſances ſont liées entre elles ; l'une mène à l'autre : & ſi le hazard en ſurprend quelques unes, c'eſt du moins le génie qui les développe & les tourne au profit de la ſociété.

P. 12. Savez-vous ſeulement quel pouvoir dans les bois
Ramène ces corbeaux, &c.

ON comprend ordinairement ſous le nom de CORBEAU, quatre familles d'oiſeaux, qui quoique rapprochées par pluſieurs traits de conformité, diffèrent cependant aſſez pour mériter que les Naturaliſtes leur donnent des noms particuliers. Mais comme la Poéſie n'eſt pas auſſi ſcrupuleuſe que l'Hiſtoire Naturelle, j'appelle avec le peuple de la campagne du nom de CORBEAU ces vols nombreux de Corneilles, qui dès la fin du mois d'Octobre quittent le fond des forêts, couvrent nos plaines pendant l'hyver, y vivent familièrement au milieu des troupeaux & des

bergers comme des oiſeaux domeſtiques, & paſſant enfin au mois de Mars de cette ſociété générale, à une ſociété particulière & plus douce, ſe retirent deux à deux dans leurs anciennes forêts pour rétablir leurs nids & s'y reproduire. Ces peuplades d'oiſeaux, qui volent toujours à un tems marqué d'un endroit dans un autre, offrent aux Naturaliſtes un ſujet curieux d'obſervations. Eſt-ce le changement de température, & le défaut de vivres qui déterminent cette retraite annuelle? Nous ne ſommes point encore aſſez inſtruits pour répondre à ces queſtions. Méritons par de nouveaux efforts que la Nature nous introduiſe plus avant dans ſes myſtères.

P. 12. Et Poëte des champs, les faire aimer peut-être.

C'EST l'eſprit dans lequel a été compoſé ce Poëme. J'ai tâché de venger la claſſe d'hommes la plus utile & la plus indigente de l'ingratitude dont nous payons ſes travaux. J'ai parlé même des plaiſirs innocens que de ſages inſtitutions pourroient ajouter à ceux que leur défend une vertu trop ſévere. Mais peut-être m'accuſera-t-on de vouloir tout ſacrifier à l'Agriculture. J'avoue qu'on lui a préféré trop long-tems toutes les autres profeſſions. Il en eſt quelques-unes dont il faudroit purger la ſociété; & comme celles même, qui ſont néceſſaires, le ſont beaucoup moins que l'Agriculture, pourquoi ne les verrions-nous pas au-deſſous de celle-ci dans l'opinion & l'eſtime publiques?

P. 12. La Ville trop long-tems m'enferma dans ſes murs.

L'USAGE veut que nous paſſions les plus beaux momens de l'année dans l'air mal-ſain des Villes, pour en aller reſpirer un à-peu-près ſemblable au mois d'Octobre dans nos maiſons des champs, couvertes alors de vapeurs & de brouillards. Cependant le ſpectacle de l'Automne peut-il ſe comparer à celui

du Printems ? L'une n'a que des nuits longues, des matinées froides, des ſoirées humides. Le peu de feuillage qui lui reſte ſe fane & tombe chaque jour. Les plaines nouvellement labourées n'ont qu'une triſte couleur grisâtre. La verdure des prairies eſt pâle. Les oiſeaux ſe taiſent, & les jardins eux-mêmes ne nourriſſent que des fleurs inodores. Enfin l'imagination n'a plus que l'hyver en perſpective; & comme dit l'éloquent Citoyen de Genève, elle expire ſur la glace & les frimats. L'autre nous préſente un tableau contraire que chaque Lecteur s'eſt déja fait lui-même. Tous nos ſens jouiſſent à la fois; & s'il eſt des biens que cette ſaiſon ne donne pas, du moins on les eſpère, & l'eſpérance eſt, comme on ſait, un plaiſir plus grand que la réalité.

P. 17. Hélas ! depuis ce jour l'homme s'eſt fait au ſang.

AUX perſonnes qui pourroient défendre contre moi l'uſage de manger de la chair, je me contenterai de répondre que la cruauté envers les animaux touche de bien près à la cruauté envers nos ſemblables, & qu'il faut épargner les premiers, ne fût-ce, comme dit Plutarque, que pour nous apprendre à aimer les hommes, & DANS CES PETITES CHOSES FAIRE L'APPRENTISSAGE DE L'HUMANITÉ.

C'EST en verſant d'abord le ſang des animaux que l'homme s'eſt accoutumé à répandre le ſang humain. Qu'on obſerve ceux qui par état ôtent chaque jour la vie au bœuf & à l'agneau, & l'on avouera qu'ils doivent à leur métier un caractere voiſin de la férocité. Auſſi le Code Criminel d'Angleterre, vrai chef-d'œuvre de ſageſſe, récuſe-t-il leur témoignage en Juſtice.

P. 17. Du moins n'inſultons pas aux Brames innocens, &c.

LES Brames qui forment la première des quatre CASTES ou Tribus Indiennes, quoique très-corrompus, ont cependant

l'ame ouverte à la compaſſion. Ils ſont redevables de cette vertu autant à la douceur de leur climat, qu'à leur ſyſtême religieux, dont la métempſycoſe eſt un des dogmes fondamentaux. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie ; ils reſpectent ſur tout la vache comme le premier de tous les animaux. Cette diſtinction eſt fondée ſur la croyance où ils ſont que des vingt-huit tranſmigrations que notre ame doit ſubir avant d'animer notre corps, la dernière ſe fait dans le corps de la vache. Il y a grande apparence que Brama leur Prophète, de qui ils diſent tenir cette doctrine, ne l'inventa que pour les attacher davantage par le frein de la religion à l'Agriculture, ſans laquelle il n'eſt point de véritable proſpérité pour les états. On peut dire que ſi telle fut l'intention de leur Légiſlateur, il a parfaitement réuſſi. Il eſt peu de pays où la terre ſoit mieux cultivée, & le laboureur plus honnête & plus induſtrieux.

Avouons cependant que ſi les Brames ont commandé le reſpect pour le ſang des animaux, ils n'ont pas eu les mêmes égards pour celui des hommes. Leur Code publié en Français depuis peu ſous le titre de Code des Loix des Gentoux, décerne des ſupplices cruels pour des délits très-légers & même imaginaires. D'ailleurs dans l'Indoſtan les Laboureurs ſont relégués dans une tribu infime, mépriſée des claſſes ſacerdotales & militaires.

P. 21. De la Gloire à l'inſtant le phantôme impoſteur, &c.

Après cette peinture des malheurs qu'entraîne la guerre, on ne m'accuſera pas d'être le panégyriſte des guerriers. Eh ! plût au ciel que les Poëtes au lieu de prodiguer les louanges à ces prétendus héros, les euſſent chargés de l'exécration publique ! Mais la Littérature s'eſt épuiſée dans tous les âges pour immortaliſer le nom des fameux déprédateurs. Eloquence & Poéſie, Hiſtoire &

Fables, tout a inſpiré de fauſſes idées de gloire. La Religion même, ſans le vouloir, y a contribué par l'adoption qu'elle a fait des écrits des Prophètes. S'ils veulent nous donner une idée de la grandeur de l'Etre Suprême, c'eſt le Dieu des Armées, le Dieu fort, le Dieu redoutable; c'eſt un Potentat vainqueur de ſes ennemis qu'il a exterminés & foulés à ſes pieds (*). Eſt-il ſurprenant que l'homme accoutumé à abuſer même de ce qu'il y a de plus ſacré, n'ait point reſiſté à tant de ſéduction. C'eſt pour le détromper que les Gens de Lettres, ſeuls diſpenſateurs de la renommée, au lieu de célébrer les exploits militaires, devroient les repréſenter comme les fléaux de la terre. Ce remède ſera ſans doute quelque tems à produire ſon effet, mais il le produira enfin, & le bonheur des hommes ſera la récompenſe de leurs efforts.

P. 23. Le triomphe annuel du plus noble des arts;

Ce triomphe annuel eſt l'ouverture des labours à la Chine par l'Empereur lui-même. C'eſt d'après les relations d'un Miſſionnaire & d'un Philoſophe, tous deux témoins oculaires de cette cérémonie, que j'en ai crayonné le tableau. Il étoit encore étranger à notre Poéſie. Je vais rapprocher le récit des deux Voyageurs. On verra que cette Fête, la plus belle de toutes celles qui nous ſont connues, eſt aſſez auguſte dans la réalité, pour qu'un Poëte & un Peintre s'interdiſent la fiction en la repréſentant.

Tous les ans, la veille de ce jour, qui eſt le quinzième de la première Lune, c'eſt-à-dire, vers les premiers jours de Mars, l'Empereur choiſit quelques Seigneurs de la première qualité, & les envoie à la ſalle de ſes Ancêtres ſe proſterner devant leurs tableaux, & les avertir que le jour ſuivant il offrira le ſacrifice du Printems. On aſſemble cinquante vieillards vénérables, la-

(*) Iſaïe, ch. LXIII. v. 3.

boureurs de profeſſion, qui doivent être préſens lorſque l'Empereur ouvrira la terre, & autant de laboureurs, plus jeunes, deſtinés à diſpoſer la charrue, à atteler les bœufs & à préparer les cinq ſortes de grains que l'Empereur doit ſemer.

Le lendemain le Prince ſe tranſporte en grande pompe au champ deſtiné à la cérémonie. Les Princes de la Famille Impériale, les Préſidens des cinq grands Tribunaux & un nombre infini de Mandarins, ſoit de Lettres, ſoit de Guerre, l'accompagnent. Deux côtés du champ ſont bordés par les Officiers & les Gardes de l'Empereur. Le troiſième eſt réſervé à tous les Laboureurs qui accourent pour voir leur profeſſion honorée. Les Mandarins occupent le quatrième. L'Empereur entre ſeul dans le champ, ſe proſterne, & frappe neuf fois la terre de ſa tête, pour adorer le CHANG-TI, ou le TIEN, c'eſt-à-dire LE DIEU DU CIEL. Il prononce à haute voix une Prière qu'un des Tribunaux a compoſée. Enſuite, en ſa qualité de Souverain-Pontife, il immole un bœuf qu'il offre pour obtenir du Ciel l'accroiſſement & la conſervation des biens de la terre. Tandis qu'on place la victime ſur un bucher, où le feu doit la conſumer, on amène une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ſes habits impériaux, ſillonne une partie du champ, & ſème enſuite du froment, du riz, du millet, des fèves & une autre eſpèce de millet qu'on appelle CAC-SEANG. Ces grains ſont portés par de Grands-Seigneurs dans des coffres précieux. La cérémonie finit par des récompenſes en argent que l'Empereur fait diſtribuer aux cent Laboureurs qu'on a convoqués, & s'il y en a quelqu'un dans l'Empire, qui ait défriché des terres incultes juſqu'à quatre-vingts arpens, il devient Mandarin de la huitième claſſe, ſuivant un Edit de l'Empereur YONT-CHIN. Enfin cette cérémonie eſt répétée le même jour dans toutes les provinces de l'Empire par les Vice-Rois aſſiſtés de tous les Magiſtrats.

» Que

« QUE doivent faire nos Souverains d'Europe, a dit M. DE » VOLTAIRE, en apprenant de tels exemples? admirer & rou- » gir, mais ſur-tout imiter ».

J'AJOUTERAI que la Perſe avoit autrefois une Fête deſtinée également à honorer l'Agriculture. Au retour du Printems, les Rois ſe dépouilloient de toute leur pompe, & mêlés parmi les Laboureurs qu'ils admettoient ſans diſtinction à leur Table, ils recevoient leurs demandes, écoutoient leurs plaintes, & les renvoyoient à leurs travaux, en leur diſant: « Nous nous ſommes » également néceſſaires; vous, pour nous donner notre ſubſi- » ſtance; nous, pour aſſurer votre tranquillité. Cultivez donc » la terre; nous vous défendrons; & ne ceſſons jamais de nous » aimer en frères ».

P. 24. Aux pieds du Roi-Pontife, &c.

ON a vu qu'à la Chine la puiſſance civile & religieuſe réſide ſouverainement dans les mains de l'Empereur. Jamais un Prêtre ne leur a commandé au nom du Ciel de déſobéir à leur Prince; & le Prince n'a jamais [illegible], pour défendre ſes droits légitimes, d'armer une partie de ſes ſujets contre l'autre.

LA plus grande preuve de la barbarie d'une nation, c'eſt un reſpect aveugle pour ſes Prêtres. On eſt indigné quand on lit dans l'Hiſtoire, que les anciens Bourguignons, lorſque ſous le nom de Vandales, ils habitoient encore les bords de la Viſtule, ne pouvoient dépoſer leur Grand-Prêtre, quelque crime qu'il eût commis; & qu'ils dépoſoient leur Prince, s'il avoit été malheureux dans quelque expédition, ou ſi l'année étoit frappée de ſtérilité.

NUL principe n'eſt plus expreſſément & plus fréquemment inculqué dans la Loi des Bramines que celui qui dit: POUR

QUELQUE CRIME QUE CE SOIT, JAMAIS UN BRAMINE NE PEUT ÊTRE PUNI DE MORT.

P. 25. Que ce bon Peuple heureux chante ma bienfaiſance, &c.

PERSONNE n'ignore que HENRI IV ſe plaiſoit à répéter: JE VEUX QUE CHAQUE PAYSAN PUISSE METTRE, LE DIMANCHE, UNE POULE DANS SON POT; paroles dont la ſimplicité déſigne une ame naturellement bienfaiſante, & qui valent peut-être le mot ſublime de Titus: MES AMIS, J'AI PERDU UN JOUR. Cependant tel eſt le caprice de notre langue qu'il eſt impoſſible de lui faire adopter dans la haute Poéſie, ces mots de DIMANCHE, de POULE & de POT que nous admirons, que nous aimons dans la bouche de Henri IV. Elle veut qu'on les ennobliſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les dépouille de tout ce qu'ils ont d'intéreſſant. Accoutumés à entendre nos héros de théâtre parler un langage figuré, nous ne leur permettons que celui-là dans nos vers. Ainſi pour nous plaire, il faut qu'un Roi ne parle pas comme un homme.

P. 26. Turgot, ſage Turgot! De cruelles entraves
Enchaînoient dans leur courſe & Bacchus & Cérès.

IL eſt rare que les hommes ſaiſiſſent la vérité avant d'avoir épuiſé les erreurs. La vérité la plus ſimple eſt preſque toujours traitée de paradoxe, & rejettée ſans être entendue. La queſtion ſur la liberté du Commerce des Blés nous en préſente une triſte preuve. Combien d'entraves n'avoit-on pas mis à ce commerce! Par combien de prohibitions ne l'avoit-on pas enchaîné! Le prétexte de toutes les Loix, qui gênoient le commerce des grains, étoit de procurer à la nation une ſubſiſtance aiſée, une abondance habituelle. Cependant le moyen d'obtenir & de s'aſſurer cette abondance eſt de faire de grands travaux,

de confier à la terre de grandes avances, d'améliorer & d'étendre la culture. Or, pour engager les Cultivateurs à de grands travaux, à de fortes avances, à une riche culture, il faut un débit sûr des productions à un bon prix, une vente à leur portée, & une rentrée facile. Mais n'eſt-il pas viſible qu'un débit aſſuré & une valeur conſtante & favorable ſont des avantages qu'on ne peut ſe promettre que dans une entière liberté de commerce ? Le Gouvernement, en aſſerviſſant la vente des grains à des Loix arbitraires, manquoit donc le but qu'il vouloit atteindre.

Ce régime funeſte s'étoit établi en France ſous le nom de Police des Grains. On avoit réuſſi à faire regarder cette Police inſenſée, comme l'effet de la plus ſage prévoyance du Gouvernement. Ce fut particulièrement ſous le règne de Louis XIV, que l'Adminiſtration, au mépris des ſages Loix de la Nature, entreprit de s'occuper des détails de la ſubſiſtance du Peuple. Dans la fauſſe perſuaſion que le travail de la main-d'œuvre étoit une ſource de richeſſes, elle prit en main la balance du commerce ; elle avilit le prix des grains pour favoriſer les Manufactures, & rendre tributaires de l'induſtrie françaiſe toutes les autres Nations. Ces atteintes portées à la propriété & à la liberté des deux claſſes qui compoſent eſſentiellement l'Etat, eurent des Panégyriſtes ; & ces opérations contraires à tous les principes d'une ſaine politique, mais applaudies par les Gens de Lettres, ne trouvèrent plus de contradicteurs.

Il n'en eſt pas des blés, diſoit-on pour juſtifier cette police deſtructive de la culture & du commerce, comme des autres productions de la terre. Les blés ſont une denrée de première néceſſité. Il ne faut donc pas les laiſſer ſortir du Royaume ; ou du moins il convient de n'en permettre l'exportation, qu'avec des précautions qui empêchent la ſubſiſtance du Peuple d'être

compromiſe par des diſettes réelles, ou des chertés exceſſives. Il importe donc au Gouvernement de balancer l'intérêt du Peuple avec celui du cultivateur.

Mais il eſt un principe auquel toutes les conſidérations politiques doivent être ſubordonnées : ce principe eſt la Juſtice. Elle fixe les droits & les devoirs ; elle circonſcrit l'honnête & l'utile ; elle eſt l'origine de toutes les vertus. On ne peut s'écarter de ſon cercle parfait ſans tomber dans des erreurs, ſans bleſſer l'intérêt ſocial, ſans ſe rendre coupable devant le Ciel & la Terre. La Juſtice eſt donc la règle invariable des rapports que les hommes ont entr'eux ; elle eſt la Loi ſuprême du Souverain & des Sujets, & la meſure rigoureuſe du commandement & de l'obéiſſance.

La Juſtice conſiſte dans l'obſervation des devoirs eſſentiels à la conſervation de tous les droits. Mais les droits eſſentiels de l'homme ſocial ſont la propriété & la liberté. Le Gouvernement, qui doit la juſtice au citoyen, lui doit donc la garantie de ſa propriété & de ſa liberté. Ainſi que la maiſon que j'ai bâtie eſt à moi, de même la pièce de terre que j'ai défrichée, entourée de haies, ſemée ou plantée, m'appartient. Dès que le champ eſt ma propriété, les productions que j'y fais naître par mes travaux & mes dépenſes doivent être à moi ; je dois en être le propriétaire excluſif, & en avoir la libre diſpoſition. N'eſt-ce donc pas le comble de la déraiſon d'imaginer que je dois être plus ou moins le maître de diſpoſer des fruits de mon champ, ſelon l'emploi que j'en aurai fait à telle ou telle production ? Comment ſans enfreindre les Loix inviolables de la Juſtice, le Gouvernement peut-il reſtreindre le droit de propriété que j'ai ſur ma récolte, qui ne doit rien à perſonne ? N'eſt-ce donc pas dans l'eſpoir de jouir paiſiblement de cette propriété, que je me ſuis déterminé à incorporer dans un ſol par lui-même ſtérile, mes

richeſſes mobiliaires, & que j'ai fait toutes les dépenſes antécédentes à la moiſſon ? On ne peut m'en ôter la diſpoſition, ſans m'enlever mon droit de propriété, ſans me dépouiller d'une partie des fruits qui m'appartiennent excluſivement, ſans porter la plus ſenſible atteinte a ma liberté. Mais en cela le Gouvernement choqueroit ouvertement le but de l'aſſociation ; il agiroit contre la loi de ſon inſtitution ; il violeroit la Juſtice, ſans laquelle il n'eſt plus de véritable ſociété.

La propriété eſt la Loi fondamentale de toute aſſociation. C'eſt pour le maintien de cette Loi de la Nature, que la Société fut formée, que l'Autorité a été érigée au milieu d'elle, qu'elle eſt armée de la Force publique, que les Loix Civiles ſont inſtituées, les Tribunaux établis ; c'eſt enfin a la ſûreté de tous les droits qui en réſultent, que toutes les inſtitutions ſociales ont été dirigées. Le Gouvernement tomberoit donc dans une contradiction choquante, en s'armant du prétexte de l'intérêt commun, pour reſtreindre les droits de la propriété. Mais la liberté du commerce n'eſt qu'une déduction néceſſaire de ce droit ; cette liberté eſt donc conforme aux Loix primitives de la ſociété.

Mais la liberté du commerce des grains n'eſt pas ſeulement conforme aux Loix immuables de la Juſtice, elle fait encore le plus grand intérêt de la ſociété. Le véritable intérêt ſocial eſt que les blés, qui ſont une production de première néceſſité, ſe multiplient autant que peut le comporter le territoire. On ne doit attendre cette multiplication des blés que d'une culture étendue & floriſſante ; la riche culture ſuppoſe la bonne valeur conſtante de cette denrée ; & cette valeur ne peut jamais ſe ſoutenir qu'au milieu de la plus grande concurrence, & que par la liberté du commerce la plus illimitée. La juſtice & l'uti-

lité ſe réuniſſent donc en faveur de la liberté indéfinie du commerce des grains.

MAIS la liberté ne portera-t-elle pas le prix des ſubſiſtances à un prix trop haut pour les facultés du Peuple? Ne favoriſera-t-elle pas les propriétaires des blés par un renchériſſement auquel ne pourra atteindre la claſſe qui vit de ſes ſalaires?

POUR ſentir la nullité de cette objection, il ne faut que ſe demander d'où cette claſſe tire ſes ſalaires. Aſſurément ce n'eſt pas ſon travail qui les fait naître; elle ne peut les recevoir que des premiers Propriétaires des productions. Mais plus ces Propriétaires ſeront riches, plus ils dépenſeront; plus il y aura de ſalaires. L'intérêt de cette claſſe eſt donc le même que celui des premiers Propriétaires des récoltes.

MAIS il n'eſt pas vrai que la liberté occaſionne un prix de cherté. L'intérêt de la ſociété eſt qu'il règne une proportion entre les prix de toutes les choſes commerçables, de quelque nature qu'elles ſoient. Or l'effet de la liberté eſt de maintenir le prix proportionnel, ce prix juſte qui fait qu'il n'y a ni bas prix, ni cherté. C'eſt bien là ce qui doit paroître évident, puiſque la liberté favoriſe alternativement le propriétaire des blés & le conſommateur.

DANS les années abondantes, la liberté du commerce ſoutient la bonne valeur des grains par les achats, par les tranſports, par les emmagaſinemens. Elle favoriſe donc le Cultivateur, en lui procurant un bon prix de ſes blés dans le tems où il en a beaucoup à vendre.

DANS les mauvaiſes années, ce Cultivateur n'a que peu de grains à vendre; il n'a que le tiers, ou la moitié, ou le quart

des bonnes années. Il ſeroit donc tenté de vendre le double, ou les deux tiers en ſus. C'eſt alors que la liberté, qui avoit profité de l'abondance pour mettre des blés en réſerve, ouvre les magaſins & en modère le prix. Si donc dans l'abondance, la liberté du commerce des grains en empêche le vil prix, ce n'eſt que pour mettre obſtacle à leur renchériſſement dans la diſette. Elle établit donc un niveau de prix qui rend inſenſibles les variations des récoltes.

Il eſt évident que leur inégalité ne peut être réparée que par les blés conſervés des années abondantes, ou par les blés apportés des pays étrangers. Mais, par qui doivent ſe faire ces emmagaſinemens, ou ces importations? Eſt-ce au commerce libre, ou au Gouvernement qu'il appartient de les faire? Ce n'eſt pas là une queſtion. Ne ſait-on pas que le Gouvernement ne peut faire ce ſervice public qu'avec les plus grandes dépenſes & les plus grands inconvéniens. Une expérience fatale ne nous a que trop détrompés des prétendus avantages des approviſionnemens d'ordonnance pour le compte du Roi. Il faut donc laiſſer ce ſoin au commerce libre.

Avec une liberté pleine & entière du commerce, le monopole n'eſt plus à craindre. La liberté en réprime les manœuvres: il ne peut nuire toutes les fois que la concurrence exiſte. Les emmagaſinemens ne diminuent pas la maſſe des productions; ce ne ſont que des réſerves qui empêchent l'aviliſſement du prix des grains, & qui s'oppoſent enſuite à leur cherté en rentrant dans le commerce de concurrence. Eh! la vente n'eſt-elle donc pas l'unique reſſource des agents de ce commerce?

Au moyen de la liberté, les Propriétaires ne redoutent plus l'abondance. Ils font tous leurs efforts pour améliorer, pour étendre la culture. Ils verſent à la terre les plus fortes avances; ils

créent de nouvelles poſſeſſions, & réuniſſent au Domaine public des héritages nuls. C'eſt en raiſon de ces travaux forcés, & des avances confiées à la terre, que s'accroîſſent la reproduction, la richeſſe nationale & la population.

Je ferai encore une obſervation : elle eſt de la plus grande force, & me paroît déciſive en faveur de la liberté du commerce des blés. Dans la ſociété, le droit naturel de la rétribution balance tous les différens travaux. Il eſt impoſſible d'altérer la rétribution d'une eſpèce de travail, ſans rompre l'équilibre de la rétribution ; & cet équilibre rompu, il doit en réſulter quelque déſordre dans la ſociété ; mais ce déſordre détruira la ſociété même, ſi la rétribution grevée eſt celle des travaux de la culture des bleds. Ces travaux ne pouvant plus ſe maintenir dans la balance des échanges avec la rétribution des autres travaux, cette culture qui fourient & nourrit toute la ſociété ſera négligée ou abandonnée. On pourroit prétendre que le Gouvernement parviendra toujours à rétablir l'équilibre de la rétribution, par l'abbaiſſement général de la rétribution de toutes les eſpèces de travaux. Mais ce reméde ſeroit pire que le mal, & accélèreroit encore la ruine de la ſociété. De ce nouvel ordre de choſes, on verra éclore la misère générale : la culture ſera languiſſante, le citoyen pauvre, le Souverain foible, & la population attaquée dans ſon germe.

La queſtion du commerce des blés a été ſi profondément diſcutée ; il eſt des Philoſophes qui ont donné des démonſtrations ſi frappantes de la juſtice & de l'utilité de cette liberté, que je ne me ſerois pas permis de toucher à cette matière intéreſſante, ſi leurs Ecrits étoient plus généralement répandus Mais les vérités les plus univerſellement utiles au bonheur des Peuples ſont d'ordinaire celles qui en ſont le plus ignorées. Les hommes, occupés de l'intérêt du moment, toujours portés à croire que

l'intérêt

l'intérêt commun eſt étranger à leur bien-être particulier, ſont d'une indifférence extrême ſur la ſcience du Gouvernement. La plupart n'imaginent pas qu'il leur appartienne de connoître les droits & les devoirs reſpectifs du Souverain & des Sujets: en un mot, le premier & le plus grand objet du Citoyen eſt ce qui en eſt le moins connu. Le deſir de s'inſtruire n'eſt point parmi nous la paſſion dominante. Cependant il eſt des perſonnes toujours prêtes à rendre hommage à la vérité, dès qu'on la fait briller à leurs yeux; & c'eſt à la conſidération de ces mêmes perſonnes que j'ai cru devoir, en paſſant, ébaucher les principaux traits de la théorie d'une queſtion qui renferme l'intérêt ſocial.

QUANT aux Droits ſur les boiſſons, perçus ſous le nom D'AIDES, je n'en dirai que peu de choſe. Les Aides ſont un des cinq gros impôts, qui ſe dévorent eux-mêmes. Aſſis ſur la conſommation, ils détruiſent la faculté de conſommer. L'effet qu'ils produiſent eſt la dégradation de la valeur des productions, & par conſéquent de la culture. Un Ecrivain, qui tient un rang diſtingué parmi les Philoſophes modernes, a ingénieuſement comparé ces énormes impôts aux vaches que Pharaon vit en ſonge. Sept vaches maigres dévorèrent ſept vaches graſſes, ſans être elles-mêmes plus graſſes.

QUICONQUE prendra la peine d'examiner avec un peu d'attention les ſommes conſidérables que la Nation paye directement pour ces impôts, le préjudice inappréciable qu'ils cauſent à la culture, ſoit par l'aviliſſement du prix des denrées, ſoit par la deſtruction des fonds ruraux, aura peine à comprendre que le Gouvernement ait différé juſqu'à ce jour la réforme de ces impoſitions, qui ſont une des cauſes les plus efficaces de l'appauvriſſement de la France.

LES Aides en particulier ne rapportent pas quarante millions

au Tréſor-Royal. Cependant il eſt rigoureuſement démontré par le calcul que cet Impôt coûte à la Nation plus de quatre-vingt millions de dépenſes effectives, & qu'il anéantit encore chaque année au moins cent cinquante millions de richeſſes territoriales. Quelle immenſe étendue de terre, aujourd'hui frappée de ſtérilité, pourroit être changée en excellens vignobles! Perſonne n'ignore que la vigne peut ſe plaire & proſpérer ſur des terreins, qui, transformés en champ de blé, ne couvriroient jamais la dépenſe des différentes avances qu'exige la culture des grains.

Ce n'eſt aſſurément pas une exagération de dire que la réforme des Aides procureroit à la France ſur ſes vins un revenu double de ce qu'il eſt actuellement. Cette évaluation eſt fort au-deſſous de la réalité ; puiſque la ſuppreſſion ſeule de l'Impôt feroit plus que doubler le prix des vins dans la main du Vigneron. On ne craint point d'aſſurer à ceux qui pourroient en douter, qu'il eſt démontré en rigueur qu'une production à laquelle l'Impôt fait perdre un cinquième de ſa valeur, ne rend plus que la moitié du revenu qu'elle rapportoit avant l'Impôt. Qu'on juge de l'effet qu'il doit produire ſur les boiſſons, lorſqu'aſſis à la porte d'une Ville, il les attend au paſſage, & leur fait ſouvent payer le double de leur valeur en première main.

Ce ne ſont-là que des apperçus ; mais ils ſuffiſent pour donner la plus intime conviction que les Aides réduiſent à la misère une infinité de familles, qui ſubſiſteroient dans l'aiſance ſur le produit de la culture des vignes.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

AVRIL,

CHANT DEUXIEME.

DES cavernes du Nord l'Hyver s'eſt échappé.
Il revient, de frimats encore enveloppé,
A la faveur des nuits ſecouer la froidure,
Glacer la tendre Aurore, effrayer la verdure,
Et des tyrans de l'air à grand bruit eſcorté,
Flétrir dans les jardins le Printems attriſté.

IMPRUDENS Arbriſſeaux, qui trop preſſés d'éclore
Cachiez vos fruits naiſſans ſous les habits de Flore,
Que vous êtes changés! Comme une ſeule nuit
En vous décolorant a brûlé votre fruit!
Plus lente à prodiguer ſa première largeſſe,
La vigne auprès de vous montre plus de ſageſſe:

Pour renaître, elle attend qu'un fougueux ennemi
Laiſſe au trône des airs le Printems affermi.

Cet Hyver cependant qui ramène la glace,
Cet Aquilon jaloux du Zéphyr qu'il remplace,
Sont des frêles boutons les utiles vengeurs :
Ils apportent la mort aux inſectes rongeurs,
Nés en foule aux rayons d'un ſoleil trop propice.
Le feuillage à ce peuple eut offert un hoſpice;
Et par eux dépouillé de ſon beau vêtement,
L'arbre au jour de ſa force eut langui triſtement.

Nouveau bienfait encor : ce ſouffle de Borée
Repouſſe les vapeurs que l'humide Nérée
En nuages épais déployoit dans l'Ether,
Et dont l'amas vers nous envoyé par l'Auſter,
D'une pluie à longs flots ſur nos bords déchaînée,
Eût peut-être englouti tout l'eſpoir de l'année.

Mais l'air moins rigoureux par dégrés ſe détend.
Le Dieu du jour, armé d'un feu plus éclatant,
Triomphant de la nuit, en reſſerre l'empire :

L'Hyver fuit ſans retour, & la Terre reſpire.
Une ſeconde fois le Printems lui ſourit;
Son amour la féconde : elle enfante & fleurit.
Je vois au front des bois la verdure renaître.
L'ombre jeune commence à deſcendre du hêtre;
Et les paſteurs couchés ſur de rians tapis
Réveillent par leurs chants les échos aſſoupis.

VOUS, qui pour mieux jouir des charmes de l'étude
Avez de mon Tibur cherché la ſolitude,
Chantre du beau Páris, & toi, jeune inſpiré,
Du vénérable Homère interprète ſacré,
Laiſſez quelques inſtans repoſer votre lyre,
O mes amis! ſortons; & qu'un nouveau délire,
Puiſé ſur la hauteur des rochers d'alentour,
A de plus grands travaux nous enflamme au retour.

DIEUX! comme le Printems repeuple ces vallées
De mugiſſans troupeaux, de légions aîlées!
A leur tête paroît cet oiſeau paſſager,
Qui pour nous des beaux jours eſt l'heureux meſſager.
Auprès de ſon amant éclot la Tourterelle;

Elle éclot & pour vivre & pour mourir fidèle.
De Canetons rameurs ces étangs ſont couverts.
La compagne du Coq, les yeux ſans ceſſe ouverts,
De ſes nombreux pouſſins marche & glouſſe entourée.
Déployant au ſoleil ſon aîle diaprée,
La Colombe renaît pour le char de Vénus.
Au ſouffle careſſant des Zéphyrs revenus,
L'Abeille, à qui ſon ſexe a mérité le trône,
D'un nouveau peuple accroît l'honneur de ſa couronne;
Et du ſein des taillis les folâtres Pinçons,
Répondant aux Bouvreuils cachés ſous les buiſſons,
De chants harmonieux empliſſent les campagnes,
Et r'enflamment l'amour dans leurs froides compagnes.

Il méritoit donc bien, le deuxième des Mois,
Que Vénus à ſon cours préſidât autrefois;
Que ſous des noms divers, le Peuple iſſu d'Énée,
L'invoquant au réveil de la nouvelle année,
Pour elle, éterniſât le culte, les autels,
A ſa gloire érigés par les premiers mortels!
Vénus repréſentoit l'inviſible puiſſance,
Par qui dans l'Univers tout reçoit la naiſſance.

Vénus pare les champs de grace & de beauté ;
Vénus remplit les mers de ſa fécondité.
Elle eſt au haut des cieux l'immortelle Uranie,
Qui des aſtres errans entretient l'harmonie.
Les bois à ſon aſpect verdiſſent leurs rameaux :
Son ſouffle y reproduit mille eſſaims d'animaux.
Dans l'humide fraîcheur des gazons qu'elle foule,
Avec leurs doux parfums les fleurs croiſſent en foule ;
L'Océan lui ſourit, & l'Olympe azuré
Verſe en paix ſur la terre un jour plus épuré.

Ah ! puiſque ton pouvoir gouverne la Nature,
Que l'Homme, de tes mains, attend ſa nourriture,
Bienfaiſante Vénus ! épargne à nos guérèts
La rouille ſi funeſte aux préſens de Cérès ;
Abreuve-les plutôt de la douce roſée.
Que les ſucs, les eſprits de la ſéve épuiſée
Dans ſes canaux enflés coulent plus abondans ;
Qu'ils bravent du ſoleil les rayons trop ardens ;
Et que le jeune épi ſur un tuyau plus ferme
S'éleve, & briſe enfin le rézeau qui l'enferme.

Nos vœux ſont exaucés. Le ſceptre de la nuit

A peine autour de nous a fait taire le bruit,
Une moite vapeur dans les airs répandue
S'abbaiſſe, & ſur les champs comme un voile étendue
Diſtille la fraîcheur dans leurs flancs altérés.
Cet humide tribut a rajeuni les prés;
Et le roi des ſillons qu'un verd plus frais colore
L'épi germe, & s'élance impatient d'éclore.

Mais hélas! & les maux & les biens raſſemblés
Naiſſent chez les humains l'un à l'autre mêlés.
La vapeur de la nuit aux fromens ſi propice
Féconde le chardon; il croît ſous leur auſpice:
L'avoine les domine, & l'ivraie à ſon tour
Les couvre de ſon ombre épandue à l'entour.

C'est à vous d'extirper ce fléau des campagnes,
Vous, de l'Agriculteur les actives compagnes:
Raſſemblez vos enfans; & tous le fer en main,
Prudemment dans les blés vous ouvrant un chemin,
Allez porter la guerre à l'herbe uſurpatrice:
Qu'un chariot l'emporte & le bœuf s'en nourriſſe.
L'inſecte, qui nous file un riche vêtement,
Vous rappelle, & demande un nouvel aliment.

De ce ver printanier la nombreuſe famille,
Ecloſe après huit jours, & murmure & fourmille.
La feuille de Thiſbé germe, s'ouvre, mûrit;
Le ver croît avec elle: il croît, il s'en nourrit.
A ce ver cependant la moitié de la vie,
Par un triſte ſommeil, comme à nous, eſt ravie.
De langueur accablé quatre fois il s'endort;
Mais ſorti quatre fois des ombres de la mort,
Il reparoît, vêtu d'une robe nouvelle:
Telle à chaque Printems Myrthé renaît plus belle.

Las de ramper ſans gloire, il gravit un roſeau,
Où déployant d'abord un informe rézeau,
Bientôt de ſa filière il tire, il développe
Un tiſſu, qui plus riche en globe l'enveloppe:
Sous des ſables profonds par lui-même entaſſés,
Ainſi bornant le cours de ſes flots diſperſés,
Le Rhin cache au ſoleil ſon onde languiſſante.

L'insecte ſcelle enfin ſa tombe jauniſſante,
S'aſſoupit; & ſon corps en Nymphe transformé
Sous un habit de deuil languit inanimé.
Mais, ô brillant prodige! O riante merveille!

Dnas la nuit du tombeau par dégrés il s'éveille;
Changée en papillon la Nymphe diſparoît.
Déja du globe d'or qu'il habite à regret,
Il frappe à coups preſſés la jalouſe clôture;
Il la briſe, il en ſort. Docile à la nature,
Qui l'appelle à ſa fin par l'attrait des deſirs,
Il s'avance au trépas en cherchant les plaiſirs.
Il voit, bientôt il joint ſon amante immobile,
L'échauffe en la frappant de ſon aîle débile,
L'ombrage, la remplit de ſa fécondité,
En flots d'amour s'épuiſe, & meurt de volupté.

L'AMANTE après deux jours à périr condamnée
Verſe ſes tendres œufs, l'eſpoir d'une autre année;
Œufs où repoſe en germe un peuple induſtrieux,
Qui fidèle héritier de l'art de ſes ayeux
Doit à ſa race encor léguer ſon induſtrie,
Et toujours reproduit enrichir ma Patrie.

MA Patrie! .... A ce nom ſi doux & ſi chéri
Juſqu'au fond de mon cœur je me ſens attendri.
Un penſer douloureux, qui pourtant a des charmes,

Et me trouble, & m'oppreſſe, & fait naître mes larmes.
O murs de Montpellier ! O mon premier ſéjour !
Le mortel vertueux qui me donna le jour
Habite votre enceinte, & le ſort m'en exile.
Quand pourrai-je rentrer dans ce modeſte azile,
Où ſans ceſſe attentif à mes beſoins nouveaux,
Il prodiguoit pour moi le prix de ſes travaux ;
Où ſa ſévérité me cachant ſa tendreſſe,
De ma raiſon trop lente il hâtoit la pareſſe,
Me formoit aux vertus, & portoit dans mon cœur
La noble ſoif d'un nom des ténèbres vainqueur !
Dieux ! couronnez mes jours d'un deſtin plus proſpère,
Et je vole à l'inſtant dans les bras de mon père ;
Je lui rendrai ſon fils ſi long-tems attendu,
Ce fils, que pour la gloire il crut trop-tôt perdu.
De mes foibles talens il recevra l'hommage ;
Il entendra ces vers pleins de ſa douce image ;
Et des larmes de joie échappant de ſes yeux,
Peut-être en m'embraſſant il bénira les Cieux.

Et toi, Cité fameuſe, ô moderne Epidaure,
Conſerve-moi long-tems ce père que j'adore !

Conſerve ſon épouſe, en qui dès le berceau
J'ai retrouvé le cœur de ma mère au tombeau;
Veille ſur tous les miens: & ma reconnoiſſance
Publîra qu'en ton ſein j'ai reçu la naiſſance.
Je dirai qu'en tes murs règne un ſexe enchanteur;
Je peindrai ſon œil vif, ſon parler ſéducteur,
Son front, où la gaîté s'allie à la nobleſſe,
Ses graces, ſon eſprit & ſa ſvelte ſoupleſſe:
Né pour ſentir l'amour & par l'amour formé,
Tendre & conſtant, il aime ainſi qu'il eſt aimé.

Dois-je de ton printems vanter le long empire,
Ton ſol toujours fécond, l'air pur qu'on y reſpire,
Le parfum de tes vins mûris dans le gravier,
Le front de tes côteaux qu'ombrage l'Olivier,
Des plus riches moiſſons tes champs dépoſitaires,
Tes eaux, tes fruits, tes bains, tes plantes ſalutaires;
Ce célèbre Conſeil de mortels bienfaiſans,
Inſtruits à prolonger la trame de nos ans;
Tes Savans, de qui l'œil armé d'un regard ferme
Surprend la vérité dans la nuit qui l'enferme;
Tes Comices enfin, où du Peuple & des Rois

La ſage liberté pèſe & fixe les droits ?

Je chanterai ſur-tout ce grand, ce rare ouvrage,
Qui de l'antique Rome eut laſſé le courage ;
Ces trois Ponts, qui de loin vers tes murs dirigés
Arrivent dans ton ſein, l'un de l'autre chargés,
Et par mille canaux épanchent en fontaine
Le liquide tribut d'une ſource lointaine.

Mais dans ton ſouvenir égarés trop long-tems
Mes vers, ô ma Patrie ! oublioient le Printems :
Et cependant ce Dieu, dans ſa route première,
Ramène le Taureau couronné de lumière,
L'attele au char du jour, & le voit plus hardi
A pas précipités s'enfuir vers le Midi.

A son aſpect les fleurs, ces aſtres de la terre,
Dans leur nouvel éclat repeuplent mon parterre.
Quel riche coloris ! Quelle aimable fraîcheur !
Le Narciſſe, amoureux de ſa douce blancheur,
La marie à l'azur du trop frêle Hyacinte.
Le Cyclamen, ſorti des forêts de Zacynthe,
A couronné ſon front à demi-languiſſant

D'un panâche, où reluit un rouge éblouiſſant.
J'avance; & j'apperçois près de la Frétilaire
L'Anémone à Vénus toujours ſure de plaire;
Et l'élégante Iris qui retrace à mes yeux
Dans ſa variété l'arc humide des cieux;
Et l'humble Marguerite à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.

Me ſerai-je trompé? Non; la Jonquille encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de ſon or.
Je te ſalue, ô fleur! ſi chère à ma maîtreſſe,
Toi, qui remplis ſes ſens d'une amoureuſe ivreſſe;
Ah! ne t'afflige point de tes foibles couleurs:
Le choix de ma Myrthé te fait Reine des fleurs.

Pour couronner enfin les richeſſes qu'étale
Des jardins renaiſſans la pompe végétale,
La Tulipe s'élève. Un port majeſtueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs Byzantins méritent qu'on l'adore,
Et lui font pardonner ſon calice inodore.

Je ne m'étonne point qu'à l'école des fleurs

La Peinture ait appris le ſecret des couleurs.
Cet Art, qui maintenant ſous ſa touche ſavante,
Par des ſucs nuancés rend la toile vivante,
N'eut d'abord, pour former quelques traits indécis,
Que la craie, & les bois dans la flamme noircis.
L'amoureux Pauzias, rival de la Nature,
Créa du coloris la magique impoſture.

Un jour que de Glycère accuſant les mépris,
Il exhaloit ſa plainte au temple de Cypris,
On dit qu'à ſes regards l'indulgente immortelle
Apparut, lui ſourit : « Contemple, lui dit-elle,
» Autour de mon autel ce frais tiſſu de fleurs.
» Que ta main ſur la toile en fixe les couleurs ;
» Reviens m'en faire hommage : & le cœur de Glycère
» De ton art aggrandi ſera le doux ſalaire ».
Dans l'œil de Pauzias, la Déeſſe à l'inſtant
Imprima du génie un rayon éclatant.
Plein d'un feu créateur il ſort, trace, colore
D'un rapide pinceau les dons rians de Flore,
Et les porte aux autels, où Glycère à ſon tour
Doit offrir des bouquets à la mère d'Amour.

Glycère arrive, approche : ô ſurpriſe inouie !
Elle voit près du Lys la Roſe épanouie.
« Eh ! quelle main, dit-elle, a d'un art délicat,
» En imitant ces fleurs, reproduit leur éclat ? »
Le jeune Artiſte alors brûlant d'eſpoir s'élance,
Tombe aux piés de Glycère, & rompant le ſilence,
« C'eſt moi, moi qui jaloux d'obtenir un regard,
» Pour vous ai reculé les bornes de mon art.
» Vos bouquets, des couleurs m'ont appris l'harmonie ;
» J'aimois : à mon amour je dois tout mon génie. »
Ces mots, qui de Glycère ont chatouillé l'orgueil,
Changent en doux regards la fierté de ſon œil ;
Un ſouris la trahit : & ſa bouche elle-même
Preſque ſans ſon aveu prononce : je vous aime.

Vous donc, qui décorez ce théâtre inconſtant,
Où l'Homme ainſi que vous ne brille qu'un inſtant,
Belles fleurs, égayez nos fêtes bocagères.
Vous êtes l'ornement des modeſtes bergères.
Celle, qui de l'hymen va prononcer les vœux,
D'une fleur veut au moins embellir ſes cheveux.
La compagne des Rois vous mêle à ſa couronne.

Therpſicore

Therpſicore, Comus de feſtons s'environne :
Et la Religion aſſiſe à ces autels,
D'où ſa terrible voix tonne ſur les mortels,
Au retour du Printems, de guirlandes parée,
Adoucit de ſes traits l'auſtérité ſacrée.

D'ou naiſſent cependant ces reflets variés,
Pour colorer ce Globe, avec art mariés ?
Ces teintes dans les fleurs dorment-elles cachées ?
Faut-il que du Soleil les flammes épanchées
Eveillent leur pareſſe, ou bien l'Aſtre du jour
Les feroit-il pleuvoir de ſon brillant ſéjour ?

La Nature, long-tems ſans voix & ſans oracle,
Dans une nuit profonde enferma ce miracle ;
Mais ſi-tôt que Newton, cet Aigle audacieux,
En face eût regardé le Roi brûlant des Cieux,
L'Homme briſa les fers de l'ignorance antique :
L'Homme fut poſſeſſeur des ſecrets de l'Optique.
Dans les angles d'un verre en Priſme façonné,
Il vit que du Soleil un rayon émané
Déployoit ſept couleurs de nature première ;

Il reconnut enfin que ces traits de lumière,
Ou ſeuls ou combinés en différens accords,
D'une teinte céleſte empreignoient tous les corps.

Combien de tant d'éclat la vue eſt enchantée!
Je vois l'Aube étaler ſon écharpe argentée;
Et l'Aurore ſa ſœur, qui d'un pourpre riant
Entremêle l'or pur dont ſe peint l'Orient;
Et le fleuve en ſon lit paiſiblement s'étendre
Sous des rets tranſparens, colorés d'un verd tendre.
Là, des profondes Mers l'habitant écaillé
Lève un dos épineux richement émaillé.
Diſperſé ſur la rive, ici, le Coquillage
Des plus belles couleurs réfléchit l'aſſemblage.
Le Corail dont Thétis a bordé ſes déſerts,
L'hôte rampant des bois, l'enfant aîlé des airs,
L'inconſtant Papillon, la bourdonnante Abeille,
La Bergère & les fleurs qui parent ſa corbeille,
Tout forme autour de nous un cercle radieux,
Un dédale magique où s'égarent nos yeux.

Mais c'eſt Iris ſur-tout, glorieuſe courrière,

Qui des feux les plus vifs a ſemé ſa carrière :
C'eſt aujourd'hui qu'aux champs par la pluie humectés,
Je vais revoir ſon front reſplendir de clartés.

Un nuage, chargé de cette eau ſalutaire
Que le Taureau prodigue à la ſoif de la Terre,
S'élève, s'épaiſſit ; & du Soleil naiſſant
Tandis qu'il fait pâlir le diſque éblouiſſant,
Le Zéphyr, qui des bois agitoit la ramure,
Tout-à-coup de ſon vol aſſoupit le murmure,
Il ſe tait : avec lui les airs ſemblent dormir.
Le feuillage du Tremble a ceſſé de frémir.
Les flots ſont déridés. D'un meuglement ſauvage,
Le Bœuf n'attriſte point les échos du rivage,
Et l'arbre n'entend plus de ſons mélodieux.
L'Homme au milieu des champs lève un front radieux :
L'ame ouverte à l'eſpoir, il jouit en idée
Des plaiſirs & des biens que verſera l'ondée.
Elle perce la nue ; elle coule : un doux bruit
A peine dans les bois de ſa chûte m'inſtruit :
A peine goutte-à-goutte humectant le feuillage,
Laiſſe-t-elle à mes yeux ſoupçonner ſon paſſage.

L'URNE des airs s'épuiſe ; un frais délicieux
Ranime la verdure : & cependant aux Cieux
Le Soleil, que voiloit la vapeur printanière,
Commence à dégager ſa flamme priſonnière :
Elle brille. Le Dieu transforme en vagues d'or
Les nuages, flottans dans l'air humide encor,
Jette un rézeau de pourpre au ſommet des montagnes,
Enflamme les forêts, les fleuves, les campagnes,
Et ſur l'émail des prés étincelle en rubis.
Juſqu'au règne du ſoir, les tranquilles Brebis
De leurs doux bêlemens rempliſſent la colline ;
L'Ormeau plus amoureux vers le Tilleul s'incline ;
Zéphyre ſe réveille, & le chant des Oiſeaux
Se marie en concert au murmure des eaux.
Enfin dans un nuage, où l'œil du jour ſe plonge,
La ceinture d'Iris ſe voûte en arc, s'allonge,
Et du flambeau du Ciel décompoſant les feux,
Du pourpre au double jaune, & du verd aux deux bleus,
Juſques au violet qui par dégrés s'efface,
Promène nos regards dans les airs qu'elle embraſſe.

SALUT, gage riant de la ſérénité !

Les ſources, d'où jaillit l'éclat de ta beauté,
Pour nos groſſiers ayeux ne furent point ouvertes.
Tel eſt l'arrêt du ſort. Les nobles découvertes
Chez les foibles humains n'arrivent qu'à pas lents.
Le Tems ſeul peut prêter des aîles aux talents;
Ce Dieu, qui détruit tout, donne à tout l'exiſtence:
Ses mains, en nous armant d'audace & de conſtance,
Ses mains ont façonné le verre ſcrutateur,
Qui du Ciel ſous nos yeux abbaiſſe la hauteur.
C'eſt lui qui de l'aimant a trahi le myſtère:
Soudain l'Homme a couvert l'Océan ſolitaire,
Et bravant les rochers, les trombes, les typhons,
Tranquille, il s'eſt aſſis ſur des gouffres ſans fonds.

Voyez-vous, aujourd'hui que les vents plus propices,
De la Mort, ſous ſes pas, ferment les précipices,
Comme il oſe, ombragé d'une forêt de mats,
Chercher, nouveau Jaſon, de plus riches climats?
Il part.... Ah! s'il eſt vrai que le ſceau du génie
Atteſte ſa grandeur, c'eſt depuis qu'Uranie
Le guide ſur les flots, où règnent ſes projets;
C'eſt depuis que les Vents, devenus ſes ſujets,

Dans les replis enflés du lin qui les embraſſe,
Suivent en dépit d'eux la route qu'il leur trace.
Oui, modernes Typhis; oui, c'eſt par vos travaux,
Que peut-être les Dieux ont trouvé des rivaux.

Enfanté loin des Mers & n'aguère ſauvage,
L'Homme encor n'avoit point approché leur rivage:
Il erroit ſur les monts. Tout-à-coup à ſes yeux
L'Océan déploya juſqu'aux bornes des Cieux
Sa ſurface mobile, immenſe, ſolitaire.
Saiſi d'étonnement, l'Homme y cherche la Terre;
La Terre a diſparu: monotone déſert,
L'empire ſeul des eaux brille à l'œil qui s'y perd.
Long-tems il contempla, dans un profond ſilence,
Cette plaine d'azur qu'un vent léger balance,
Et qui dans tous ſes flots, mollement onduleux,
Répète le Soleil, & s'argente à ſes feux.

Tandis qu'il promenoit au loin ſes yeux timides,
Un Géant, du milieu de ces plaines humides,
S'élève ſur le dos d'un tourbillon grondant:
Sa formidable main porte un large trident;

Et malgré la vieilleſſe en tous ſes traits ſenſible,
Son corps nerveux décèle une force invincible.
Tout pâle à cet aſpect l'Homme frémit d'effroi,
Il fuit. Le Dieu lui crie : « Arrête ; écoute-moi.
» Par de-là cet eſpace où s'étend mon empire,
» Sous ce même Soleil, plus d'un Peuple reſpire :
» Il y vit étranger à tes arts, à tes biens,
» Comme toi-même ici tu l'es encor aux ſiens.
» Deſcends de tes rochers ; viens, franchis la barrière,
» Qui de ces bords lointains te ferme la carrière.
» Unis, il en eſt tems, par des liens ſacrés
» Ces peuples, que les Dieux ont envain ſéparés ;
» Echange les tréſors fruits de ton induſtrie,
» Et fais du Monde entier une ſeule patrie.
» Les plus affreux périls vont aſſaillir tes jours ;
» Je ne te cèle pas qu'ils renaîtront toujours.
» Veux-tu que devant toi je les appelle enſemble ?
» Regarde : ſous tes yeux mon pouvoir les raſſemble. »

Il dit. Soudain les flots de ſon trident frappés
Par les vents orageux roulent enveloppés,
Se heurtent à grand bruit, retombent, ſe ſoulèvent,

Se creuſent en abyme, en montagne s'élèvent.
La face du Soleil pâlit; & les éclairs
En longs ſerpens de feu ſe croiſans dans les airs,
Redoublent en fuyant ces ténèbres profondes,
Reſtes du vieux Cahos ramené ſur les ondes.

Le calme reparoît; mais ce calme eſt trompeur.
Des flots qu'il a pompés en ſubtile vapeur,
Le Soleil de retour charge un nuage humide,
Tournoyante colonne, immenſe pyramide,
Qui va cacher ſa baſe au ſéjour lumineux,
Et peſant ſur les flots, monte & baiſſe avec eux.
Enfin cédant au poids des eaux qu'elle ramaſſe,
La trombe, comme un roc, épouvantable maſſe
Tombe, ébranlant la Mer juſqu'en ſa profondeur.

La, contre des écueils d'une énorme grandeur,
La vague en bondiſſant heurte, & briſant ſes lames,
Du fluide électrique en fait jaillir les flammes:
Ici, le flot coupé de rapides courans
Tourbillonne, & s'entrouvre en gouffres dévorans.
D'un effroyable amas de rocs, de monts de glace,

Plus

Plus loin, la vaſte mer hériſſe ſa ſurface.
Ces rochers voyageurs juſqu'au ciel entaſſés,
Et par le vent fougueux en tumulte pouſſés
Se croiſent, & rompus de leurs piés à leurs cime,
De leur choc ruineux font retentir l'abyme.

A LEUR bruit, à l'aſpect de ces flots menaçans,
L'Homme, par la terreur lié dans tous ſes ſens,
Et trop peu fait encor à dompter ſa foibleſſe,
L'Homme alloit refuſer ſa future nobleſſe;
Quand le Dieu bienfaiſant qui liſoit dans ſon cœur:
« Eſpère la victoire, & tu ſeras vainqueur,
» Dit-il: ſi tu reçus le génie en partage,
» Par de hardis travaux accroîs cet héritage.
» Ne ſais-tu point que l'Homme eſt né pour tout oſer?
» La mer a des périls! oſe les mépriſer;
» Viens ſur un frêle bois leur diſputer ta vie;
» Viens: d'immortels ſuccès ton audace eſt ſuivie.
» J'aime à te les prédire; oui, je vois tes enfans,
» Dans mes vaſtes déſerts, s'avancer triomphans.
» Aux climats qu'elle habite, ils ont ſurpris l'Aurore;
» L'Occident les appelle, ils y volent encore;

» L'Océan du Midi reconnoît leur pouvoir,
» Et le Pôle glacé s'accoutume à les voir.
Il dit & diſparoît. Une flamme rapide
S'allume au cœur de l'homme ; & d'un œil intrépide
Meſurant ce théâtre, où la gloire l'attend :
« J'y regnerai, dit-il ». Il le jure. A l'inſtant
Les Sapins abbattus ſe creuſent en nacelles :
La rame les emporte, & leur prête des aîles :
Bientôt la voile ajoute à ces premiers eſſais ;
Et courant chaque jour de ſuccès en ſuccès,
Les navires, guidés par l'éguille pôlaire,
Cherchent enfin des bords qu'un autre ciel éclaire :
L'Univers étonné s'eſt aggrandi par eux.

Mais que nous abuſons des biens les plus heureux !
La voix de l'intérêt nous façonnant au crime,
Nous irons marchander l'homme foible, qu'opprime
La verge d'un Tyran corrompu par notre or ;
Et nous l'acheterons, pour le revendre encor.
Ah ! pourquoi falloit-il qu'affamés de fortune,
Nous fiſſions abhorrer l'art qui ſoumet Neptune ;
Cet art, qui rapprochant tous les Peuples entre eux,

Devroit n'en faire, hélas! qu'un ſeul Peuple d'heureux?

Mais parlez : de quel droit plonger dans l'eſclavage
L'homme innocent & doux, que vous nommez ſauvage?
Jamais dans vos foyers, barbare conquérant,
A-t-il porté le glaive & le feu dévorant;
Et repaſſant les flots ſur des nefs fugitives,
A-t-il jamais traîné vos épouſes captives?
Content des ſimples fruits que la Palme enfantoit,
Au fond de ſes déſerts, paiſible, il habitoit:
Il y ſeroit encor ſans vous, ſans la furie,
Qui tourmente ſes jours, l'arrache à ſa patrie,
Et l'emporte, à travers l'Océan écumeux,
Vers des bords, que le crime a rendus trop fameux.

Eh bien! qu'un Dieu vengeur des enfans de l'Afrique,
Et du ſang, dont le glaive inonda l'Amérique;
Qu'un Dieu dans ces climats vous pourſuive; & ſur vous,
Des vents, des feux, des eaux déchaîne le courroux;
Que ſous vos pas, la terre ébranlée, entr'ouverte
S'abyme dans la mer de vos débris couverte;
Et que votre ſupplice épouvante à jamais

L'avare imitateur de vos lâches forfaits!

Un Dieu m'entend. Je vois, ſous le brûlant Tropique,
L'Ouragan menacer le Pérou, le Mexique;
La mer s'agite, gronde; & ſes flots épaiſſis,
L'air de ſoufre infecté, les aſtres obſcurcis,
Le flambeau de l'éclair & la voix du tonnerre
Aux tyrans du Potoſe ont déclaré la guerre.
Tous les vents à la fois déchaînés & ſifflans
Luttent contre la terre, & déchirent ſes flancs.
Des nouvelles cités les fondemens s'écroulent.
Les fleuves dans leur lit en écumant ſe roulent;
Et ſurmontant ſes bords de roches hériſſés,
La mer couvre les toîts de ſes flots élancés.
Aux lieux, où s'étendoit une riche campagne,
Nouvel Etna, s'élève une ardente montagne.
De ce gouffre brûlant, s'élancent confondus
Et des globes de flamme, & des rochers fondus;
La flotte, loin du port par les vents diſperſée,
Périt en tournoyant, ſous l'abyme enfoncée.

L'Homme en vain fuit la mort: la mort vole & l'atteint,

L'un pâle, échevelé, demi-nud, l'œil éteint,
Sur les corps foudroyés d'un fils & d'une mère,
Charge ſon dos tremblant de ſon malheureux père :
La terre ſous ſes pas s'ouvre, & l'enſevelit.
Eveillé par les feux qui dévorent ſon lit,
L'autre, près de ſa femme à demi-conſumée,
Expire dans l'horreur d'une épaiſſe fumée.

Sous les loix de l'Hymen, l'avare Sélimour
A la riche Mirinde engageoit ſon amour.
La lampe d'or brûloit dans la demeure ſainte,
Et l'encens le plus doux en parfumoit l'enceinte.
On voyoit dans les mains du Miniſtre ſacré,
Pour les jeunes époux, le voile préparé :
Le ſilence régnoit. Dans les flancs de la terre,
Par trois fois roule & gronde un ſourd & long tonnerre.
Tous les fronts ont pâli. Le Pontife tremblant
Embraſſe en vain l'autel ſous ſes piés chancelant.
L'orage enfin éclate ; & la voûte écroulée
Enſevelit l'autel, le Prêtre & l'aſſemblée.

Au ! fuyons ; renonçons à l'or de ces climats.

En vain cet or perfide y germe ſous nos pas ;
Vainement, il jaillit des veines des montagnes,
Se mêle aux eaux du fleuve, & parcourt les campagnes :
Vous fait-il oublier, barbares habitans,
Ce courroux annuel, ces combats des Autans,
Par qui furent cent fois les plaines ébranlées,
Et du vieux Océan les bornes reculées ?

REMARQUES

SUR

LE DEUXIEME CHANT.

AVRIL.

CE Mois, qui chez les Romains étoit conſacré à Vénus, ramenoit chaque année un grand nombre de Fêtes toutes relatives à la fécondité de la Terre. Son nom même, APRILIS, dérivé d'APERIRE, diſoit que la Terre s'ouvroit alors à de plus douces influences, pour donner l'eſpérance des moiſſons & des fruits : & voilà ſans doute pourquoi Virgile fait OUVRIR l'année par le Taureau, qui n'eſt que le deuxième Signe du Zodiaque, quoique l'année aſtronomique commence par le Bélier.

> Candidus auratis aperit cum cornibus annum
> Taurus. . . . .

OVIDE, dans le quatrième Livre des FASTES, rejette cette origine du nom d'APRILIS. Il aime mieux en faire honneur à l'écume de la mer, dont Vénus étoit ſortie, ſelon la Mythologie grecque. C'eſt ainſi que cet ingénieux Poëte préfère preſque toujours un mot galant à la vérité.

PUISQUE j'ai nommé les FASTES, je dois dire pour ceux à qui la langue latine eſt étrangère, qu'Ovide, dans cet Ouvrage

dont il ne nous reſte que lès ſix premiers Livres, a chanté mois par mois les Fêtes marquées dans le Calendrier romain. Ce Poëme, précieux à certains égards, ne peut intéreſſer que les Savans qui s'occupent des uſages de l'antiquité. Auſſi je ne ſache pas qu'on l'ait jamais traduit. Ce n'eſt point qu'on n'y retrouve par-tout un excellent Poëte. Peut-être même le ſtyle en eſt-il plus pur, plus correct, moins jeune enfin que celui des autres Ouvrages d'Ovide; mais on conçoit qu'une longue énumération de cérémonies, de luſtrations, de ſacrifices qui ne ſont plus les nôtres, doit être ſans attraits pour nous, malgré tout le ſoin de l'Auteur à recueillir les traditions romaines pour en former des Epiſodes charmants. Tel eſt, par exemple, le début de ſon mois d'Avril, dont je préſente ici l'imitation que j'en avois faite autrefois dans le deſſein de la placer au commencement de ce ſecond Chant de mon Poëme.

Des plaines que ton aſtre embellit de ſes feux,
Deſcends; & s'il eſt vrai qu'un Poëte amoureux,
De ta féconde ivreſſe échauffe ſon délire,
Prête un charme plus doux aux accords de ma lyre!

J'invoquois en ces mots la riante Cypris.
La nuit règnoit. Soudain, à mes regards ſurpris,
Dans un nuage d'or brille un rayon de flamme;
Je vois la Déité que ma muſe réclame.
« Parle : eh! quelle faveur dois-je au Chantre des Mois?

» Mais le Printems, lui dis-je, eſt ſoumis à tes loix;
» Mais je veux peindre Avril, dont les beaux jours reviennent,
» Et tu ſais que le Peintre & le Mois t'appartiennent ».

La Déeſſe ſourit; & propice à mes vœux,
D'un myrthe verdoyant elle orna mes cheveux.

« Jeune

« Jeune Navigateur, pourſuis ta longue route,
Dit-elle, en remontant vers la céleſte voûte :
» Ta nef, que déſormais Cypris va diriger,
» Sur les flots applanis voguera ſans danger ».
Elle fuit, le jour naît ; & les Cieux, qu'elle épure,
De rayons plus brillans colorent la Nature, &c.

CETTE fiction eſt pleine de grace & de molleſſe dans les vers d'Ovide : mais après quelques tableaux de ce genre, combien n'a-t-on pas d'ennui à dévorer ? J'étois bien loin de ſentir ce défaut, il y a dix ans, lorſque ſéduit par la réputation de ce Poëte, j'entrepris de célébrer, ſous le titre de MOIS, nos Fêtes & nos uſages, comme il avoit célébré ceux de Rome, ſous le titre de FASTES. L'expérience amenant enfin la réflexion m'ouvrit les yeux ſur les dangers d'un pareil ſujet. Je compris que ſi Ovide n'en a fait qu'un Ouvrage qu'on cite peu, qu'on lit encore moins, lui à qui une Religion riante & fille d'une belle imagination avoit fourni des tableaux enchanteurs, je ne pourrois jamais ſurmonter l'aridité de la matière, moi, qui n'aurois à peindre que des uſages ſans nobleſſe, & des Fêtes dont une Religion auſtère a banni tout ce qui peut flatter les ſens. Ces difficultés n'ont point effrayé M. LEMIÈRE, & je ne m'en étonne pas. Les beaux vers, répandus en foule dans HYPERMNESTRE & dans le Poëme de LA PEINTURE, doivent donner à leur Auteur une juſte confiance en ſes forces, & à nous l'eſpérance que notre Poéſie s'honorera d'un bon ouvrage de plus.

JE ne finirai point cette Note, ſans faire obſerver qu'il faut que la température de notre climat ait beaucoup changé depuis deux ou trois ſiècles, ou que nos anciens Poëtes ſe ſoient étrangement livrés à leur imagination, en peignant le mois d'Avril. RONSARD, BERTAUD, DESPORTES, &c. en parloient,

comme nous parlons aujourd'hui du mois de Mai. C'étoit pour eux le tems de la verdure, des fleurs & de l'amour. Leurs deſcendans ne ſont pas auſſi heureux. La belle ſaiſon eſt encore incertaine en Avril, & très-ſouvent en Mai. Nos Provinces méridionales elles-mêmes ſe plaignent de voir arriver l'Eté, avant qu'elles ayent pu jouir du Printems.

P. 67. Plus lente à prodiguer ſa première largeſſe,
La vigne auprès de vous montre plus de ſageſſe, &c.

Le feuillage de la vigne ne commence à paroître qu'un peu tard, comme celui du Chêne, mais par une cauſe oppoſée. Les pores de celui-ci étant fort compactes, la sève doit monter avec peine, & ſe diſtribuer difficilement dans toutes les parties de l'arbre; les pores de la vigne au contraire ſont ſi dilatés, & ſa ſève court avec tant d'activité, qu'elle eſt forcée à ſe répandre au dehors, par l'extrêmité de ſes rameaux, en une liqueur acqueuſe. Les Vignerons ont donné le nom de LARMES à cette liqueur, & celui d'YEUX aux ouvertures par où elle s'échappe. Je fais cette remarque pour prouver que la hardieſſe des figures, que des eſprits froids reprochent quelquefois à la Poéſie, eſt plus naturelle qu'ils ne le penſent. Un de nos plus illuſtres Ecrivains, M. THOMAS, demandoit, vers la fin de l'Hyver, à un bon payſan, pourquoi il n'avoit point encore enſemencé ſon champ? Celui-ci répondit: J'ATTENDS QUE LA TERRE SOIT AMOUREUSE. Moi-même, je parlois un jour à un villageois d'un jeune Tilleul de belle venue: OUI, me dit cet homme; IL POUSSE D'ORGUEIL.

Cette ſingularité de la vigne, qui n'a point encore de feuilles & qui pleure, tandis que tous les autres arbuſtes ſont couverts de verdure, m'avoit inſpiré des vers que je ne pus conſerver, lorſque je changeai dans ce Poëme de marche & de meſure. En

effet, voulant lui donner toute la perfection qui dépendoit de moi, je l'ai refait entièrement juſqu'à quatre fois. J'ai ſubſtitué même le vers Alexandrin au vers de huit ſyllabes, que j'avois choiſi d'abord. Ces différentes manières m'ont laiſſé un grand nombre de morceaux, parmi leſquels je choiſirai ceux qui me paroîtront moins défectueux, pour les mêler dans les Notes.

Honteuſe, alors que tout fleurit,
De recouvrer ſi tard ſes charmes,
La vigne arroſe de ſes larmes
La colline qui la nourrit.

P. 68. Et par eux dépouillé de ſon beau vêtement,
L'arbre au jour de ſa force eût langui triſtement.

NOS vergers & nos forêts en firent la cruelle expérience dans le Printems qui ſuccéda à l'Hyver de 1776. Ce Printems fut très-beau, & par conſéquent favorable à la CHENILLE COMMUNE, le plus fécond peut-être de tous les inſectes, & dont les œufs ſont les premiers à éclore aux beaux jours du mois d'Avril. Ces cruels animaux couvrirent la campagne, & dévorèrent tous les bourgeons. Au commencement de l'Eté les arbres n'avoient preſque plus de feuilles. Elles étoient remplacées par un nombre prodigieux de coques brunes, que ces armées de chenilles avoient filées & ſuſpendues aux branches. Il y avoit à craindre un plus grand ravage pour l'année ſuivante. Le Parlement de Paris rendit un Arrêt qui ordonnoit d'écheniller & de brûler ſur le champ les bourſes & les toiles qui ſeroient tirées des arbres. les pluies longues & froides du Printems, qui durèrent juſqu'à la fin de Juillet, ſecondèrent la prévoyance du Miniſtère public. Auſſi au moment où j'écris (le 8 Avril 1778), n'ai-je pas vû une ſeule chenille dans les environs de Montfort-Lamaury, où deux ans auparavant on les rencontroit par milliers.

P. 69. Chantre du beau Pâris, & toi, jeune inſpiré ;
Du vénérable Homère interprète ſacré.

LES amateurs de la belle Poéſie connoiſſent aſſez le JUGEMENT DE PARIS, par M. IMBERT. Je n'en parlerai donc pas, quoique l'Auteur ſoit mon ami depuis ma jeuneſſe, & que je lui doive mon foible talent pour la poéſie, qui le ſeroit moins ſans doute, ſi j'euſſe mieux profité de ſon exemple & de ſes conſeils. Mais je ne puis m'empêcher d'annoncer que M. CABANIS, âgé à peine de vingt ans, nous prépare une traduction en vers de l'Iliade. Ce jeune Poëte lutte heureuſement contre l'original, au jugement des Gens de Lettres les plus diſtingués qui l'ont entendu. Il eſt à deſirer que rebuté par la longueur de ſon entrepriſe, il ne s'arrête point aux quatre Livres qu'il a déjà traduits. Ce ſiècle a vu ſi ſouvent la Poéſie dégradée par des Ouvrages frivoles, & compoſés en dépit de Minerve ! Il ne peut trop encourager un talent qui ſe propoſe une carrière auſſi longue & auſſi belle.

VOICI un morceau de cette traduction, dont l'Auteur m'a permis d'enrichir ces Notes. Le faire connoître, c'eſt le faire louer.

Uliſſe a dit. Des Grecs les clameurs ſuſpendues,
Dans les vallons, au loin, ſont encor entendues ;
Et l'écho de l'Ida, dans ſon roc attriſté,
Trouble en les répétant le Xante épouvanté.
Mais la voix de Neſtor ramène le ſilence.

« O Guerriers, dont le Ciel protège la vaillance ;
» Etes-vous des Enfans, qui jamais ſur leurs pas,
» Dans des rangs ennemis n'ont porté le trépas ?
» Quoi ! Nos libations, nos heureux ſacrifices,
» Tant de vaſtes deſſeins, de nobles artifices,

» Et les nœuds ſolemnels dont nous ſommes liés ;
» Comme un ſonge, en un jour ſeront-ils oubliés ?
» Aviez-vous prétendu qu'une plainte importune,
» Sous vos loix, ſans combattre, enchaînât la fortune ?
» Juſques à quand, grand Roi, dorment vos étendards ?
» Qu'ils marchent. C'eſt parmi les piques & les dards,
» Qu'à ſes premiers ſermens la Grèce encor fidèle,
» Peut trouver avec vous des lauriers dignes d'elle.
» Vous vous taiſez .... Je lis dans vos regards confus
» Que de vils factieux vous craignez les refus ?
» Ah ! Des lâches ſont-ils le deſtin d'une Armée ?
» Ils peuvent fuir : pour eux la mer n'eſt point fermée.
» Ou plutôt, que celui qui l'oſeroit tenter,
» Soit conduit à la mort qu'il vouloit éviter ;
» Et qu'avant d'expirer, témoin de la victoire,
» Sa honte, ô mes Amis ! rehauſſe votre gloire.
» Votre gloire eſt certaine : oui ; le Père des Dieux,
» A la Grèce, a promis le ſceptre de ces lieux.
» Le jour même, où remplis d'un généreux délire ;
» Nous apportions la mort à Troye, à ſon Empire,
» A la droite d'Argos, dans l'épaiſſeur d'un bois,
» Le tonnerre en grondant fit entendre ſa voix.
» Jamais à ſes ſermens Jupiter infidèle,
» Du parjure, aux humains, s'eſt-il fait le modèle ?
» Non, non. Vous n'aurez point abandonné ces murs,
» Sans voir ſous les buiſſons, dans les marais impurs,
» Les reſtes d'Ilion diſperſés ſur la plaine,
» Sans venger la rougeur dont nous couvrit Hélène ;

» Sans preſſer de vos bras amoureux & ſanglans,
» Les femmes des Troyens dans leurs foyers brûlans.

» Roi, qui ſavez inſtruire & commander les autres,
» Propoſez vos deſſeins, ſans rejetter les nôtres.
» J'ai vu bien des combats, Atride; & mes avis
» De quelque heureux ſuccès peuvent être ſuivis.
» Que vos troupes, long-tems au haſard répandues,
» Sous des Chefs étrangers ne ſoient plus confondues;
» Raſſemblez en Tribus parens avec parens.
» Avides de défendre & d'illuſtrer leurs rangs,
» Vous les verrez, remplis du ſoin de leur mémoire,
» Protéger l'un de l'autre & la vie & la gloire;
» Les lâches, aiſément diſtingués du Héros,
» Ne partageront plus l'honneur de ſes travaux;
» Et nous ſaurons alors, aveugles que nous ſommes!
» Qui trahit notre cauſe, ou des Dieux, ou des hommes ».

Mais Atride: « O Neſtor, le plus ſage des Rois!
» Oui; ſans doute Minerve emprunte votre voix:
» Ses faveurs vous ont fait l'oracle de la Grèce.
» Plût aux Dieux, que remplis de la même ſageſſe,
» Dix mortels, comme vous, de conſeils éclairés,
» Euſſent guidé mes pas ſouvent mal aſſurés!
» Ilion dès long-tems ne ſeroit plus qu'une ombre.
» Mais le Père des Dieux, par des travaux ſans nombre,
» Veut nous faire acheter les lauriers immortels,
» Qu'il nous a deſtinés ſur ces bords criminels.

» Au milieu du conſeil la Diſcorde allumée
» Vient d'enlever Achille aux beſoins de l'Armée ;
» Amis, pour une femme il renonce aux combats !...
» Je veux bien l'avouer. De nos cruels débats,
» Peut-être le premier ai-je attiſé la flamme :
» Qu'ils ſoient donc étouffés, j'y conſens ; & Pergame
» Verra bientôt livrer à la faim des vautours
» Le Peuple, qui repoſe à l'ombre de ſes Tours.

» Mais cependant, Amis, les combats nous appellent.
» Que les caſques, les dards, les piques étincellent ;
» Que nos chars, attelés de courſiers henniſſans,
» Des ciſtres, des clairons entendent les accens.
» Mars, le terrible Mars remplira la journée.
» Sous ſes drapeaux ſanglans Pergame conſternée,
» Devant nous, à grands pas, s'enfuira de terreur.
» Sur ſes rangs confondus tombons avec fureur.
» La ſueur percera nos cuiraſſes trempées ;
» Les morts & les mourans laſſeront nos épées ;
» Et foulant ſous leurs pieds les Troyens palpitans,
» Nos rapides courſiers, aux crins longs & flottans,
» Sous les fouets déployés, fumans & hors d'haleine,
» D'une écume ſanglante inonderont la plaine.
» Spectateur des exploits qu'il n'oſe partager,
» Si quelqu'un parmi nous vouloit fuir le danger,
» Que mille fers vengeurs ſur lui s'appeſantiſſent ».

Il dit. Des cris guerriers de nouveau retentiſſent.

Ainſi quand ſous des vents l'un par l'autre croiſés,
Les flots contre les flots ſont pouſſés & briſés,
Dans le bord caverneux l'eau s'engloutit, bouillonne,
Se gonfle, ſe redreſſe en informe colonne,
Et battant à grands coups un rocher mugiſſant,
Rejaillit, & ſur lui retombe en bondiſſant :
Au long mugiſſement répandu ſur les ondes,
L'écho morne répond de ſes grottes profondes.
Tel vers ſes pavillons, bruyant, tumultueux,
S'avançoit le Soldat à pas impétueux.

Tandis que les feſtins dans le camp ſe préparent,
Que tous les combattans de leurs armes ſe parent,
Et qu'à grands cris, le Peuple allarmé pour ſes jours,
Des Dieux qu'il adopta, réclame le ſecours;
Atride n'implorant que le Fils de Saturne,
Au piés de ſes Autels recueilli, taciturne,
Interroge le Ciel dans le flanc des taureaux.
Les Chefs ſont raſſemblés à la voix des hérauts;
Ménélas, Diomède, Ajax, Neſtor, Uliſſe;
Et tandis qu'on répand l'orge du ſacrifice,
Leur Monarque en ces mots s'adreſſe à Jupiter :

« Auguſte Roi des Dieux, qui du haut de l'Ether,
» Sous ta main redoutable entaſſes les nuages;
» Toi, qui fais ou gronder, ou dormir les orages,
» Grand Dieu! ſois notre appui. Sur le traître Pâris,
» La Grèce, de tes Loix vient punir le mépris.

» Qu'avant

» Qu'avant l'heure, où la nuit répandra les ténèbres,
» Les Enfans de Priam pouſſent des cris funebres;
» Que Pergame gémiſſe, & que dans ſes remparts,
» Et la flamme & le fer brillent de toutes parts;
» Que ma lance d'Hector traverſe la cuiraſſe,
» Qu'il tombe; & que la Mort par-tout ſuivant ma trace,
» Sur les pâles Troyens à mes piés étendus,
» Frappe de juſtes coups trop long-tems ſuſpendus. »

Il ſe tait: Jupiter, de ſon trône ſublime,
En rejettant ſes vœux, accepte la victime.
Les Sacrificateurs, armés de fers ſanglans,
En ſéparent les peaux & les membres tremblans;
Le feu brille; la chair, d'un vin pur arroſée,
Fume ſur le braſier, en lambeaux diviſée;
Et ſitôt qu'un nuage, exhalé des Autels,
A porté dans les Cieux la part des Immortels,
Et qu'implorant le bras arbitre des batailles,
Chacun de la victime a goûté les entrailles,
Autour du ſaint banquet en hâte préparé,
Le cortège pieux en cercle eſt reſſerré.

Mais le plaiſir bientôt faiſant place à la gloire,
Neſtor ſe lève: « Amis, marchons à la victoire:
» Jupiter dans nos rangs la fixe déſormais;
» La refuſer encor, c'eſt la perdre à jamais.
» Grand Roi, le jour s'enfuit; l'heure, l'inſtant nous preſſe;
» Hâtez-vous, commandez; & de toute la Grèce,

» Qu'à la voix des Hérauts, les nombreux combattans,
» En ordre, ſoient rangés ſous leurs drapeaux flottans. »
Agamemnon l'écoute. Auſſi-tôt dans la plaine
Ses Hérauts diſperſés courent, & hors d'haleine,
Des ordres de leur Roi font retentir le Port.
Les Soldats ſous leurs Chefs marchant avec tranſport,
Vers le champ des combats s'avancent en colonne.
A la tête des rangs, l'émule de Bellone,
Pallas faiſoit briller contre le fier Hector
L'Egide, d'où pendoient d'épaiſſes franges d'or.
Les Grecs d'un œil plus ferme ont meſuré l'arène :
Un pouvoir inconnu ſur ſes pas les entraîne.
Sa préſence a banni tout ſentiment honteux ;
Et Mars ſeul tout entier reſpire dans leurs yeux.

Tel ſur l'âpre ſommet de ces rocs, dont la chaîne
Se hériſſe par-tout & de Cédre & de Chêne,
Un rapide incendie, embraſant leurs rameaux,
Des champs qu'ils ombrageoient éclaire les hameaux :
Tel de l'acier poli des dards, des piques nues,
Le flamboyant éclat reſplendit juſqu'aux nues.

Comme aux champs d'Aſius, dans ſes prés odorans,
Mille Oiſeaux de climat, d'eſpèce différens,
Fondent ſur le Caïſtre, aſſiègent ſes rivages,
Et frappent l'air de cris diſcordans & ſauvages :
De même, compoſé de divers pavillons,
Ce camp vers le Scamandre avance en bataillons.

Dans la plaine, un bruit ſourd, comme un lointain tonnerre,
Circule, & ſous leurs pas fait retentir la terre;
Et les Chefs de l'Armée, avides de combats,
Rangent, & par leurs noms appellent leurs Soldats.

Mais tel qu'un Roi-Taureau qui lentement chemine,
Guidant aux prés fleuris les ſujets qu'il domine,
Et dont le front altier, de ſes dards hériſſé,
Sert d'enſeigne à ſon peuple autour de lui preſſé:
Tel Atride, au milieu des peuples de la Grèce,
Le front reſplendiſſant d'une noble allégreſſe,
Marchoit. Du Dieu des Mers il a le corps nerveux,
La ſtature de Mars, & ſes flottans cheveux,
La tête, le regard du Maître du tonnerre;
Des touffes de ſon caſque il appelle la guerre,
Et ſuivi d'un grand peuple aſſemblé ſous ſes loix,
Il n'a plus d'un mortel ni le port, ni la voix.

P. 69. A leur tête paroît cet Oiſeau paſſager,
Qui pour nous des beaux jours eſt l'heureux meſſager.

Je parlois autrefois avec moins d'aſſurance ſur le retour des Hirondelles: indécis entre les deux opinions qui partagent les Naturaliſtes, je diſois:

Progné, toujours fidèle à la verte ſaiſon,
Voit finir ſon exil, & planant dans l'eſpace,
Parmi le peuple aîlé vient reprendre ſa place:
Soit qu'elle ait déſerté le rivage Africain;
Soit enfin qu'elle échappe au ſéjour ſouterrein;

Où dans un long ſommeil profondément plongée,
Contre la froide mort, elle étoit protégée.

MAIS depuis que M. de Buffon a diſtingué deux ſortes d'Hirondelles, celles de rivage qui ſe cachent dans des cavernes, ou ſe jettent dans des marais, pour y demeurer dans un état d'engourdiſſement juſqu'au retour du Printems ; celles de cheminée, qui voyagent ſucceſſivement d'Afrique en Europe, on ne doit donner qu'à ces dernières l'épithète de MESSAGÈRES DES BEAUX JOURS, puiſqu'elles reparoiſſent quinze jours avant les autres. M ADANSON aſſure qu'il a vu dans le mois d'Octobre ſur les Mers du Sénégal, des Hirondelles qu'il a reconnues pour être celles de l'Europe, témoignage qui confirme la diſtinction de M. de Buffon. Il eſt vrai qu'on pourroit dire de ces Oiſeaux, ce qu'on dit des Hommes ; qu'en changeant de climat, ils changent de mœurs. En effet, les Hirondelles, ſuivant le même Voyageur, ne nichent pas au Sénégal comme elles nichent en France. Elles couchent toutes les nuits deux à deux, ou ſolitairement dans le ſable, ſur le bord de la Mer. Là, elles habitent plus volontiers que dans le cœur des terres.

P. 70. Vénus repréſentoit l'inviſible puiſſance,
Par qui dans l'Univers tout reçoit la naiſſance.

C'ÉTOIT en effet l'idée que ſe formoient de cette Déeſſe les Anciens, qu'une raiſon cultivée diſtinguoit de la foule. Vénus n'étoit pour eux qu'une allégorie, qui rendoit ſenſible à l'eſprit & aux yeux l'idée abſtraite d'un pouvoir reproducteur dans la Nature. Il eſt impoſſible d'en douter, lorſqu'on entend LUCRÈCE invoquer Vénus, la mère de tous les êtres, au commencement d'un Poëme, où, s'il ne refuſe point l'exiſtence aux Dieux, il les condamne du moins à une inaction éternelle. Dans ce ſens, la fameuſe Invocation qu'on lui a mal-adroitement reprochée, comme

contrediſant ſes principes, eſt un morceau où règne autant de logique que d'enthouſiaſme. Les dix vers qui ſuivent ſont imités DE LA NATURE DES CHOSES.

P. 72. L'inſecte, qui nous file un riche vêtement,
Vous rappelle, & demande un nouvel aliment.

DANS les climats, dont le Ver-à-ſoie eſt originaire, c'eſt-à-dire, à la Chine, dans les Provinces de Chikiang & de Kanton, ainſi qu'au Tunquin, où la température du Printems ne varie point, comme en Europe, on abandonne à la Nature le ſoin de faire éclore & de nourrir cette Chenille précieuſe. Sortie de l'œuf, ſans le ſecours de l'Homme, quelques jours après que la feuille nouvelle du Mûrier a percé le bouton, elle ſe répand ſur l'arbre, y groſſit, & file ſon cocon, dont la belle couleur d'or, mêlée à la verdure, donne à la campagne l'aſpect du Jardin fabuleux des Heſpérides. Une autre circonſtance digne de remarque, c'eſt que plus le mûrier eſt petit, plus la ſoie que le Ver y file eſt déliée. Auſſi dans le Chikiang, voit-on des forêts entières de Mûriers, qu'on ne laiſſe croître qu'à la hauteur d'un arbriſſeau.

POUR nous, c'eſt à des ſoins pénibles de pluſieurs Mois, que nous devons la récolte de la ſoie. Après avoir choiſi des œufs d'excellente eſpèce, on les fait éclore, ou à la chaleur d'un feu artificiel, dont le Thermomètre de Réaumur indique le dégré, ou à la température naturelle de la ſaiſon; méthode moins ſuivie, mais plus favorable au développement des œufs. Huit jours leur ſuffiſent ordinairement pour s'aviver.

P. 73. La feuille de Thisbé germe, s'ouvre, mûrit;

LA FONTAINE, après Ovide, nous a dit pourquoi le Mûrier

eſt devenu l'arbre de THISBÉ. Cette malheureuſe Amante, déſeſpérée de la mort de PYRAME, ſe frappa d'un poignard.

Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens;
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du ſang des Amans, teignirent par des charmes
Le fruit d'un Mûrier proche, & blanc juſqu'à ce jour:
Eternel monument d'un ſi parfait amour.

ON diſtingue deux ſortes de Mûriers, le noir & le blanc: mais cette diſtinction n'eſt fondée ni ſur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même ſur celle du fruit. On appelle Mûriers noirs ceux qui produiſent de gros fruits bons à manger; tous les autres ſont rangés dans la claſſe des Mûriers blancs. Ces derniers ſervent de nourriture au Ver-à-ſoie. Leurs feuilles ſont plus tendres & plus délicates, & paroiſſent quinze ou vingt jours plutôt.

P. 73. De langueur accablé quatre fois il s'endort;

LE Ver-à-ſoie eſt ſujet à quatre maladies. La première commence le ſeptième jour après ſa naiſſance, & dure quelquefois quinze jours; les trois autres ſont moins longues & ſe ſuccèdent ordinairement de ſept en ſept jours: on les appelle MUES, parce qu'il ne s'endort que pour prendre une peau plus blanche, & un quart & même un tiers de plus de groſſeur, à chaque fois.

P. 73. Bientôt de ſa filière il tire, il développe
Un tiſſu, qui plus riche en globe l'enveloppe.

QUELQUES jours après la quatrième Mue, le Ver quitte ſa couleur blanche, devient tranſparent, & s'élevant ſur des

rameaux d'arbuſtes ſecs qu'on a diſpoſés en arcades, commence à poſer les fondemens de ſa coque, avec une eſpece de filaſſe, qu'il jette confuſément autour de lui ſur les branches où il peut atteindre. Ce premier ouvrage l'occupe un jour. Le lendemain, il travaille avec plus d'art à former ſon cocon; & ce jour lui ſuffit encore pour ſe couvrir preſque tout entier de ſoie. Il continue ainſi pendant cinq autres jours à épaiſſir ſon cocon, qui ſe trouve enfin achevé, lorſqu'il a déployé ſix couches de ſoie diſpoſées en zigzag. Mais quelqu'étonnante que ſoit ſon induſtrie, le réſervoir d'où il tire la ſoie l'eſt bien davantage. Ce ſont deux vaiſſeaux extrêmement déliés qui forment dans le petit corps de la Chenille un nombre ſi prodigieux de tours & de détours, qu'il en ſort par la filière, aux jours de ſon travail, un fil de ſept ou neuf cens piés de longueur; encore la filaſſe, où le cocon eſt ſuſpendu, n'eſt-elle pas compriſe dans ce calcul.

P. 73. Le Rhin cache au Soleil ſon onde languiſſante.

Ce Fleuve n'arrive point comme les autres à la Mer. Il ſe perd au-deſſous de Leyde dans les ſables que ſon cours orageux a amoncelés vers ſon embouchure, près d'un Village nommé Catwyck.

P 73. . . . . En Nymphe transformé,
Sous un habit de deuil languit inanimé.

On donne le nom de Nymphe, ou de Chryſalide, ou d'Aurélie aux inſectes, lorſque dépouillés de leur dernière peau de chenille, ils ſe ſont raccourcis & cachés ſous l'apparence d'une Fève. Le Ver-à-ſoie reſte vingt-un jours dans cet état. Alors ſa couleur eſt brune, & preſque noirâtre. C'eſt la ſixième métamorphoſe qu'il a ſubie dans un eſpace de tems aſſez court. La dernière arrive enfin : il perce ſa coque, & reparoît au jour ſous

la forme d'un Papillon, laiſſant après lui, dans le cocon, ſes deux peaux de Ver & de Fève.

P. 74. En flots d'amour s'épuiſe, & meurt de volupté.

Le Ver devenu Papillon met tant d'ardeur à ſe reproduire, qu'il ne mange plus juſqu'à ſa mort. Le mâle, ſecondé de quatre aîles, dont il ne ſe ſert point pour voler, mais pour marcher plus promptement vers la femelle, s'attache à celle-ci pendant pluſieurs jours. Dans les momens de cette union, qu'il répète ſans ſe donner preſque aucun repos, il agite ſes aîles avec une telle rapidité, que l'œil de l'Obſervateur en ſuit à peine les vibrations. Il meurt enfin d'épuiſement ; la femelle lui ſurvit pour dépoſer ſes œufs, & meurt à ſon tour.

P. 75. Et toi, Cité fameuſe, ô moderne Epidaure, &c.

Epidaure étoit une Ville du Péloponnèſe, célèbre par le magnifique Temple, où la Grèce alloit adorer Esculape. La réputation de la Faculté de Médecine à Montpellier eſt trop ancienne & trop répandue, pour qu'il ſoit néceſſaire de juſtifier la dénomination de Moderne Epidaure. Elle a formé depuis 1289 juſqu'à nous, les plus grands Médecins dont la France ſe ſoit honorée, & eſt encore digne de ſon ancienne célébrité. Un ſeul mot ſuffit pour ſon éloge : La Faculté de Paris n'a pu parvenir à l'effacer.

P. 76. Je dirai qu'en tes murs règne un Sexe enchanteur.

Comme on pourroit croire que l'amour de la Patrie a exagéré cet éloge du Beau-Sexe de Montpellier, je vais tranſcrire ce qu'on en lit dans le douzième Volume de l'Histoire de France, par Villaret. « Un aſpect riant, une ſituation

» agréable,

» agréable, la douceur du climat, l'urbanité des habitans, & » ſur-tout les charmes du Beau-Sexe font de cette Ville un ſé- » jour enchanté. Les attraits des Dames de Montpellier ont été » célébrés dans tous les tems. On prétend même qu'elles lui ont » impoſé leur nom: MONS PUELLARUM ſignifie MONTAGNE » DES FILLES ». (EDITION IN-12. P. 43.)

P. 77. Ces trois Ponts qui de loin vers tes murs dirigés, &c.

CE Monument, que j'ai vu commencer, & qui eſt à préſent dans ſa perfection, a été conſtruit ſur le modèle du Pont du Gard, un des beaux reſtes de la magnificence Romaine, & l'efface du moins par ſa longueur. Il eſt formé, comme ce Pont, par trois rangs d'arcades élevés les uns ſur les autres, & dont le dernier ſoutient un Aqueduc, par où coulent juſqu'aux portes de Montpellier des eaux, qui manquoient auparavant à cette Ville. Il a cet autre avantage ſur le Pont du Gard, qu'on ſe promène ſans obſtacle ſur la hauteur de ſon premier étage; les ſecondes arcades étant percées dans leur épaiſſeur en face l'une de l'autre. Mais ce qui achève la beauté de cet Edifice, c'eſt qu'il vient ſe joindre à la Place du PEYROU qui, par ſa perſpective, eſt une des plus belles de l'Europe. L'œil découvre de ce lieu, pendant un jour ſerein, les montagnes des Cevènes, la Mer, les Alpes & les Pyrénées. Au milieu de cette Place eſt une Statue équeſtre, monument conſacré à LOUIS XIV, APRÈS SA MORT. Je me fais un plaiſir d'annoncer qu'un de mes compatriotes, M. le Marquis DE FAUGÈRES, propoſa, il y a quelques années, d'élever ſur cette Place les Statues des Grands-Hommes qui ont illuſtré en tout genre le règne de Louis XIV. Les Etats de la Province ont adopté ce projet. Si jamais il eſt exécuté, nous n'envierons plus aux Anciens la manière dont ils décoroient les lieux publics, & récompenſoient les talens, pour les perpétuer par l'émulation.

P. 77. Ramène le Taureau couronné de lumière.

Comme ſelon la Fable, c'étoit le même dont Jupiter avoit pris la reſſemblance pour enlever Europe, j'avois décrit ici cet enlevement. Je l'ai ſupprimé, parce que dans un Ouvrage conſacré à peindre la Nature, peut-être faut-il uſer ſobrement de la Fable, & n'en point emprunter des ſujets qu'on retrouve par-tout.

Dans les plaines des airs, le Taureau cependant
Emporte le Soleil ſur un char plus ardent :
Tel jadis, à travers les humides campagnes,
O Cadmus ! il ravit ta Sœur à ſes compagnes.

Avril regnoit alors : des renaiſſantes fleurs,
Europe, en un vallon, nuançoit les couleurs.
Près d'elle vingt Taureaux à la corne ſuperbe
Combattoient, ſe heurtoient : leur ſang rougiſſoit l'herbe.
Un ſeul, au front paiſible & d'argent tacheté,
S'approche lentement de la jeune Beauté ;
Elle fuit ; mais bientôt ſa douceur la raſſure :
Elle revient, le flatte, ombrage de verdure
L'albâtre de ſon front vers la Terre penché.
O Nymphe ! arrête : un Dieu ſous ces traits eſt caché.
Mais plus folâtre encor, Europe enfin s'élance
Sur le Dieu déguiſé, qui s'éloigne en ſilence,
S'approche de la Mer, s'y plonge, & ſans retour
Enlève ſon Amante aux rives d'alentour.
Il vogue vers la Crète, & l'œil trempé de larmes :
» Dieux, crioit-elle ! ô Dieux, qui voyez mes allarmes,
» Que deviendrai-je, hélas ! ſur des bords inconnus ?

Et cependant le Fils de la belle Vénus,
Charmant conſolateur d'une Nymphe éplorée,
Apparoît, & planant ſur la vague azurée :
» Raſſurez-vous, Europe ; un Dieu veut aujourd'hui
» Que les nœuds de l'Hymen vous uniſſent à lui.
» Les traits de ce Taureau, qui vous porte ſur l'onde,
» Voilent la majeſté de l'Arbitre du monde.
» Cédez à Jupiter ; votre nom, dès ce jour,
» Va vivre d'âge en âge au terreſtre ſéjour ».
La Crète les reçoit, Jupiter ſe découvre,
Leur hymen s'accomplit ; & le Ciel qui s'entrouvre,
Par la voix du tonnerre annonce à l'Univers
Le Taureau, triomphant ſous la voûte des airs.

Célébrez ſon triomphe, habitans des campagnes :
Il rajeunit le Thym ſur le front des montagnes,
Blanchit dans les vergers les tendres Arbriſſeaux,
Epaiſſit le gazon qui borde les ruiſſeaux,
De la Reine des fleurs parfume la corbeille, &c.

La Conſtellation du Taureau eſt compoſée de quatre-vingt-une étoiles.

P. 77. . . . . Le fidèle Hyacinthe.

L'Hyacinthe que nous appellons Jacinthe, loin de dégénérer comme la Tulipe & l'Œillet, ſe reproduit pendant trente & quarante années ſous les mêmes couleurs ; ce qui lui a mérité le ſurnom de Fidèle, que lui a donné George Voorlhem, fameux Fleuriſte de Harlem.

P. 77. Le Cyclamen, ſorti des forêts de Zacynthe, &c.

J'AI conſervé à cette fleur le nom harmonieux qu'elle portoit en Grèce, & que nous avons remplacé par le mot dégoûtant de PAIN DE POURCEAU. Elle eſt tantôt rouge, tantôt blanche, & fleurit au Printems, dans l'Eté & en Automne.

Et quæ non uno foliûm fucata colore;
Græca peregrinis venit Cyclaminus ab oris:
Altera nam niveos, rubeos oſtentat amictus
Altera; florentes vernis in menſibus ambæ.
Corcyræ geminam montes peperere frequentem;
Et crebrum ſaxis Coritum, & nemoroſa Zacynthus:
Menſibus æſtivis floret quoque plurima, & ipſum
Deinde ſub Autumnum multo ſe flore propagat.
(RAPIN. HORT. Lib. I.)

P. 78. J'avance, & j'apperçois près de la Frétilaire
L'Anémone, à Vénus toujours sûre de plaire.

LA Frétilaire a été tranſportée des prés, où elle croît naturellement, dans les jardins dont elle fait au mois d'Avril un des ornemens les plus riches. Elle porte ſur un même ſommet deux fleurs à ſix feuilles diſpoſées en cloche, & émaillées de pluſieurs teintes d'incarnat.

LA beauté de l'Anémone eſt connue. Les Poëtes ont feint que Vénus, voulant laiſſer un monument de ſon amour pour Adonis, la fit éclore du ſang de cet Amant tué à la chaſſe par un Sanglier.

P. 78. Et l'élégante Iris, qui retrace à mes yeux
Dans ſa variété l'arc humide des Cieux.

CETTE fleur, d'une forme élégante, préſente toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel; auſſi en a-t-elle reçu le nom.

Tunc, & cœleſti, quæ dicitur Iris ab arcu,
Splendebit, flores variata coloribus illis,
Quos pluvia accipiunt adverſo nubila ſole.
Iridis at ſpecies varias varioſque colores
Diſtinguet variis pro tempeſtatibus annus.
(RAPIN. HORT. Lib. I.)

P. 78. Dans les murs Byzantins méritent qu'on l'adore, &c.

» C'EST, parmi les Turcs, la marque de la plus haute eſtime, que d'envoyer une Tulipe en préſent. Cette fleur, en Turquie, partage en quelque ſorte les honneurs de la Divinité; car c'eſt au mois d'Avril que ſe célèbre la FÊTE DES TULIPES : jour brillant & fortuné pour les Epouſes de Sa Hauteſſe. On conſtruit dans la cour du nouveau Serrail des galeries en bois, & l'on dreſſe des bancs ſur leſquels on range en amphithéâtre une quantité prodigieuſe de caraffes garnies de Tulipes. Ces vaſes ſont entremêlés de flambeaux; & les bancs les plus élevés ſont deſtinés aux Serins du Grand-Seigneur enfermés dans de magnifiques cages, & à des globes de verre remplis de liqueurs de différentes couleurs. Cette variété de couleurs produit un merveilleux effet; & cette cour du Serrail, qui eſt fort étendue, ces galeries, les pyramides, les tours & les appartemens qui l'environnent, étant également décorés de fleurs & de lampes, offrent le plus brillant Spectacle. Au centre du Serrail eſt le pavillon du Sultan, devant lequel ſont étalés les préſens que les Seigneurs de la Cour deſtinent à Sa Hauteſſe. Les Femmes du Sultan, auſſi bril-

lantes que les Tulipes, ſe répandent parmi ces fleurs; en ſorte que pendant le reſte de la journée, la Nature & l'Art ſemblent ſe réunir pour briller aux yeux du Grand-Seigneur, qui d'ordinaire voit ces beautés avec des yeux ſtupidement ſatisfaits. Elles forment des danſes, des concerts, &c. »

(JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE du 15 Octobre 1768.)

P. 81. Et la Religion aſſiſe à ces Autels, &c.

CES vers déſignent la FÊTE-DIEU, la ſeule de nos ſolemnités, où l'Egliſe Chrétienne ſe ſoit permis cet air riant, qui embelliſſoit les Fêtes du Paganiſme. N'auroit-il pas été poſſible de l'emprunter plus ſouvent, ſans bleſſer la pureté du Dogme & de la Morale? MOÏSE avoit revêtu d'une grande pompe le Culte des Juifs, & DAVID lui-même a danſé devant l'Arche. Un appareil tour-à-tour aimable & majeſtueux ſemble un moyen de plus pour attacher les hommes à la Religion.

P. 81. Ces teintes dans les fleurs dorment-elles cachées? &c.

CETTE queſtion partage les Chymiſtes & les Phyſiciens rarement d'accord enſemble. Les premiers veulent que les couleurs ſoient inhérentes aux corps, en ſorte que les objets, ſelon eux, ſont auſſi-bien colorés dans les ténèbres que pendant le jour. Les ſeconds, à la tête deſquels eſt NEWTON, prétendent que les rayons du Soleil ſont la ſource unique de toutes les couleurs, & qu'eux ſeuls ſont eſſentiellement colorés.

IL n'eſt pas facile de dire lequel des deux partis combat pour la vérité.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites,

MAIS l'autorité de Newton eſt ſi grande, qu'on peut, je crois, le choiſir pour Maître. D'ailleurs ſi l'hypothèſe Newto-

nienne eſt moins vraie, elle eſt plus poétique que celle des Chymiſtes.

P. 82. Là, des profondes mers l'habitant écaillé
Lève un dos épineux, richement émaillé.

« Les Poiſſons paroiſſent les animaux que la Nature a peints » de ſes couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ſes pein- » ceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur ſont » leurs moindres ornemens; on voit étinceler ſur leurs robes & » juſques dans leurs yeux l'éclat de la topaſe, du rubis, de l'é- » meraude, du ſaphir, de l'opale chatoyante, & toutes les cou- » leurs que réfléchiſſent les métaux polis. Il n'eſt peut-être pas » de ſpectacle plus varié, plus brillant que celui qu'offrent les » grandes pêches qu'on fait en Mer avec des filets qui embraſ- » ſent une demi-lieue & plus d'eſpace, & par le moyen deſquels » on prend une prodigieuſe quantité de Poiſſons différens à-la- » fois. Ceux qui ont joui de ce coup d'œil, peuvent dire quelle » eſt la beauté de la Dorade, parſemée de taches d'or & d'azur » ſur un fond d'argent; des diverſes eſpèces de Perroquets de » Mer, ſur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis cou- » pent & traverſent un fond d'émeraude; du Rouget, dont » l'écaille couleur de perle eſt maculée de taches cramoiſies; du » Hareng & du Maquereau mêmes, qui ne nous parviennent » que décolorés, qui en ſortant de l'eau brillent de couleurs » ondoyantes, changeantes en verd, en bleu, en rouge de cui- » vre roſette; & d'un nombre infini de poiſſons moins connus, » peut-être plus brillans, & dont il ſeroit trop long de peindre » les beautés ». (Dictionnaire d'Histoire Naturelle par M. Valmont de Bomare).

P. 82. Le Corail dont Thétis a bordé ſes déſerts.

Le rouge eſt la couleur la plus ordinaire du Corail; cepen-

dant il n'eſt pas rare de lui voir des branches ornées de couches roſes, blanches & violettes. Sa nature ne nous eſt connue que depuis 1725; on l'avoit regardé juſqu'alors comme une plante marine : les obſervations de M. PEYSSONNEL nous apprirent que c'étoit l'ouvrage & la demeure des Polypes de Mer, comme les gâteaux d'une ruche ſont l'habitation & l'ouvrage des Abeilles. On le pêche depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de Juillet. Pour cela, on croiſe de grandes pièces de bois; on les charge de fer & de plomb, & au-deſſous, on ſuſpend des filets. Ce bois, deſcendu dans la Mer, s'accroche au Corail qui occupe les avances des rochers, l'arrache, & le fait tomber dans les filets.

P. 84. Du pourpre au double jaune, & du verd aux deux bleus, &c.

IL falloit que ce tableau fût rapide; c'eſt peut-être l'excuſe de ce vers trop précis, pour être poétique. Si j'avois eu dans toute autre circonſtance à repréſenter les ſept rayons primitifs, j'aurois pris pour modèle ces vers dignes du ſiècle d'Auguſte, qu'on lit dans L'IRIS du Père NOCETI, Jéſuite; Ouvrage où l'imagination a revêtu de toutes les couleurs de la Poéſie le Syſtême de New-on ſur les Couleurs.

Scilicet ut primo lux reddita fulxit eoô,
Continuò quotquot veniunt à Sole ſagittæ
Staminibus conſtant ſeptem, quorum ordine certo
Quodque ſuum textâ defert ſub luce colorem.
Igne rubens vivo, Tyrioque ſuperbus in oſtro
Prima tenet: tum deinde ſubit, qui divitis auri
Lumina fulva refert; flavo quem lucidus ore
Conſequitur, quales pueris, Bataviſque puellis
Ludere promiſſi ſuerunt per terga capilli.
Poſt hos, qui viridi pingit ſplendore Smaragdos;

Et

Et nemora, & læto campos veſtit amictu,
Infert ſe medium ; quo non jucundior ullus
Advenit, aut oculis præſentior accidit ægris.
Tum faciem duo perſimiles, quique æmulus undis
Cæruleis, & cui felix dedit India nomen.
Bina quidem ſpecies, ſed quæ tamen una tuenti
Creditur interdum : tam dulci errore moratur
Spectatorum oculos, radiiſque ſimillima fallit.
Septimus, eoi quales fulgent Amethyſti,
Aut qualis Violæ lucet nunc purpura nigræ.

J'AJOUTERAI que la Mer a ſes Iris, comme le Ciel ; c'eſt-à-dire que lorſque la Mer eſt très-agitée, la cime des vagues ſe peint des couleurs de l'Iris. Il eſt vrai que les teintes n'en ſont ni auſſi vives, ni auſſi nombreuſes que celles de l'Arc céleſte. L'Iris de la Mer n'offre guères qu'un jaune ſombre du côté du Soleil, & un verd pâle, du côté oppoſé ; les autres couleurs ne peuvent être aſſez diſtinguées. Il y a encore cette différence que les extrémités de la courbure de l'Arc-en-Ciel ſont tournées vers la terre, au lieu que dans l'Arc de la Mer, elles ſe tournent vers le Ciel. Enfin, il eſt rare de voir dans le Ciel plus de deux Iris à la fois ; & la Mer en offre ſouvent vingt & trente dans le même inſtant, c'eſt-à-dire, en plein Midi.

P. 85. Tel eſt l'arrêt du ſort : les nobles découvertes
Chez les foibles humains n'arrivent qu'à pas lents.

CES vers & les ſuivans ſont imités du même Poëte. Comme ſon Ouvrage eſt peu répandu parmi nous, les Perſonnes qui aiment encore les beaux vers latins me ſauront gré ſans doute de cette nouvelle citation.

Et tamen hic cum ſit veridiſſimus Iridis ortus,
Non niſi longa illum nobis poſt tempore multo
Annorum ſeries, & plurima protulit ætas.
Ipſe Pater primæ permulta incognita genti
abdidit, atque aliis poſt invenienda reliquit;
Scilicet ut pulchri correpta cupidine veri,
Altius & vitiis venientia ſecla jociſque
Exererent caput, & ſtudiorum exercita curis
Damnoſo nunquam torperent fracta veterno.
Sic patuit ſerò, quâ vi, quâ lege ferantur
Sidera; ſtelliferum ſic lens chriſtallina cœlum
Admovitque hominum ingenio, inferiuſque locavit.
Sic etiam ignotum proſcindere puppibus æquor
Inventum, claramque aſtris majoribus Arcton
Inſpectare aliam, & priſcis illudere Nautis.

P. 85. Voyez-vous aujourd'hui que les vents plus propices, &c.

C'EST lorſque les vents impétueux de l'Equinoxe ont ceſſé de ſouffler que la Navigation devient plus active, que le mouvement renaît dans tous les Ports, & que nos rades offrent un ſpectacle curieux & intéreſſant. Les Anciens, dont la Navigation étoit plus bornée & par conſéquent moins périlleuſe, la r'ouvroient un mois plutôt. Immédiatement après les Ides de Mars, c'eſt-à-dire, environ vers le quinzième de ce mois, ils célébroient par une Fête ſolemnelle la renaiſſance de la Navigation. C'eſt ce que nous apprenons de VEGÈCE: NATALIS NAVIGATIONIS SPECTACULO CELEBRATUR. LIB. 4, CA. 39.

P. 85. C'eſt depuis que les vents devenus ſes ſujets,
Dans les replis enflés du lin qui les embraſſe,
Suivent en dépit d'eux la route qu'il leur trace.

ON pourroit dire qu'il n'eſt plus de vents contraires aux Na-

vigateurs, depuis que leur induſtrie met à profit ceux même qui ſoufflent des lieux vers leſquels un navire fait route. Ils ſavent encore, par la diſpoſition qu'ils donnent aux voiles, s'aider de pluſieurs vents à la fois. Tout ce qu'il a fallu de combinaiſons & d'expériences pour amener la Navigation au point de gloire où nous la voyons aujourd'hui, eſt incompréhenſible. C'eſt pour elle que les Aſtronomes ont multiplié leurs veilles. « Pour » peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la » Navigation, a dit Fontenelle, on ſait que depuis que les quatre » Lunes de Jupiter ſont connues, elles ont été plus utiles par » rapport à ces Sciences, que notre Lune elle-même; qu'elles » ſervent & ſerviront toujours de plus en plus à faire des Cartes » marines incomparablement plus juſtes que les anciennes ».

P. 86. Un Géant du milieu de ces plaines humides, &c.

La fiction de ce Géant, vieux Roi de la mer, eſt empruntée du cinquième Livre de la Luſiade. Le génie du Camoens en a fait un morceau de poéſie qui le diſpute aux plus ſublimes allégories de l'Antiquité. Je ſerois reſté ſans doute moins au-deſſous de mon modèle, ſi j'avois pu jouir du ſpectacle de la mer; mais ne l'ayant jamais vue que dans les Livres, il m'aura été impoſſible de donner à cette peinture certains traits de vérité qui ne ſe laiſſent ſurprendre que par des yeux obſervateurs.

P. 88. La trombe, comme un roc, épouvantable maſſe, &c.

La mer a trois eſpèces de trombes qui ſont l'effroi des Navigateurs. La première eſt un nuage épais & noir, qui pouſſé violemment par des vents oppoſés, prend la figure d'un cône, & laiſſe enfin tomber ſous la même forme l'eau dont il eſt chargé. La ſeconde eſt un tourbillon d'eau, que le vent fait avancer en pirouettant ſur la ſurface de la mer, & qui ſubmerge

les vaiſſeaux qu'il rencontre. La troiſième enfin, phénomène plus curieux, eſt une maſſe d'eau que la chaleur du Soleil, d'autres diſent, celle des feux ſouterreins fait monter vers le Ciel, & à qui le ſouffle de deux vents impétueux donne la forme d'une colonne torſe. C'eſt cette dernière que j'ai repréſentée; & c'eſt encore d'après le Camoëns. On peut croire que la peinture en eſt fidèle dans ce Poëte, puiſqu'il avoit voyagé ſur les mers où ce terrible phénomène ſe montre fréquemment.

La terre a ſes trombes, comme la mer; elles ſont de deux ſortes, de ſable & de fumée. Celles de ſable ſe forment d'un amas de pouſſière que le vent fait tourbillonner dans un eſpace reſſerré, & qu'il élève plus ou moins dans l'air, ſelon qu'il trouve plus ou moins d'obſtacles ſur ſon paſſage. Celle de fumée eſt une eſpèce de torrent de feu, que la lumière du jour ne laiſſe voir que comme une épaiſſe fumée, & qui à la diſtance de cent piés fait ſentir une chaleur très-vive. Il en ſort une odeur infecte de nître plutôt que de ſouffre, dont la première impreſſion produit un léger picottement dans le nez. Elle étouffe ordinairement par la chaleur ceux qui en ſont enveloppés, & quelque fois même enflamme les cabanes couvertes de paille. M. Adanſon en vit une, au Sénégal, à laquelle il eut le bonheur d'échapper. Semblable à une colonne, elle tournoit ſur elle-même, & avoit dix ou douze piés de largeur, & environ deux cens cinquante de hauteur.

P. 88. Du fluide électrique en fait jaillir les flammes.

Ces flammes dont la mer étincelle quelquefois dans la nuit, au point que ſes montagnes d'eau ſemblent metamorphoſées en montagnes de feu, ſont diverſement expliquées par les Phyſiciens. M. le Roi, de l'Académie des Sciences, les regarde comme des phoſphores formés des parties émanées de certains poiſ-

ſons, dont les huiles ſont réellement lumineuſes. (*) M. BAUDOIN, dans une Lettre écrite au célèbre M. FRANKLIN, propoſoit une autre explication. Il ſoupçonna que le phénomène pouvoit être cauſé par des animalcules vivans, répandus en foule ſur la face de la mer, & lumineux comme le ſont ſur la terre les Vers-luiſans. L'expérience a confirmé l'exiſtence de ces Polipes, viſibles ſeulement à la loupe. M. RIGAUD les découvrit en 1763 & 1764. Nous avons appris de lui que ces animalcules, auſſi diaphanes que l'élément dans lequel ils s'agitent, ont environ un quart de ligne de diamètre. De ce qu'on vient de lire, il réſulte

(*) Le ſpectacle, dont M. ADANSON fut témoin pendant ſon voyage au Sénégal, eſt en faveur de ce premier ſentiment. Voici comment ce célèbre Voyageur rend compte de ce phénomène de lumière. « Ma chambre » étoit remplie de baquets pleins d'eau de mer, où j'avois continuelle- » ment des poiſſons vivans, qui rendoient pendant la nuit une lumière » ſemblable à celle des phoſphores. Les bocaux remplis de coquillages, les » poiſſons même qui étoient étendus morts ſur ma table, en donnoient » auſſi de leur côté. Toutes ces lumières, réunies enſemble & reſléchies » ſur différentes parties de ma chambre, la faiſoient paroître enflam- » mée ; & j'avouerai qu'elle me parut telle la première fois que j'apper- » çus cet étrange phénomène, & qu'il me fit l'impreſſion qu'il eſt ordi- » naire à tout homme d'éprouver en pareil accident. . . . . Mais ma » crainte ſe diſſipa peu-à-peu par l'habitude, & j'eus beaucoup de plaiſir » dans la ſuite à conſidérer ce ſpectacle ſingulier. Ce qu'il y avoit de plus » charmant, c'eſt que chaque poiſſon rendoit ſa forme ſenſible par la lu- » mière qui en ſortoit : il en étoit de même des coquillages & de tous les » corps marins que j'avois chez moi. Les baquets eux-mêmes étoient des » fournaiſes ardentes. Ce n'eſt pas tout : chaque jour le ſpectacle étoit » nouveau, & la décoration changeoit, parce que chaque jour j'avois de » nouveaux poiſſons & de nouveaux coquillages à obſerver. Car je diſtin- » guois parfaitement la forme de tous ces animaux divers, par les traits » de lumière qui partoient de chacune de leurs parties ; & mille poſitions » différentes que je pouvois leur donner me permettoient de varier à l'in- » ſini cette décoration . . . . . La mer courroucée me préſentoit en grand » le même phénomène ».

que la lumière de la mer naît également de ces deux cauſes. Il eſt même aſſez vraiſemblable qu'il en eſt une troiſième ; & c'eſt celle que j'ai adoptée. Des expériences multipliées prouvent que le feu électrique eſt répandu indiſtinctement dans tous les corps, & qu'il ne faut qu'un certain mouvement pour le forcer de ſe rendre viſible. Ce principe poſé, ne peut-on pas croire que les flots de la mer s'électriſent, en ſe briſant contre les rochers ? Les obſervations de M. BAJOU, Médecin à Cayenne, viennent à l'appui de cette conjecture. Il a reconnu qu'au-delà du Tropique du Cancer, les vagues ne ſont lumineuſes & enflammées qu'en raiſon de leur frottement.

P. 88. Ici, le flot coupé de rapides courans &c.

QUELLE eſt la cauſe de ces tourbillons réglés, ſi violens quelquefois, qu'il eſt impoſſible au Navigateur de leur réſiſter ? Naiſſent-ils, comme le flux & reflux, de l'action que le Soleil & la Lune exercent ſur les eaux ? Sont-ils formés par des torrens qui ſe dégorgent ſecrettement dans la mer ? Sont-ils produits enfin par l'inégalité des fonds de l'Océan ? Ce dernier ſentiment, défendu par M. de Buffon, eſt ſans contredit le plus vraiſemblable ; mais d'un autre côté, il eſt combattu par des raiſons ſi puiſſantes, que dans cette queſtion, ainſi que dans mille autres, celui qui cherche la vérité eſt forcé de reſter dans le doute.

P. 88. D'un effroyable amas de rocs, de mont de glace, &c.

CES glaces qu'on a trouvées également dans les mers des deux Pôles, ſont, au rapport des Voyageurs, d'une hauteur & d'une épaiſſeur que l'on a peine à concevoir. Elles reſſemblent à des iſles flottantes que les vents orageux pouſſeroient les unes contre les autres. Les Ruſſes, les Anglois & les Hollandois ont fait plus d'une fois la triſte expérience des dangers que courent

les vaiſſeaux qui navigent dans ces mers. Liſez dans l'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES tout ce qu'eurent à ſouffrir les Hollandois qui paſsèrent dans la Nouvelle-Zemble l'hyver de 1506.

P. 90. L'Univers étonné s'eſt aggrandi par eux.

CET événement à jamais mémorable de la découverte d'un ſecond hémiſphère étonna d'autant plus l'Europe, que le Grand-Homme qui le premier en avoit ſoupçonné l'exiſtence, s'étoit vu traiter de viſionnaire par ſa Patrie, l'Angleterre, la France & le Portugal. Le Portugal cependant, depuis les ſuccès de GAMA, auroit dû en preſſentir de plus grands. On ſait que l'Eſpagne même n'accorda à COLOMB l'équipement qu'il demandoit, que ſept ans après en avoir entendu le projet; Colomb dût tout à ſon obſtination courageuſe. Quelques Hiſtoriens ajoutent qu'il n'auroit jamais réuſſi ſans la promeſſe qu'il fit d'une ſomme conſidérable à un Moine intriguant, Confeſſeur de Ferdinand & d'Iſabelle.

P. 90. Et nous l'acheterons, pour le revendre encor.

ON ne peut lire ſans horreur la relation que le Père FAUQUE, Miſſionnaire à Cayenne en 1751, a donnée de la manière dont ſe fait la vente des Nègres, qu'on tranſporte tous les ans de Guinée dans cette Iſle. « Dès qu'un vaiſſeau chargé de Nègres eſt » arrivé, il deſcend ſon monde dans un grand magaſin; & là, » comme dans un marché de bêtes de ſomme, chacun va choiſir » les Nègres qui lui conviennent. Ces malheureux ſont obligés » de marcher, de courir, de ſe baiſſer, ſuivant la fantaiſie de » ceux qui les marchandent, & qui veulent s'aſſurer qu'ils n'ont » point de défauts corporels ». Pour règler cet indigne trafic, la France, comme les autres Nations, a rédigé un Code, appellé LE CODE-NOIR. Parmi nous, il eſt émané de l'autorité de LOUIS XIII, dit LE JUSTE.

P. 90. Ah ! pourquoi falloit-il qu'affamés de fortune,
Nous fiſſions abhorrer l'art qui ſoumet Neptune ?

QUAND on voit tous les maux que l'art de la Navigation a faits aux hommes, il eſt impoſſible de ne pas former le vœu que l'Océan fût reſté à jamais fermé à notre audace. Sénéque qui le formoit ce vœu dans un ſiècle, où l'on ne pouvoit ſoupçonner les crimes qu'a fait commettre la découverte du Nouveau-monde, ſeroit bien plus autoriſé à dire aujourd'hui : « NATURAM MELIUS » ACTURAM FUISSE NOBISCUM, SI VENTOS FLARE VETUISSET, ET » INHIBITO DISCURSU FURENTIUM, IN SUA QUEMQUE TERRA STARE » JUSSISSET : MAGNA PARS ERAT PACIS HUMANÆ, MARIA PRÆCLU- » DI ». (CINQUIÈME LIVRE DES QUESTIONS NATURELLES). Ce ſera toujours un grand problême à réſoudre pour les Philoſophes, ſi la Navigation a fait autant de bien aux hommes, qu'elle leur a fait de mal.

P. 91. Mais parlez : de quel droit plonger dans l'eſclavage
L'Homme innocent & doux, que vous nommez ſauvage ?

IL y avoit quelques années que le Nouveau-Monde étoit découvert, lorſque les Eſpagnols mirent en queſtion, s'ils avoient le droit de réduire les Américains en ſervitude, & ſi les Sauvages des bords de l'Orénoque & de la baie d'Honduras étoient nés pour ſervir les Barbares des bords du Tibre ou de l'Ebre. LAS-CASAS, qui avoit embraſſé la cauſe des Américains en Amérique, traverſa les mers pour venir défendre cette grande cauſe au Tribunal de CHARLES-QUINT. Son plaidoyer fut aſſez bon ; il prouva ſuffiſamment que les Américains ne devoient pas être eſclaves : mais Las-Caſas connoiſſoit ſi peu les principes ſur leſquels il devoit appuyer leur défenſe, que de ſon aveu, il étoit juſte & légitime quelquefois de condamner les hommes à l'eſclavage : ainſi ſes cliens devoient être libres, non parce qu'ils

étoient

étoient Hommes, mais parce qu'ils étoient Américains : & au moment même qu'il défendoit leur liberté, il préſentoit des Mémoires à la Cour de Madrid, pour démontrer qu'il étoit indiſpenſable d'aller chercher des Eſclaves à la Côte de Guinée. C'eſt-là ſans doute l'un des exemples les plus triſtes & les plus déplorables des contradictions de l'eſprit humain.

SUPPOSONS qu'aujourd'hui un homme de bon-ſens, & qui auroit dans ſon cœur quelqu'amour de la vérité & de la juſtice, eut à défendre la cauſe des Nègres devant quelque Souverain de l'Europe ; voici à peu près ce qu'il pourroit dire.

AVANT d'examiner ce qu'il eſt juſte & bon de faire, on a toujours été dans l'uſage de chercher ce qui a été fait. On diroit que les générations préſentes n'ont jamais que la conſcience des générations paſſées, & que le ſentiment du beau-moral s'effaceroit dans le cœur humain, ſi la tradition des ſiècles écoulés venoit à ſe perdre. Tous les Peuples de l'univers ont eu des Eſclaves ; & l'on a conclu de-là que l'eſclavage étoit une choſe légitime, & qu'il pouvoit conſtituer un droit. GROTIUS & PUFFENDORF n'ont pas eu d'autre manière de raiſonner ; mais ce crime de tous les Peuples n'en juſtifie aucun. La raiſon & la conſcience de l'homme de bien n'ont que trop acquis le droit de récuſer l'autorité du Genre-Humain. Si ce que tous les hommes & tous les Peuples ont toujours fait, étoit néceſſairement équitable, l'apologie de tous les crimes ſeroit faite. Quelques-uns de ces Peuples célèbres de l'Antiquité n'ont pas dédaigné de nous apprendre les motifs dont ils ſe ſervoient pour établir le droit d'avoir des Eſclaves. Ils ont déshonoré leurs Codes de Loix & leurs ouvrages de Philoſophie par des ſophiſmes qui font pitié à la raiſon. L'eſclavage, ont-ils dit d'abord, eſt né de la guerre, & le vainqueur qui laiſſe la vie au vaincu, lui fait une grace qu'il eſt juſte que le vaincu recon-

noiſſe par une ſervitude de toute ſa vie. Mais le vainqueur laiſſe-t-il la vie au vaincu, lorſqu'il lui enlève le pouvoir d'en diſpoſer? Le vaincu eſt mort pour lui-même, du moment où il devient eſclave; & ſon déſeſpoir eſt de vivre encore pour celui qui le tient dans les fers. Qu'eſt-ce que le droit de la guerre? C'eſt celui de la force. Eh bien! Que l'Eſclave ſoulève ſa chaîne, qu'il en frappe ſon Maître; & le meurtre qu'il a commis lui rend à l'inſtant tous ſes droits. Le droit paſſe, avec la force, du Maître à l'Eſclave. Celui-ci redevient homme en devenant aſſaſſin. Certes! c'eſt une morale trop affreuſe que celle qui fait du crime une conſéquence de la juſtice, & de la juſtice le principe du crime: alors tout eſt confondu: alors il faut prendre des poignards, & faire taire les loix.

On peut acheter un homme, ont-ils dit enſuite, comme on achète une terre; & les principes du contrat de vente donnent un fondement légal à la ſervitude. De qui peut-on acheter un homme? Puffendorf me répond qu'un père a le droit naturel de vendre ſes enfans, lorſque le prix qu'il en reçoit lui eſt néceſſaire: CAR, dit-il, LA NATURE JUSTIFIE TOUT CE QU'ON FAIT POUR REMPLIR DES BESOINS TRÈS-PRESSANS. Mais en ce cas, un brigand, qui preſſé par la faim auroit arrêté Puffendorf ſur un grand chemin, & le poignard ſur la gorge, lui auroit arraché ſa bourſe, auroit été juſtifié par la Nature; la faim eſt un beſoin très-preſſant. Mais en ce cas, ce même brigand qui, dans la crainte d'être reconnu & d'être dénoncé par Puffendorf, lui auroit brûlé la cervelle d'un coup de piſtolet, après l'avoir dépouillé, auroit été juſtifié par la Nature; car le plus preſſant de tous les beſoins eſt celui d'aſſûrer la conſervation de ſa vie.

On peut acheter un homme de lui-même, diſent d'autres Publiciſtes; car s'il s'appartient, il a bien le droit de ſe vendre.

C'eſt à lui de ſe bien apprécier, de juger combien il vaut ; & celui, qui lui donnera le prix qu'il demande de lui-même, l'aura légitimement acquis. Mais l'homme, qui ſe vend, perd le prix qu'il reçoit au moment qu'il le touche ; car lui & ſon argent paſſent à l'inſtant dans les biens de celui qui l'achete. Comment le prix de ſa vente pourroit-il lui appartenir, puiſqu'il ne s'appartient plus à lui-même ? Celui, qui eſt à un autre, ne peut avoir rien à lui. Mais en outre, quel ſeroit le prix qui pourroit payer la valeur d'un homme, à conſidérer cette valeur relativement à celui qui ſe vend ? LES LOIX CIVILES, dit MONTESQUIEU, ANNULLENT LES VENTES POUR UNE LÉZION D'OUTRE MOITIÉ. Or quelle plus ÉNORME LÉZION QUE CELLE D'UNE VENTE, OU UN HOMME TOUT ENTIER SE DONNE POUR RIEN ? S'il étoit juſte que cet homme fut enchaîné, ce ſeroit non comme eſclave, mais comme fol.

ON a voulu trouver dans la naiſſance une troiſième origine légale de la ſervitude. Le fils d'un Eſclave, a-t-on dit, eſt deſtiné par la Nature même à l'eſclavage. Mais la Nature ne fait que des êtres libres : & nous venons de voir qu'aucune convention humaine ne peut légitimer la ſervitude. Un père eſclave, qui conſerve dans les fers même tous ſes droits à la liberté, les tranſmet donc à ſon fils. Quand il les auroit perdus, quand ſon fils devroit le jour à un homme légalement eſclave, il naîtroit libre. Ses droits ne ſont pas ceux de ſon père. Il les tient de la Nature, & toute la puiſſance paternelle ſeroit même vaine pour les lui faire perdre. La logique de la tyrannie eſt étrange ! elle ne laiſſe aucun des droits de l'homme à l'Eſclave, & elle le revêt de tout le pouvoir paternel pour lui faire condamner ſes enfans à ſon eſclavage.

VOILA quels étoient les raiſonnemens des Peuples les plus

éclairés de l'Antiquité. Avec ces raiſonnemens, ils reſtent encore chargés du crime dont ils vouloient ſe juſtifier.

MAIS les Peuples modernes de l'Europe ſe rendent bien plus coupables encore par la ſervitude des Nègres. Ils ne ſont point dans un état de guerre avec les Africains, & ils ne peuvent dire que les dangers, auxquels ils ont expoſé leur vie, leur donnent le droit d'aſſervir celle des Nègres. Ils n'ont paſſé aucun contrat avec les infortunés qu'ils vont ravir ſur la côte de Guinée; & le Nègre ne reçoit d'eux, lorſqu'il monte ſur leurs vaiſſeaux, que les fers dont ils chargent ſes pieds & ſes mains. Le prix de la vente eſt donné à ceux qui reſtent libres. Dans les Colonies du Nouveau-Monde, la ſervitude eſt trop cruelle pour que les Eſclaves puiſſent ſe multiplier dans leurs chaînes; toutes les années on eſt obligé d'arracher cinquante mille hommes à l'Afrique pour entretenir le nombre de bras qui ſont néceſſaires à la culture du Nouveau-Monde. Les Colons ne peuvent donc avoir cette eſpèce de droit qu'avoient les Anciens ſur des Eſclaves qui devoient le jour à la douceur de leur domination. Les Peuples modernes ſont plus coupables ſurtout, parce qu'ils profeſſent une Religion qui eſt venu porter l'égalité parmi les hommes. Une des premières Loix de CONSTANTIN, lorſqu'il monta ſur le Trône du Monde avec le Chriſtianiſme, fut l'abolition de la ſervitude en faveur de tous les Eſclaves, qui viendroient tomber aux piés de ſes autels. La liberté étoit la première récompenſe de la foi de l'Eſclave, & la cérémonie du Baptême devint la MANUMISSION la plus ſolemnelle. Dans le ſeiſième ſiècle, lorſqu'on a voulu établir la ſervitude des Nègres, l'intérêt du Chriſtianiſme a ſervi d'excuſe à cet attentat contre la Nature; & le Baptême a été pour le Nègre le ſigne de l'eſclavage, autant que celui du Chriſtianiſme. Ainſi les principes d'une Religion invariable, puiſqu'elle eſt éternelle, ont été appliqués ſuivant les intérêts & ſuivant les ſiècles. Sous Conſtantin,

on donnoit la liberté aux Eſclaves pour les rendre Chrétiens ; ſous Louis XIII, pour rendre les Nègres Chrétiens, on les a faits Eſclaves. Je veux bien croire que ce grand intérêt de la Religion ſe ſoit mêlé aux paſſions les plus criminelles. Mais ſi c'eſt pour les rendre Chrétiens qu'on fait les Nègres Eſclaves ; pourquoi ne leur donne-t-on point la liberté, auſſi-tôt qu'ils ont embraſſé le Chriſtianiſme ?

DIREZ-VOUS, comme vous avez coutume, que la Nature en a fait des êtres ſtupides, indignes de la liberté & des droits de l'Homme ? Ainſi donc vous les croyez dignes d'être des Chrétiens, & vous ne les jugez pas dignes d'être des hommes. Ainſi donc vous croyez que Dieu doit les admettre dans ſa Cité, & vous penſez que parmi les hommes ils deshonoreroient la Patrie dont ils ſeroient Citoyens ! Vous donnez à Dieu le rebut de l'eſpèce humaine ; & ces êtres avilis par vos préjugés, vous ne les croyez pas aſſez ennoblis par l'adoption même que votre Religion en a faite, pour les faire adopter enſuite par vos Loix !

VOUS oppoſez toujours avec confiance à ceux qui défendent les Nègres & l'humanité, les Loix que nous avons faites ſur les Eſclaves. A vous entendre, on diroit qu'à l'abri de ces Loix, la ſervitude perd tout ce qu'elle a d'horrible, & que les Eſclaves peuvent encore eſpèrer le bonheur. Mais ignorez-vous donc qu'il ne peut y avoir véritablement des Loix qu'entre des égaux ? Quelque règle que vous établiſſiez entre le puiſſant & le foible, le foible eſt toujours opprimé, le puiſſant eſt toujours oppreſſeur, & les règles ſont toujours vaines & illuſoires. Que peuvent des Loix que le Maître a toujours le droit de violer, que l'Eſclave n'a jamais le droit de réclamer ? Mais je veux ſuppoſer un inſtant qu'elles ſont exécutées avec fidélité. Les Loix faites ſur des Eſclaves ſont toujours faites contr'eux, & jamais elles ne forment que des ſyſtèmes réguliers d'oppreſſion & de tyrannie.

J'ai parcouru ces Loix que l'on nous vante tant, & j'en ai frémi d'horreur. J'ai vu que les crimes, défendus d'une certaine manière, étoient permis d'une autre manière ; qu'un Maître barbare qui ne pouvoit pas faire tomber ſon Eſclave ſous le glaive, pouvoit le faire expirer lentement ſous les verges ; que ſi l'Eſclave mourroit dans l'inſtant, le Maître étoit coupable; mais qu'il étoit innocent, s'il avoit l'art de prolonger pendant deux jours les tourmens de ſa victime. J'ai lu des SENATUS-CONSULTES qui condamnoient à la torture & à la mort tous les Eſclaves, qui ſe trouveroient dans la maiſon & ſur le chemin, où un aſſaſſin auroit tué leur Maître : or c'eſt dans ces Senatus-conſultes ſur les Eſclaves Romains que Louis XIII puiſa ſon CODE NOIR. Mais je n'ai là-deſſus qu'une queſtion à faire. Beaucoup de Colons ont fait donner la mort à des Nègres, & les ont même tués de leur propre main. Jamais les Loix ont-elles fait monter un Américain à l'échafaud, comme aſſaſſin d'un Nègre ſon eſclave ? Tout le ſang Africain répandu en Amérique crie encore vengeance, & la demande au ciel. Lequel eſt le plus affreux à penſer, ou qu'il ne ſera jamais vengé, ou qu'il le ſera un jour comme il doit l'être ?

JE n'ai parlé juſquà préſent que des malheurs des Eſclaves ; mais ceux qui les tyranniſent ſont le plus ſouvent auſſi malheureux que coupables : dans un crime, il y a toujours au moins deux victimes ; celui qui le ſouffre, & celui qui le commet.

D'ABORD on peut accuſer les Peuples, qui ont des Eſclaves, de ne point avoir de morale publique. C'eſt pourtant dans les grandes inſtitutions de la Société que les Citoyens devroient puiſer les préceptes & les exemples de la vertu. La Morale, alors revêtue de l'autorité publique, obtiendroit aiſément les hommages des cœurs, & rendroit l'obéiſſance des paſſions plus facile, en les ſoumettant par la grandeur des impreſſions que recevroit la

conſcience. Je me figure quelquefois un père qui, dans une République vertueuſe, promène ſon fils au milieu de toutes les inſtitutions ſociales. A l'aſpect des Tribunaux de Juſtice, il lui montre des Loix ſages, préciſes & équitables qui enchaînent les paſſions déſordonnées, & protègent le foible de toutes les forces réunies de la Société; des Magiſtrats intègres & vertueux, dont les lumières rendent les Loix, dans les applications particulières, auſſi juſtes qu'elles le ſont dans leurs vues générales: à la vue des Temples & des Autels, il lui parle d'un Dieu qui offre un bonheur éternel à ceux qui ont déjà le bonheur d'aimer & de pratiquer la vertu: devant les Monumens des Arts, il lui fait voir comment ces créations de l'opulence & du génie étendent par dégrés les douceurs de la vie dans toutes les claſſes de la Société: à l'aſpect des dépoſitaires du pouvoir ſuprême, il lui dit comment ces hommes, ſous qui tout ſemble s'abbaiſſer, ſont eux-mêmes enchaînés à la loi: devant les Citoyens, étincellans des armes de la Patrie, il lui apprend que leurs glaives ne ſerviront jamais que pour le défendre lui-même: à chaque pas, il lui montre la vertu en action; & déſormais le jeune homme ne pourra ouvrir les yeux ſans recevoir des leçons de juſtice & de bienfaiſance. Dans les Sociétés, au contraire, où le crime ſeroit dans les inſtitutions publiques, chacun de ces objets porteroit le vice dans l'ame des Citoyens; & les paſſions s'armeroient contre la conſcience de l'autorité de la choſe publique. Comment les particuliers, en effet, pourroient-ils avoir quelque vertu, lorſque la Société entière fait tous les jours l'œuvre de l'iniquité?

De plus, l'eſclavage a ſur les mœurs un pouvoir funeſte, qui naît plus immédiatement de ſa nature.

Un homme vient de jurer aux piés des autels d'être toujours fidèle à la compagne qu'il a choiſie. Du pié des autels, il la conduit dans ſa maiſon; & les premiers objets qui frappent

les regards de ſa compagne, ſont de jeunes Eſclaves de ſon ſexe qui vont redoubler de ſéduction pour lui enlever le cœur de ſon mari. Cette épouſe, heureuſe quelque jours, mais infortunée tout le reſte de ſa vie, va bientôt perdre ou ſa vertu, ou le prix de ſa vertu.

Ensuite, des enfans libres ſont abandonnés aux mains des Eſclaves; & ils prennent en naiſſant tous les vices de la ſervitude, pour exercer enſuite avec plus de fureur tous les crimes de la tyrannie. Il faut rendre la liberté aux Eſclaves, ou ſe réſoudre à n'avoir ſoi-même que l'ame des Eſclaves.

Enfin, les plus grands dangers environnent la vie de ceux qui ont des Eſclaves. Les Spartiates, qui diſputoient l'Empire de la Grèce aux Athéniens, combattoient ſans ceſſe pour leurs foyers contre les Ilotes : la révolte des Eſclaves Romains penſa renverſer la République au moment qu'elle achevoit la conquête du Monde. Les maux, qui nous menacent de la part des Nègres, ſont moins grands; mais ils ſont auſſi affreux. — Je citerai un fait; & celui, qui aura des enfans & ne frémira pas, ſera bien digne d'avoir des Eſclaves; mais il n'étoit pas digne d'être père.

Un Colon accuſe un Nègre d'une faute; le Nègre innocent ſe juſtifie de ce ton ferme, qui n'appartient qu'à l'innocence, & qu'elle ne pardonne point qu'on méconnoiſſe. Le Colon n'écoute rien; & il fait appliquer le Nègre à la torture. Celui-ci la ſouffre ſans pouſſer un cri, ſans dire un mot. Bien-tôt après, le Colon ſort de chez lui : le Nègre ſe ſaiſit de trois enfans de ſon Maître, & monte avec eux ſur les toîts de la maiſon. Il voit rentrer ſon tyran; il lui jette un de ſes enfans. Le Colon épouvanté lève la tête, & c'eſt pour voir tomber ſon ſecond enfant : il ſe jette à genoux & demande en larmes la vie du troiſième; le Nègre ſe précipite du haut du toît avec le troiſième.

P. 92.

P. 92. L'Ouragan menacer le Pérou, le Mexique.

TOUS les ans, depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Août, le Mexique éprouve des ouragans mêlés de tremblemens de terre. Le tableau que j'en offre, quelque terrible qu'il ſoit, & quelque hyperbolique qu'il paroiſſe d'abord, eſt cependant d'après l'exacte vérité. Tous les Voyageurs en font foi. On peut lire ce que M. de Buffon a dit des ouragans dans les premiers Volumes de ſon Hiſtoire Naturelle.

VOICI les ſignes auxquels les Indiens croient reconnoître les ouragans lorſqu'ils en ſont menacés. Le Soleil rougit, le tems devient calme .... Les étoiles paroiſſent obſcures & plus grandes qu'à l'ordinaire ; le ciel eſt noir & a quelque choſe d'effrayant ; la mer répand une odeur déſagréable. Enfin, pour connoître combien ces ouragans ſont terribles, on n'a qu'à ſe rappeller le trop fameux tremblement de terre qui, en 1746 renverſa au Pérou les deux villes de Lima & de Collao. Suivant les relations de ce cruel événement, Lima tout entier fut renverſé de fond en comble dans trois minutes. Il ne reſta que vingt-cinq maiſons. Le mal fut beaucoup plus grand au port de Collao. La mer s'enfla, s'éleva à une hauteur ſi prodigieuſe, que de vingt-trois vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre, dix-neuf furent engloutis, & quatre, lancés par-deſſus les murailles & les tours, à l'extrémité de la ville : enfin, une égliſe entière fut emportée dans une iſle aſſez éloignée, où on l'apperçut dans la ſuite.

P. 92. Aux lieux, où s'étendoit une riche campagne,
Nouvel Etna, s'élève une ardente montagne.

CES criſes violentes, ces ſecouſſes de la terre, qui plus d'une fois ont arraché du fond de la mer des iſles nouvelles, & les ont répandues ſur ſa ſurface, ont enfanté auſſi de hautes montagnes dans les lieux, où il n'en exiſtoit aucune la veille ; & ce qui

eſt digne de remarque, ces montagnes ſont preſque toujours des volcans. Telle eſt, ſelon quelques Phyſiciens, l'origine des Cordilières, les plus hautes montagnes du globe, dont les unes vomiſſent encore des feux, & les autres en ont vomi dans les ſiècles paſſés.

Selon ces mêmes Savans, & en particulier, ſelon M. Hollman, comme on peut le voir dans le Tome III, des Commentaires de la Société de Gottingue, il eſt vraiſemblable que toutes les montagnes ont eu la même origine. Les tremblemens de terre, diſent-ils, & l'éruption des feux ſouterreins les ont élevées du fond de l'Océan. Dans ce ſyſtême, on explique ſans peine pourquoi toutes ces hautes montagnes ſont volcacées, & pourquoi ſur-tout on y rencontre à chaque pas des veſtiges du ſéjour des eaux. Il paroît même que cette opinion remonte à la plus haute antiquité. On la retrouve chez les Hébreux conſignée dans le Pseaume 99, que quelques Interprètes attribuent à Moïse: O Dieu! dit le Poëte ſacré; tu existois avant que la terre tremblante eut enfanté les montagnes. «Antequam montes nascerentur, partuque intremuisset tellus, a sæculo in sæculum tu es, Deus!» Cette Traduction, qui nous fait voir dans le Texte Hébreu un ſyſtême que la Vulgate n'y fait pas même ſoupçonner, eſt d'un Savant d'Allemagne très-verſé dans la connoiſſance des Langues Orientales. Il l'a inſérée dans les notes ajoutées par lui au bel Ouvrage de M. Lowth, qui a pour titre: De sacra Poesi Hebræorum; Ouvrage, je le dis en paſſant, dont la lecture eſt néceſſaire à tout François, jaloux de ſecouer cette froide timidité, qui fait dire aux Etrangers que nous n'avons pas la tête poétique.

LES MOIS

DU PRINTEMS.

MAI,

CHANT TROISIEME.

Du Mois, cher à Vénus, la courſe eſt terminée.
Son frère, nouveau Roi des beaux jours de l'année,
Deſcendu de l'Ether ſur un nuage d'or,
Aux graces du Printems vient ajouter encor.
Propice aux doctes Sœurs, il attend leur hommage :
Il vient le réclamer. Ah ! puiſſe ſon image
Reſpirer auſſi fraîche, auſſi belle en mes vers
Que les fleurs, dont lui-même embellit l'Univers !
Mais l'art a-t-il jamais égalé la Nature ?
Du plus ſavant pinceau la magique impoſture
Peut-elle, en déployant le charme des couleurs,
Saiſir dans tous ſes traits la plus humble des fleurs ?
Non, non : tous nos tableaux ſont bien loin du modèle,

Et nous n'offrons jamais qu'une eſquiſſe infidèle.
Eh bien ! duſſé-je voir mes informes eſſais
Avorter en naiſſant & languir ſans ſuccès,
J'aurai goûté du moins cette ivreſſe touchante,
Que donne la Nature au mortel qui la chante :
Ses jours coulent en paix ſous un heureux deſtin.

Qu'il eſt doux en effet, au retour du matin,
Qu'il eſt doux d'égarer ſa vue & ſa penſée
Sur cette plaine, au loin d'un beau verd tapiſſée !
Que j'aime à contempler ces vallons, enrichis
De ſuperbes moiſſons & de pommiers blanchis ;
Ces limpides étangs, la paix de leur rivage,
Ces jardins, ces forêts, cette chaîne ſauvage
De rocs, qui l'un ſur l'autre au hazard ſuſpendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs piés étendus !
Ici, dans ſa beauté le Printems ſe déploie.
Ici, ſur le gazon, je renaîs à la joie.
Je ſuis heureux : un calme, auſſi pur que les Cieux,
M'enlève dans l'extaſe, & m'approche des Dieux.

A moi-même rendu, je vais jouir encore.

Le long de ce ruiſſeau que l'Eglantier décore,
Je promène mes pas de détour en détour :
Je le vois ſe cacher, ſe montrer tour-à-tour.
Je deſcends avec lui dans la vallée ombreuſe,
Agreſte labyrinthe, où ma voix amoureuſe
A ſoupiré jadis mes plaiſirs, mes tourmens.
Ce lieu réveille en moi de trop chers ſentimens,
Et par dégrés, au ſein de la mélancolie,
Mon ame doucement tombe, rêve, & s'oublie.

Quand frappé tout-à-coup d'une éclatante voix
J'écoute, & reconnois l'Orphée ami des bois.
Le tendre oiſeau, caché ſous un taillis ſauvage,
De ſes tons variés animant le rivage,
Traîne tantôt ſa voix en ſoupirs languiſſans,
Tantôt la précipite en rapides accens,
La coupe quelquefois d'un gracieux ſilence,
Et plus brillante encor, la roule & la balance.
Vingt fois renaît le jour dans l'Orient vermeil,
Tandis que cet oiſeau refuſant le ſommeil,
S'obſtine à célébrer ſon amoureuſe hiſtoire.
Hélas ! il ne fait pas que ſes chants de victoire

Avancent à la fois & préſagent ſa mort.

Mais tout un Peuple aîlé me ſourit ſur ce bord.
Peuple artiſan du miel, tes jeunes colonies,
Que la néceſſité de la ruche a bannies,
Murmurent, & ſans ordre, en grouppes éplorés,
S'attroupant à l'entour de tes murs trop ſerrés,
Semblent ſe demander quelle injuſte puiſſance
Oſe ainſi les bannir du lieu de leur naiſſance:
Et comme parmi nous, quand la ſédition
Cherche à briſer le frein de la ſoumiſſion,
On voit languir les bras, dont l'active induſtrie,
A l'ombre de la paix, nourriſſoit la patrie;
Ainſi le Peuple-Abeille interrompt ſes travaux.
Le miel ne coule plus en des rayons nouveaux.
L'Aurore brille en vain. La Roſe ranimée
Pour lui ne r'ouvre point ſa feuille parfumée.

Enfin la jeune Reine, à ſon Peuple attriſté,
Fait ouïr du départ le ſignal redouté;
Au faîte de la ruche elle agite ſes aîles:
On l'entoure, on la ſuit; & déſormais fidèles,

Ses ſujets bourdonnans reſpecteront ſes loix.

Des bords du Ximois, tel Francus autrefois,
Conducteur adoré d'une flotte Troyenne,
Le premier aborda les rives de la Seine,
Et bravant les Gaulois jaloux de ſes ſuccès,
Jetta les fondemens de l'Empire Français.
L'eſſaim, tremblant au bruit dont le tambour le frappe,
Sur un rameau voiſin fond, & retombe en grappe.

Hatez-vous, accourez vers ces enfans du Ciel,
O vous, qui prétendez au tréſor de leur miel,
Galathée, Amarille, Erixane, Iphiliſſe!
Dans les flancs d'un panier parfumé de méliſſe,
Agitez le rameau qu'ils tiennent embraſſé;
Que cet eſſaim conquis, au bord des eaux placé,
De nouveaux citoyens peuple votre héritage.
Déjà la colonie au-dehors ſe partage;
Sans ceſſe elle voltige, ardente à dépouiller
Les lieux, qu'Opis & Flore ont pris ſoin d'émailler.

Mais que fais-je imprudent? moi chanter les merveilles
D'un peuple, à qui Virgile a conſacré ſes veilles!

Mânes de ce Grand-Homme, inſtruit par les neuf Sœurs
A célébrer des champs les utiles douceurs,
Pardonnez à l'eſſor qu'a tenté ma foibleſſe;
Ou plutôt, donnez-moi la grace & la molleſſe,
Qui prêtent à ſes vers je ne ſais quel attrait,
Où le cœur le plus froid puiſe un tendre intérêt.
Eh! qui ſait mieux que lui faire aimer ce qu'il chante!
Qu'ils ſont vrais ſes tableaux! que ſa voix eſt touchante,
Soit qu'il diſe l'amour, les combats des bergers,
Et les ſoins des guérets, des troupeaux, des vergers;
Soit que de ſon bonheur faiſant ſa ſeule étude,
Il cherche des forêts l'obſcure ſolitude;
Ou que ſur le Taigête, égarée en deſirs,
Sa Muſe s'abandonne à d'innocens loiſirs!
Eſt-il un ſeul mortel, dont l'ame ne ſe plaiſe
A ſuivre le Vieillard des rives du Galéſe?
Comme alors chaque vers, par un charme vainqueur,
Pénètre doucement juſques au fond du cœur!
Que d'un ſimple jardin la riante culture
Dit bien que le bonheur eſt près de la Nature!

Sois mon guide, ô Virgile! & ſi je puis jamais,
Poëte

Poëte voyageur, franchir ces hauts ſommets,
Ces Alpes, vieux remparts de la belle Auſonie,
Si je puis voir les champs qu'illuſtra ton génie,
J'irai, j'en fais le vœu, j'irai vers ce tombeau,
Où ta Muſe, en pleurant, éteignit ſon flambeau.
Dans ce temple ſacré tu me verras deſcendre;
En rediſant tes vers, je baiſerai ta cendre;
Et ton ombre, peut-être offerte à mon regard,
Inſtruira ma jeuneſſe aux ſecrets de ton art.

Plein de ce doux eſpoir, qui ſoutient mon courage,
Loin de toi cependant je pourſuis mon ouvrage.
J'entends de nos Bergers le cri tumultueux:
Il m'appelle au détour d'un ſentier tortueux,
Qui de Saules couvert, & tapiſſé de mouſſe,
Deſcend dans un baſſin par une pente douce.

La, preſſés par les chiens, les troupeaux fugitifs
Se plongent, en pouſſant des bêlemens plaintifs;
Ils nagent en tumulte: & le cryſtal humide
Epure les habits de la race timide.
Elle attend pour ſortir le ſignal du paſteur.

La trompe ſonne. Alors, traînant avec lenteur
Le fardeau plus peſant de ſa laine imbibée,
Elle gagne le bord, haletante, courbée,
Se dreſſe, & ſecouant les flots de ſa toiſon,
D'une onde jailliſſante arroſe le gazon.

Elle s'avance enfin vers le lieu de la plaine,
Où l'acier rigoureux doit lui ravir ſa laine.
Ici, Dolon pourſuit le robuſte Bélier,
Et Lycas de vingt nœuds s'apprête à le lier.
Là, de bruyans ciſeaux Nice & Phylis armées
Preſſent de leurs genoux les brebis allarmées.
Votre frayeur eſt vaine, innocens animaux;
Raſſurez-vous: cédez aux enfans des hameaux
Cette toiſon, pour vous incommode parure;
Et vous irez encor, errans ſur la verdure,
Faire entendre aux vallons votre bêlante voix.

Jaloux de préſider au plus riant des Mois,
Les Gémeaux dans les airs ont déja pris leur route.
Ils pourſuivent la nuit ſous la céleſte voûte,
Et portés ſur deux chars de lumière éclatans,

De l'empire du jour prolongent les inſtans.

Mais la terre en reçoit un don plus cher encore.
Quand de leurs feux amis l'Olympe ſe décore,
L'homme, que la douleur traînoit vers le tombeau,
Voit de ſes jours mourans ranimer le flambeau :
Son ſang ſe renouvelle ; & ſon ame ravie
Bénit le mois des fleurs qui le rend à la vie.

Je l'ai goûté jadis le bonheur d'échapper
Aux horreurs de la Mort : ſa faulx m'alloit frapper ;
C'étoit, il m'en ſouvient, aux jours de mon bel âge.
Impatient de voir renaître le feuillage,
Et ſix mois à regret d'Aiguevive exilé,
J'y volois, par l'Amour & Zéphyr rappellé.
La fièvre tout-à-coup dans mes veines s'allume ;
De ſes feux inégaux la fièvre me conſume.
Aux enfans de Chiron mes larmes ont recours ;
Ils ne m'offroient, hélas ! qu'un ſtérile ſecours.
Je vis la tombe ouverte, & d'horreur l'ame atteinte,
Je m'écriai, pouſſant une voix preſqu'éteinte :
« O mort, ſuſpends tes coups ! ô mort, éloigne-toi !

» Je ſuis encor ſi jeune : en eſt-ce fait de moi ?
» Ne reverrai-je plus mon Père, mon Amante !
» Si tu fermois du moins ma paupière mourante,
» O toi, jeune Beauté, pour qui j'aimai le jour ! ....
» Ah ! mon dernier ſoupir eſt un ſoupir d'amour. »
A ces mots, détournant mes yeux de la lumière,
Je ſens un lourd ſommeil tomber ſur ma paupière ;
Je m'endors : & mes ſœurs & mon père éperdus
Se diſoient : il s'endort pour ne s'éveiller plus.

Ce même jour pourtant adoucit leurs allarmes.
Le mal, loin de mon lit qu'avoient trempé leurs larmes,
Fuit avec le ſommeil : dans mon corps épuiſé,
Mon ſang plus calme enfin coule moins embrâſé ;
Et la troiſième nuit d'un doux repos ſuivie,
Des portes du tombeau je remonte à la vie.

Combien je fus heureux ! Ciel ! avec quel tranſport,
Du naufrage échappé je rentrai dans le port !
Quel charme de ſentir ranimer tout ſon être !
Je crus qu'avec mes ſens mon cœur venoit de naître.
Tout me parut nouveau : le ſoleil à mes yeux

N'avoit jamais brillé ſi pur, ſi radieux.
Mon père; il me ſembloit plus ſenſible & plus tendre:
Mon ami; j'aimois plus à le voir, à l'entendre:
Et l'aſyle champêtre, où m'accueillit l'Amour,
Pour moi, d'un long Printems, ne fit qu'un heureux jour.

C'EST alors que j'appris à mieux voir la campagne.
C'eſt alors qu'appuyé ſur ma belle compagne,
Je connus, je goûtai tout ce que les oiſeaux,
Les bois touffus, coupés par de limpides eaux,
Les grottes, les gazons, le parfum des prairies
Inſpirent aux Amans de douces rêveries.
Je dois à ces plaiſirs ſi purs & ſi touchans
Mon génie, amoureux du théâtre des champs,
La ſenſibilité, que nourrit la retraite:
En me faiſant plus tendre, ils m'ont créé Poëte.

GOUTS chers à ma jeuneſſe, ah! renaiſſez en moi,
Renaiſſez; je me livre à votre douce loi:
Préſidez à mes vers, que la grace y reſpire.
Flore m'appelle encor dans ſon riant empire.
J'y rentre; & ce boſquet, à mon œil enchanté,

Sourit dans tout l'éclat de ſa jeune beauté.
Il n'étale à mes yeux ni marbre, ni dorure:
La ſeule négligence ajoute à ſa parure.

Sous les murs d'un Palais, ſans doute j'aime à voir
Un faſte, qui des Rois atteſte le pouvoir;
Des Héros figurés, de pompeuſes arcades,
Des Tritons, dont la bouche enfante des caſcades;
Neptune aux Aquilons parlant en Souverain,
Et menaçant les flots de ſon trident d'airain;
Des rivages du Nil le Cheval amphibie;
Les monſtres rugiſſans de Barca, de Nubie,
L'un ſur l'autre acharnés: près d'eux, Pſyché, Vénus,
Déployant au Soleil leurs attraits demi-nuds;
Enfin ce long amas, cette foule immortelle
De chef-d'œuvres, éclos de l'art de Praxitèle.
Digne ornement du trône, ils peuvent décorer
Ce Verſaille, où mon œil ne veut rien qu'admirer.
Mais ici, dans ce Temple ouvert à la Nature,
Frais dédale, où mes yeux doivent à l'aventure
Errer pour mieux jouir; où la ſimplicité
Me doit faire oublier l'orgueil de la Cité,

Verrai-je ſans ennui la froide ſymétrie
Prolonger une route, où rien ne ſe varie;
Borner le libre eſſor de ces jeunes ormeaux,
Qui cherchent à s'épandre en immenſes rameaux;
L'If épaiſſir en mur ſa funèbre verdure,
Le Buis parmi les fleurs ſerpenter en bordure;
Le verre ſur leur tige en priſon s'arrondir,
Et le ſable au gazon défendre de verdir?

Non, non; de ce jardin ſéverement bannie,
La régularité n'en fait point l'harmonie.
Tout naît comme au hazard en ce fertile enclos:
Une ſource en fuyant l'abreuve de ſes flots,
Creuſe un riant vivier, s'échappe, & plus rapide
Embraſſe un Tertre verd de ſa zone limpide.
Du milieu de cette iſle, un berceau toujours frais
Monte, ſe courbe en voûte, & s'embellit ſans frais
De touffes d'Aubépine & de Lilas ſauvage,
Qui, courant en feſtons, pendent ſur le rivage.
Plus loin, ce même enclos ſe transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris ſoin de ranger
Les arbuſtes nombreux, que Pomone raſſemble:

Autour d'eux, je vois naître & s'élever enſemble
Et des plantes ſans gloire & de brillantes fleurs.

Un amoureux Zéphyr en nourrit les couleurs.
L'Iris de la Tamiſe échappe au ſein de l'herbe,
Et brille ſans orgueil aux piés du Lys ſuperbe;
Mais, par l'Impériale à ſon tour dominé,
Devant elle, en ſujet, le Lys tremble incliné.
L'Œillet au large front, la pleine Renoncule,
Le Bleuet, qui bravant l'ardente Canicule,
Emaillera les champs de la blonde Cérès,
Le Chèvre-feuille, ami de l'ombre des forêts,
Le Sureau, le Lilas, l'épaiſſe Giroflée,
L'Eglantier, orgueilleux de ſa fleur étoilée,
De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici, le frais Muguet ſe marie aux Paſtours.
Là, du Jaſmin doré la précoce famille
Brille avec le Roſier à travers la Charmille.

Plus loin, quelle autre fleur ai-je vu s'embellir?
Sa modeſte beauté m'invite à la cueillir:
J'approche; elle me fuit. Dieux! quel eſt ce preſtige?

Je

Je cherchois une fleur ; je ne vois qu'une tige.
Interdit & confus, je m'éloigne à regret ;
Et la fleur raſſurée à l'inſtant reparoît.
Ah ! je te reconnois, ô tendre Senſitive !
Seule, parmi les fleurs, devant l'Homme craintive,
Sans doute il te ſouvient que mortelle autrefois,
De ta jeune pudeur on méconnut la voix.

Elle adoroit Iphis ; Iphis brûloit pour elle.
Cependant, vertueuſe autant qu'elle étoit belle,
La Nymphe demandoit que l'Hyménée un jour,
Aux piés de ſon autel, conſacrât leur amour.
Quatre Soleils encor, ce jour alloit paroître.
L'innocente Beauté, dans un réduit champêtre,
Soupiroit, ſolitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'apperçoit & la ſuit ;
Il approche avec crainte ; & verſant quelques larmes,
Il veut hâter l'inſtant, où maître de ſes charmes,
L'Hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
Elle réſiſte : Iphis embraſſe ſes genoux,
Et bientôt du reſpect paſſant juſqu'à l'audace,
Inſulte à la pudeur qui lui demande grâce ;

Il oppoſe la force aux refus redoublés.
La Nymphe vers le Ciel levant ſes yeux troublés :
« Dieux d'Hymen & d'Amour, prenez ſoin de ma gloire ;
» A mon perfide Amant arrachez la victoire ;
» Hâtez-vous, détruiſez mes funeſtes appas,
» Dieux vengeurs ! Contre lui j'invoque le trépas. »

Elle dit : & ſoudain ſes appas ſe flétriſſent ;
Et ſon front & ſes doigts de feuilles ſe hériſſent.
Au lieu des vêtemens, dont ſon corps eſt couvert,
Sur ſon ſein, qui décroît, s'étend un rézeau verd,
Et ſes piés, du Zéphyr quinze ans rivaux agiles,
En racine allongés, demeurent immobiles.
Enfin, c'eſt une fleur ; mais conſervant toujours
Le profond ſouvenir de ſes triſtes amours,
Elle craint d'éprouver une inſulte nouvelle,
Et de tout Homme encor fuit la main criminelle.

Ne dois-je toutefois célébrer que l'eſſaim
Des fleurs, dont cet enclos a diapré ſon ſein !
Prés, bocages, forêts, vallons, roches ſauvages,
Fontaines & ruiſſeaux ſur leurs moites rivages,

Tous les lieux, visités des Zéphyrs inconstans,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printems.
Ce Dieu n'a plus enfin de beautés à répandre;
Tout brille : oui, c'en est fait, Amour ! tu peux descendre.

C'est pour te recevoir que la Terre a repris
Sa robe verdoyante & ses atours fleuris;
Que sans vagues, sans bruit, la Mer dort applanie;
Que le Chantre des airs redouble d'harmonie;
Que l'Homme est plus agile, & qu'un frais incarnat,
Du teint de chaque Belle, a ranimé l'éclat.

L'Amour vole; il a pris son effor vers la Terre.
Depuis l'oiseau, qui plane au foyer du tonnerre,
Jusqu'aux monstres errans sous les flots orageux,
Tout reconnoît l'Amour; tout brûle de ses feux.

Dans un gras pâturage, il dessèche, il consume
Le Coursier inondé d'une bouillante écume,
Le livre tout entier aux fureurs des desirs.
De ses larges nazeaux, qu'il présente aux Zéphyrs,

L'animal, arrêté ſur les monts de la Thrace,
De ſon épouſe errante interroge la trace.
Ses eſprits vagabonds l'ont à peine frappé,
Il part; il franchit tout, fleuve, mont eſcarpé,
Précipice, torrent, déſert; rien ne l'arrête:
Il arrive, il triomphe, & fier de ſa conquête,
Les yeux étincelans, repoſe à ſes côtés.

RIVAUX meuglans d'amour, les Taureaux indomptés
S'appellent au combat; cependant qu'une Hélène,
Prix d'une lutte horrible, erre en paix ſur la plaine.
Leur queue à coups preſſés aiguillonne leur flanc.
Ils s'atteignent; leurs fronts ſe heurtent, & le ſang
De leurs corps déchirés coule à longs flots ſur l'herbe.
L'un d'eux enfin l'emporte, & conquérant ſuperbe,
Voit ſon rival, brûlé d'inutiles deſirs,
Lui laiſſer en fuyant un champ libre aux plaiſirs.

TELS le Chêne robuſte & le Hêtre fragile,
Quand l'Auſter ſur les bois tombe d'un vol agile,
Mêlent avec fracas leurs rameaux ébranlés.
L'air retentit au loin de leurs chocs redoublés;

Le Hêtre cède enfin ; ſa feuille eſt arrachée ;
De ſes tronçons épars la forêt eſt jonchée ;
Tandis que plus altier, le Chêne faſtueux
Se relève, & déploie un front majeſtueux.

L'Amour pénètre encor de ſa féconde haleine
Le peuple, que des eaux nourrit l'immenſe plaine.
Le Poiſſon, qui pendant autour du lit des Mers,
S'ouvre, & deux fois le jour reçoit les flots amers ;
Qui ſur un roc mouſſeux, ſa demeure chérie,
Tel que les végétaux vivant ſans induſtrie,
Réunit toutefois le double ſentiment
Et d'épouſe & d'époux, & d'amante & d'amant,
Entrouvrant aujourd'hui l'écaille qui l'enferme,
De ſa poſtérité laiſſe échapper le germe.
Ce germe, au gré des vents promené ſur les flots,
Ou s'attache aux rochers diſperſés ſous les eaux,
Ou, porté quelquefois vers l'indien rivage,
Monte juſqu'aux rameaux du Manglier ſauvage.
Là, dès que la nuit ſombre & le Père du jour,
Une fois dans les airs ont regné tour-à-tour,
L'écaille, autour de lui, naît & ſe développe,

Se double, s'arrondit, & déjà l'enveloppe;
Là, juſques au retour de la verte ſaiſon,
Le ſtupide animal croît avec ſa priſon.
Oh! combien le Nocher admire cette plage!
Comme il reſte ſurpris, lorſqu'au riant feuillage
D'un arbre, où mille Oiſeaux gazouillent des chanſons,
Son œil voit ſuſpendus des fruits & des poiſſons!

Envain mille rochers d'une éternelle glace,
Des ondes du Spitzberg hériſſent la ſurface,
L'affreux Léviathan, de ſon antre profond
S'élance; & les briſant de ſon énorme front,
Il ſe replonge au ſein de l'humide campagne.
Sa mugiſſante voix appelle ſa compagne:
Elle accourt. A travers les glaçons écartés,
Ils montent, ſur leur croupe agilement portés;
Et le corps dégouttant de flots d'écume noire,
Ils s'uniſſent, preſſés de leur vaſte nageoire.

Cependant, aſſervis à de plus douces loix,
Les Oiſeaux réveillés ſe cherchent dans les bois.
Les innocens deſirs, la volupté tranquille

Rend leur voix plus touchante & leur vol plus agile.
Peu ſenſible, ou s'armant d'une feinte rigueur,
Si d'un air froid, l'Amante accueille ſa langueur,
L'Amant plus empreſſé voltige à côté d'elle;
Il ſe plaint, s'attendrit, la frappe d'un coup d'aîle,
L'enflamme par dégrés au feu de ſes deſirs,
La careſſe en vainqueur, & chante ſes plaiſirs.

L'Homme, l'Homme ſur-tout à l'Amour eſt ſenſible.
Eh! quel Sage aujourd'hui peut ſe croire invincible,
Lorſque par tous les ſens le Dieu parle à nos cœurs?
Un air pur, un beau ciel, de ſuaves odeurs,
La voix du Roſſignol. l'éclat de la campagne,
Tout dit qu'il faut à l'Homme une tendre compagne.
Contemplez ce Neſtor qui touche à ſon tombeau:
Sur lui, l'Amour encor agite ſon flambeau,
Ranime un peu ſa force, & charmant ſa vieilleſſe,
Lui rappelle les jours de ſa verte jeuneſſe.

Ainsi, quand le Démon qui préſide aux Hyvers,
Ordonne aux noirs frimats d'attriſter l'Univers;
Lorſque d'un voile épais la Terre eſt ombragée,

Jaloux de conſoler la Nature affligée,
Le Soleil, quelquefois triomphant des brouillards,
De tous ſes feux armé, rayonne à nos regards,
Et pour nous arracher à nos froides demeures,
Du Printems, qui n'eſt plus, nous rappelle les heures.

L'Hymen, quoique ſouvent offenſé par l'Amour,
De ſon frère aujourd'hui béniſſant le retour,
Réveille des époux la tendreſſe première.
Que fait Alcidamon le ſoir dans ſa chaumière?
Des tableaux, par le jour à ſon œil préſentés,
Il parle à ſa Roſine aſſiſe à ſes côtés.
Il a vu des Oiſeaux la pourſuite amoureuſe,
La Perdrix careſſée & la Colombe heureuſe;
Sur ſa brillante épouſe avec lui navigeant,
Le Cygne, déployer ſon plumage d'argent;
Le folâtre Pinçon, la timide Fauvette,
Brûler des mêmes feux dont brûloit l'Alouette:
Ce récit dans leur cœur rajeunit les deſirs;
Et l'Hymen déridé les ramène aux plaiſirs.

Ce bel Adoleſcent, qui n'aime point encore,

Vaguement

Vaguement inquiet, ſe lève avec l'Aurore :
Il jette ſur lui-même un regard curieux.
« Eſt-ce un ſonge, dit-il, qui faſcine mes yeux ?
» De quel voile nouveau m'ombrage la Nature ? »
Entre mille penſers il flotte à l'avanture ;
Il ne ſoupçonne point que l'âge créateur,
Dans ſon corps, a mûri l'eſprit générateur,
Qui doit le reproduire en un autre lui-même,
Et qu'il eſt tems enfin qu'il s'enflamme & qu'il aime.
D'un bonheur inconnu le beſoin le pourſuit.
Il ſort, marche au hazard ; & quand le jour s'enfuit,
Quand, ſous de verds boſquets, le ſoir retrouve enſemble
Les Nymphes, les Beautés que la Cité raſſemble,
Là, comme par inſtinct, entre l'Adoleſcent.
Il dévore des yeux cet eſſaim floriſſant,
Ces magiques appas que le jardin recèle :
Il friſſonne, il rougit ; ſon regard étincelle.
Son cœur, pour s'affermir, tente de vains efforts.
Veut-il parler ? ſa voix s'exhale en ſons plus forts.

Dans le raviſſement où ſon ame eſt perdue,
Il part, lorſque la nuit, ſur nos toits deſcendue,

Vient avec le ſommeil aſſoupir les travaux.
Mais à peine ſon œil en boit les doux pavots,
Un ſonge bienfaiſant, ſur un lit de feuillage,
Lui préſente une Nymphe au matin du bel âge.
L'innocente pudeur de ſes feux l'embellit.
L'Adoleſcent plus tendre & ſe trouble & pâlit;
Il s'éloigne par crainte, & l'Amour le ramène,
L'Amour, qui l'enflammant d'une audace ſoudaine,
Le précipite au ſein de la jeune Beauté,
Et l'éveille bientôt ivre de volupté.

QUEL changement, ô Dieux, ſuit l'ivreſſe où ſe plonge
Ce jeune-homme, à l'enfance enlevé par un ſonge!
C'eſt un être nouveau, dont le cœur affamé
Sent l'inquiet beſoin d'aimer & d'être aimé,
Qui ſe livre en aveugle au penchant qui l'entraîne,
Et ſans choix, court s'offrir à la premiére chaîne.

C'EST un eſclave enfin, mais un Eſclave heureux,
Qui jure par le Ciel de mourir dans ſes nœuds,
Qui, de douces erreurs repaiſſant ſon ivreſſe,
En Idole, en Vénus transforme ſa Maîtreſſe,

Qui ne voit, qui ne ſent que l'objet adoré,
Qui tout entier ſe voue à ſon culte ſacré,
Ne reconnoît pour loi, pour volonté ſuprême,
Qu'un ſouhait, un regard, un mot de ce qu'il aime,
Et par excès d'amour quelquefois ſans deſir,
Sent humecter ſes yeux de larmes de plaiſir.

SOUFFRE-T-IL les tourmens attachés à l'abſence?
Dans ſon cœur plus épris, l'image qu'il encenſe
Reſpire, le pourſuit, aſſiège ſon ſommeil,
L'attend, & le ſaiſit à l'inſtant du réveil.
Il prononce cent fois, cent fois il croit entendre
De ſa Divinité le nom ſi doux, ſi tendre.
La foule l'importune : à ſes plaiſirs bruyans
Il s'arrache, il s'enfonce aux boſquets verdoyans.
Là, couché ſur les fleurs, près d'une eau fugitive,
Exhalant en ſoupirs ſa voix demi-plaintive,
Il éveille en pleurant l'écho qu'il attendrit.
Heureux de ſa bleſſure, il l'aime; il la nourrit.
Impatient enfin de languir loin des charmes,
Que rappellent toujours ſes ſanglots & ſes larmes,
Il ſe lève; & s'il faut, la nuit, pour tant d'appas,

Sur les mers, à la nage, affronter le trépas,
Déjà, nouveau Léandre, il s'élance dans l'onde.
Sur lui, d'un pôle à l'autre, en vain la foudre gronde,
En vain contre les rocs mugit le flot briſé ;
Il défie à la fois & ce Ciel embraſé,
Et ces bruyans écueils, & la vague écumante.
Il aborde ; il s'élance aux pieds de ſon Amante,
Et preſſé dans ſes bras juſqu'au réveil du jour,
Les yeux demi-fermés, il boit un long amour.

REMARQUES

SUR

LE TROISIEME CHANT.

MAI.

ON a vu dans les Notes du premier Chant que l'année romaine, avant Romulus, commençoit au Solſtice d'Eté. Le mois de MAI, étant donc alors le dernier du Calendrier, fut juſtement appellé: MAJOR ou MAÏOR, comme prononçoient les Latins, c'eſt-à-dire, L'ANCIEN, le DERNIER. De-là vint encore l'uſage qui le conſacroit aux Vieillards, appellés MAIORES, & l'idée qui attachoit des malheurs à tout mariage contracté dans ce mois de décrépitude. Cette opinion jetta des racines ſi profondes, qu'elle produiſit enfin la Loi qui défendoit de ſe marier en ce moment de l'année. C'eſt de Plutarque que nous avons appris le motif ſuperſtitieux de cette défenſe.

ON a vu de même que la Conſtellation, ſous laquelle le Soleil arrive en ce mois, & qui eſt formée de dix-huit étoiles, au lieu du nom de CHEVREAUX qu'elle porta d'abord, prit dans la ſuite celui de GÉMEAUX, c'eſt-à-dire, qu'elle fut conſacrée aux deux Frères Caſtor & Pollux:

> Couple de Déïtés bizarre,
> Tantôt citoyen du Ténare,
> Et tantôt habitant des Cieux. (J. B. ROUSSEAU.)

M. de Gebelin, après avoir remarqué que leur Fête ſe célébroit au mois de Mai, le dernier de l'année ancienne, aſſure qu'ils étoient l'emblême des deux Soleils qui ſe partagent l'année, du Soleil d'hyver, foible & éteint; du Soleil d'été, brillant & plein de force. A cette explication vraiſemblable au premier coup d'œil, M. Bailly objecte dans les Remarques manuſcrites, dont j'ai déja parlé, que cette diſtinction de deux Soleils, l'un éteint & l'autre plein de force, ne s'eſt jamais trouvée dans l'année des Peuples qui vivoient ſous les beaux climats de l'Aſie & de la Grèce. Elle n'exiſte réellement que ſous le Pôle; c'eſt-là, que la nuit & le jour ſe partagent véritablement l'année; c'eſt-là, qu'ils peuvent être repréſentés par Caſtor & Pollux, qui vivent chacun pendant ſix Mois, & paſſent alternativement des Cieux aux Enfers.

MAIS laiſſons ces premiers tems, dont les ténèbres ſemblent s'augmenter à proportion des efforts qu'on tente pour les éclaircir, & jettons un coup d'œil ſur les uſages rians que le retour du mois de Mai ramène dans toute l'Europe. Les Grecs modernes, le premier jour de ce mois, couronnent de fleurs leurs portes, & celles des perſonnes qu'ils aiment. Les jeunes-gens vont chanter & ſe promener la nuit devant la porte de leurs Belles, pour les attirer à la fenêtre. Le Peuple de Rome a conſervé le très-ancien uſage d'aller en foule, le premier de Mai, célébrer auprès de la fontaine d'Egérie, des fêtes champêtres, ſans doute en mémoire de l'antique Nymphe, des Muſes, des Roſſignols & des Amans tendres ou inſpirés qui s'y ſont raſſemblés en tout tems (*). La Jeuneſſe Angloiſe célèbre avec une attention particulière ce premier jour du mois de Mai; & ces Fêtes, vantées par leurs Poëtes, reſſemblent aſſez aux Veillées de la Fête de Vénus, ſi connues chez les Anciens (**).

(*) Voyage Littéraire de la Grèce, par M. Guys.
(**) Idée de la Poëſie Angloiſe, Tom. VIII.

En Eſpagne, on pare une jeune Fille d'une robe blanche & de rubans : on la couronne de feuillage & de fleurs : ſes Compagnes la promènent dans les rues, la placent enſuite ſur un trône, & demandent aux paſſans de l'argent pour la MAÏA. Cet uſage, dont les Romains accompagnoient la Fête de Flore, & qu'ils avoient reçu des Grecs, ſubſiſte encore en Languedoc, tel qu'il eſt en Eſpagne ; du moins, l'ai-je vu dans mon enfance très-fidelement ſuivi à Montpellier. Dans la plupart des provinces de la France, chaque Village plante un MAY devant la porte de ſon Seigneur. On ſait qu'à Paris les Clercs de la Bazoche dreſſent tous les ans, dans la grande cour du Palais, un arbre qu'ils ont droit de choiſir dans la Forêt de Villers-Cotrets. Enfin, dans tous les Villages & preſque dans toutes les Villes de la Picardie, on voit une eſpèce d'Ordre, dont les Membres ſont appellés : LES CHEVALIERS DE L'ARC. Ils ont un Grand-Maître qui juge des différends ſurvenus entr'eux. M. L. C. D. B. l'eſt à préſent en ſa qualité d'Abbé de St. Médard. Ils s'aſſemblent tous les ans le prémier Dimanche de Mai pour TIRER L'OISEAU. Cet uſage eſt un reſte des Jeux dont Virgile a embelli le cinquieme Livre de l'Enéide. Le deſir d'imiter les beautés de ce grand Poëte m'avoit déterminé autrefois à crayonner le tableau de ce ſpectacle. C'étoit par cette peinture que s'ouvroit ce Troiſième Chant.

Du Mois, cher à Vénus, la courſe eſt terminée.
Son frère, glorieux du ſceptre de l'Année,
Sur le trône des airs s'aſſied en conquérant.
Déjà, par le tribut d'un nuage odorant,
Qui s'exhale des fleurs, quand la naiſſante Aurore
Epure & rafraîchit les airs qu'elle colore,
La terre rend hommage à ce triomphateur,
Et, pleine de ſes dons, bénit ſon bienfaiteur.
Son règne a dans les champs ramené l'allegreſſe.

Sur les rives de l'Oiſe, une verte jeuneſſe
Aujourd'hui ſe rallie : elle apprête des jeux,
Où ſera proclamé Roi d'un peuple nombreux
Celui, de qui la flèche étendra ſur l'Arène
La colombe, attachée à la cime d'un frêne,
De deux jeunes Beautés l'induſtrieuſe main,
Pour le front du vainqueur, a treſſé le jaſmin.
Elles ont dépoſé cette agreſte couronne
Au pié du frêne altier que le peuple environne.

Mais le ſignal bruyant, donné par le tambour,
Range les ſpectateurs dans les champs d'alentour.
Le cirque reſte libre aux amans de la gloire.
Les noms de vingt mortels jaloux de la victoire,
Inſcrits ſur des billets, ſont confiés au ſort.
Un vaſe les reçoit ; & le premier qui ſort,
C'eſt le tien, bel Almon ! Toi, de qui le jeune âge,
De ton Père vieilli conſole le veuvage ;
Toi, qu'on voit aujourd'hui, pour la première fois,
Deſcendu dans l'Arène, & paré du carquois,
Riche & nouveau préſent d'une épouſe adorée,
Auſſi-tôt il fait choix d'une flèche dorée,
La place ſur ſon arc, viſe & pouſſe à l'Oiſeau :
Zéphire emporte au loin l'inutile roſeau.
Lauſus, après Almon, vers le frêne s'avance,
Il tire ; mais ſon arc trahit ſon eſpérance :
La corde frémiſſante a rompu dans ſa main.
Le jeune-homme indigné voit approcher Silvain,

Que

Que le ſort au combat appelle le troiſième :
Silvain, jeune chaſſeur, qui de Diane même
Jadis par ſon adreſſe eût mérité l'amour,
Dans l'épaiſſeur des bois, ſur les monts d'alentour,
Mille fois a percé d'un trait sûr & rapide
Le ſanglier glouton & le loup intrépide.
Thémire, ſon Amante, accourue à ces jeux,
Flattant ſon noble orgueil d'un regard amoureux,
Du geſte & de la voix lui promet la victoire.
Soudain il tend ſon arc, inſtrument de ſa gloire,
Lui confie une flèche & la guide des yeux ;
D'un bras nerveux pouſſé, le trait ambitieux
Fend les airs en ſifflant, & frappe la colombe,
Qui de ſang dégoûtante au pié du frêne tombe.

Alors, proclamé Roi du peuple des hameaux,
Silvain eſt couronné par ſes jaloux rivaux.
Les accords redoublés, que le tambour enfante,
Annoncent aux échos ſa marche triomphante.
Il vole à la Beauté qui règne ſur ſon cœur,
Lui remet ſon carquois, ſes traits, ſon arc vainqueur,
Et plaçant ſur le front de ſa jeune maîtreſſe
Les fleurs, dont elle a vu couronner ſon adreſſe :
« Que Thémire, dit-il, à qui ſeule je doi
» Ce triomphe champêtre & le titre de Roi,
» Que Thémire à nos jeux commande en Souveraine ;
» Les plaiſirs accourront à la voix de leur Reine :
» Qui peut mieux que Thémire ici les rallier ? »

Il dit : le Couple-Roi s'avance le premier
Vers les lieux, qu'on deſtine aux jeux de Therpſicore ;
Vainqueur de cent Hyvers, un ormeau les décore :
Sur la terre en cadence ils impriment leurs pas,
S'enlacent avec grace ou balancent leurs bras, &c.

P. 139. Mais l'art a-t-il jamais égalé la nature ?

TOUTES les ſcènes que nous préſente le mois de Mai, lorſqu'il n'eſt ni froid ni pluvieux, ſe reſſemblent ſi bien par un caractère de douceur, qu'il eſt preſqu'impoſſible à la Poéſie d'imiter la Nature, ſans tomber dans la monotonie. Rien de fort, de majeſtueux, de triſte, ou de terrible : tout eſt riant. Ce ſont des traits délicats qui échappent au pinceau. La grace eſt bien plus difficile à repréſenter que la force. Conſultez les Peintres : ils vous diront qu'Hélène leur coute plus à peindre qu'Achille. D'ailleurs, il eſt des ſujets où l'imagination du Lecteur devance toujours l'expreſſion du Poëte ; en les nommant, on a tout dit. Ainſi, au ſeul titre du Mois de MAI, chacun s'eſt fait de cette époque de l'année un tableau compoſé de tout ce qu'il connoît de plus aimable. Enfin les plus minces Verſificateurs nous ont parlé ſi ſouvent d'oiſeaux, de verdure, de fleurs, de ruiſſeaux, de zéphyrs, &c. qu'il n'eſt guères poſſible de rajeunir ces images. Le célèbre POPE l'avoit déjà remarqué.

Leurs vers vuides de ſens, montés au même ton,
Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vain ſon.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits ſublimes :
Mêmes expreſſions, & toujours mêmes rimes.
Partout où vous voyez couler de clairs ruiſſeaux,
Il faut vous préparer au doux chant des oiſeaux.
On apperçoit toujours une jeune bergère

Aſſiſe mollement ſur la tendre fougere.
Entendez-vous les eaux murmurer & frémir?
Vous n'êtes pas en vain menacé de dormir.
Et pour finir des vers dont la rime eſt uſée,
Vient un je ne ſais quoi, qu'ils appellent penſée,
Un rien embarraſſé dans un tiſſu de mots,
Un certain feu follet qui contente les ſots.

C'EST d'après ces différentes conſidérations que j'ai redoublé d'efforts dans ce Troiſième Chant; je l'ai travaillé avec plus de ſoin que tous les autres, & cependant je crains bien encore qu'on ne m'applique les vers que je viens de citer.

P. 141. Agreſte labyrinthe, où ma voix amoureuſe
A ſoupiré jadis mes plaiſirs, mes tourmens.

D'OU vient ce charme ſecret qui nous attache aux lieux, où nous allions confier à la ſolitude les peines de notre amour? L'état le plus accablant pour notre ame eſt celui d'un parfait repos. Elle a beſoin d'être remuée pour être heureuſe; & la préſence de ces lieux produit dumoins cet effet ſur elle. Le ſouvenir de ce qu'on a ſenti éveille en nous un reſte de ſentiment. J'ai connu un homme qui trois ans après avoir perdu ſa femme, ne ſe couchoit jamais qu'il n'eut viſité auparavant la chambre où elle étoit morte. Il avoit contracté le beſoin d'y pleurer; & lorſque des hommes, qui ne concevoient point ce qu'ils appelloient une folie, lui en faiſoient des reproches, il leur répondoit: JE SENS QUE JE VIS ENCORE, CAR JE PLEURE.

P. 141. Quand frappé tout à coup d'une éclatante voix, &c.

COMPAREZ la force de la voix du Roſſignol avec la pe-

titeſſe de ſon corps ; & vous admirerez comment un oiſeau, qui ne pèſe qu'une once, ſe fait entendre à une ſi grande diſtance. Etudiez ſon chant, lorſqu'il en déploie toute l'étendue ; & votre oreille diſtinguera qu'il le commence & le finit par ſeize tons différens, qu'il mêle encore avec la plus grande juſteſſe de notes intermédiaires. Conſiderez enfin ſon plumage, auſſi modeſte que ſa voix eſt brillante ; & vous aurez une nouvelle preuve que plus la Nature a travaillé la voix des oiſeaux, plus elle a négligé leur parure ; comme elle a répandu les plus riches couleurs ſur ceux à qui elle a refuſé les graces du chant.

P. 141. Hélas ! il ne ſait point que ſes chants de victoire
Avancent à la fois, & préſagent ſa mort.

Le mois de Mai eſt le tems où la voix du Roſſignol a le plus de mélodie. Inſpiré par l'amour, il chante ſans diſtinction du jour ni de la nuit, au point qu'il s'épuiſe ſouvent, & perd la vie. Dans les pays, où ces oiſeaux ſont communs, on en trouve un grand nombre de morts vers la fin de Mai.

P. 142. Peuple artiſan du miel, tes jeunes colonies
Que la néceſſité de la ruche a bannie, &c.

Semblables à ces peuplades de Goths & de Vandales, qui trop reſſerrées dans leur pays natal, deſcendirent du nord au midi de l'Europe, les jeunes Abeilles, quittent leur ruche, où une trop grande population fait regner une chaleur étouffante, & vont former ailleurs un nouvel établiſſement. Le tems de leur ſortie n'eſt pas le même pour tous les climats. Dans nos provinces méridionales, où les chaleurs ſont plus hâtives, les ruches jettent leurs eſſaims dès le mois d'Avril. Dans les environs de Paris, elles n'eſſaiment guères que depuis la mi-Mai juſques vers la fin de Juin. C'eſt alors qu'il faut, pour ainſi dire, les garder

à vue, ſi l'on ne veut pas perdre ces nouvelles peuplades. Rien n'eſt plus incertain que l'heure de leur émigration ; cependant il eſt quelques ſignes qui la préſagent, comme l'attroupement des faux-bourdons & des ouvrières au-devant de la ruche, par pelotons ; le bourdonnement plus fort qui s'entend dans la ruche après le coucher du Soleil ; mais ſur-tout la ceſſation du travail pour le plus grand nombre ; enfin quand le moment du départ eſt arrivé, moment que précède ordinairement un grand ſilence, la jeune Reine ſort la première. Quelquefois ſon peuple, qui n'eſt pas encore accoutumé à lui obéir, paroît indocile à ce premier ſignal ; mais elle agite alors plus vivement ſes aîles, comme ſi elle entroit en colère ; & la déſobéiſſance ceſſe à l'inſtant. Dans un clin d'œil, la colonie s'eſt envolée.

P. 143. Des bords du Ximois, tel Francus autrefois, &c.

La folle prétention de ſortir d'une origine reculée a été commune aux Nations, comme aux particuliers. Nos vieilles Chroniques nous font deſcendre d'une Colonie échappée à l'embraſement de Troie, ſous la conduite de Francus ou Francion, fils d'Hector. C'eſt ſur ce fondement fabuleux que Ronſard avoit bâti la Franciade. Les Poëtes profitent de tout.

P. 143. L'eſſaim, tremblant au bruit dont le tambour le frappe, &c.

Je dis ce que l'on fait, & non pas ce qu'on doit faire. Je ſais que le charivari des poëles, des tambours, des chaudrons avec leſquels les gens de la campagne ont coutume de pourſuivre les eſſaims, lorſqu'ils s'échappent, ne les engage point à s'arrêter, comme s'ils craignoient un orage ; quelque bruit qu'on faſſe auprès d'une Abeille occupée à pomper le ſuc des fleurs, on ne la diſtrait point de ſon ouvrage ; encore moins la force-t-on à rentrer dans la ruche.

P. 143. Hâtez-vous, accourez vers ces enfans du Ciel, &c.

LES Anciens donnoient aux Abeilles une origine céleſte. COLUMÈLE les appelle: SOLE GENITAS ET JOVIS NUTRICES. Le miel lui-même avoit la même origine. PLINE, en ſon onzième Livre, Ch. XII, l'appelle: CŒLI SUDOREM, SIDERUM SALIVAM, AERIS SUCCUM. Virgile avant lui avoit adopté le même ſentiment dans ce vers, qui commence le Quatrième Livre des Géorgiques:

Protinus aërii mellis cæleſtia dona
Exſequar.

P. 143. Dans les flancs d'un panier, parfumé de méliſſe, &c.

IL s'agit dans ce vers de la Méliſſe des Jardins, la ſeule donc l'odeur qui approche de celle du Citron, ſoit agréable aux Abeilles. Il y a long-tems qu'on l'emploie à cet uſage. Virgile diſoit aux Romains:

. . . . . Hûc tu juſſos aſperge ſapores
Trita meliſphilla.

CEPENDANT tout autre parfum eſt indifférent, pourvu qu'il ne ſoit pas trop exalté. Les Abeilles, attirées à ſa douceur, ſe fixent ſans peine dans le panier qui les a reçues. Souvent, dès le jour même, elles ſe remettent au travail, mais ſans une grande activité: il leur faut pour cela des preuves certaines de la fécondité de leur Reine. Auſſi-tôt qu'elles en ſont aſſurées, rien n'égale leur ardeur à l'ouvrage; elle tient du prodige. L'eſpace de vingt-quatre heures leur ſuffit quelquefois pour former des rayons de vingt pouces de long ſur huit de large. Il faut ſe ſouvenir qu'un eſſaim eſt ordinairement compoſé d'environ trente mille ouvrières.

P. 144. Eh ! qui ſait mieux que lui faire aimer ce qu'il chante ?

AUCUN Poëte, à mon avis, n'a eu au même dégré que Virgile ce talent d'intéreſſer. J'éprouve, en liſant certains morceaux de ſes Eglogues & de ſes Géorgiques, un attendriſſement qui ne ſe manifeſte point, il eſt vrai, par des larmes, mais qui peut-être en eſt plus doux, parce qu'il me fait tomber comme dans une rêverie amoureuſe. Lucrèce avoit plus que lui de cette profondeur de génie qui donne beaucoup à penſer ; Horace, de cette philoſophie pratique qui rend tous les jours de notre vie également heureux ; mais ni l'un ni l'autre ne pénètre l'ame de cette ſenſibilité du moment, qui reſſemble aux émotions de l'amour. Les deux premiers ont vanté le bonheur de la vie champêtre ; mais il me ſemble toujours que ce ſentiment eſt en eux le fruit de la réflexion. Dans Virgile, c'eſt un mouvement involontaire de ſon ame, une eſpèce d'inſtinct, le cri de la Nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier.

P. 144. Où que ſur le Taigête égarée en deſirs, &c.

LE Taigête étoit une montagne voiſine de Sparte, où des jeunes filles, toutes nues, exécutoient enſemble ces danſes ſi célébres, ordonnées par LYCURGUE, & qu'on lui a tant reprochées, comme un outrage fait à la pudeur. Mais on a répondu à ces Cenſeurs : LES FILLES DE SPARTE N'ÉTOIENT POINT NUES ; L'HONNÊTETÉ PUBLIQUE LES COUVROIT.

P. 144. Eſt-il un ſeul mortel, dont l'ame ne ſe plaiſe
A ſuivre le Vieillard des rives du Galeſe ?

LE tableau des occupations de ce Vieillard forme l'épiſode le plus intéreſſant qui ſoit dans le Poëme des Géorgiques, après celui d'Ariſtée. Le TASSE l'avoit en vue certainement, lorſqu'il peignoit la tendre HERMINIE retirée parmi des Bergers. Liſez ce

morceau dans le Cinquième Livre de la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, & vous conviendrez que le Poëte Italien, eſt de tous les Imitateurs de Virgile, le ſeul qui ſoutienne la comparaiſon avec le Poëte Latin, ſi même il ne l'emporte pas ſur lui.

LE Galèſe, appellé GALEZO par les Italiens, a ſa ſource près d'Oria, & ſon embouchure dans le golfe de Tarente.

P. 145. J'irai, j'en fais le vœu, j'irai vers ce tombeau,
Où ta Muſe en pleurant éteignit ſon flambeau.

NAPLES n'a point dans tous ſes environs de monument plus vénérable que celui dont la tradition populaire a fait le Tombeau du Prince des Poëtes Latins, & que tous les Voyageurs ſe font un devoir de viſiter; tant il eſt vrai que la cendre d'un homme de génie n'a que faire d'un Temple, pour s'attirer la Religion de la poſtérité. Ce n'eſt point qu'il ſoit prouvé que les reſtes de Virgile aient été dépoſés dans ce monument. L'opinion contraire eſt bien plus vraiſemblable; mais le Tombeau par lui-même mérite d'être obſervé. On reconnoît dans ſes reſtes la forme des Tombeaux anciens. C'eſt un édifice d'environ vingt piés d'élévation, que ſoutiennent des arcades à jour dont les maſſifs furent autrefois décorés de colonnes.

RIEN de plus pittoreſque d'ailleurs que ſa ſituation. On arrive par un chemin pavé à ces ruines placées au-deſſus de la Grotte du Pauſilippe, à mi-côte du flanc oriental de la montagne de ce nom. De-là, l'œil découvre une partie de la ville de Naples, ſes deux baies, ſon port & le Mont-Véſuve. Le Laurier, dont la coupole de cet édifice eſt entièrement couronnée, & que le hazard, dit-on, a fait naître, eſt un prodige que les Poëtes Napolitains célèbrent à l'envi l'un de l'autre. Selon M. GROSLEY, cet arbuſte n'a de nourriture que celle que cherchent ſes racines dans les jointures des pierres. Tous les voyageurs en arrachent

des

des branches ; & cependant ce Laurier de Virgile toujours vigoureux, toujours renaiſſant, ſe perpétue & répare ſes pertes journalières. Il n'avoit, dans le ſeizième ſiècle, qu'une tige unique qui occupoit le milieu de la coupole. Vers le commencement du dix-ſeptième, un Sapin de la partie collatérale de la montagne, renverſé par le vent, donna de ſa cime ſur cette tige qu'il étouffa. La Nature ſemble avoir voulu réparer cet accident, en marcotant elle-même ces racines comprimées, qui ſe ſont étendues ſur toute la ſurface de la coupole. Enfin les Italiens prétendent que la maiſon de Virgile étoit à côté de ce Tombeau ; « & je ne ſerois pas ſurpris, dit M. GUYS, que Virgile, pendant ſon ſéjour à Naples, eût choiſi cet endroit pour s'y loger, vû l'agrément de la ſituation & de tous les objets d'alentour, dont les riantes images ont paſſé dans ſes vers. C'eſt en voyant les troupeaux errans ſur les montagnes voiſines, qu'il a fait dire à ſon Berger :

Non ego vos poſthâc viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

PÉNÉTRÉS d'un juſte ſouvenir & d'admiration pour ce divin Poëte, nous avons jetté des fleurs ſur ſa tombe, en nous rappellant quelques-uns de ſes beaux vers ; mais au lieu de l'Epitaphe barbare qu'on a gravée ſur le marbre, en mauvais latin, pour indiquer ce monument, nous aurions voulu ſeulement y graver les vers mis à la tête de l'Enéide : ILLE EGO QUI QUONDAM, &c. ces quatre vers, que tout le monde ſait ou doit ſavoir,

Suffiſent à ſa tombe & l'honorent aſſez. »

P. 145. Ils nagent en tumulte, & le criſtal humide
Epure les habits de la race timide.

QUAND le tems de tondre les troupeaux eſt arrivé, ce que

la température de la France ne nous permet point de faire avant le mois de Mai ; le premier ſoin qu'il faut prendre eſt celui de les baigner dans une eau courante : toute autre gâteroit leur laine au lieu de l'épurer.

La France, pendant ſix cens ans, a fourni à l'Europe les plus belles laines ; auſſi le moment de la tonte étoit une grande fête pour les propriétaires des troupeaux. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'en Angleterre, & ſur-tout en Eſpagne que l'on fête ce jour. On ſait quels grands profits ce dernier Royaume tire du commerce des laines. Les troupeaux ſont la première richeſſe des Seigneurs Eſpagnols. Pluſieurs d'entr'eux poſsèdent juſqu'à ſoixante mille Brebis. Ils en confient le ſoin à un premier Berger qui en a d'autres ſous lui. A l'exemple des anciens Patriarches, ces mêmes Seigneurs ſe font un plaiſir d'aſſiſter avec leurs enfans & leurs amis à la tonte des troupeaux. Les Rois d'Eſpagne en étoient autrefois les propriétaires, & c'étoit pour en régler la manutention, qu'ils avoient créé un Tribunal, ſous le nom de Conseil du grand-Troupeau-Royal.

P. 146. Se dreſſe, & ſecouant ſon épaiſſe toiſon ;
D'une onde jailliſſante arroſe le gazon.

Imité de ces vers de Virgile. Géor. Lib. iv.

Cum Proteus conſueta petens è fluctibus antra
Ibat : eum vaſti circum gens humida ponti
Exſultans, rorem latè diſpergit amarum.

P. 146. Cette toiſon, pour vous incommode parure,

Dans les climats, où règne une chaleur exceſſive, comme au Sénégal, en Guinée, les Moutons, au lieu d'une laine qui les épuiſeroit de ſueur, ne ſont revêtus que d'un poil médiocrement

long & assez rare. On seroit tenté de croire que la Nature leur a choisi exprès cette légère enveloppe, parce qu'elle a prévu combien la laine leur seroit incommode. Mais gardons-nous de prêter nos petites combinaisons à la Nature. Dans les mêmes contrées, où les Brebis ont du poil au lieu de laine, l'Homme a de la laine au lieu de poil.

P. 147. Son sang se renouvelle, & son ame ravie
Bénit le mois des fleurs qui le rend à la vie.

Aussi la Grèce, au retour du Printems, honoroit-elle Esculape d'un culte particulier. la Fête du Dieu de la Santé ne pouvoit être mieux placée. C'étoit à Epidaure qu'elle avoit le plus d'éclat; on l'y appelloit LES GRANDES ASCLÉPIES, & PLATON nous apprend qu'on y disputoit des Prix de Poésie, de Chant & de Musique. (HISTOIRE RELIGIEUSE DU CALENDRIER).

P. 149. La sensibilité que nourrit la retraite :

J'AVOUE que je suis encore à concevoir comment on a pu conseiller aux Gens-de-Lettres de se répandre dans le monde. Les avantages, qu'on leur fait espérer de ce genre de vie, me paroissent bien chimériques. Le goût, dit-on, s'épure dans la Société, le jugement se perfectionne, l'esprit s'accoutume à saisir ces nuances fines & délicates, qui séparent les beautés véritables de celles qu'enfante une imagination abandonnée à elle-même; enfin le style (car il est aujourd'hui l'éternel sujet des observations de nos Aristarques), le style s'y enrichit de ces tournures faciles, de ces expressions nobles & élégantes qui sont comme la langue naturelle des hommes du grand monde.

POUR moi, je ne connois que deux classes de Littérateurs, à qui il soit utile de fréquenter la Société; ce sont les Romanciers, & les Poëtes qui courent la carrière du Théâtre. Tous les autres perdent

dans ce commerce ; ils y mettent beaucoup, & n'en rapportent rien. Eh ! comment veut-on que le nombre des grandes idées s'augmente dans des Cercles, où preſque perſonne ne penſe faute d'idées ; que le jugement devienne plus ſolide au milieu de la frivolité ; que le goût s'épure, quand chaque jour en fait adopter un nouveau, qui ne reſſemble à celui qu'il remplace que par ſa bizarrerie ? C'eſt dans la retraite que naiſſent les grandes conceptions. C'eſt-là ſur-tout que chaque génie conſerve ſon caractère d'originalité ; car la Nature ne fait rien de ſemblable : & cependant nos Poëtes ſe reſſemblent preſque tous dans leurs beautés comme dans leurs défauts. La Société a donc effacé ces traits diſtinctifs dont ils furent marqués en naiſſant : nous avons donc bien mérité ce mot d'un Etranger : QUI A VU SIX FRANÇAIS, LES A TOUS VUS. Mais ce qu'on perd ſur-tout dans le monde, c'eſt la ſenſibilité, qui fait peut-être tout le génie des grands Poëtes. Elle s'évapore, pour ainſi dire, au milieu de la diſſipation. On s'accoutume à voir tout d'un œil indifférent ; & cette froideur de l'ame, paſſant dans les Ouvrages, les prive de ce ton qui eût fait leur plus grand charme, & qui auroit adouci la ſévérité même de la Critique armée contre les défauts. Que les Gens-de-Lettres, au contraire, vivent plus ſouvent avec eux-mêmes ; que dans le ſilence de la retraite, ils creuſent au fond de leur ame, & ils trouveront une foule de beautés neuves & touchantes : PECTUS EST QUOD DISERTUM FACIT.

P. 149. En me faiſant plus tendre, ils m'ont créé Poëte.

IL eſt peu d'hommes, dont l'éducation ait été cultivée, qui n'ayent d'abord eſſayé de tourner quelques vers. L'imagination, vivement émue de la nouveauté des objets qui la frappent, cherche naturellement à les peindre ; c'eſt un beſoin pour elle de répandre au dehors ſes jouiſſances, comme c'en eſt un, pour un cœur amoureux, d'épancher ſon bonheur dans le ſein de l'Amitié. Les parens s'effrayent de ce goût, & le contrarient. Ils ne ſavent

point qu'en le tyrannisant, ils l'irritent, & que tel enfant, dont leurs remontrances obstinées ont fait pour toute sa vie un méchant versificateur, revenu bien-tôt à lui-même, n'eût remporté de son premier amour pour les vers qu'une connoissance plus approfondie de sa langue, & le talent de présenter ses pensées sous une forme plus heureuse. Car la Poésie procure du moins cet avantage à ceux qui l'ont exercée: la gêne de la mesure & de la rime, forçant l'esprit à se replier en tout sens, fait passer sous la plume les diverses formes dont le style peut revêtir une pensée. Ce fut, dit-on, en construisant de méchans vers, que CICÉRON apprit à cadencer la prose éloquente qui fit tomber des mains de CÉSAR l'arrêt de mort porté contre LIGARIUS, & sauva Rome des fureurs de CATILINA. Ici les exemples s'offrent en foule. Platon tenta long-tems de devenir le rival d'Homère; & lorsque le désespoir d'atteindre à cette gloire l'eût rejetté vers la Philosophie, il orna du moins celle-ci de ce coloris d'imagination, dont il étoit redevable à ses études poétiques. Notre BOSSUET lui-même, qui n'avoit pas une haute estime pour la Poésie, ne prenoit jamais la plume, dit-on, qu'après avoir lu quelques pages d'Homère. Sa prose, qu'on me pardonne cette comparaison, étoit une cire qu'il amollissoit au feu de la Poésie, pour la rendre plus facile à recevoir les nobles images qu'il y vouloit imprimer.

D'AILLEURS, la première éducation de l'Homme doit être celle des sens; & c'est aux sens que parle la Poésie. Aussi les Anciens, plus sages que nous dans l'institution de l'enfance, confioient-ils aux Poëtes le soin de la former. Si LES VERS, comme a dit M. de Voltaire, SONT LA MUSIQUE DE L'AME, peut-on douter qu'ils ne tiennent lieu de ces instrumens, aux sons desquels le père de Montaigne le faisoit éveiller tous les jours, pour le rendre plus docile aux leçons qu'il lui destinoit; imitant en cela les anciens Perses, qui, chaque matin

par un concert harmonieux, diſpoſoient leur Souverain aux pénibles travaux de la Royauté.

OBSERVEZ, en effet, nos jeunes gens au ſortir du Collège : je ne parle pas de ceux dont la méchanceté précoce a eſſayé ſur un Maître & ſur des Condiſciples le fiel qu'ils ſont condamnés à répandre toute leur vie ; de pareils caractères ne s'adouciſſent point au charme des vers ; les vers leur ſervent de poignard. Je parle de ceux qui, nés avec quelque ſenſibilité, cherchent à l'épancher dans des eſſais poëtiques. Qu'ont-ils retenu de la lecture de Virgile & d'Horace ? Le tableau de la vie champêtre ; les douces images d'une nature riante. C'eſt-là que leur imagination habite ſans ceſſe ; elle ſe plaît au bord des ruiſſeaux, dans les forêts, ſur l'émail des prairies, &c. &c. Enfin, ce qui prouve peut-être que les premiers Poëtes furent des Bergers, c'eſt que nos jeunes-gens ſe font Bergers pour devenir Poëtes.

P. 150. Sous les murs d'un Palais, ſans doute j'aime à voir
Un faſte, qui des Rois atteſte le pouvoir.

IL a paru depuis quelques années des Ouvrages excellens ſur la manière d'embellir la nature champêtre. MM. WATELET MOREL & GERARDIN ont fait part au Public de leurs idées en ce genre, fruits de leur expérience. Leurs procédés ne ſe reſſemblent guères ; mais un point dans lequel ils ſe réuniſſent tous les trois, c'eſt qu'ils faut laiſſer ſubſiſter les combinaiſons ſymétriques, ainſi que les bronzes & les marbres, dans les places publiques, & dans les jardins qui dépendent des Palais. On conçoit, en effet, que ces lieux exigent de grandes décorations. Ce n'eſt point là qu'on s'attend à trouver l'aimable ſimplicité de la Nature. Ces lieux ſont faits pour raſſembler des hommes qui viennent s'y diſputer à qui étalera davantage & d'orgueil & de luxe,

P. 150. Des rivages du Nil le Cheval amphibie ;

C'EST dans le Nil & les autres rivières de l'Afrique que ſe trouve l'Hippopotame ; rarement le voit-on dans celles de l'Aſie, & plus rarement encore dans les eaux de la mer. Il a quelque reſſemblance avec le Bœuf ; mais il eſt porté ſur des jambes plus courtes : quant à la grandeur, il peut prendre le pas après l'Eléphant & le Rhinoceros. Ses machoires ſont armées de quatre défenſes, avec leſquelles il détache les racines des arbres qui lui ſervent de nourriture. Il eſt obligé, comme le Crocodile & la Baleine, d'élever de tems en tems ſa tête au deſſus des eaux, pour reſpirer. Il hennit d'une manière peu différente du Cheval, mais avec une ſi grande force qu'on l'entend diſtinctement d'un quart de lieue. C'eſt ſans doute au ſon de ſa voix qu'il doit le nom de Cheval de rivière.

P. 151. Non, non : de ce ſéjour ſévèrement bannie,
La régularité n'en fait point l'harmonie.

ON nous accuſe, nous François, d'éviter un excès pour tomber dans un autre. Il faut donc prendre garde, en banniſſant des jardins la ſymétrie, de ne pas y introduire le déſordre. J'ai vu, non loin de Paris, un de ces jardins qu'on appelle à l'Angloiſe, où, pour me ſervir du mot d'une femme, ON A MIS LA NATURE EN MASCARADE. C'eſt un filet d'eau qu'on appelle rivière ; & la Seine coule aux piés de ce jardin. C'eſt un petit pont, dont les parapets ſont formés de bois de Cerfs ; & le beau pont de Neuilly n'eſt qu'à deux ou trois lieues. Ce ſont quelques tombereaux de terre entaſſés en guiſe de montagne ; & l'on arrive de Paris à ce colifichet par une montagne véritable, dont l'intérieur préſente de vaſtes excavations, aſſez ſemblables aux Catacombes de Rome. C'eſt enfin un maigre gazon parſemé de quelques arbuſtes ; &, à cent toiſes de diſtance, s'élève une des plus belles forêts du Royaume. Il faut

avouer que ſi ces prétendus embelliſſemens ont englouti des ſommes conſidérables, il n'eſt pas poſſible d'entaſſer à grands frais plus de ridicules dans un étroit eſpace. Que ſi l'on veut voir comment le goût peut préſider à l'embelliſſement d'un payſage, qu'on viſite le MOULIN-JOLI & ARMENONVILLE. C'eſt-là que, comme dans une charmante Idylle, tout eſt aimable & naturel, parce que tout y eſt à ſa place. Mais il en eſt des Ordonnateurs des Jardins, comme des Poëtes : PAUCI QUOS ÆQUUS AMAVIT JUPITER.

P. 152. L'Iris de la Tamiſe échappe au ſein de l'herbe,
Et brille ſans orgueil aux piés du Lys ſuperbe; &c.

PARMI les Iris, appellées plus communément FLAMBES, les unes fleuriſſent au mois d'Avril, les autres au mois de Mai. La plus belle eſt l'Iris de Perſe, IRIS SUSIANA; mais elle eſt aſſez rare. Celle d'Angleterre en approche beaucoup par la variété. Toutes les Iris ſont compoſées de neuf feuilles qui s'élèvent de trois en trois rangs, & qui ſervent à diſtinguer les eſpèces de cette fleur.

IL y a deux ſortes de Lys qui fleuriſſent au mois de Mai: Le Lys-Narciſſe & le Lys-Pomponium. La couleur du premier eſt aurore foncée, & les feuilles de ſa fleur ſe retournent en crochets. Le ſecond porte des feuilles blanches en bouquets, ſans odeur & en forme de calice. On voit qu'on peut le diſtinguer ſans peine du Lys blanc, que tout le monde connoît, & qui ne fleurit que vers la fin de Juin.

L'IMPÉRIALE pouſſe une ſeule tige de deux ou trois piés de hauteur, groſſe & creuſe comme un roſeau, & d'une couleur violette. Du haut de cette tige, pendent cinq cloches couleur de feu, diſpoſées en paraſol : elles ſont ſurmontées d'une touffe

de

de feuilles qui reſſemble aſſez à la houpe d'un bonnet quarré. Je ne connois point de fleur auſſi majeſtueuſe, ni qui mérite autant le beau nom qu'elle porte.

P. 152. L'Eglantier, orgueilleux de ſa fleur étoilée.

La fleur de l'Eglantier, ou Roſier-Sauvage, eſt formée de cinq feuilles, comme on repréſente les étoiles avec cinq rayons.

P. 152. Là, du Jaſmin doré la précoce famille,

C'est le Jaſmin-Jonquille, ainſi nommé, parce que ſa fleur a l'odeur & la couleur de la Jonquille. Ce bel arbriſſeau eſt de tous les Jaſmins le premier qui fleurit.

P. 153. Ah! je te reconnois, ô tendre Senſitive.

Si les Anciens euſſent connu la Senſitive, ils n'auroient pas manqué sûrement de faire de cette plante ce qu'ils ont fait du Roſeau, du Laurier, de l'Anémone, &c. Et l'ingénieux Ovide auroit ajouté cette fiction à celles qui font le ſujet de ſon plus bel ouvrage. En effet, la Senſitive appelle la métamorphoſe: témoin le nom que les Sauvages même lui ont donné. Ceux du Sénégal l'appellent; GUÉRAKIAO, c'eſt-à-dire, BON JOUR, parce que, diſent-ils, lorſqu'on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline auſſi-tôt ſes feuilles pour ſouhaiter un bon jour, & témoigner qu'elle eſt ſenſible à la politeſſe qu'on lui fait.

Cependant je ſuis obligé de prévenir que je bleſſe la vérité, en diſant que la fleur ſe replie & fuit ſous le doigt qui la touche. Ce mouvement de plication n'appartient qu'à ſes feuilles. C'eſt-là, pour ainſi dire, qu'eſt le ſiége de ſon ſentiment; & s'il faut être vrai juſques à la fin, diſons encore qu'on

parvient, avec un peu d'adreſſe, à couper un de ſes rameaux, ſans que les feuilles ſe replient.

Je ne ſais ſi la fiction que j'ai imaginée ſera jugée aſſez heureuſe, pour mériter qu'on me pardonne de n'être pas auſſi exact qu'un Botaniſte.

P. 155. Dans un gras pâturage, il deſsèche, il conſume
Le Courſier inondé d'une bouillante écume,

Ceux qui n'ont vu les amours du Cheval que dans un haras, où l'on maîtriſe ſa fougue & ſon énergie, ceux-là ſont bien loin de ſe former une image de la fierté de cet animal, lorſqu'il eſt abandonné à la Nature. Il eſt vrai que ce ſpectacle eſt rare en Europe, parce qu'elle ne nourrit plus de Chevaux ſauvages. On ne peut en être témoin que par haſard, lorſqu'un de ces animaux, échappé de l'étable, a rencontré une Cavale dans les campagnes. Les Habitans de l'Iſle de Saint-Domingue ſont preſque aujourd'hui le ſeul Peuple à qui ce ſpectacle ſoit familier. On ſait que lors de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols tranſportèrent dans cette Iſle des Chevaux, qui manquoient au Nouveau-Monde. Rendus à la Nature dans ce climat, ils s'y ſont multipliés à tel point qu'on les trouve dans les forêts raſſemblés en troupes nombreuſes. Dans le tems de leur amour, qui dure environ trois Mois, on les voit tels que mes vers les repréſentent. J'ai tâché de réunir dans cette peinture les traits épars, qu'on trouve dans Virgile touchant ce ſuperbe animal, la plus noble conquête que l'Homme ait jamais faite, dit M. de Buffon.

P. 157. Le Poiſſon, qui pendant autour du lit des Mers, &c.

L'Huître, l'un des animaux les plus imparfaits qui ſoient dans la Nature, eſt regardée avec aſſez de vraiſemblance comme hermaphrodite, puiſque malgré l'impoſſibilité de s'unir à une

autre, elle ſe reproduit par le frai qu'elle jette tous les ans au mois de Mai. Ce frai eſt une ſubſtance laiteuſe, où le microſcope a découvert une infinité d'œufs, & dans ces œufs de petites Huîtres toutes formées, qui au bout de vingt-quatre heures ſont déjà couvertes d'écailles. Il paroît encore que l'effuſion de cette ſubſtance productive épuiſe conſidérablement les Huîtres, car depuis ce tems juſques vers le mois d'Août, elles ſont d'une maigreur extrême.

P. 157. Monte juſqu'aux rameaux du Manglier ſauvage.

Le Manglier eſt un arbre qui croît naturellement ſous la Zone Torride, au bord des rivières, où l'eau de la Mer remonte deux fois par jour. Les relations de l'Amérique ne lui donnent qu'environ vingt-cinq piés de hauteur; celles de l'Afrique lui en accordent juſqu'à cinquante : mais les unes & les autres s'accordent ſur la manière ſingulière dont cet arbre croît & ſe perpétue. De ſes branches les plus baſſes, tombent des paquets de racines en filamens, qui s'approchent du fond de l'eau, & pénètrent dans la Terre. Elles y croiſſent, s'y durciſſent, & reſſemblent alors à autant d'arcades de cinq ou ſix piés de hauteur deſtinées à ſupporter le corps de l'arbre. Elles deviennent arbre à leur tour, & ainſi toujours ſucceſſivement; en ſorte qu'un ſeul tronc a ſuffi quelquefois pour former une forêt entière. Le frai des Huîtres, que les vents & la marée pouſſent vers le rivage, s'attache aux rameaux du Manglier. Tous les jours, on y fait ſans peine une abondante récolte de ce poiſſon. Il ſuffit de couper la branche où il adhère. Une ſeule en porte quelquefois plus de deux cents, & ſi elle a pluſieurs rameaux, elle fait un bouquet d'Huîtres, qui forme une charge trop peſante pour un ſeul homme.

P. 158. Des ondes du Spitzberg hériſſe la ſurface,

C'est, ſous des glaçons flottans, qui ont quelquefois une lieue

de tour & cent cinquante piés de profondeur dans l'Océan, qu'habite, vers le Spitzberg & le Groenland, l'eſpèce la plus monſtrueuſe des Baleines. Ces énormes cétacées, qui n'ont preſque rien de commun avec les véritables poiſſons que de vivre comme eux dans la Mer, ſe dreſſent perpendiculairement ſur leur queue dans le moment de leurs amours, la tête hors de l'eau, s'embraſſent étroitement avec leurs nageoires, comme avec des bras, ſe prodiguent toutes les careſſes de la paſſion la plus affectueuſe, & reſtent une demi-heure, & quelquefois une heure entière dans le raviſſement de ces douces étreintes.

Le noir eſt la couleur ordinaire des Baleines; mais les unes ſont d'un noir luiſant comme le velours, les autres d'un noir de charbon.

Le nom de Léviathan leur a été donné par les anciens Orientaux. Celui même de Baleine, qui ſignifie : Seigneur des Poissons, nous eſt venu de la Langue Syriaque; & il faut avouer que leur taille, leur force, & ſur-tout leur voracité leur ont bien mérité ce titre. On a vu des Baleines qui avoient juſqu'à deux cents piés de longueur.

L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture néceſſaire à de tels monſtres. «La végétation de mille Sapins coûte moins à la Nature que l'entretien d'une ſeule Baleine. Horrebow aſſure, dans ſa Relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cents Morues, beaucoup d'Oiſeaux aquatiques, & une proviſion de Harengs de pluſieurs tonnes. L'eſpèce de ces monſtres paroît aujourd'hui fort diminuée & meme dégénérée. Ceux qu'on pêche vers le Spitzberg, le Groenland & la Zemble ne reſſemblent plus en grandeur ni en nombre à ceux que les Hollandois & les Anglois y harponèrent d'abord. On

préſume qu'à force d'être inquiétés depuis le 77e. juſqu'au 79e. dégré de latitude, ils ſe ſont retirés vers le Pôle, d'où on les verra deſcendre, lorſque leur race ſe ſera renouvellée, & que le défaut de ſubſiſtance les forcera de chercher une ſtation plus ſpacieuſe.» (RECHERCHES SUR LES AMÉRICAINS.)

P. 158. Cependant aſſervis à de plus douces loix,
Les Oiſeaux réveillés ſe cherchent dans les bois.

POUR peu qu'on ait habité la campagne au Printems, on doit avoir remarqué que c'eſt la ſaiſon de l'amour pour le plus grand nombre des Oiſeaux, qu'ils ont tous un chant particulier pour exprimer ce ſentiment, & que les femelles dans chaque eſpèce paroiſſent donner la préférence aux mâles dont la voix a le plus de charme.

OBSERVEZ-LES encore de plus près, & vous verrez dans leurs amours « des caprices, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter les paſſions par les obſtacles. A l'inſtant où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme, deux Pigeons dans l'heureux tems de leurs premières amours..... La blanche Colombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle-même, auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il ſe retire, on le pourſuit; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile Coquette. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas mieux; & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images. »

CE tableau, tracé de la main d'un grand Maître, M. Jean-Jacques Rouſſeau, convient à preſque tous les volatilles, ſans

en excepter même ceux que leur voracité rend féroces & dégoûtans, tels que les Corbeaux. Ces derniers, ſelon M. DE MONT-BELLIARD, ſavent exprimer l'amour, comme la Tourterelle, par des careſſes graduées, & ſemblent connoître les nuances des préludes & la volupté des détails. Le mâle commence toujours par une eſpèce de chant d'amour; enſuite on les voit approcher leurs becs, ſe careſſer & ſe baiſer.

P. 159. Ranime un peu ſa force, & charmant ſa vieilleſſe, &c.

LE bon Montaigne le penſoit & le diſoit avec ſa naïveté ordinaire. « L'amour me rendroit la vigilance, la ſobriété, la grâce, le ſoin de ma perſonne raſſureroit ma contenance à ce que les grimaces de la vieilleſſe, ces grimaces difformes & pitoyables, ne vinſſent à la corrompre, me remettroit aux études ſain & ſage, par où je me puſſe rendre plus eſtimé & plus aimé: ôtant à mon eſprit le déſeſpoir de ſoi.... me divertiroit de mille penſées ennuyeuſes, de mille chagrins mélancoliques..... réchaufferoit au moins en ſonge ce ſang que Nature abandonne, ſoutiendroit le menton & allongeroit un peu l'allégreſſe de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers ſa ruine. » (ESSAIS, Liv 3, Chap. 15.)

P. 160. Ce bel Adoleſcent qui n'aime point encore,

C'EST communément au Printems, & ſur-tout dans le mois de Mai, que la puberté ſe déclare dans les enfans, de qui une ſage éducation a écarté tout ce qui peut hâter cet inſtant déciſif. C'eſt encore pendant le ſommeil qu'arrive cette révolution. Un ſonge leur préſente mille objets rians; des eſprits plus rapides courent dans tous leurs membres; la Nature ſe développe; ils s'étoient endormis enfans, ils s'éveillent Hommes.

DU reſte, ce tableau du développement de la puberté eſt

imité du quatrième Livre de Lucrèce. L'époque la plus intéreſſante de la vie humaine devoit auſſi trouver place dans mon ouvrage, conſacré à la peinture des principaux phénomènes de la Nature.

P. 164. Sur lui d'un pôle à l'autre en vain la foudre gronde,
En vain contre le roc mugit le flot briſé, &c.

Nocte natat cœca ferus freta; quem ſuper ingens
Porta tonat cœli, & ſcopulis illiſa reclamant
Æquora. (VIRG. Georgi. Lib. III.)

P. 164. Les yeux demi-fermés, il boit un long amour.

. . . . Longumque bibebat amorem. (VIRG. Lib. IV. Æneid.)

THOMSON a terminé le Chant de ſon Printems par un tableau ſublime des malheurs de l'amour; mais plus cette peinture eſt énergique, plus elle me ſemble détruire l'effet qu'on attend de l'image d'une ſaiſon, où notre ame s'ouvre au bonheur, comme les fleurs aux rayons du Soleil. Tout le Chant en reçoit une teinte ſombre & lugubre; le cœur eſt ſerré à la lecture de ces vers; & lorſqu'on eſpère n'avoir qu'à rendre grâce à la Nature, pour une paſſion à qui nous devons les plus doux momens de notre vie, nous ſommes ſur le point de maudire ſes préſens.

LUCRÈCE de même, après la peinture du développement de la puberté, repréſente l'Amour comme la ſource du malheur des Hommes; il n'en conſeille à ſon élève que le phyſique, prétendant que le moral n'en vaut rien. M. de Buffon a adopté cette opinion de l'Interprète d'EPICURE; il veut que le moral ne ſoit que de la vanité. Je doute que les ames douces & ſenſibles qui, ſans ſoins d'elles-mêmes, s'oublient & ſe perdent dans l'objet de leur

paſſion, puiſſent jamais croire à cette VANITÉ. Demandez-leur ſi le moral les rend malheureuſes; elles vous répondront ce qu'elles ont éprouvé, que les chagrins même qui naiſſent du moral portent avec eux je ne ſais quel charme, parce qu'il eſt plus doux de ſentir des peines que de ne rien ſentir. J'accorderai, ſi l'on veut, que ces délices ne ſont qu'un preſtige de notre imagination. Mais le bonheur qu'elles procurent n'en eſt pas moins une réalité. N'a pas qui veut des illuſions, diſoit la célèbre Marquiſe DU CHATELET; & l'homme le plus heureux eſt celui qui en a davantage.

LES

C.P. Marillier. 1780 N.^e Ponce sculp.

Ici de la Vertu c'eſt la pompe paiſible.

Ch. II.

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

JUIN,

CHANT QUATRIEME.

Oh ! qui m'applanira ces formidables roches,
Qui de l'Etna fumant hériſſent les approches,
Ces gouffres, ſoupiraux des gouffres de Pluton,
Où mourut Empédocle & que franchit Platon !

Debout ſur ces hauteurs, où l'Homme en paix mépriſe
La foudre, qui ſous lui roule, gronde & ſe briſe ;
D'où la Sicile, au loin ſur trois fronts s'étendant,
Oppoſe un triple écueil à l'abyme grondant ;
D'où l'œil embraſſe enfin les ſables de Carthage,
La Grèce & ſes deux mers, Rome & ſon héritage,
Je veux voir le Soleil de ſa couche ſortir,
De ſa brillante armure en Héros ſe vêtir,

Et traînant les Gémeaux à ſon char de victoire,
Monter ſous le Cancer au faîte de ſa gloire.

Un Dieu m'exauce; un Dieu m'emporte vers Enna :
Je vole, je parviens au ſommet de l'Etna.
La nuit, en ce moment, dans les plis de ſes voiles
Se cache, & ſur ſes pas entraînant les étoiles,
Elle fuit devant l'Aube au viſage d'argent,
Que ramène en ce Mois un char plus diligent.
Tout-à-coup les forêts, n'aguère abyme informe,
Qu'enveloppoit la nuit de ſa robe uniforme,
Semblent, ainſi qu'au jour où naquit l'Univers,
Eclore, & s'ombrager de leurs panaches verds.
La ſcène s'aggrandit; la Mer s'étend, s'allonge;
Dans ſon immenſité l'horizon ſe prolonge;
L'Orient va r'ouvrir ſon palais de vermeil,
Il l'ouvre; & tout armé s'élance le Soleil.

Te voilà donc, Guerrier, dont la valeur terraſſe
Les monſtres, qu'en ſon tour le Zodiaque embraſſe,
Infatigable Hercule, enfant du Roi des Dieux,
Qui par Douze Travaux règnes au haut des Cieux!

Te voilà !.... Qu'en ce jour, ô Prince de l'Année,
La Terre, de ton œil par-tout environnée,
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons chante ſon bienfaiteur !
Oh ! tu méritois bien ce pur tribut d'hommages,
Que te paya long-tems la ſageſſe des Mages,
Eux, qui près de l'Hydaſpe, en longs habits de lin,
Attendoient ton réveil, l'encenſoir à la main,
Et ſaluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantoient : «Gloire au Très-Haut ! Sa courſe eſt éternelle».

Qu'il eſt beau ton deſtin ! Préſent à tous les lieux,
Soleil ! tu remplis ſeul l'immenſité des Cieux ;
De l'Aurore au Midi, du Couchant juſqu'à l'Ourſe,
Tu pouſſes tes exploits : rien ne borne ta courſe.
Que dis-je ? Eh ! ton pouvoir eſt bien plus grand encor.
Dieu des airs ! Tu régis l'harmonieux accord
De la céleſte Armée au ſein du vide errante ;
C'eſt toi qui l'y ſuſpends : ta force pénétrante
L'écarte, & tour-à-tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les Corps à t'eſcorter en Roi.
Tu les enrichis tous : mais la Terre jalouſe

Etale tes bienfaits en orgueilleuſe épouſe.
Jardins parés de fleurs & prodigues d'encens,
Humides prés, vêtus de gazons verdiſſans,
Vaſtes forêts, vergers où Pomone reſpire,
Plaines, qui de Cérès forment le riche empire,
Côteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur;
Ta flamme leur départ la vie & la couleur,
Tandis que de leurs flancs, une mort éternelle
Glaceroit, ſans tes feux, la vigueur maternelle.

POUR toi, rien ne ternit ton antique ſplendeur;
Tu ne vieillis jamais: non, Soleil, ton ardeur,
Du Tems qui détruit tout, n'a point ſenti l'atteinte.
Cent trônes renverſés pleurent leur gloire éteinte.
Là, tu vis dans la flamme Ilion s'engloutir;
Ici, gît au tombeau le cadavre de Tyr;
La Rome des Céſars a paſſé comme une ombre;
Les Peuples & les jours s'écouleront ſans nombre:
Toi ſeul, au haut des airs, victorieux du Tems,
Tu contemples en paix ſes débris éclatans.
Tes temples ſont tombés, & le Dieu vit encore.
Ce coloſſe n'eſt plus, qui du fils de l'Aurore,

Ou plutôt de toi-même emblême ingénieux,
Rendoit à ton aſpect des ſons harmonieux :
Mais tu brilles toujours ſur cette iſle ébranlée,
Sur Rhode, où ſe briſa ta Statue écroulée.

Me trompé-je? De Rhode, au fond de ce lointain,
Ne vois-je point d'ici le boulevard hautain?
Oui; c'eſt lui-même : un jour, il deviendra ma proie,
Quand ma Muſe, enfantant une ſeconde Troye,
Y conduira vainqueur ce Peuple Hoſpitalier,
Qui monta dans Solyme au rang de Chevalier.
Que tes rayons alors, Soleil, Dieu de la Lyre,
Juſqu'aux tranſports d'Homère échauffent mon délire.
Grand Aſtre! tu le ſais; j'ai beſoin de tes feux:
Avec eux je m'éteins, je renaîs avec eux.
Ah! tant que roulera le fuſeau de ma vie,
Que ta douce clarté ne me ſoit point ravie!
Puiſſe tourné vers toi mon œil, près du tombeau,
Par un dernier regard ſaluer ton flambeau!

Malheureux, en effet, qui ſent mourir ſa vue,
Et qui doit vivre encor après l'avoir perdue!

Il gémit, il s'écrie : « Une immuable Loi
» Ramène le Soleil, & ce n'eſt plus pour moi !
» Je ne goûterai plus cette volupté pure,
» Que donnoit à mes ſens l'aſpect de la Nature.....
» Adieu riante Aurore, adieu riantes fleurs,
» Où la riche lumière épanche ſes couleurs !
» Adieu bois & ruiſſeaux, adieu verte prairie,
» Dont l'Agneau bondiſſant paiſſoit l'herbe fleurie !
» Les Dieux m'ont envié le bonheur de vous voir.
» Et vous, de qui mon cœur adoroit le pouvoir,
» Belles, je n'irai plus m'égarer ſur vos traces ;
» Pour la dernière fois j'ai contemplé vos grâces,
» Votre ſouris d'amour, ce front brillant d'attraits,
» Où de ſa douce image un Dieu grava les traits.
» Peut-être ſuis-je loin de ces inſtans funèbres,
» Qui doivent m'entraîner au ſéjour des ténèbres,
» Et l'éternelle nuit a commencé pour moi. »

Soleil ! ainſi pleuroit, les bras tendus vers toi,
L'aveugle d'Albion, dont la Muſe ſublime
A peint l'Homme naiſſant & l'infernal abyme.
Pour moi, favoriſé d'un deſtin plus heureux,

Je n'ai qu'à rendre grâce à l'éclat de tes feux.
C'eſt par toi, que je puis du ſommet des montagnes
Embraſſer du regard les beautés des campagnes,
Contempler la Falaiſe, & la ſainte ſplendeur
Des Fêtes, où Tourny couronne la pudeur.

Que ce jour eſt touchant! Qu'il a d'auguſtes charmes!
Comme l'œil attendri s'ouvre à de douces larmes!
Qu'on ne me parle plus de ces ſolemnités,
Du retour de ces jeux que Pindare a chantés:
Ce Cirque d'Olympie, où le Dieu de la Guerre
Formoit ſes nourriſſons à ravager la Terre,
D'un chimérique honneur faſcinoit les humains.
Qu'on ne me parle plus de ces fameux Romains,
Qui, parés d'une pompe & cruelle & frivole,
Triomphateurs ſanglans montoient au Capitole;
La triſte Humanité ſe voiloit devant eux,
Et fuyoit, en pleurant des crimes trop heureux:
Ici, de la Vertu c'eſt la pompe paiſible.

Du fond de la vallée, où, tantôt inviſible,
Tantôt ſe déployant ſous un Ciel découvert,

La Maudre, dans la Seine, à flots tardifs ſe perd,
Le viſage enflammé, l'œil de larmes humide,
Voyez-là s'avancer cette Vierge timide,
Gilbert, qui la première appellée aux honneurs,
Ouvrira de ſon nom les annales des mœurs :
Nom, qui juſqu'à ce jour n'avois eu rien d'illuſtre,
Tu t'ennoblis : mes vers te devront quelque luſtre.

Au front de la colline une Roſe l'attend ;
Elle y monte. Un drapeau, devant elle flottant,
Sur deux files conduit ſix Paſteurs, ſix Bergères.
Des rubans, façonnés en guirlandes légères,
A ſes habits de lin, mêlent leur incarnat.
Auprès d'elle, le Chef de l'agreſte Sénat,
Et le ſage vieillard, qui lui donna la vie,
Marchent : d'un Chœur pieux elle arrive ſuivie.
Et cependant, remiſe au bienfaiſant Seigneur,
Dont la main la conduit au Chapeau de l'Honneur,
Confuſe de ſa gloire, elle a franchi l'enceinte,
Où Dieu voile l'éclat de ſa majeſté ſainte.
Aux marches de l'Autel, ſon front avec reſpect
S'incline ; & tous les cœurs, émus à ſon aſpect,

Attendent

Attendent la prière auguſte & ſolemnelle,
Qui réclame d'un Dieu la bonté paternelle.

Le Pontife s'avance, & dit : « O Tout-Puiſſant,
» Dont l'amour ſe complaît dans un cœur innocent!
» S'il eſt vrai qu'ici bas, la vertu la plus pure
» Soit du ſexe à tes yeux la première parure;
» Quand de fleurs, à regret, tu vois dans les Cités
» Le vice couronner de coupables Beautés,
» Tu dois ſur tes autels voir avec complaiſance
» La Roſe, deſtinée à parer l'innocence.
» Bénis-la par nos mains; & quand de cette fleur
» Le Tems aura terni la fragile couleur,
» Que la Vierge du moins, devant toi proſternée,
» De ſes vertus encor vieilliſſe couronnée ».
Il dit; & le Chapeau, que ſes mains ont béni,
Brille au front de Gilbert attaché par Tourny.

Jeune Vierge, ſortez. Aux portes de ce temple
Montrez-vous. Tout un peuple attend; qu'il vous contemple:
Qu'il aime dans vos traits les traits de la vertu.
En revoyant ce front, de gloire revêtu,

Il ſentira des mœurs le charme, la puiſſance ;
Il ſaura que les mœurs honorent l'indigence.
Eh ! que de cœurs déjà ſont noblement jaloux !
Que d'autres vont briguer le nom de votre époux !
Un jour, ô douce image ! un jour, d'un air aimable,
A vos enfans aſſis autour de votre table,
Vous direz vos honneurs ; vous ferez voir ce prix :
Et votre jeune fille, avec un doux ſouris,
Interrogeant par fois ſa mère qu'elle écoute,
Vous l'envîra ce prix, & l'obtiendra ſans doute.

Mais la chaleur s'irrite, & les prés ſans fraicheur
Appellent au travail le robuſte Faucheur.
Il marche par eſſaim vers l'aimable contrée,
Qui vit le Grand Henri ſoupirer pour d'Eſtrée ;
Champs féconds en herbage, où deux fois tous les ans
La faulx vient moiſſonner les plus riches préſens.
Là, de côteaux fleuris règne une double chaîne,
Qu'ombragent des forêts & de Hêtre & de Chêne :
A leur pié, que jamais n'a battu l'Aquilon,
S'élargit & s'allonge un immenſe vallon.
Errante en vingt canaux, l'Oiſe majeſtueuſe

Y promène à longs plis ſon onde tortueuſe.
Fleuve antique, ornement de ces prés toujours verds,
Où robuſtes vainqueurs des vents & des Hyvers,
Trois Ormeaux, abreuvés de ton onde éternelle,
M'ont prêté quelquefois leur ombre fraternelle,
Je vais près de tes eaux, ſpectateur en deſir,
D'une ſcène champêtre égayer mon loiſir!

Quel grand peuple, aſſemblé dans cette vaſte plaine,
Y brave du Midi la dévorante haleine?
Sous le rapide fil d'une tranchante faulx,
Qui va, revient ſans ceſſe & frappe à coups égaux,
Il fait tomber ſans choix ſur le ſein de Cybèle
Et l'herbe la plus vile & la fleur la plus belle.
Ainſi tombent, ô Mort! ſous ton fer meurtrier,
Le héros magnanime & le lâche guerrier,
Le mortel bienfaiſant & l'ingrat qui l'outrage.

Un ſoin plus doux ſuccède à ce pénible ouvrage.
Mille eſſaims de faneurs s'agitent diſperſés.
L'un étale au Soleil les gazons renverſés;
L'autre armé d'un bâton roule ſur la prairie

L'herbe, que de ſes feux le Soleil a mûrie.
Le viſage bruni par l'excès des chaleurs,
Les Belles du hameau, ſous un chapeau de fleurs,
Un trident à la main, la gorge demi-nue,
De la plaine avec eux parcourent l'étendue;
Des enfans ſur leurs pas traînent de longs rateaux:
Enfin lorſque Veſper tombe ſur les côteaux,
La richeſſe des prés, en meules ramaſſée,
Sur les chars de Cérès monte en ordre entaſſée.
On la traîne au hameau : la foule au même inſtant,
Au ſon du flageolet, l'accompagne en chantant.

La nuit vient; & ſi-tôt que la grange étonnée,
Cache les premiers dons que diſpenſe l'année,
Vers un eſpace libre où s'élève un bucher
Le flageolet encor les preſſant de marcher,
A ce joyeux ſignal ils y volent enſemble.
Près du bucher, la troupe en cercle ſe raſſemble,
Et pour en dévouer la flamme aux Immortels,
Attend l'Homme ſacré qui préſide aux autels.

Il paroît dans l'éclat de ſa parure ſainte,
De ce temple ſans murs parcourt trois fois l'enceinte;

Et tandis que les voix d'un cortège pieux
Font retentir les airs de chants religieux,
Seul, des flancs du bucher il s'approche en ſilence,
D'une torche le frappe ; & la flamme s'élance.
Il s'éloigne : les ris, qu'effrayoit ſon aſpect,
Prennent ſur tous les fronts la place du reſpect.
Sa retraite a donné le ſignal de la danſe :
Un aimable délire en trouble la cadence.
On ſe prend, on ſe quitte, on ſe reprend encor.
Là, l'Amour ne bleſſant qu'avec des flèches d'or
Inſpire à ſes ſujets une audace charmante.
L'un ſoulève en ſes bras la ſvelte Sélimante ;
L'autre vole en paſſant un rapide baiſer,
Que la boudeuſe Iris feignoit de refuſer.
Des Neſtors du Canton, plus loin, s'aſſied un grouppe,
Qui de joie & de vin s'enivre à pleine coupe.
Le feu baiſſe ; & l'enfant, qui n'oſoit approcher,
D'un pié hardi s'enlève & franchit le bucher.

Muse, dis maintenant quelle ſage Contrée,
La première, ordonna cette pompe ſacrée !
Le Peuple ingénieux, qui ſut dans l'Orient

Cacher la vérité ſous un voile riant,
Tous les ans, par les feux d'un bucher ſymbolique,
Rendoit grâce au Soleil, quand ſon char moins oblique,
Du cercle de leurs Mois prêt à finir le tour,
Sur l'Euphrate & l'Indus verſoit le plus long jour.

Eh! qui pouvoit mieux peindre à la race première
Cet Aſtre, prodiguant la flamme & la lumière?
Qui mieux eût figuré ſon trône radieux
Qu'un bucher, dont la cîme alloit chercher les Cieux?
Brûlant, il ramenoit le jour, quand les étoiles,
Cortège de la nuit, illuminent ſes voiles.
O Gange! envain ce culte eſt né dans tes climats;
Il ne t'en ſouvient plus : mais parmi les frimats,
Il vit encor, il vit ſur les rocs du rivage,
Qui forment de Thulé la ceinture ſauvage.
C'eſt-là que le Soleil plus viſible aux mortels,
Par de longs jours ſans nuits, demande des autels.

Sur ces bords, où ſon char, demi-plongé dans l'onde,
Sembloit fuir à regret aux limites du monde;
Où quatre Heures en deuil, ſeules formant ſa cour,

En obliques rayons donnoient un triſte jour,
Le Roi du Feu s'élève, agrandit ſa carrière,
Et du Couchant à peine a touché la barrière,
Que r'ouvrant au Cancer la brûlante ſaiſon,
Viſible, il ſe promène autour de l'horizon.
L'Été n'eſt plus qu'un jour. Loin du bruit des orages,
Le Ciel laiſſe dormir l'Océan ſans naufrages;
La Terre ſe réveille, & prodigue en deux Mois
Les fleurs, les grains, les fruits, tous les dons à la fois.

Tel que le Nautonnier, qu'une trop longue abſence
Ravit à des enfans plongés dans l'indigence,
A des enfans, que l'onde entendoit chaque jour,
De leur père, aux Zéphyrs demander le retour;
Dès qu'à leur yeux en pleurs brille ſon doux viſage,
Il leur rend l'allégreſſe, il étale au rivage
Les biens, dont la fortune a payé ſes travaux;
Et tous, dans l'abondance, ont oublié leurs maux:
Ainſi quand le Soleil y reprend ſon empire,
Dans les champs de l'Hécla tout renaît tout reſpire.

L'Été voit cependant un climat plus heureux,

Sur qui le jour s'épanche en rayons amoureux;
Où la nuit lumineuſe & fraiche de roſée
Donne aux Amans rêveurs la paix de l'Eliſée.
France, voilà les lieux où fleuriſſent tes Lys!
Nos champs, par la Nature & par l'Art embellis,
Forment un beau théâtre, où variant leur ſcène,
La Garonne & la Loire & le Rhône & la Seine
S'épandent, & d'un cours tardif ou diligent,
Sous des forêts d'épïs roulent à flots d'argent.
Ici, ſur nos côteaux, la Vigne triomphante
Se pare avec orgueil des Raiſins qu'elle enfante;
Là, du riche Olivier le fruit pend en bouquets;
Là, de Pommes couverts, nos champs ſont des boſquets.
Sous les mains du travail, par-tout je vois éclore
Les préſens réunis de Vertumne & de Flore:
Le Français a changé ſa Patrie en jardin.

Que l'Inde à nos climats inſulte avec dédain;
Qu'elle vante l'or pur qui coule dans ſes veines,
Le faſte étincellant de ces parures vaines,
Qui d'un Sérail eſclave enflent la vanité:
Eh! que ſert l'opulence, où gémit la Beauté?

Notre

Notre ſort eſt plus doux. En de libres campagnes,
L'Amour voit folâtrer nos riantes compagnes.
Nos marais deſſéchés, nos fleuves contenus,
Nos vaiſſeaux enrichis aux bords les moins connus,
Mille fruits tranſplantés ſur nos rives fécondes,
Tout nous donne à la fois les tréſors des deux Mondes.

Eh! qu'envîroit la France aux climats étrangers?
Elle en a tous les biens & non pas les dangers.
L'Homme errant n'y craint point ces races écumantes
Des Dragons, croupiſſans au ſein des eaux dormantes;
L'impitoyable Tigre, aigri d'un fiel rongeur,
Ne s'enyvre jamais du ſang du Voyageur:
Mais le Cerf innocent, la Chèvre pétulante,
Et le Courſier docile & la Brebis bêlante,
Sous les bois, ſur les prés, dans les plaines épars,
Pour charmer ſon ennui s'offrent de toutes parts.
Il voit du bord des eaux, au ſommet des collines,
Des châteaux, dominans les campagnes voiſines;
Des murs, d'où tonne au loin le bronze protecteur;
Des temples, qui des Cieux atteignent la hauteur;
Par des routes, d'ombrage à grands frais couronnées,

Les Alpes s'uniſſant au front des Pyrenées,
Et contraint par Riquet à partager ſes flots,
Un ſeul fleuve aux deux Mers porter nos Matelots.

Triomphe, heureux Français! c'eſt pour toi qu'Uranie
Agite ſur les Arts le flambeau du génie.
Peuples du Nord, & vous nos ſuperbes rivaux,
Anglois, venez en foule admirer nos travaux!
Nos marbres animés à la race future
Redonnent nos Héros: la noble Architecture
Elève des Palais pour les enfans des Dieux:
La fière Poéſie, en vers mélodieux,
Chante des Elémens l'exiſtence éternelle,
Et du vaſte Univers la marche ſolemnelle.
Les Emules d'Hypparque, aigles audacieux,
D'un vol infatigable ont meſuré les Cieux:
Les Mondes ſont comptés.... Je te ſalue, ô Terre,
Féconde dans la paix, féconde pour la guerre!
Ah! puiſſes-tu goûter, en écoutant mes chants,
Le plaiſir que j'éprouve à célébrer tes champs!

Le tranquille Veſper maintenant y ramène

Ces heures de fraicheur, où ma Muſe promène,
A travers la prairie & les ſillons dorés,
Ses penſers, & ſes pas doucement égarés.
Combien plaît à mes ſens ce Zéphyr qui voltige,
Les ſuaves parfums qu'exhale chaque tige,
Et ce Soleil mourant, dont les obliques feux
Gliſſent ſur la verdure en rézeau lumineux!
Que j'aime à reſpirer l'air pur de ces fontaines,
Où s'agitent ſur moi des ombres incertaines!

Mais que dis-je! en perçant dans ce bois retiré,
D'un cruel ſouvenir mon cœur eſt déchiré:
Je chantois au Printems, ſous ce même feuillage,
Myrthé fidèle alors, & maintenant volage.
Témoins de mon bonheur, ſolitaires Ormeaux,
Que votre douce paix faſſe trêve à mes maux.
Si vous embelliſſiez les jours de mon ivreſſe,
Vous devez aujourd'hui conſoler ma triſteſſe.
Aſſiégé d'importuns, leur dérobant mes pleurs,
J'ai beſoin d'un ami qui plaigne mes douleurs;
Soyez les confidens de mon inquiétude:
L'Amour infortuné cherche la ſolitude.

Oui, trop plein de mes maux & laſſé d'y rêver,
Beau vallon! dans ton ſein je voudrois retrouver
Ce goût des vrais plaiſirs que la Nature donne,
Et qui fuit un Amant que l'eſpoir abandonne.

Mais hélas! j'aime encor, je le ſens; & mes yeux,
Chargés de nouveaux pleurs, en baigneroient ces lieux:
Ici, tout me ramène à mon lâche eſclavage.
Il eſt trop dangereux de revoir ce rivage;
Ah! mes plaintes encor y prouvent mon amour:
Perdons-en la mémoire, & fuyons ce ſéjour.

Je vais ſuivre vos pas, enfans, jeunes Bergères,
Qui cueillez en chantant les Fraiſes bocagères.
Je pénètre avec vous ces fertiles réduits,
Où pendent aux rameaux les prémices des fruits,
En globes tranſparens la Ceriſe vermeille,
La Framboiſe odorante & la fraiche Groſeille,
L'Abricot, dont l'Euphrate enrichit nos climats,
Et la Prune conquiſe aux plaines de Damas,
Et le Melon peſant dont la feuille ſerpente;
Doux fruit, qui dégagé de ſa feuille rampante,

Sur ſa couche exhauſſée aux rayons du Midi,
Etale la groſſeur de ſon ventre arrondi.
Tels ſont les premiers fruits que la Nature enfante,
Alors que pourſuivant ſa marche triomphante,
Le Soleil de ſes feux a rougi le Cancer.
Que ſes feux ſont puiſſans! L'Onde, la Terre & l'Air,
Par eux tout ſe ranime, & par eux tout s'enflamme.

L'Oiseau de Jupiter, aux prunelles de flamme,
Sur l'aride ſommet d'un rocher ſourcilleux
S'arrête, & tout-à-coup d'un vol plus orgueilleux,
Chargé de ſes Aiglons & perdu dans les nues,
Traverſe de l'Ether les routes inconnues;
Il s'approche du Trône, où la flamme à la main,
Des Saiſons & des Mois s'aſſied le Souverain.
Là, tandis que ſous lui roule & gronde l'orage,
De ſa jeune famille éprouvant le courage,
Il veut que l'œil fixé ſur le front du Soleil,
Ils bravent du Midi le brûlant appareil.
Malheur au nourriſſon, dont la foible paupière
Dément ſon origine & refuit la lumière!
Par ſa mère en fureur jetté du haut des airs

Il retombe, écraſé ſur les rochers déſerts.

Dans les ſables mouvans de l'ardente Lybie,
Au fond des antres ſourds, creuſés dans l'Arabie,
La terrible Lionne a placé le berceau,
Où le jour va briller à l'œil du Lionceau.
Il reſpire; & déjà furieuſe, allarmée,
Les yeux étincelans, & la gueule enflammée,
Autour de ſa caverne elle rode à grands pas.
Pour ſon fils, menacé des fers ou du trépas,
Tendre Mère, elle craint le courage & l'adreſſe
Du Chaſſeur, qui l'attend aux pièges qu'il lui dreſſe.

Aux bords du Sénégal, quel monſtrueux Serpent
Etale de ſon corps le volume rampant?
Allongé ſur la Terre, il la couvre. Sa tête
S'ombrage des replis d'une ſanglante crête;
Et d'écume après lui laiſſant un long ſillon,
Sa langue à coups preſſés darde un triple aiguillon.
Sous les traits de ce monſtre informe, horrible, immenſe,
Qu'irritoit du Midi la fougueuſe inclémence,
Véloſe, né Paſteur dans les champs Luſitains,

Et ſon fils Almandès finirent leurs deſtins.
A l'appât des tréſors, qu'un eſpoir chimérique
Promettoit à leurs vœux ſous le Ciel de l'Afrique,
Ils avoient abordé, conduits par les Zéphyrs,
Le rivage lointain ſi cher à leurs deſirs.
Un jour, en un déſert, tous deux à l'aventure
Erroient : mais le Midi tourmentoit la Nature,
Et ſur le front noirci du couple Voyageur,
Dardoit ſes javelots armés d'un feu vengeur.
Hors d'haleine, vaincu de ſa brûlante rage,
Ils s'arrêtent enfin, & ſous un vaſte ombrage,
Attendent que des Cieux le globe moins ardent
Précipite ſon cours vers l'humide Occident.
Couchés ſur le gazon, Almandès & ſon Père
Se livroient à l'eſpoir d'un voyage proſpère ;
L'un & l'autre buvoient l'oubli de leurs travaux,
Et ſur eux, le ſommeil diſtiloit ſes pavots.

Bien-tôt de la forêt perçant le long ſilence,
Un horrible Dragon gliſſe, ſiffle, s'élance,
Il ſe dreſſe : & déjà le rampant ennemi
Serre de vingt liens le jeune homme endormi.

Almandès, juſte Ciel! Almandès ſent à peine
Les cercles redoublés dont le Dragon l'enchaîne,
Que d'affreux hurlemens ſa voix remplit les airs,
Et fait au loin mugir l'écho de ces déſerts.
Le Père, quel objet pour les regards d'un Père!
S'éveille, & dans les nœuds d'une immenſe Vipère
Voit le corps de ſon fils de mille coups ouvert,
Tout dégouttant d'écume, & de ſang tout couvert.
D'un glaive étincelant il arme ſa tendreſſe;
Et tandis que le fer ſur le monſtre ſe dreſſe,
Le monſtre, plus agile & plus impétueux,
Dénouant de ſon corps le rézeau tortueux,
Abandonne le fils, vole au Père, & l'enferme
Dans les nombreux anneaux d'une chaîne plus ferme.
Envain du malheureux les bras empriſonnés
S'efforcent de briſer leurs nœuds empoiſonnés;
Le monſtre, redoublant ſa rage & ſes morſures,
Le trempe de venin, le couvre de bleſſures,
Le déchire, l'étouffe, & de ſang enivré,
Le renverſe mourant ſur le fils expiré.

Malheureux! Voilà donc le riche & beau partage,
Que

Que vous alliez chercher loin des hameaux du Tage !
Ah ! pour de faux tréſors, cachés ſous d'autres cieux,
Falloit-il déſerter le toît de vos aïeux,
Cette heureuſe cabanne, où vous prites naiſſance,
Et ces vallons rians, où la paix, l'innocence
Filent pour le Berger un tiſſu d'heureux jours,
Où les ſeuls vrais plaiſirs l'accompagnent toujours ?

A PEINE, ſur le front de ſon humble chaumière,
Il voit briller du jour la naiſſante lumière,
Qu'aux ſons réjouiſſans d'un ruſtique pipeau,
Sur les monts eſcarpés il conduit ſon troupeau.
La Chèvre & la Brebis, à ſes côtés errantes,
Y paiſſent l'herbe tendre & les fleurs odorantes ;
Et lorſque ſuſpendue aux rameaux des Buiſſons,
La Cigale emplit l'air de ſes aigres chanſons,
Quant tout brûle des feux que le Midi nous lance,
Rêvant à ſes amours, le Paſteur en ſilence
Des bocages voiſins cherche l'aſyle épais,
Et caché ſous leur ombre, y reſpire la paix.
Il attend que du ſoir la douce & pure haleine
Ait rafraichi les airs & parfumé la plaine :

Alors près d'un Canal, le Paſteur vigilant
Amène le troupeau qui s'abreuve en bêlant.

Mais déjà de Vénus la lumière incertaine
L'invite à déſerter les bords de la fontaine.
Il ſe lève, il fait ſigne à l'abboyant Niton;
Et chaſſés devant lui, Bélier, Agneau, Mouton,
L'un ſur l'autre entaſſés, abandonnent la rive.
La troupe marche en foule, elle avance, elle arrive,
Et s'étend ſur un ſol, dont les nouveaux guérets
Attendent, pour germer, les ſels d'un riche engraîs.
En claie entrelaſſés, l'Oſier & la Charmille
Y ceignent d'un rempart la bêlante famille.
Niton rode ſans ceſſe autour de la cloiſon;
Et le Paſteur, ouvrant ſa roulante maiſon,
S'aſſied & voit enfin, d'une courſe légère,
Un panier ſur la tête, arriver ſa Bergère.
Elle apporte un repas de ſes mains préparé,
Repas que l'appétit a bientôt dévoré.
Ils s'endorment contens, & l'Aurore vermeille
Ramène encor l'Amour au couple qui ſommeille.

Ainsi vivent heureux les Bergers dans nos champs.
Sans doute ils ont perdu de ces plaiſirs touchans,
Qui des premiers Paſteurs embelliſſoient la vie.
Ils ne ſont plus les jours de l'aimable Arcadie;
Ces jours, qui ſous des Cieux fermés aux Aquilons,
De la fraiche Aréthuſe enchantoient les vallons;
Qui voyoient l'Eurotas, égaré dans ſa courſe,
De lui-même amoureux, fuir à regret ſa ſource.
L'âge a changé des bords autrefois ſi charmans.
Là, d'innocens Bergers, de fidèles Amans,
En vers mélodieux ſoupiroient leur tendreſſe,
Se diſputoient le cœur d'une jeune maîtreſſe,
La choiſiſſoient pour juge, & par des chants nouveaux,
Savoient la conquérir ſur d'aimables rivaux.
Alors les fils des Rois, parés d'une houlette,
Des riantes forêts habitoient la retraite.
Le beau Pâris enfla les chalumeaux légers;
Les Dieux même, les Dieux ſe méloient aux Bergers.
Apollon vers l'Amphriſe, & Pan ſur le Ménale,
Comme eux, firent parler la flûte paſtorale:
Les fleuves arrêtés écoutoient; & l'Hémus
Balançoit les rameaux de ſes Chênes émus.

Il eſt pourtant des lieux, dont les fêtes agreſtes,
De ces jours fortunés, offrent encor les reſtes.
Inſpirés par un Ciel, où couronné d'azur,
Souvent, durant ſix mois, rayonne un Soleil pur,
Les Bergers de Sicile & de l'Occitanie,
Sans étude, ſans art, formés à l'harmonie,
Cadancent quelques vers, fruits de leurs doux loiſirs,
Et jouiſſent encor en chantant leurs plaiſirs.

J'ai vu, dans mon Printems, ces fêtes bocagères;
J'aſſociois ma voix à la voix des Bergères.
Au bruit du tambourin, nous danſions ſous l'Ormeau,
Vieux témoin des amours & des jeux du hameau :
Et quoiqu'aux plus doux feux mon ame encor fermée
Ignorât le bonheur d'aimer & d'être aimée,
Souvent d'un trouble vague, en écoutant ces airs,
Je me ſentois ému; j'allois aux bois déſerts:
Je rêvois aux Bergers, à leurs tendres compagnes,
Et rediſois leurs vers à l'écho des montagnes.
Hélas! que n'ai-je pu, plaiſirs de mes beaux jours,
Ou ne vous point connoître, ou vous goûter toujours!

REMARQUES

SUR

LE QUATRIEME CHANT.

JUIN.

SI dans l'origine de Rome, le mois de Mai étoit conſacré à la Vieilleſſe, parce qu'il terminoit l'année, il s'enſuit que le mois de Juin devoit être celui de la Jeuneſſe, puiſque l'année commençoit avec lui. Le nom latin de ce Mois, JUNIUS, vient évidemment du mot JUNIOR, qui ſignifie JEUNE. Auſſi les Fêtes qu'il ramenoit s'ouvroient-elles par celle d'une Déeſſe, dont le nom CARNE ou CRANE ſignifie TÊTE, COMMENCEMENT. Elle étoit femme de JANUS, Dieu du Tems. Suivons les cérémonies qui conſacroient ce premier jour, & nous verrons qu'elles ſubſiſtent encore parmi nous. Il eſt inutile d'avertir que l'Egliſe Chrétienne les a ſanctifiées en les adoptant; comme les Iſraëlites ſanctifièrent les vaſes d'or & les ornemens profanes, dont ils avoient dépouillé l'Egypte, pour obéir à Dieu même. J'avoue que les cérémonies obſervées par Rome Payenne, au mois de Juin, ſont pratiquées dans Rome Chrétienne, environ trois mois plutôt, c'eſt-à-dire, dans les Fêtes du Tems Paſchal; mais elles n'en ſont pas moins placées, comme autrefois, au moment où renaît l'année. La Cour de Rome la commence au mois de Mars; puiſque toutes les Bulles qu'elles nous envoie ſont datées, AB INCARNATIONE DOMINI: & ce qui prouve que ces uſages

appartiennent à l'époque où ſe renouvelle l'année, c'eſt que nous l'avons commencée long-tems au mois de Mars. En 1745, l'Année Civile à Piſe commençoit encore au 25 Mars. Cet uſage remontoit au tems des Etruſques, de qui les Romains l'avoient emprunté. Ce n'eſt que depuis 1746, que les Piſans ſuivent le STYLE NOUVEAU. Ce fait eſt atteſté par une longue Inſcription qu'on lit gravée ſur le marbre, en lettres d'or, ſur la rive gauche de l'Arno. Les Voyageurs y apprennent que le feu Empereur, en qualité de Grand Duc de Toſcane, ordonna ce changement par un Edit, dont l'Inſcription préſente l'extrait.

MAIS revenons aux cérémonies de CARNE. On frappoit trois fois, dit Ovide, les portes des maiſons avec une branche d'Arbouſier; on voit parmi nous, le dernier Dimanche de Carême, une Proceſſion, où l'on porte des rameaux de différens arbres, ſelon les pays, & où l'on va frapper une porte, ſoit de ville, ſoit d'égliſe, avec le bâton de la Croix, en chantant ce verſet d'un Pſeaume, ATTOLLITE PORTAS, &c. Ces paroles qui dans l'origine ne ſignifioient chez les Perſes, les Egyptiens, &c. que les portes éternelles du jour, notre Religion les a conſacrées aux idées de la réſurrection & du ſalut, qui nous ouvrent alors les portes du Ciel & de l'Eternité.

A Rome, on répandoit de l'eau ſur les avenues pour la conſervation des enfans; le Samedi Saint, nous béniſſons l'eau qui doit ſervir au Baptême. Les Romains plaçoient une branche d'Aubépine ſur une des fenêtres de chaque maiſon; chez les Chrétiens, on attache des rameaux bénis à une porte, ou au chevet d'un lit. Les uns tuoient un porc femelle de deux mois; les autres égorgent un agneau. Ceux-la enfin ſe regaloient de lard; & ceux-ci mangent du jambon.

MERCURE, dont le caducée repréſentoit, par les ſerpens qui

s'y entrelacent, les courbures du Zodiaque, préſidoit au mois de Juin dans l'équipage d'une perſonne qui ouvre & ferme l'année. Quant au nom de CANCER ou d'ECREVISSE, qu'on a donné à la Conſtellation de ce Mois formée de neuf étoiles, on a vu qu'il déſignoit le Soleil retournant du Solſtice à l'Equateur.

P. 193. Oh! qui m'applanira ces formidables roches,
Qui de l'Etna fumant hériſſent les approches,
Ces gouffres, ſoupiraux des gouffres de Pluton,
Où mourut Empédocle & que franchit Platon!

JE ne dirai point que j'ai emprunté du VOYAGE EN SICILE, par M. BRYDONE, le fond de tout ce que mes vers diſent du Mont-Etna. Ceux qui ont lu cet Ouvrage, ſoit dans l'Original, ſoit dans l'élégante Traduction que M. DE MEUNIER nous en a donnée, n'ont point oublié les phénomènes intéreſſans, les ſcènes grandes & nouvelles dont parle cette Relation. Elle a même inſpiré à quelques Français le deſir de voir par eux-mêmes l'Etna, & de confronter, pour ainſi dire, la Copie avec l'Original. On dit qu'ils ſe plaignent de n'avoir rien vu de ce que M. Brydone a décrit. Ils l'accuſent d'avoir uſé amplement du privilège accordé à tout Voyageur de mentir. Je ne veux point reprocher à mes Compatriotes de la légereté dans leurs jugemens; mais ce qui me paroît démontré, c'eſt que, pour bien voir, il faut de bons yeux, & que M. Brydone en avoit d'excellens. Il s'étoit pourvu de grandes connoiſſances & de l'étude de l'Antiquité. Quiconque ne l'imitera point, ſe trouvera ſouvent en défaut. Les Anglois voyagent en hommes ſages, les Français en hommes aimables. Les mêmes objets doivent être bien différens pour ces deux ſortes de Voyageurs.

LES phénomènes de l'Etna attirèrent autrefois la curioſité de deux grands Philoſophes, EMPÉDOCLE & PLATON. le pre-

mier, dont Lucrèce a fait un magnifique éloge dans ſon premier Livre, & qui avoit compoſé un long Poëme ſur les ELEMENS, s'étoit choiſi une habitation ſur l'Etna pour en étudier les éruptions. Les Siciliens y montrent encore les vieilles ruines d'un bâtiment, qu'ils prétendent avoir été érigé par Empédocle, & qu'ils appellent pour cette raiſon : IL TORRE DEL FILOSOFO. Mais ce Philoſophe doué d'un grand génie avoit pour le moins autant de vanité. Il ſe perſuada qu'il ſeroit regardé comme un Dieu, s'il déroboit ſa mort à la connoiſſance des hommes. Plein de cette eſpérance, il ſe précipita dans l'un des gouffres de l'Etna. Malheureuſement, la flamme rejetta un de ſes ſouliers d'airain : on le trouva ſur le bord du gouffre, & celui, qui dans l'opinion des hommes s'étoit flatté d'être un Dieu, ne fut plus qu'un fou.

LE ſecond fit exprès un premier voyage en Sicile, pour jouir ſur la hauteur de l'Etna du ſpectacle du Soleil levant. Il le vit ; mais pendant ſon retour en Grèce, le vaiſſeau qui le portoit ayant été pris par des Pirates, le curieux Platon fut fait eſclave, & vendu publiquement.

DU reſte, ce n'eſt point ſimplement comme Poëte que j'appelle les gouffres de l'Etna, Soupiraux des Enfers. Ce mot eſt fondé ſur la croyance ſuperſtitieuſe des habitans voiſins de ce Volcan. Ils aſſurent que les méchans y trouvent l'Enfer après la mort ; de même que les Iſlandois attribuent les mugiſſemens & les éruptions de l'Hécla aux cris & à la fureur des Damnés.

P. 193. D'où la Sicile au loin ſur trois fronts s'étendant, &c.

CES trois fronts ſont les promontoires de PACHIN, de PÉLORE & de LILIBÉE, aujourd'hui PASSARO, le PHARE DE MESSINE & BOEO, ſur leſquels la Sicile eſt aſſiſe comme ſur un triangle ; ce qui lui avoit fait donner par les Anciens le nom de TRINACRIA.

P. 193.

P. 193. D'où l'œil embraſſe enfin les ſables de Carthage,
La Grèce & ſes deux mers, Rome & ſon héritage.

DU ſommet le plus élevé « nous contemplons toute la Sicile comme ſur une Carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque rivière à travers tous ſes détours, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. La vue eſt ſans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe. La circonférence de l'horizon viſible ne peut pas y être moins de 2000 milles ..... Je lis dans pluſieurs Auteurs Italiens, & ſur-tout dans MASSA, qu'on a ſouvent découvert du ſommet de l'Etna la côte d'Afrique ». (BRYDONE).

P. 194. Un Dieu m'exauce, un Dieu m'emporte vers Enna.

ENNA eſt le nom d'une colline placée au milieu de la Sicile, & célèbre autrefois par un magnifique Temple de Cérès, où l'on venoit de toutes parts en pélérinage. « Cicéron fait une deſcription particulière de cet endroit. Il dit qu'à cauſe de ſa ſituation au centre de la Sicile, on lui donnoit le nom D'UMBILICUS SICILIÆ, & il en parle comme du pays le plus beau & le plus fertile du monde... Diodore penſe de même, & il décrit ce canton preſque dans les mêmes termes que l'Orateur de Rome. Ils le peignent tous deux comme un Paradis terreſtre, rempli de jolis boſquets, de fontaines & de clairs ruiſſeaux, & couvert, comme l'Etna, de toutes ſortes de fleurs à chaque ſaiſon de l'année. Vous pouvez joindre à ces témoignages celui de Milton, qui le compare au Paradis même. » (IDEM).

P. 194. Infatigable Hercule, Enfant du Roi des Dieux,
Qui par Douze Travaux règnes au haut des Cieux!

LISEZ la quatrième Remarque ſur l'Expoſition, où j'ai developpé, d'après M. de Gebelin, les raiſons qui prouvent que l'Hiſtoire d'Hercule n'étoit qu'une allégorie de la courſe annuelle du

Soleil. Ce qui le confirme encore, c'eſt que les Romains célébroient la Fête d'Hercule vers le Solſtice d'Eté, ainſi que les Sabins & bien d'autres Nations. Enfin il exiſte un Hymne ancien compoſé en l'honneur de ce Héros de l'année. Il faut avouer, en le liſant, que les idées de M. de Gebelin ſont celles de l'Antiquité. Voici ce morceau précieux de Poéſie, tel que l'a traduit notre illuſtre Savant.

HERCULE, ROI DU FEU, Gouverneur de l'Univers, dont le manteau eſt étoilé, Soleil, qui avec ta houlette garantis les Humains, & diſſipes les ténèbres du Monde : Toi qui ſur un globe enflammé, tournes avec rapidité autour de l'un & l'autre Pôle, ſemblable à un courſier infatigable, qui par tes révolutions formes l'Année, fille du Tems, & compoſée de douze Mois : Toi qui fais ſans ceſſe ſuccéder une revolution à une autre, & qui enchaînes à ton char la Jeuneſſe & la Vieilleſſe. . Toi dont l'œil éclaire & illumine la Voûte céleſte, qui amènes l'Hyver à la ſuite de l'Automne, & qui les remplaces par le Printems & par l'Eté... Qui nous donnes des pluies fécondes, & qui par la roſée égaies nos terres fertiles : Toi qui par ta chaleur fais croître nos épis, & qui répands dans nos ſillons ta vertu productrice... Toi qui, ſans jamais te laſſer, couvres ſans ceſſe la Terre de biens... Toi qui par ta force ſoutiens l'Aurore brillante & la Nuit obſcure, LIVRANT DOUZE COMBATS depuis l'Orient juſqu'à l'Occident.

P. 195. Oh! tu méritois bien ce pur tribut d'hommages
Que te paya long-tems la ſageſſe des Mages;

CES Mages, dont les Guèbres en Perſe & les Parſis dans l'Inde ſont aujourd'hui les reſtes, rendoient au Soleil un culte pur qu'on a injuſtement confondu avec les ſuperſtitions du Paganiſme. Le Soleil, qu'ils appelloient MYTHRAS, n'étoit pour eux que l'emblème de la Divinité, parce qu'il n'eſt point d'être

créé plus digne de repréſenter la puiſſance bienfaiſante de Dieu. Quand ils alloient en grande pompe rendre hommage a cet aſtre, au milieu des campagnes (car ils furent long-tems ſans avoir des Temples, prétendant qu'il étoit impie de vouloir renfermer la Divinité dans une étroite enceinte), ils ſe purifioient, prenoient des habits blancs, mettoient une mithre ſur leur tête & un voile d'un tiſſu délié devant leur bouche, de peur que leur ſouffle ne ſouillât les rayons du Soleil. Cette Religion s'eſt conſervée toujours la même depuis près de quatre mille ans au milieu de toutes les révolutions que la Perſe & l'Inde ont eſſuyées. Les Guébres & les Parſis ont changé vingt fois de Maître, & jamais de culte. Cet attachement à une Religion, que ſa pureté & ſon antiquité doivent faire reſpecter, eſt une preuve de l'inutilité de l'intolérance, ou plutôt de la force qu'elle prête aux opinions perſécutées. Voyez quel eſt le mépris des Guèbres pour Alexandre; ſon nom leur eſt en horreur. Ils ne parlent de ce Roi que comme d'un brigand né pour troubler l'ordre de l'univers, perſuadés avec raiſon qu'ils lui doivent leur misère. On ſait qu'il détruiſit Perſépolis, le ſiège de leur religion, dont ils montrent les ruines en pleurant, & ſurtout les reſtes d'un Temple qui conſerve encore dans ſes ſouterreins un grand nombre de tombeaux délicatement travaillés. C'eſt-là que l'art paroît avoir déployé tout ſon génie. La voûte eſt un ouvrage ſi incompréhenſible qu'il ſemble qu'il a fallu pour la conſtruire des hommes d'une autre taille que la nôtre, & ſur-tout d'une plus longue vie.

P. 195. Chantoient: « Gloire au Très-Haut! Sa courſe eſt éternelle ».

Le nom de Très-Haut étoit un nom donné particuliérement au Soleil. Chacun doit ſentir la juſteſſe de cette dénomination. On la retrouve conſacrée dans l'ancien Calendrier de Rome. Ovide nous apprend que le vingt de Juin, c'eſt-à-dire au Solſtice, on célébroit la Fête du Dieu Summanus. Il eſt vrai

qu'on le regardoit comme le Dieu des Ombres & le Père de la Nuit ; mais cette erreur, dit M. de Gebelin, venoit de ce qu'on avoit perdu de vue & la Nature & la langue ancienne. Etoit-il poſſible qu'on eût conſacré au Dieu de la nuit les jours où il n'y a preſque plus de nuit, & où le Soleil eſt au plus haut de ſa courſe ? SUMMANUS vient certainement de SUMMUS, qui ſignifie GRAND, TRÈS-HAUT, TRÈS-ÉLEVÉ. Cette épithète eſt digne du Soleil à ce moment de l'Année.

P. 196. Pour toi rien ne ternit ton antique ſplendeur, &c.

LE fond de ce vers eſt emprunté de cette tirade ſublime de MANILIUS.

Quot poſt excidium Trojæ ſunt eruta regna ?
Quot capti populi ? quoties fortuna per orbem
Servitium, imperiumque tulit, varieque reverrit
Trojanos cineres ? quantumque oblita refovit
Imperium ? fatis Aſiæ, jam Græcia preſſa eſt.
Sæcula denumerare piget, quotiesque recurrens
Luſtrarit mundum vario ſol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata,
Nec ſe cognoſcunt terræ vertentibus annis.
Exutæ variant faciem per ſæcula gentes ;
At manet incolumis mundus, ſua momina ſervat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque ſenectus ;
Nec motus puncto currit, curſuſque fatigat.
Non alium videre patres, aliumve nepotes,
Nunquam tranſverſas Solem decurrere ad Arctos,
Nec mutare vias, & in ortum vertere curſus,
Auroramque novis naſcentem oſtendere terris.

(Aſtronomi. . . . lib. I.)

P. 196. Ici gît au tombeau le cadavre de Tyr.

CETTE Ville, ſi on en excepte Troye, eſt une de celles qui ont le plus ſouffert. Tyr, autrefois la Reine de la mer, n'eſt plus qu'un miſérable endroit qui mérite à peine le nom de Village. Il y a dix habitans Turcs & Chrétiens qui ſubſiſtent de la pêche. Ses ruines montrent quelle a été autrefois ſa magnificence.

ON lit dans Iſaïe, ſur la ruine de Tyr, un Chapitre entier, (c'eſt le 23e) qui me ſemble laiſſer bien au-deſſous de lui tout ce que nous connoiſſons de plus ſublime dans le genre lyrique. Je n'en citerai que ce peu de paroles, où le Poëte Sacré, en contemplant la déſolation de cette Ville, à qui il reproche de s'être proſtituée à tous les Royaumes de la terre, lui dit avec le ton de l'ironie: LÈVE-TOI, PRENDS TON LUTH, COURTISANE OUBLIÉE: FAIS LE TOUR DE TES MURAILLES, CHANTE MÉLODIEUSEMENT, ET MULTIPLIE TES AIRS, AFIN QU'ON SE SOUVIENNE DE TOI. « SUME CITHARAM, CIR- » CUI CIVITATEM, MERETRIX OBLIVIONI TRADITA: » BENE CANE, FREQUENTA CANTICUM, UT MEMORIA » TUI SIT. »

P. 197. Sur Rhode où ſe briſa ta ſtatue écroulée.

CETTE Statue ſi fameuſe, qu'elle a été miſe au rang des ſept Merveilles du monde, repréſentoit le Soleil ſous la figure d'Apollon. C'étoit l'ouvrage de CHARÈS, à qui elle avoit coûté douze années de travail. Elle avoit ſoixante-dix coudées de hauteur; ſes piés étoient poſés à cinq cens pas l'un de l'autre, ſur les deux rochers qui forment encore aujourd'hui l'entrée du port de Rhodes; en ſorte que les plus grands vaiſſeaux paſſoient à voiles déployées entre les jambes du Coloſſe. Ce monument de l'amour des Rhodiens pour le Soleil ne dura pas long-tems. Cinquante-ſix ans après qu'ils l'eurent érigé, un tremblement de terre le renverſa;

il reſta enſeveli dans la mer l'eſpace de 894 ans. Enfin MOAVIAS, Calife d'Egypte, en fit recueillir les débris, dont on en chargea neuf cens Chameaux.

P. 197. Oui, c'eſt lui-même : un jour il deviendra ma proie, &c.

JE me permets d'annoncer ici un Poëme Epique auquel j'ai déjà travaillé, & dont le ſujet eſt LA CONQUÊTE DE L'ISLE DE RHODES PAR LES CHEVALIERS HOSPITALIERS DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM, aujourd'hui, CHEVALIERS DE MALTHE. Après avoir perdu toutes les Places qu'ils avoient poſſédées en Orient, ils s'étoient retirés dans l'Iſle de Chypre, où Henri II, qui alors en étoit Roi, leur avoit aſſigné pour demeure la petite ville de Limiſſo. Cependant il les y traita ſi durement, qu'ils réſolurent de ſortir de l'Iſle, & de ſe former un établiſſement indépendant. Ils jettèrent les yeux ſur Rhodes.

CETTE Iſle célèbre étoit alors ſous la domination d'Orcan, fils de ce fameux Ottoman, fondateur de l'Empire auquel il a donné ſon nom. Orcan avoit uſurpé Rhodes ſur Andronic II, Empereur de Conſtantinople, & l'avoit peuplée de Sarraſins.

FOULQUES DE VILLARET, alors vingt-quatrième Grand-Maître de Saint-Jean, fut chargé de l'exécution du projet. D'abord ce Prince alla trouver Andronic à Conſtantinople, & ſe fit céder à lui & à ſon Ordre tous les droits que les Grecs avoient ſur Rhodes. Enſuite il obtint du Pape la publication d'une Croiſade générale. Un grand nombre de Perſonnes de toute condition abandonnèrent leurs pays, & s'enrôlèrent pour cette entrepriſe. Les femmes même voulurent prendre part à la Croiſade, & pluſieurs donnèrent juſqu'à leurs joyaux.

LE rendez-vous général des troupes fut aſſigné à Limiſſo, où l'Ordre de Saint-Jean réſidoit encore. Quand tous les Croiſés fu-

rent raſſemblés, Villaret partit, fit voile vers Rhodes, & ſans trouver d'abord qu'une foible réſiſtance, y débarqua ſes troupes, ſes vivres, ſes machines de guerre. Bientôt l'Iſle fut ſoumiſe, a l'exception de la Ville Capitale. On fut obligé de l'aſſiéger dans toutes les formes; & c'eſt préciſément cette action qui fait le ſujet du Poëme que je prépare.

Ce ſiège dura quatre ans. Enfin, après beaucoup d'aſſauts, d'eſcalades & de combats, dont l'hiſtoire n'a conſervé aucune particularité, les Chevaliers emportèrent la place, aidés des Français, qui ſeuls de tous les Peuples de l'Europe, n'avoient pris d'abord aucune part à la croiſade, par haîne contre le Pape Boniface VIII.

Quelques-uns croyent que Rhodes fut priſe par ſtratagême. On fit entrer, diſent-ils, dans la Ville un grand nombre de vaillans Chevaliers couverts de peaux de moutons, & mêlés parmi un troupeau qu'on y conduiſit par un tems obſcur. Ils ſe mirent en état de combattre, égorgèrent les Gardes, & donnèrent entrée à l'Armée. C'eſt ce qu'on a trouvé repréſenté ſur des tapiſſeries anciennes, qui avoient appartenu au Grand-Maître Pierre d'Aubusson.

Quoiqu'il en ſoit de la manière dont ſe fit cette conquête, elle acquit tant de gloire aux Chevaliers, que l'Europe entiere, comme d'un commun accord, ne les appella plus que les Chevaliers de Rhodes.

P. 197. Puiſſe tourné vers toi mon œil, près du tombeau,
Par un dernier regard, ſaluer ton flambeau!

C'est un vœu que j'ai entendu former par un Vieillard de la campagne. Sentant que ſes infirmités ne lui permettoient pas

d'eſpérer une plus longue vie, il ſe réſignoit à la mort, & diſoit avec une naïveté touchante : JE VOUDROIS BIEN POURTANT QUE CE FUT UN JOUR DE BEAU SOLEIL. J'avoue que l'éclat d'un beau jour ſeroit un ſupplice pour la plupart des hommes, s'ils pouvoient y être ſenſibles en mourant, parce qu'il leur donneroit un plus grand regret pour la vie : mais je crois auſſi que des ames douces & pures, qui en jouiſſant du ſpectacle de la Nature, ſe ſont ſoumiſes de bonne-heure à la néceſſité d'y renoncer, diſent toutes comme cette femme, qui un inſtant avant ſa mort, voyant briller au mois de Décembre un rayon de Soleil : OUVREZ LES RIDEAUX DE MON LIT, s'écrioit-elle ; QUE JE VOIE ENCORE UNE FOIS CE BEAU SOLEIL !

J'AI averti que j'inférerois dans ces remarques les morceaux les moins défectueux de ma première manière. Voici comment j'avois conçu d'abord l'Hymne au Soleil :

Prince du jour, vois les mortels
Te conſacrer dans tous les âges,
Dans les climats les plus ſauvages,
Des bois, des Palais (*), des Autels.
Conduit par la reconnoiſſance,
Dans les bocages de Daphné (**),
Le Syrien à ta puiſſance

(*) Pline aſſure que le fameux Labyrinthe d'Egypte, bâti à l'extrémité méridionale du Lac Mœris, étoit un édifice conſacré au Soleil.

(**) Daphné étoit un Fauxbourg d'Antioche, célèbre par ſon bois planté de Cyprès & de Lauriers & coupé de mille petits ruiſſeaux, qui en faiſoient un ſéjour délicieux, ſemblable aux vallées de Tempé dans la Grèce. Il étoit conſacré à Apollon. Le Peuple d'Antioche s'y rendoit tous les ans au mois d'Août pour y célébrer par des danſes & des feſtins une fête ſolemnelle qui duroit ſept jours.

Rendoit

Rendoit hommage par la danſe,
Et de blonds épis couronné,
Te béniſſoit de l'abondance.
Aujourd'hui le noir Africain,
Et le Perſe aux rives du Gange,
Et le voiſin du Patizange (*),
Le Tartare & l'Américain
Forment un chœur à ta louange.
Flottans ſans ceſſe autour de toi
Dans une éternelle harmonie,
Les Mondes ſoumis à ta loi
Chantent ta puiſſance infinie.

Eh! quel Dieu mérita jamais,
Comme toi, l'encens de la Terre!
Vertumne, Bacchus & Cérès,
L'arbitre même du tonnerre
T'égalent-ils par leurs bienfaits?
Les jours te doivent la naiſſance;
Les Douze Mois ſont tes enfans;
Miniſtres de ta bienfaiſance,
Les ſaiſons portent l'abondance,
Et ſuivent tes pas triomphans.
Quand la brûlante Canicule
Déſerte les cieux embraſés,
Et que des arbres épuiſés,

(*) Le Patizange eſt un fleuve de la Tartarie.

La ſève plus lente circule (*),
Environné de feux puiſſans,
C'eſt toi, père de la Nature,
Toi, qui rajeunis la parure
De nos bocages languiſſans.
Tu ramènes la jeune Flore
Dans nos parterres deſſéchés;
Le front des Œillets panachés
D'un carmin nouveau ſe colore;
Le Jaſmin ſe preſſe d'éclore
Sur ſes rameaux au loin penchés,
Et les Lys à demi-couchés
Renaiſſent aux feux de l'aurore.

P. 198. Soleil! ainſi pleuroit, les bras tendus vers toi,
L'Aveugle d'Albion..... &c....

TOUS ceux qui ont lu le PARADIS PERDU, reconnoiſſent ſans doute que les vers précédens ſont imités de ceux par leſquels MILTON déplore la perte de ſa vue, au commencement de ſon troiſième Livre. LOUIS RACINE a traduit en vers français cette plainte touchante. J'inſère ici le morceau du Traducteur, duſſé-je prêter des armes contre moi: j'avoue franchement que j'ai cherché à le ſurpaſſer; & ſi je n'ai pas mieux fait, c'eſt qu'il m'a été impoſſible de mieux faire.

(*) Pendant les chaleurs de la Canicule, la ſève eſt ſi fort agitée, que n'ayant pas le tems de s'arborifier, la verdure ſe flétrit & pluſieurs tiges ſéchent & meurent: mais vers la fin des jours caniculaires la ſève reprenant un cours plus tranquille, ranime les plantes & les fleurs, & fait reverdir, à vue d'œil, la Vigne & les arbres. C'eſt ce qu'on appelle la POUSSE-D'AOUT.

Tout meurt, & tout renaît. L'Automne tous les ans
Fait place au triſte Hyver que ſuit le doux Printems ;
Les Zéphirs en tous lieux ramènent la verdure :
Aux arbres dépouillés ils rendent leur parure,
Et par l'ordre conſtant d'une agréable loi,
Tout revient ; mais le jour ne revient pas pour moi.
Fleurs, qui nous étalez vos peintures nouvelles ;
Roſes, que du matin la fraicheur rend ſi belles ;
Vous, filles de l'Aurore, éclatantes couleurs,
Vous ne pourrez donc plus m'adoucir mes malheurs.
O troupeaux, que l'œil ſuit bondiſſans dans la plaine,
Vos jeux ne pourront plus m'égayer dans ma peine !
Où vais-je dans ma perte étendre mes regrets,
Lorſque de l'Homme, hélas ! je ne vois plus les traits ?
Je ne vois plus ce front, ſiège auguſte, où Dieu même
Fait briller un rayon de ſa beauté ſuprême.
Dans un affreux néant tout me ſemble abymé,
Et pour moi la Nature eſt un livre fermé.
Tandis que tout mortel à tout heure y peut lire,
Privé des doux tranſports que ce ſpectacle inſpire,
Je n'ai plus devant moi que l'informe tableau,
Et que le plan confus d'un ouvrage ſi beau.
Etendus ſur mes yeux, de funeſtes nuages
Y refuſent l'entrée à toutes les images,
Et du Soleil envain j'implore le retour.

J'AJOUTERAI à l'occaſion de cette plainte pathétique, qu'il falloit que Milton ſentit bien vivement la perte de la vue, puiſqu'il lui auroit préféré l'eſclavage ; lui qui avoit porté l'amour de

la liberté juſqu'au fanatiſme. Ce Poëte compoſa, à l'âge de ſoixante-trois ans, un Opéra dont la mort de SAMSON fait le ſujet. Dans la ſeconde Scène du premier Acte, MICHA, ami de Samſon, demande au Héros, à qui les Philiſtins ont déjà crêvé les yeux, & qu'ils ont fait eſclave, ce qu'il regrette le plus, ou la perte de ſa vue, ou la perte de ſa liberté. LA PERTE DE MES YEUX, répond Samſon, VOILA TOUT CE QUE JE REGRETTE; ELLE M'AFFLIGE PLUS QUE LA SERVITUDE. Dans cette réponſe, Milton prêtoit ſans doute ſes propres ſentimens à ſon Héros; & c'eſt de lui qu'on peut dire : l'Auteur s'eſt peint dans ſon Ouvrage.

P. 199. Contempler la Falaiſe, & la ſainte ſplendeur
Des fêtes, où Tourny couronne la pudeur.

LA Falaiſe eſt le nom d'un Village ſitué à dix lieues de Paris, entre les Villes de Mantes & de Montfort-l'Amaury, dans un vallon charmant que traverſe, dans toute ſa longueur, la petite rivière de Maudre, & qui remplit aſſez bien l'idée qu'on ſe forme de la fameuſe vallée de Tempé. M. le Marquis DE TOURNY, à qui appartient la Seigneurie de la Falaiſe, vient d'y inſtituer une Fête pareille à celle qui a rendu célèbre le Village de Salency. Cette Fête, AUTORISÉE PAR ARRÊT DU CONSEIL D'ETAT DU ROI, ET LETTRES-PATENTES ENREGISTRÉES AU PARLEMENT DE PARIS, a eu lieu, pour la première fois, au mois de Juin 1778, & ſera renouvellée tous les trois ans, à perpétuité, le Dimanche de la Trinité.

JE me ſerois défendu de louer cette ſolemnité champêtre, ſi le Fondateur l'avoit revêtue d'un appareil faſtueux, peu convenable à la modeſtie de la vertu qu'on y couronne. Eſt-ce en effet ſur un théâtre élevé à grands frais, ſurchargé de tout le luxe des Cours & des Villes, & gardé par des hommes armés,

que la pudeur, l'amour paternel, la piété filiale doivent triompher dans les campagnes ? La récompenſe de ces vertus doit être ſimple comme elles. Abbattez donc ce théâtre ; une pudique Villageoiſe n'eſt pas une Comédienne : ſupprimez ces cordons portés par les enfans des Rois ; la décoration d'un Prince peut-elle faire la parure d'une Vierge ? renvoyez vos Soldats ; la vertu eſt aſſez noblement gardée par le reſpect qu'elle imprime : ne frappez plus de médailles ; l'image de vos Roſières eſt à jamais gravée dans le ſouvenir de la génération préſente. Voulez-vous ajouter quelque choſe à la fleur que vous lui décernez ? J'y conſens : mais que ce ſoit pour encourager au mariage celle dont vous avez couronné la pudeur. Aſſignez-lui une dot, comme l'ont fait ſagement M. & Madame de Tourny. Les père & mère, ou tuteur de la Roſière reçoivent au jour de ſon couronnement la ſomme de 600 liv. POUR SERVIR, LORS DE SON MARIAGE, A FAIRE SON TROUSSEAU.

DU reſte, je n'ai rien ajouté de mon imagination à la peinture de cette Fête. Je me ſuis fait un devoir d'en conſerver les détails, comme auſſi de conſacrer le nom de la jeune Falaiſienne, qui la première a reçu le Chapeau de Roſes. J'avouerai que ce nom de GILBERT ſembloit mal né pour la Poéſie : mais aſſocié déſormais à l'idée de la vertu, il eſt digne que les vers l'adoptent. Tout nom devient noble, dès qu'il eſt porté noblement.

P. 202. Il marche par eſſaim vers l'aimable contrée
Qui vit le Grand Henri ſoupirer pour d'Eſtrée.

C'EST la belle Prairie d'Oiſe, qui a pluſieurs lieues d'étendue, & qui ſépare Guiſe & Lafere. A une lieue de cette dernière Ville, on trouve ſur le bord de l'Oiſe, le Village & Château de Vendeuil, qu'HENRI IV donna à GABRIELLE D'ESTRÉES.

P. 203. Il fait tomber ſans choix ſur le ſein de Cybèle,
Et l'herbe la plus vile, & la fleur la plus belle :
Ainſi tombent, ô Mort! &c.

Ces vers & les ſuivans ſont imités du Père Vanière.

. . . . . Immitis ſecat omnia Meſſor ; & uno
Procumbunt & flos tener, & rude gramen ab ictu :
Sic morimur fædique ſenes, puerique decori :
Nobile plebeiumque caput ſic ſubjacet atræ,
Quâ vitas hominum mors demetit impia, falci.
Feniſeca in cumulos proſtratam congerit herbam,
Confundens nitidas vili cum gramine flores :
Sic ubi mors pede proruerit Regeſque ſuperbos,
Agricolaſque humiles ; & principis atque coloni
Indiſtincta jacent communibus oſſa ſepulchris.
(Præd. ruſt. lib. vij.)

P. 205. Muſe, dis maintenant quelle ſage Contrée,
La première, ordonna cette pompe ſacrée !

« Les Feux de la Saint-Jean ont ſuccédé aux Feux ſacrés allumés à minuit au moment du Solſtice, chez les Orientaux, qui figuroient par cette flamme le renouvellement de leur année.

Ces feux de joie étoient accompagnés en même-tems de vœux & de ſacrifices pour la proſpérité des peuples & des biens de la Terre. On danſoit autour de ce feu ; car y a-t-il quelque fête ſans danſe ? & les plus agiles ſautoient par-deſſus. En ſe retirant, chacun emportoit un tiſon plus ou moins grand, & le reſte étoit jetté au vent, afin qu'il emportât tous les malheurs, comme il emportoit ces cendres.

PLUSIEURS ſiècles après, lorſque le Solſtice ne fit plus l'ouverture de l'année, on continua également l'uſage des feux dans le même tems, par une ſuite de l'habitude & des idées ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées. D'ailleurs, il eut été triſte d'anéantir un jour de joie, dans des tems où il y en avoit ſi peu; auſſi cet uſage s'eſt-il maintenu juſqu'à nous.

ON trouve ces Feux de la Saint-Jean en uſage juſques dans le fond de la Ruſſie. Les Ruſſes, diſent leurs Hiſtoriens, célébroient, pendant le Paganiſme, la Fête de la Déeſſe des Fruits qu'ils appelloient RUPAL, le 24 Juin avant la récolte du blé & du foin. Encore de nos jours, ils paſſent la nuit qui précède la Fête dans les divertiſſemens & les feſtins, & ils allument des Feux de joie, autour deſquels ils danſent. Le peuple donne le nom de RUPAL-NIZA à la bienheureuſe AGRIPPINE, dont on célèbre la Fête ce jour-là. »

TELLE eſt l'explication ſimple & naturelle que donne des feux de la Saint-Jean M. de Gebelin appuyé ſur les témoignages de l'Antiquité. D'autres Savans, il eſt vrai, aſſignent une autre origine à ces Feux du Solſtice d'Eté. On les allumoit, diſent-ils, en mémoire d'un embraſement que la Terre avoit éprouvé; car, ajoutent-ils, on ſait que les anciennes traditions parlent preſque toutes d'un incendie univerſel, que la Mythologie a repréſenté par la fable de la chûte de Phaëton, comme elle a conſervé la mémoire du déluge univerſel, dans celui de Deucalion. Ces Savans s'appuyent ſur l'uſage où étoient les premiers Egyptiens de marquer de couleur de feu, vers le Solſtice d'Eté, les portes de leurs Villes & de leurs maiſons, leurs arbres & leurs troupeaux, en mémoire de la chûte de Phaëton. Mais M. de Gebelin peut répondre que les Egyptiens, ayant une exiſtence plus nouvelle que les Peuples de l'Orient, & en ayant emprunté preſque tous leurs uſages, ils auront défiguré par ſucceſſion de

tems le motif qu'avoient eu leurs Pères en inſtituant ces Feux du Solſtice, & que ce Peuple ſuperſtitieux ſe ſera plû à leur donner une origine fabuleuſe.

P. 206. Il vit encor, il vit ſur les rocs du rivage,
Qui forment de Thulé la ceinture ſauvage.
C'eſt-là que le Soleil plus viſible aux mortels
Par de longs jours ſans nuit demande des Autels.

J'ai ſuivi la plupart des Poëtes qui donnent à l'Iſlande le nom de THULÉ, d'après ce vers des Géorgiques de Virgile: TIBI SERVIAT ULTIMA THULE; quoiqu'il ſoit preſque démontré que Virgile & les Anciens déſignoient la Scandinavie, & non l'Iſlande, par le mot de Thulé. Du reſte, les deux premiers vers, placés au-deſſus de cette Note, ſont la peinture fidèle du ſol de l'Iſlande. L'Iſle entière, la plus grande de l'Europe après l'Angleterre, eſt couverte de débris énormes de rochers, & de crevaſſes affreuſes. Une chaîne de montagnes très-élevées & toujours couvertes de glace la traverſe & la rend inhabitable. On ne peut y voyager en voiture, tant les abymes y ſont multipliés. Il n'eſt point de pays plus ſujet aux incendies, aux tremblemens de Terre, parce que les élémens y ſont dans un état de guerre continuelle. Ici, des vallées renferment dans leur ſein quantité de nître, de bitume; & de groſſes maſſes de ſouffre, chargées de mines de fer, donnent lieu à des embraſemens qui portent par-tout la mort. Là, une maſſe contiguë de rochers, dont le ſein caverneux eſt rempli de matières bitumineuſes & minérales toujours en fermentation, fait ſouvent trembler la terre. Les Voyageurs ajoutent que l'éruption de ces montagnes brûlantes, fondant ſubitement les nèges & les glaces qui couvrent leurs ſommets, il s'en forme des torrens impétueux d'eau chaude qui brûle comme de l'eau-de-vie, & ſuit les ruiſſeaux de lave qu'ont vomis les Volcans.

DANS

DANS tout le Nord, le Soleil ne ſe couche point durant tout l'Eté. En Iſlande, il luit environ deux mois de ſuite ; & au Spitzberg, au Groenland, en Laponie, il reſte trois mois ſur l'horizon. Auſſi les Peuples de ces Contrées & les Lapons ſurtout ſont-ils encore fidèles au Culte de cet Aſtre. Ces derniers l'adorent ſous le nom de BAÏVE ou de THOR, Dieu du Tonnerre. Ils lui demandent la lumière, la chaleur, le regardent comme l'Auteur de toute production, & le révèrent beaucoup en Eté pour le remercier du ſervice qu'il leur a rendu en diſſipant le froid & les ténèbres. La Statue de Thor eſt un tronc de Bouleau informe, dont le ſommet eſt une ſouche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un homme. A la place du bras droit, ils attachent un marteau qui eſt le ſigne caractériſtique de la puiſſance de ce Dieu. Ils lui plantent encore dans la tête un clou de fer, auquel ils lient un petit caillou : ce fer & ce caillou ſont viſiblement le Symbole du feu. Ils lui immolent une jeune Rhenne femelle, à laquelle ils paſſent un fil blanc au travers de l'oreille droite. C'eſt au mois de Juin que l'Eté ſuccède rapidement à l'Hyver en Laponie ; car les ſaiſons intermédiaires y ſont inconnues. Les nèges & les glaces ont diſparu ; les oiſeaux ſe font entendre ; la verdure & le feuillage embelliſſent des lieux, qui quelques jours auparavant étoient couverts de glaces : l'œil enfin y jouit alors d'une Campagne arroſée par de belles Rivières, dont rien ne dérobe le cours. La force du Soleil eſt ſi grande en ce moment qu'un homme ne peut reſter les piés nûs ſur un rocher expoſé aux rayons de cet Aſtre.

P. 207. Que r'ouvrant au Cancer la brûlante ſaiſon,
Viſible, il ſe promène autour de l'horiſon.

Le jour du Solſtice d'Eté, en Iſlande, offre un phénomène merveilleux. Le ſoir de ce jour, le Soleil ne fait que toucher à l'horizon, & recommence à s'élever auſſitôt : ce jour-là n'a

point de nuit. L'Iſlande eſt en effet le premier climat, où l'on trouve un jour de vingt-quatre heures. Auſſi le mois de Juin y eſt-il appellé NOTT-LEYSA-MANUDR, c'eſt-à-dire, MOIS SANS NUIT.

P. 207. La terre ſe réveille, & prodigue en deux mois
Les fleurs, les grains, les fruits, tous les dons à la fois.

Quoi que le tuf de la terre, en Iſlande, ne ſoit pas à une grande profondeur du ſol, on y voit cependant des pâturages ſi gras qu'au rapport de tous les Voyageurs, il faut en chaſſer les troupeaux, de peur qu'ils n'y meurent de trop d'embonpoint. L'herbe y croît à la hauteur d'un pié; elle eſt entremêlée de fleurs parfumées qui donnent un goût exquis aux moutons qu'on y laiſſe paître ſans Berger: chaque Propriétaire ſe contentant de marquer ſon troupeau. Tout ce qui reſte de ces pâturages après l'Eté eſt ſoigneuſement recueilli par les Habitans; mais cette moiſſon eſt pénible. Comme le ſol eſt partout hériſſé de pointes de rochers, on n'y fait point uſage de la faulx; la main ſeule peut enlever l'herbage.

P. 207. Dans les Champs de l'Hécla tout renaît, tout reſpire.

On ſait que c'eſt le nom d'un fameux Volcan, ſitué dans la partie méridionale de l'Iſlande. Ses éruptions étoient autrefois auſſi terribles que fréquentes, & jamais les Voyageurs n'ont manqué d'en parler; auſſi eſt-il le ſeul Volcan dont le nom de L'ISLANDE réveille l'idée, quoiqu'il ſoit aujourd'hui le moindre de cette Iſle, où l'on en compte cinq autres beaucoup plus conſidérables. Depuis un ſiècle, il ne vomit plus ni feu ni cendre ni fumée.

P. 208. La Garonne, & la Loire, & le Rhône, & la Seine
S'épandent, & d'un cours tardif ou diligent,
Sous des forêts d'épis, roulent à flots d'argent.

L'Auteur de la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE a fait un parallele de l'Italie & de la France, où il donne la préférence à ſa Patrie ſur la nôtre. Ce jugement eſt équitable ſans doute, ſi l'on conſidère que le TASSE écrivoit ſous le règne de notre Roi CHARLES IX, tems où la France étoit ſi différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Cependant ce grand Poëte n'a pu s'empêcher de convenir que conſidérée du côté de ſes Fleuves, la France l'emporte ſur l'Italie. « La Nature, dit-il, (je me ſers de la traduction qu'on trouve dans le quatrième volume des OBSERVATIONS SUR L'ITALIE) la Nature a répandu ſur ce Royaume ſes faveurs les plus ſignalées dans le nombre & dans la diſtribution des Fleuves & des Rivières qui en lient toutes les parties. Chaque Canton ne ſuffiſant pas toujours à ſes propres beſoins, & l'un manquant ſouvent de ce qui ſurabonde dans l'autre, ces Fleuves & ces Rivières ſont diſpoſés de manière que, par des échanges continuels, ils débarraſſent l'un de ſon ſuperflu, en pourvoyant l'autre de ſon néceſſaire. Tombant les uns des Alpes, les autres des Pyrénées, quelques-uns des Cévennes, ils ſe partagent entre la Méditerranée & l'Océan; en ſorte qu'au moyen de quelques charrois par terre qui rempliſſent les intervalles d'une Rivière à l'autre, toute la France ſe trouve liée par une navigation preſque continue. »

« La Nature n'eſt pas moins admirable dans les Loix qu'elle a preſcrites à ces Fleuves, dont les plus conſidérables, contenus dans leur lit plus par ces Loix que par les efforts de l'Art, les franchiſſent rarement; & s'ils viennent à les franchir, ils cauſent peu de dommage. L'Italie a été infiniment moins bien traitée que la France; elle n'a ni navigation, ni commerce de ſa droite

à ſa gauche : tout ſe tranſporte de l'un à l'autre, ſur le dos de l'Appenin, ou par un circuit immenſe de mer ; excepté le Pô, elle a très-peu de Rivières vraiment navigables ; encore celles qui le ſont, moins Rivières que torrens, font-elles acheter quelques facilités qu'elles procurent au commerce, par les ravages que laiſſent leurs débordemens. Le Pô lui-même n'eſt pas moins redoutable : un de ſes débordemens détruit ſouvent en un jour le fruit du travail & les eſpérances de pluſieurs années. »

P. 209. Par des routes, d'ombrage à grands frais couronnées,
Les Alpes s'uniſſant au front des Pyrénées,

Rien n'étonne davantage les Etrangers qui viſitent la France que la beauté de nos grands chemins. En parcourant ces longues routes bordées d'arbres, ils ſe croyent tranſportés dans un parc que traverſent de ſuperbes allées. Avouons cependant que nous ſommes bien loin encore de la ſolide magnificence des Romains. Nous dépenſons plus, & nous faiſons moins. TOUT POUR LE PRÉSENT, ET RIEN POUR L'AVENIR pourroit être la deviſe des Français. On n'eſt que trop autoriſé à le croire, quand on calcule les ſommes immenſes qu'exige la réparation annuelle de nos grands chemins. Ils ſont conſtruits ſi légérement que ſi on négligeoit leur entretien pendant quelques années, nous les verrions bientôt changés en fondières, en ravins. Comparons-leur maintenant les routes Romaines : il nous eſt permis de juger de leur ſolidité par les reſtes de la Voie Appienne échappés aux ravages des Barbares & de vingt ſiècles. Nous verrons cette Voie étendue ſur un maſſif profond de maçonnerie qui a vingt-cinq pieds de largeur ; les côtés en ſont revêtus comme nos Quais, d'un parement de pierres liées l'une à l'autre par un fort ciment ; celles qui forment le pavé ſont de lave : leur dureté a bien ſervi les combinaiſons de l'Art, qui les a taillées & raccordées à joints inégaux, afin qu'elles ſe ſerviſſent

mutuellement d'appui. Quel Peuple que celui qui travailloit ainſi pour la poſtérité la plus reculée ! Il eſt paſſé comme mille autres, mais il a laiſſé des traces immortelles de ſon paſſage.

P. 210. Et contraint par Riquet à partager ſes flots,
Un ſeul Fleuve aux deux mers porter nos Matelots

Ne ſoyons point injuſtes. Avouons que nous avons hérité quelquefois des Romains le courage & l'adreſſe de forcer la Nature par des travaux magnifiques. Le Canal de Languedoc exiſte ſous nos yeux pour faire l'admiration des Etrangers & des ſiècles à venir. Cet ouvrage de génie, conçu & exécuté par un Français natif & originaire de Beziers, par Riquet, ſuffiroit ſeul pour immortaliſer notre Nation & le règne de Louis-le-Grand. Par ſon moyen, les barques marchandes, dans l'eſpace de onze jours, arrivent ſans danger de l'Océan à la Méditerranée, c'eſt-à-dire, qu'elles font cent ſoixante-quatre lieues de chemin. Tout eſt merveilleux dans cet ouvrage; mais ce qu'on ne peut voir ſur-tout ſans étonnement, ce ſont 1°. huit écluſes, près de Beziers, qui en élevant les eaux ſur une montagne, y portent les barques, & les en font deſcendre; 2°. un pont bâti de pierre-de-taille & long de ſoixante-dix toiſes, où les barques navigent ſur ſept piés d'eau, tandis que ſous le pont coule le torrent de Répduze; 3°. la voûte conſtruite dans la montagne de Malpas, qu'on a percée dans la largeur de quatre-vingt toiſes, en ſorte qu'on croit voguer ſous la terre.

M. Rosset, mon Compatriote, à qui nous devons le Poëme de l'Agriculture, rapporte dans une de ſes remarques une Anecdote curieuſe & digne d'être plus répandue, parce qu'elle prouve que les Français ont eu dans tous les ſiècles le goût des grandes choſes. « Lors de la conſtruction du canal, on s'étoit apperçu que la montagne, qu'on ouvroit vers ſon ſommet,

avoit été autrefois percée au pié, pour l'écoulement des eaux d'un marais deſſéché depuis long-tems, qu'on appelle encore aujourd'hui l'ETANG DE MONTADI. Le canal pour écouler les eaux eſt taillé dans le roc; il a neuf piés & demi de hauteur ſous la clé. On aſſure qu'il a une demi-lieue de longueur. On n'héſita pas d'attribuer aux Romains un ouvrage hardi, ſi magnifique & ſi bien exécuté; c'eſt encore l'opinion générale, & le P. VANIERE a avancé ce fait comme certain : il n'y en a pourtant point de plus faux. Cet ouvrage fameux eſt du dixième ſiècle; le deſſéchement fut entrepris par pluſieurs Gentils-hommes des environs; ils en obtinrent la permiſſion de l'Archevêque de Narbonne, à qui l'étang appartenoit. J'ai eu entre les mains l'acte de conceſſion qui contient le projet, les offres des Entrepreneurs & la permiſſion du Prélat. J'ai vu auſſi des actes d'inféodation des ſiècles ſuivans qui font mention de celui-ci. Auroit-on jamais penſé qu'un monument que ſa ſingularité & ſa magnificence ont fait attribuer aux beaux ſiécles de Rome, eût été conſtruit dans un ſiècle d'ignorance, & l'un des plus barbares dont l'Hiſtoire faſſe mention. »

P. 213. L'Oiſeau de Jupiter aux prunelles de flamme,

LE grand Aigle, ou l'Aigle DORÉ, ainſi appellé lorſqu'il eſt adulte, à cauſe de ſon plumage fauve, étoit regardé par les Anciens comme le MESSAGER DE JUPITER, parce qu'il ſurpaſſe tous les Oiſeaux par la hauteur de ſon vol & la vivacité de ſes yeux. Ce dernier avantage, qu'il poſsède dans un dégré éminent, ſervit de fondement ſans doute à la fiction brillante qu'on trouve ſi ſouvent dans les anciens Poëtes, & dont je n'ai pas craint de faire uſage, dans l'eſpérance qu'elle me fourniroit un tableau digne de la Saiſon, où la Nature déploie toute ſon énergie. Je ſais bien que j'aurois mieux fait de prendre pour modèle M. de Buffon, qui, ſans le ſecours de la Fable, a fait

de l'Aigle un portrait auſſi ſublime que reſſemblant; mais il faudroit avoir le génie de ce Peintre de la Nature. Voyez avec quelle vérité, avec quelle fierté de pinceau, il compare l'Aigle au Lion.

P. 214. Dans les ſables mouvans de l'ardente Lybie, &c.

Ces affreux déſerts, où l'on ne trouve ni oiſeaux, ni herbes, ni même aucun moucheron, où l'on ne voit que des carcaſſes & des oſſemens de Chameaux, ne peuvent être comparés qu'à une mer de ſable que le vent applanit & ſoulève tour-à-tour. Le voyageur n'y rencontre ni rivière, ni fontaine, ni ruiſſeau qui puiſſent le déſaltérer. C'eſt l'enfer des Chrétiens, où l'homme le plus riche ſoupire envain après une goutte d'eau.

P. 214. Au bord du Sénégal quel monſtrueux ſerpent
Etale de ſon corps le volume rampant ?

Cet animal, le plus monſtrueux de ſon eſpèce, a ſouvent quarante, cinquante pieds de longueur. Sa tête eſt alors deux fois plus forte que celle du grand Crocodile, & ſa gueule eſt d'une ouverture ſi prodigieuſe, qu'il peut avaler en entier un enfant de ſept à huit ans. La manière dont il fait la chaſſe n'eſt pas moins extraordinaire. Il ſe tient dans les lieux humides & proche des eaux. Sa queue eſt repliée ſur elle-même en deux ou trois tours de cercle qui renferment un eſpace de cinq ou ſix piés de diamètre, au-deſſus duquel s'élève ſa tête avec une partie de ſon corps. Dans cette attitude, & immobile, il porte ſes regards autour de lui; & quand il apperçoit un animal à ſa portée, il s'élance ſur lui par le moyen des circonvolutions de ſa queue, qui font l'effet d'un puiſſant reſſort. Si l'animal qu'il atteint eſt trop gros pour pouvoir être avalé en ſon entier, comme ſeroit un bœuf, une gazelle, ou le grand bélier d'Afrique, après lui avoir donné quelques coups de ſes dents meurtrières, il l'écraſe

& lui briſe les os, ſoit en le ſerrant de qnelques nœuds, ſoit en le preſſant ſimplement du poids de ſon corps, qu'il fait gliſſer péſamment deſſus ; il le tourne enſuite dans ſa gueule pour le couvrir d'une bave écumeuſe, qui lui facilite le moyen de l'avaler ſans le mâcher. Ce monſtre, tout terrible qu'il eſt par ſa grandeur & ſa force, n'attaque pas ſouvent les hommes.

Ces détails ſont empruntés du Voyage de M. ADANSON au Sénégal ; & je remarquerai, en paſſant, qu'il eſt bien étonnant que M. VALMONT DE BOMARE n'ait fait aucune mention de ce terrible Serpent, dans ſon DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE.

P. 217. Et lorſque ſuſpendue aux rameaux des buiſſons
La Cigale emplit l'air de ſes aigres chanſons.

LA Cigale, dans nos Provinces méridionales, commence à ſe faire entendre au mois de Juin. Il n'y a que le mâle qui chante pour célébrer ſes amours, ou pour appeller ſa femelle. Quoiqu'elle ſoit quelquefois très-éloignée, elle ne manque jamais de ſe rendre à cette tendre invitation. Les Payſans ſont bien aiſe d'entendre ce chant, parce qu'ils s'imaginent que lorſqu'il eſt vif & continuel, ils doivent avoir un bel Eté & une riche moiſſon. Ils prétendent auſſi avoir obſervé que dès que ces animaux chantent, il n'y a plus de jours froids à craindre. Du reſte, toute cette peinture de la journée d'un Berger eſt empruntée du troiſième Livre des Géorgiques.

P. 218. Et s'étend ſur un ſol, dont les nouveaux guérets
Attendent pour germer les ſels d'un riche engraîs.

DEPUIS la fin de Juin juſqu'en Novembre, on fait parquer les Brebis ſur les terres qu'on veut engraiſſer, c'eſt-à-dire, qu'on

leur

leur fait paſſer la nuit au milieu des champs dans une enceinte formée de claies, que l'on tranſporte où l'on veut. Les Bergers ont alors une cabane portée ſur des roulettes. Ils la placent hors du parc, &, tandis qu'ils y dorment, les chiens font la garde au tour du troupeau.

P. 219. Les Fleuves arrêtés écoutoient, & l'Hémus
Balançoit les rameaux de ſes chênes émus.

C'EST la montagne au pié de laquelle Virgile deſiroit d'être tranſporté, dans ces vers touchans que M. l'Abbé de Lille a rendus d'une manière ſi heureuſe :

Dieux ! que ne ſuis-je aſſis aux bords du Sperchius !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera ſur le riant Taigête,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête !

L'HÉMUS, ſitué dans la Thrace, eſt célèbre par la Fable d'Orphée, d'Euridice & d'Ariſtée. Le premier, en s'élevant juſqu'au ſommet, toujours couvert de brouillards, où il ſe rendit inviſible, fit croire aux Peuples voiſins qu'il étoit un Dieu, comme Empédocle avoit voulu le faire croire aux Siciliens, en ſe jettant dans la bouche de l'Etna.

P. 220. Les Bergers de Sicile & de l'Occitanie, &c.

J'AUROIS pu ajouter les Bergers de la Grèce moderne, d'après le tableau qu'en a fait Miladi MONTAIGU : « Tout le territoire d'Andrinople eſt rempli de jardins. Les bords des rivières ſont plantés d'arbres fruitiers, où les Jardiniers, raſſemblés en petites compagnies, vont s'aſſeoir en cercle ſur la verdure dans les endroits les plus ombragés. J'en ai vu ſouvent qui étoient aſſis ſur le bord de la rivière avec leurs enfans, &

jouoient d'un inſtrument champêtre qui reſſemble beaucoup à la deſcription qu'on nous donne des anciens chalumeaux. Il eſt compoſé de pluſieurs roſeaux inégaux, qui rendent un ſon ſimple, mais doux & agréable. Les jeunes Bergères s'amuſent à faire des guirlandes de fleurs pour leurs Agneaux favoris. J'ai ſouvent vu de ces animaux peints & ornés de différentes manières. Ils étoient couchés aux piés des Bergers qui s'amuſent à jouer ou à chanter. » Ajoutons à ce tableau ce que M. de Guys rapporte encore des Grecs modernes. Le Berger y joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Voici, dit-il, la chanſon la plus moderne faite pour une belle Grecque. « Tes beaux yeux, dont les regards ne ſont comparables qu'aux rayons de l'aſtre du jour, peuvent ſeuls me guérir. Laiſſe donc échapper ſur moi un ſeul de tes regards; ma vive douleur ſe ſoulage en vain par des torrens de larmes. O ma lumière! viens, laiſſe-toi attendrir par l'excès de mes maux, & accorde-moi du moins la plus légère eſpérance. O ma lumière! ſois plus ſenſible à la pitié; j'éprouve depuis aſſez long-temps ta cruauté & ton indifférence. Hélas! malheureux que je ſuis, je ne vis plus; & n'eſt-ce pas un crime que de me laiſſer mourir! »

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

JUILLET,

CHANT CINQUIEME.

L'Univers exiſtoit : mais l'Univers encore
Ne voyoit point règner l'ordre qui le décore.
Enfin à ce Grand-Tout un Dieu donna des loix,
Et deſtinant chaque être à d'éternels emplois,
Lui marqua ſon ſéjour, ſon rang & ſa durée.
Il déploya des Cieux la tenture azurée,
Du Soleil ſur ſon Trône en fit le pavillon,
Voulut qu'il y regnât, & qu'à ſon tourbillon,
Il enchaînât en Roi le monde planétaire ;
Que du globe terreſtre, eſclave tributaire,
Le nocturne Croiſſant, dont Phébé reſplendit,
Sous les feux du Soleil tous les mois s'arrondit ;

Que d'un cours ſinueux traverſant les vallées,
Le fleuve s'engloutît dans les plaines ſalées :
Qu'on vît toujours aux fleurs ſuccéder les moiſſons,
Et les fruits précéder le regne des glaçons ;
Que l'Ambre hériſſât la bruyante Baltique ;
Que l'Ebène ombrageât la rive Aſiatique ;
Que le ſol des Incas d'un or pur s'enrichît ;
Que dans les flots d'Ormus la perle ſe blanchît ;
Qu'aux veines des rochers, une chaleur féconde
Changeât en diamant le ſable de Golconde ;
Que le fleuve du Caire, en ſes profondes eaux,
Prêtât au Crocodile un abri de roſeaux ;
Que le Phoque rampât aux bords de la Finlande ;
Que l'Ours dormît trois mois ſur les rochers d'Iſlande ;
Que ſous le Pôle même, où vingt fleuves glacés
Apportent le tribut des hyvers entaſſés,
Eparſes en troupeaux, les énormes Baleines,
Du ſauvage Océan, ſîſſent mugir les plaines ;
Et qu'au bord de ces lacs, où cent Forts démolis,
Au triſte Canada, font regretter nos Lys,
Le Caſtor avec nous diſputant d'induſtrie,
De hardis monumens embellît ſa patrie.

De ces Républicains, nos paiſibles rivaux,
Le Soleil en ce Mois éclaire les travaux.
Dirigés par l'inſtinct, dont la voix les raſſemble,
Aux rivages d'un fleuve ils s'avancent enſemble :
Ils veulent, l'un par l'autre au travail excités,
D'un pont couvrir les eaux, & bâtir des Cités.

En déſordre d'abord répandus ſur l'arêne,
Ils s'y rangent en cercle, ils attaquent un frêne,
Qui robuſte, noueux, élancé dans les airs,
D'épais & longs rameaux couvre les bords déſerts.
Sous l'effort de leurs dents, à grand bruit, ſur la plage,
Il tombe ; il a perdu l'honneur de ſon feuillage.

Tandis que par la foule à la hâte emporté,
Le tronc au ſein des eaux roule précipité,
D'autres, que dans leur marche un vieux Chef accompagne,
D'arbres moins vigoureux dépeuplent la campagne,
Les portent juſqu'au fleuve, & nerveux matelots,
Les font d'un cours heureux naviger ſur les flots.
Des pieux en ſont formés. Une magique adreſſe
Dans l'onde en pilotis les enfonce, les dreſſe.

On enlace autour d'eux le ſouple Balizier,
Et le Saule flexible, & le docile Oſier.
Celui-ci va, revient; & voyageur agile,
Sur ſa queue applatie il emporte l'argile,
Qu'en ciment ſous ſes piés un autre ramollit.
De ce limon broyé la digue ſe remplit,
S'élève, ſort enfin des eaux qu'elle domine,
Et déjà ſur le pont le Caſtor s'achemine.
Solide monument! ſon immenſe longueur
Etonne des humains l'adreſſe & la vigueur.

Ces travaux achevés, la ſage république
Se partage en tribus, & par grouppes s'applique
A créer une ville, où ſous trente maiſons,
Elle doit voir renaître & mourir deux ſaiſons.
Le travail recommence; & le double rivage
Des arbres qu'il nourrit ſouffre encor le ravage.
De leurs vaſtes débris à la glaiſe mêlés,
Naiſſent des pavillons avec art modelés:
Ils montent, couronnés d'une cîme arrrondie.

Telle on vit s'élever aux champs de Numidie,

La Ville, où les Troyens, du naufrage assaillis,
Furent par une Reine en triomphe accueillis.
Ici, pour décorer l'enceinte d'un théâtre,
Le ciseau façonnoit le Porphyre, l'Albâtre;
Là, regnoient dans les airs les crenaux d'une tour;
Plus loin, s'ouvroit d'un Port le spacieux contour;
Se produisant par tout leurs travaux & leurs veilles,
Les Arts au fils d'Anchise étaloient des merveilles.

Que les vents, désormais de sa Cité jaloux,
L'assiégent; le Castor insulte à leur courroux.
Le Buis & le Sapin qu'épargne la froidure,
Prêtent à son sommeil des tapis de verdure.
Les querelles jamais ne troublent ses loisirs;
Et lorsque ramenant la saison des plaisirs,
L'Amour viendra regner sur ce peuple amphibie,
Le Castor, peu semblable aux monstres de Lybie,
N'ira point, altéré de combats & de sang,
Défier un rival & lui percer le flanc:
Aimé de sa Compagne, il lui reste fidèle.

Mais nous qui l'admirons, nous sert-il de modèle?

Savons-nous comme lui, ſans haîne, ſans diſcords,
De l'ordre ſocial reſpecter les accords?
Le ſeul Helvétien lui reſſemble peut-être.
Dans ſes Alpes caché, libre & digne de l'être,
Ignorant notre luxe & nos folles erreurs,
Du ſol qui le nourrit il aime les horreurs.

Helvétiques Tribus, ſur vos roches fameuſes,
D'où tombent cent torrens en ondes écumeuſes,
Heureux, qui maintenant comme vous à longs traits,
Goûte l'air frais & pur de vos vieilles forêts!
Ah! tandis que ſur nous le Cancer regne encore,
Que ſous un Ciel d'airain, le Soleil nous dévore;
Tandis que haletant, l'Homme, ainſi que les fleurs,
Baiſſe un front accablé ſous le faix des chaleurs,
Monts, chantés par Haller, recevez un Poëte!

Errant parmi ces rocs, impoſante retraite,
Au front du Grindelval, je m'élève, & je voi,
Dieux! quel pompeux ſpectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés, la Nature raſſemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs & de beautés enſemble;

Dans

Dans un lointain qui fuit, un monde entier s'étend.

Eh ! comment embraſſer ce mêlange éclatant
De verdure, de fleurs, des moiſſons ondoyantes,
De paiſibles ruiſſeaux, de caſcades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes & de troupeaux ſur les plaines errans,
De forêts de Sapins au lugubre feuillage,
De terreins éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans ſur des vallons que le Printems fleurit,
De côteaux eſcarpés où l'Automne ſourit,
D'abymes ténébreux, de cimes éclairées,
De nèges couronnant de brûlantes contrées,
Et de Glaciers enfin, vaſte & ſolide mer,
Où règne ſur ſon trône un éternel Hyver?

La, preſſant à ſes pieds les nuages humides,
Il hériſſe les monts des hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au Soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en murs de diamant.
Là, viennent expirer tous les feux du Solſtice.
Envain l'Aſtre du jour embraſant l'Ecreviſſe,

D'un déluge de flamme aſſiège ces déſerts,
La maſſe inébranlable inſulte au Roi des airs.
Mais trop ſouvent la nège arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondiſſant, court d'abyme en abyme,
Gronde comme un tonnerre, & groſſiſſant toujours
A travers les rochers fracaſſés dans ſon cours,
Tombe dans les vallons, s'y briſe, & des campagnes
Remonte en brume épaiſſe au ſommet des montagnes.

Si je quitte ces lieux, ſi je vole aux climats,
Que jamais n'ont blanchis la glace & les frimats,
A mes regards encor ce mois offre en ſpectacle
Le Nil, qui fuit ſa rive & roule ſans obſtacle.

Ce fleuve, qui long-tems nous cela ſon berceau,
Echappé de Goyame en rapide ruiſſeau,
Du vaſte Dambéa traverſe le domaine.
Sous des iſles ſans nombre il recourbe, il promène
Ses flots purs, couronnés de lauriers toujours verds.
Bientôt devenu Roi de vingt fleuves divers,
Entraînant avec lui leurs ondes tributaires,
Par de puiſſans Etats, par des lieux ſolitaires,

Aux bornes de Nubie il court impétueux.
Envain pour le dompter, mille rocs tortueux
Du ſauvage Mosho hériſſent la contrée,
Et remparts de l'Egypte, en défendent l'entrée;
De ſes flots mutinés que l'écume blanchit,
Le Nil couvre ces monts, s'enlève & les franchit;
Il tombe: les échos, dans les rocs qu'il inonde,
Répètent longuement le fracas de ſon onde.

Mais qu'il roule d'un cours plus bruyant & plus fier,
Aujourd'hui qu'étalé comme une vaſte mer,
Il s'eſt enflé des eaux, dont l'humide Tropique
Couvre depuis trois mois le ſol Ethiopique!
Dans le calme annuel des vents Etéſiens,
En triomphe, il arrive aux bords Egyptiens,
Y répand en grondant ſa vague débordée;
Tout nage: & cependant cette Egypte inondée
Rend grâce par des jeux, des feſtins & des chants,
Au fleuve nourricier égaré dans ſes champs.
Pour elle, un mois entier n'eſt qu'une longue fête.

Qu'un deſtin différent pour l'Europe s'apprête!

Ils approchent les jours, où les ſillons dorés
Verront les Moiſſonneurs du Midi dévorés
Se noircir à ſes feux, & d'une main laſſée,
A peine ſoulever la faucille émouſſée.
Ils vont pouſſer encor des ſoupirs douloureux,
En recueillant des fruits qui ne ſont pas pour eux.

Ah! du moins, ſi des loix dignes des tems antiques,
Par quelque fête aimable, aux fatigues ruſtiques
Encourageoient ce peuple, & lui rendoient plus doux
Les pénibles labeurs qu'il dévore pour nous:
Mais pourvu que les fruits de ſon humble héritage
Du Trône & de l'Autel groſſiſſent le partage;
Qu'importe qu'au travail il vive condamné!
Pour goûter le bonheur, le peuple eſt-il donc né?

Combien l'Antiquité, Politique plus ſage,
Du ſuprême pouvoir fit un plus noble uſage!
Pour mieux enchaîner l'Homme à ſes champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux ſolemnels,
Elle eut ſoin d'embellir le cercle de l'année.
Près des eaux, ſous un bois, de feſtons couronnée,

La foule des Colons chantoit les immortels,
Et trouvoit le plaiſir juſqu'aux piés des autels.
La danſe, les concerts, un aimable tumulte,
Les Jeux, le tendre Amour ſe mêloient à ce culte:
L'Homme, alors ranimé par des jours de repos,
En aimoit plus ſes bois, ſes champs & ſes troupeaux.

VOYEZ Rome agricole, & cependant guerrière.
Avant que le Cancer, au bout de ſa carrière,
Lui donnât en fuyant le ſignal des moiſſons,
Aux ſons du chalumeau mariés aux chanſons,
Elle ouvroit pour ſon peuple une fête champêtre.
Le vorace animal, que le chêne voit paître,
Autour des blés, trois fois en pompe promené,
De folâtres danſeurs marchoit environné.
Sur l'autel de Cérès, ſerpentoit en guirlandes
Le feuillage du chêne; & de douces offrandes,
Du miel, du vin, du lait enſemble confondus,
Exhaloient leurs parfums, à longs flots répandus.
La victime expiroit. Sous la verte feuillée,
La nuit parmi les jeux retrouvoit l'aſſemblée;
Et quand le Roi du jour lançoit de nouveaux traits,

Ils couroient plus joyeux moiſſonner leurs guérets.

POUR nous, à qui les Mois plus lentement préparent
Les ondoyans tréſors dont nos rives ſe parent,
Ayant que du Lion s'irritent les chaleurs,
Dépouillons de ſon miel le peuple amant des fleurs.
Mais gardons d'imiter ce maître inéxorable,
Qui, dans l'ombre des nuits aux crimes favorable,
Enflamme ſous la ruche un bucher ſulphureux.
Le repos, le ſommeil ſur cet aſyle heureux
Regnoit; & tout-à-coup la vapeur dévorante
S'élève à flots preſſés dans la ruche odorante,
S'élargit, & frappant de ſon venin jaloux
L'Abeille accoutumée à des parfums plus doux,
Arrache à leurs palais & le Peuple & la Reine,
Déjà mourans d'ivreſſe & couchés ſur l'arêne.

C'EN eſt trop, & s'il faut que les cruels humains
Signalent par le ſang le pouvoir de leurs mains,
Aujourd'hui, vers les bords où l'Europe commence,
Le commerce leur ouvre une carrière immenſe.

Qu'ils volent à travers une mer de glaçons,
Combattre & déchirer les monſtrueux poiſſons,
Que l'Océan du Nord voit bondir ſur ſon onde.

Ces monſtres, relégués aux limites du monde,
A peine ont découvert à l'œil des Matelots
La maſſe de leurs corps allongés ſur les flots,
Que s'élançant vers eux ſur un bateau fragile,
L'intrépide Nocher vogue d'un cours agile,
Se place ſur la poupe, & d'un bras aſſuré,
Au monſtre plus voiſin pouſſe un dard acéré.
Le féroce animal, que la rage tranſporte,
Pouſſe un long meuglement; il s'échappe, il emporte
Avec lui ſous les flots le trait qui l'a percé:
L'onde fume du ſang de la plaie élancé.

Envain pour échapper au fer qui le tourmente,
Il remonte à grand bruit ſur la vague écumante;
Envain pour reſpirer, par ſes doubles évents,
Il vomit l'onde amère & repouſſe les vents;
La Baleine, & de force & de ſang épuiſée,
Livre à ſes ennemis une conquête aiſée.

Les barbares, en foule autour d'elle aſſemblés,
Lui déchirent les flancs de harpons redoublés.
Elle meurt. Acharnés ſur ce monſtre ſauvage,
Par des chaînes de fer on le traîne au rivage :
Tout mort qu'il eſt, ſa vue inſpire encor l'horreur.
Tel étoit ce Python, qui gonflé de fureur,
Rouloit ſon vaſte corps dans la fange croupie,
Quand l'onde vengereſſe eut noyé l'Homme impie.

Vous cependant, Nochers, dont ces Reines des eaux
Ont d'une proie immenſe enrichi les vaiſſeaux,
Revenez, hâtez-vous ; craignez que la gelée
Ne hériſſe la mer de glace emmoncelée.
Le Midi vous rappelle ; il attend que vos mâts
Lui portent les tréſors des ſauvages climats.

Mais ces fanons groſſiers, qui retiendroient captive
Et l'aimable jeuneſſe & l'enfance plaintive,
Ah ! rendez à la mer ce butin malheureux :
Nous n'avons ſu que trop, par un art déſaſtreux,
En former des priſons, où notre extravagance

D'une

D'une taille naiſſante enchaînoit l'élégance.
Barbares ennemis de nos propres enfans,
Ainſi nous attriſtions l'aurore de leurs ans.
Pouvoient-ils déployer dans leurs dures entraves
Cette aimable gaîté, qui fuit loin des eſclaves?
Inſenſés! nous penſions leur prêter des appas;
Et pour les embellir, nous hâtions leur trépas.

Enfin Rouſſeau parut. Il vit la tendre enfance
Malheureuſe, opprimée; il en prit la défenſe:
A ſon antique chaîne il l'arrache à jamais.
Enfans, rendez-lui grâce; & vous, qui déformais
Verrez en liberté vos jeunes charmes croître,
Belles, pardonnez-lui, ſi trop ſage peut-être
Il borna votre gloire, & d'une auſtère main,
De la célébrité vous ferma le chemin.
Cent exemples fameux, répétés d'âge en âge,
Vous ſervent contre lui d'éloquent témoignage.
Eh! quels Arts par vos mains ne furent embellis?
Quels Lauriers, quels honneurs n'avez-vous point cueillis?
La valeur même encor ajoute à vos conquêtes;
Et Mars a pour Vénus des Palmes toujours prêtes.

Oui, j'en atteſte ici tout l'Empire Français,
Beauvais, Beauvais ſur-tout ſauvé par vos ſuccès.
Muſe, qui des Héros éterniſes l'hiſtoire,
Viens, & monte ma voix au ton de la victoire.

Louis regnoit. Vaſſal infidèle à ſon Roi,
Charles, dont le nom ſeul réveille encor l'effroi,
De Beauvais inveſti foudroyoit les murailles.
A ſes fiers Bourguignons nourris dans les batailles,
Vers les remparts fumans, déjà l'échelle en main,
Sur les morts entaſſés Charle ouvroit un chemin.
Le Peuple & le Soldat, tout fuyoit. Une Femme
S'élance; & d'une voix que la colère enflamme:
« N'avez-vous plus de Roi? N'avez-vous plus d'enfans,
» Lâches? Eh bien! fuyez: ſeule, je les défends. »
Hachette, c'eſt le nom de la jeune Héroïne,
Dit & marche. A ſa voix une chaleur divine
Ranime tous les cœurs; mais trois fois ramenés,
Trois fois les Citoyens reculent conſternés.

Et dans le même inſtant, aux yeux de la Guerrière,
Des Femmes, qui d'un Temple ont franchi la barrière,

Cachent dans les tombeaux, cachent ſous les autels
Leurs fils, qui s'attachoient à leurs bras maternels :
« Quoi! Vous pouvez combattre, & vous verſez des larmes!
» Laiſſez à vos maris la peur & les allarmes.
» Marchons ; & les forçant à rougir devant nous,
» Soyez Hommes pour eux, s'ils ſont Femmes pour vous. »
Lorſque dans les forêts une meute aboyante,
De la trompe & du cor entend la voix bruyante,
Rapide elle s'élance, & s'élevant par bonds,
Du Cerf épouvanté ſuit les pas vagabonds ;
Tel d'audace brûlant vole un Sexe timide :
Il marche aux ennemis en colonne intrépide,
Et la pique à la main, Hachette le conduit.
Du nouveau bataillon le ſpectacle & le bruit
Ebranlent l'Aſſaillant : il recule, il s'étonne.

Planté ſur un creneau, d'où le ſalpêtre tonne,
Dans la ſoie & l'azur de ſes replis mouvans,
L'Etendard de Bourgogne empriſonnoit les vents :
Charles, déjà vainqueur, le couvroit de ſa lance.
Hachette voit l'Enſeigne ; elle vole, s'élance,
Du Prince cuiraſſé brave & trompe le dard :

Le bras de l'Amazone enlève l'Etendard.
Privé de tous les ſiens, dont il pleure la chûte,
Charles ſeul, ſans épée, à tous les traits en butte,
Charles fuit ; & les murs, à jamais raffermis,
Repoſent triomphans ſous l'ombrage des Lys.

D'Hachette & de ſon nom garde bien la mémoire,
France ! Et ſi dans Beauvais, encor plein de ſa gloire,
Moi, qui jeune aux autels formant un doux lien,
Viens à ce nom ſacré d'aſſocier le mien,
Oh ! ſi je porte un jour mon filial hommage,
Entretiens-moi d'Hachette, offre-moi ſon image,
Que j'y puiſſe attacher mon œil religieux,
Et couronner de fleurs ce front victorieux !

Quelles fleurs toutefois offrir à ſa ſtatue,
Aujourd'hui que pleurant ſa vigueur abbattue,
La terre voit regner aux céleſtes lambris
Le Lion de Némée & le Chien de Procris ?
Miniſtres de l'Eté, leur ſouffle décolore
L'émail, qu'en nos jardins le Printems fit éclore.
Sur ſes bras tortueux languiſſamment penché,

Le triſte Chèvre-feuille expire deſſéché ;
Le Pavot, à ſes piés, voit tomber ſa couronne ;
Le panache azuré dont l'Iris s'environne,
Effeuillé par les vents, flotte dans les boſquets ;
Le Lilas, tout honteux, cherche envain ſes bouquets ;
De l'amoureux Paſtour la parure eſt flétrie ;
Le Gazon pâliſſant languit dans la prairie ;
Et juſqu'au fond des bois les Chênes, les Ormeaux,
D'un feuillage moins verd, ont bruni leurs rameaux.

Sous les feux que vomit l'ardente Canicule,
Le fleuve reſſerré plus lentement circule.
O ſurpriſe ! A l'aſpect d'un ſi foible ruiſſeau,
Le Voyageur s'arrête, & le croit au berceau.
Son œil demande envain aux canaux ſolitaires
Ces mouvantes forêts, ces barques tributaires,
Qui, voguant aux Cités, leur portoient tour-à-tour
Et les tréſors d'Olinde & les fruits d'alentour.
Ces magaſins flottans des régions fertiles,
Sur l'arène des ports, languiſſent inutiles ;
Et près d'eux, le Nocher, à regret ſpectateur,
De l'onde pareſſeuſe accuſe la lenteur.

La campagne brûlante, & poudreuſe & déſerte,
Offre de toutes parts ſa ſurface entr'ouverte.
L'homme le plus robuſte a perdu ſa vigueur;
Le génie épuiſé s'endort dans la langueur,
Et les enfans du Pinde, à chanter inhabiles,
Sentent leur lyre d'or fuir de leurs mains débiles.

Mais que dis-je! Ah! je puis, aux traits brûlans du jour,
Oppoſer des forêts le paiſible ſéjour.
Jardins majeſtueux qu'a plantés la Nature,
Et dont l'antique honneur rajeunit ſans culture,
O forêts! ouvrez-moi vos ſentiers tournoyans;
Courbez-vous ſur ma tête en dômes verdoyans:
Plongé ſous votre ombrage aux ſources du délire,
Je vais encor, je vais faire entendre ma lyre.

Ciel! Sous leurs pavillons j'entre à peine; & dans moi
Leur ténébreux lointain imprime un ſaint effroi.
Dans ce déſert muet lentement je m'avance,
Et je crois habiter le palais du Silence.
Qu'aiſément aujourd'hui je pardonne à l'erreur,
Qui frappant nos ayeux d'une ſecrette horreur,

Pour eux, changeoit les bois en vénérable enceinte,
Que les Dieux rempliſſoient de leur Majeſté Sainte!
Eh! n'éprouvons-nous point ſous ces portiques verds
Qu'on croit ſentir la main qui régit l'Univers,
Que nos jeunes penſers en raiſon ſe transforment,
Et que nos paſſions ſe taiſent & s'endorment?

Le ſeul Amour y veille. Oui, c'eſt dans les forêts,
Qu'à notre ame attentive il parle de plus près.
C'eſt-là que dans le ſein d'une Belle ingénue,
Un trouble intéreſſant par dégrés s'inſinue;
Que ſon œil affoibli craint les rayons du jour,
Et que ſa voix expire en longs ſoupirs d'amour.

Vous, eſclaves flétris & des Cours & des Villes,
Qui prodiguez votre ame à des maîtreſſes viles,
Vous croyez être Amans? non, vous ne l'êtes pas.
Des Palais, où Phryné vous vendit ſes appas,
Le véritable Amour & s'indigne & s'exile;
Enfant de la Nature, il en cherche l'aſyle.
L'Amour aime des bois les dédales épais,
S'enfonce dans leur ombre, & s'y nourrit en paix.

Dans les forêts encor, les Rois de l'harmonie
Assis ou vagabonds retrouvent le génie.
Là, s'égaroit Orphée, en modulant ces airs,
Par qui fut attendri le rocher des déserts;
Là, d'Achille & d'Hector le Chantre vénérable,
Ainsi que leurs exploits, rendit son nom durable;
Là, prenant tour-à-tour la lyre & les pipeaux,
Virgile célébroit les Rois & les Troupeaux.

Aimables Enchanteurs, nos guides & nos maîtres,
Jadis je ne pouvois, comme vous, sous des Hêtres,
Tromper la Canicule & défier ses traits.
Malgré moi-même, hélas! exilé des forêts,
Malgré moi, je vivois enchaîné dans les Villes:
J'y voyois le Démon des discordes civiles,
Dans le palais des Rois, triompher impuni,
Et toujours aux vertus le malheur réuni.
Souvent je m'écriois: « O Ciel! quand la Fortune
» Voudra-t-elle adoucir sa rigueur importune?
» Ah! si je puis trouver un terme à ses refus,
» Vous me verrez alors sous vos dômes touffus,
» Verdoyantes forêts! Et vous, claires fontaines,

» Qui

» Qui coupez en fuyant leurs routes incertaines,
» Sur vos gazons mouſſeux j'irai me repoſer!
» Les Amours & leur Sœur m'y viendront courtiſer.
» D'un long & doux ſommeil j'y goûterai l'ivreſſe;
» Et lorſque m'arrachant à ſa molle pareſſe,
» Je voudrai des Saiſons célébrer les bienfaits,
» Ou chanter des Héros l'audace & les hauts-faits,
» Je n'y trouverai point les Muſes indociles,
» Et mes vers couleront plus doux & plus faciles.

Ainsi, d'un doux repos mes deſirs envieux,
Tous les jours, ſans relâche, importunoient les Dieux;
Mais l'oreille des Dieux obſtinément fermée
Laiſſoit mes vœux perdus s'exhâler en fumée:
Hélas! déjà pour moi n'exiſtoient plus les champs.

Le Ciel m'exauce enfin. Noble appui de mes chants,
L'Ami du Laboureur & des fils d'Uranie
Au calme des forêts a rendu mon génie;
Sa main vient de m'ouvrir les routes du bonheur.
Oh! ſi je puis un jour y rencontrer l'honneur,
Si je puis mériter que le Pinde m'avoue,

Et m'orne des Lauriers du Chantre de Mantoue,
J'irai, tout rayonnant d'une noble fierté,
Les offrir à l'Auteur de ma félicité ;
Et lui montrant l'Envie à ſes pieds étouffée,
A ſa vertu modeſte ériger un trophée.

REMARQUES

SUR

LE CINQUIEME CHANT.

JUILLET.

CE Mois, lors de la fondation de Rome, reçut le nom de QUINTILIS, c'eſt-à-dire, de Cinquième, & il le porta juſqu'à la fin de la République. A cette époque, JULES-CÉSAR ayant corrigé les erreurs du premier Calendrier, MARC-ANTOINE, en ſa qualité de Conſul, ordonna que pour perpétuer la mémoire de ce bienfait le Mois Quintilis ne s'appelleroit plus déſormais que JULIUS, du nom du réformateur. La réputation de Céſar, bien plus que la volonté de Marc-Antoine, fit ſans doute adopter ce changement; & nous même aujourd'hui, nous honorons encore le plus célèbre des Romains, toutes les fois que nous prononçons le mot de JUILLET, formé de JULIUS.

LA conſtellation de ce Mois eſt compoſée de dix-huit Etoiles. J'ai dit dans les Notes précédentes pourquoi elle fut appellée Lion, & le rapport qu'elle avoit avec Hercule dans le langage allégorique.

LE Calendrier marque le commencement des jours Caniculaires vers la fin de Juillet, parce qu'alors la plus brillante de toutes les Etoiles, appellée CANIS ou CHIEN, réparoît ſur

l'horizon. Comme elle ſemble ne ſe lever que pour annoncer les jours des grandes chaleurs, car on ne la voit qu'un inſtant avant l'Aurore, il étoit aſſez naturel de lui donner le nom de l'animal qui veille à nos portes & nous avertit du danger. On faiſoit plus, on l'honoroit par le ſacrifice d'un Chien.

Le Mois de Juillet, chez les Romains, n'avoit rien de remarquable que la Fête des Ambarvales, dont je parlerai dans une autre Note; mais chez les Athéniens, il commençoit l'année, & ramenoit tous les quatre ans les jeux Olympiques, la fête la plus ſolemnelle de toute la Grèce. Les Egyptiens célébroient auſſi en ce mois la Fête de l'inondation du Nil, pour obtenir du Ciel que leur Fleuve, en ſe répandant ſur les Campagnes, y portât la fertilité. Ce phénomène annuel étoit pour eux, ce qu'il eſt encore pour leurs deſcendans, l'époque la plus intéreſſante de leur année.

P. 251. Il déploya des Cieux la tenture azurée,
Du Soleil, ſur ſon Trône, en fit le pavillon.

On a vu dans les Remarques qui ſuivent le Mois de Mars que ce ſecond Vers eſt emprunté de nos Livres Sacrés : Dedit soli (Deus) tentoria in Cœlis. Je leur dois encore l'image du Vers précédent : Explicans Cœlos sicut cortinam. La Vulgate, il eſt vrai, a défiguré cette noble comparaiſon, en nous montrant les Cieux étendus comme une peau : Extendens Cœlos sicut pellem. Auſſi n'eſt-ce point dans cette verſion (*) que je conſeille à nos Poëtes d'étudier le

(*) « Ce que je dis ici... ne doit pas diminuer le reſpect que nous avons pour notre Verſion Vulgate : c'eſt un malheur néceſſaire... que les Poéſies perdent beaucoup de leur beauté dans une Traduction.... Notre Verſion ne préſente aucun ſens qui ne ſoit bon & catholique, ce qui ſuffit. » Ainſi parle l'Abbé Fleury dans ſon Diſcours ſur la Poéſie des Hébreux, & je ſuis loin de contredire ce jugement.

langage des Orientaux. Quelque pompeux que ſoit le ſtyle des Odes Sacrées de J. B. ROUSSEAU, il ſeroit bien plus élevé encore & plus fécond en images, ſi la Vulgate n'eût pas été le ſeul guide de ce grand Poëte.

MAIS pourquoi, me dira-t-on, puiſer ſi ſouvent dans des Poéſies, qui conſidérées comme ouvrages de Littérature ſont un modèle d'enflure & de mauvais goût? Si les traits ſublimes que j'ai déjà cités de nos Livres Sacrés ne ſont point une réponſe ſuffiſante à cette objection, qu'on me permette de développer ici ce que j'ai dit touchant la Poéſie des Hébreux dans la dernière remarque ſur le ſecond Chant. Je regarde cette queſtion comme trop importante, pour ne pas l'examiner avec quelque étendue.

J'AVOUE d'abord qu'il ſeroit imprudent de mettre les Poëtes Orientaux dans les mains d'un homme dont le goût ne ſeroit pas encore formé; la jeuneſſe eſt trop ſujette à prendre le giganteſque pour du ſublime: c'eſt peut-être une ſuite naturelle du deſir que nous avons de nous aggrandir. Il faut, ſi l'on veut ne pas porter ce deſir juſqu'à l'excès, avoir appris du tems & de la réflexion que les beautés de la Poéſie, comme celles de l'Architecture, naiſſent du ſage accord des proportions. De-là, ſi j'avois à peindre la terre agitée par un tremblement, je ne dirois pas qu'elle chancèle comme un homme yvre: NUTANDO NUTAT TELLUS SICUT EBRIUS. Je ne ferois pas bondir les montagnes comme des Béliers, ni les collines comme des Agneaux: MONTES SUBSILUERUNT UT ARIETES, ET COLLES UT FILII OVIUM. De-là encore, ſi je ne devois repréſenter que la dévaſtation d'un petit coin de l'univers par la guerre, je ne mettrois point la Nature entière en commotion; je ne noircirois pas les étoiles; Dieu ne vomiroit pas du feu par la bouche; la fumée ne lui monteroit pas au nez, & les montagnes fondues comme de la

cire ne s'écouleroient pas ſous ſes piés : ATRABO STELLAS.... IT E FAUCIBUS IGNIS EDAX; ASCENDIT FUMUS IN EJUS NARES. SUBTER ILLUM LIQUESCUNT MONTES, INSTAR CERÆ ANTE IGNEM. Ces images ſont reſpectables ſans doute, vues du côté de la Religion ; mais ne les conſidérant ici que dans leur rapport avec la Littérature, il faut les bannir, comme ridicules, de tout ouvrage profane.

IL y a un autre danger pour nos jeunes Auteurs dans l'étude de la Poéſie Orientale. Comme elle revient ſans ceſſe ſur les mêmes idées trop ſouvent repréſentées ſous les mêmes images, ils riſqueroient d'accoutumer leur génie à une ſtérile abondance, & nous n'avons déjà que trop le malheur d'écrire beaucoup ſans dire davantage. Retranchez en effet des Poéſies Sacrées le Tableau de la colère & de la clémence de Dieu, vous ne leur laiſſerez preſque rien. On y trouve trop peu ſouvent cet heureux mêlange de tons, ſans lequel les beautés les plus ſublimes reſtent ſans effet, parce que la monotonie les efface. Cette uniformité de penſées & de couleurs en rend la lecture fatigante, lorſqu'on n'y eſt pas conduit par l'attrait de la Religion. C'eſt, comme dans les Poéſies Erſes, l'éternelle repréſentation d'une nature brute & ſauvage ; la conformité eſt frappante : & peut-être ſeroit-ce la matière d'un Ouvrage intéreſſant que LA RECHERCHE SUR LES CAUSES DE LA RESSEMBLANCE ENTRE LES POETES DU NORD ET CEUX DE L'ORIENT.

ENFIN, une imitation indiſcrète de la Poéſie Hébraïque pourroit accroître dans nos Vers un défaut, qui de nos jours y domine. Je veux parler de ce ſtyle, qui ne connoiſſant pas, ou négligeant l'art de développer la Période Poétique, ſe traîne de deux en deux Vers. Ouvrez au hazard les Pſeaumes de David, les Prophéties d'Iſaïe, le Livre de JOB ; & vous verrez que chaque phraſe eſt ſymétriquement compoſée de deux membres

parallèles, où une image répond à une autre image, & un mot à un autre. Prenons pour exemple le début du Pſeaume 114, que tout le monde connoît : je me ſers de la traduction de M. LOWTH.

Cum exiret Iſraël ex Ægypto,
Domus Jacobi è populo barbaro,
Erat illi Juda in ſanctam ditionem,
Iſraël illius imperium.
Vidit mare & fugit ;
Jordanes converſus eſt retro.
Montes ſubſiluerunt ut arietes,
Colles ut filii Ovium.
Quid tibi, ô Mare ! quod fugeris,
Jordanes, converſus fueris retro,
Montes ſubſilueritis ut Arietes,
Colles, ſicut filii Ovium ?
A conſpectu Domini contremiſce, Tellus,
A conſpectu Dei Jacobi !
Qui vertit rupem in ſtagnum aquarum,
Petram in fontem aquarum, &c.

C'EST-LA ſans doute le véritable ton de l'Ode. Ces interrogations, ces réponſes, ces exclamations impriment à ce début la variété de mouvement qui doit regner dans la Poéſie Lyrique; & un Poëte moderne ne devroit pas repréſenter autrement le même prodige, pourvu qu'il ſupprimât les deux comparaiſons, dont j'ai déjà parlé. Mais avouons auſſi que cette uniformité de meſure dans le rythme eſt ennuyeuſe, & même contraire à la fougue Poétique. Cependant, comme tous les inſtrumens ſont égaux ſous le ſouffle de Dieu, les Poëtes Sacrés l'ont conſervée

cette fougue, au milieu d'une marche compaſſée; elle leur étoit preſcrite d'ailleurs par la néceſſité de faire chanter leurs vers alternativement par deux chœurs (*). Pour nous, qui n'avons pas la même raiſon pour regler ainſi notre marche, nous deviendrions faſtidieux, ſi à l'uniformité de meſure dans chaque vers, nous joignions encore l'uniformité de meſure dans chaque phraſe. J'ai dit que ce défaut dominoit aujourd'hui dans nos vers; & j'en accuſe un de nos plus grands Poëtes, M. DE VOLTAIRE. J'entends crier au blaſphême : n'importe; je n'en dirai pas moins, parce que j'en ai eu la preuve en reliſant ſes Poéſies du grand genre, qu'il ne marche le plus ſouvent que de deux en deux, de quatre en quatre vers, & qu'il eſt bien éloigné en ce point de l'heureuſe variété de RACINE.

RACINE n'ignoroit pas que la lecture des Poéſies Orientales peut égarer le goût d'un jeune Littérateur; mais il ſavoit auſſi qu'un eſprit mûr peut y faire une riche moiſſon : il nous l'a prouvé dans ſon ATHALIE, & ſur-tout dans les Chœurs D'ESTHER, le chef-d'œuvre de nos Poëmes Lyriques. Il auroit fait ſans doute des beautés du Texte Sacré un uſage plus fréquent, & donné à notre Poéſie un ton de hardieſſe qu'elle n'a pas, s'il n'avoit uniquement travaillé pour le Théâtre. On ſait que le ſtyle de la Tragédie ne doit être que celui d'une converſation noble & ſoutenue, & que s'il ſe permet quelqu'audace, il faut

(*) Multis exemplis clare confirmatur, uſu obtinuiſſe, ut ſacros Hymnos ſæpe alternis choris invicem cantarent.... quod ſi is primævus eſſet Hymnos canèndi uſus,... in eo cauſam cernimus proximam, cur ejuſmodi carmina per ſtrophos æquales, & quidem plerumque diſticha, ornate diſponerentur; & cur diſticha verſiculis aliquo modo parallelis conſtarent.... id facile tranſiit in cæteras (Poëſeos) ſpecies; adeoque in univerſa Hebræorum Poëſi fere obtinuit, ut id verius de Muſis Hebræis quam de aliis quibuſcumque dici poſſit : AMANT ALTERNA CAMENÆ. (De Sacrâ Poëſi Hebr.)

qu'il

qu'il ait l'adreſſe de la cacher. C'eſt ce que la plupart de nos Poëtes ne ſentent pas aſſez aujourd'hui ; ils prennent ſervilement le ſtyle de Racine pour modèle dans tous les genres (*).

Ce que Racine n'a pas dit, ils n'oſent le dire ; les images qu'il ne devoit pas hazarder dans une Tragédie, ils les banniſſent de l'Ode, de l'Epopée, &c. Toujours Ecoliers, ils ne ſavent lire que dans un Livre ; ils devroient ſe ſouvenir pourtant que ce qu'ils admirent dans leur Maître, comme la borne de l'Art, VISÉ & SUBLIGNY, leurs prédéceſſeurs, l'avoient proſcrit avec ce ton de mépris qu'ils affectent à leur tour contre des beautés neuves, où ils ne peuvent atteindre. Or, qu'en arrive-t-il ? Notre Poéſie ſe meurt de timidité. La proſe a été plus heureuſe. MM. J. J. ROUSSEAU, THOMAS, BUFFON, RAYNAL, &c. lui ont donné une attitude plus fière. On peut les en blâmer aujourd'hui ; mais la poſtérité les en louera, comme nous louons PLATON & PLINE d'être quelquefois auſſi hardis

(*) On peut appliquer ici ce que M. THOMAS a dit du reſpect aveugle qu'on avoit pour HOMÈRE, ſous l'Empire de JULIEN, dans l'ESSAI SUR LES ELOGES, Ouvrage dont notre ſiècle n'admire peut-être pas aſſez la ſupériorité, mais à qui la poſtérité rendra plus de juſtice. « C'eſt une choſe remarquable en Philoſophie, en Eloquence & dans tous les Arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque ſiècle a le ſien. Il ſemble que l'eſprit humain ſoit importuné de ſa raiſon & fatigué d'être libre. Il a beſoin qu'on le gouverne & qu'on l'aſſerviſſe. S'il ne trouve pas un homme de ſon ſiècle digne de lui commander, il va demander un maître aux ſiècles paſſés : il lui dit, règne ſur moi ; & auſſi-tôt il ſe proſterne & ſe courbe aux piés de ſa ſtatue. Bien-tôt il n'oſe plus le regarder qu'avec un reſpect idolâtre. Ce maître devient le tyran de ſa penſée & le légiſlateur de ſon goût. Ce maître lui dicte ſes opinions, & juſqu'aux mots dont il doit ſe ſervir. L'Homme, dans cet état, reſſemble à un enfant timide, qui n'oſe faire un pas ſans les liſières qui le ſoutiennent. Il penſe, il ſent, il reſpire dans un autre ; il eſt d'autant plus fier qu'il eſt plus aſſervi. »

qu'Homère & Virgile. L'Abbé FLEURY remarquoit déjà dans ſon tems « que nous élevions la Proſe à la majeſté du ſtyle poétique, & que nous abbaiſſions la Poéſie à la facilité de la Proſe ».

MAIS il eſt tems de détailler quels avantages peut nous procurer l'étude des Poëtes Orientaux. HORACE exige deux qualités dans un grand Poëte, un génie divin pour enfanter de ſublimes conceptions ; & pour les rendre, un langage non moins ſublime : MENS DIVINIOR ATQUE OS MAGNA SONATURUM. Or ces deux qualités brillent éminemment dans les Poéſies Hébraïques ; c'eſt-là qu'on trouve de ces tableaux capables d'étonner l'imagination même d'un autre Homère. Les Tribus captives gémiſſent à Babylone ; EZÉCHIEL veut les conſoler par l'eſpérance d'un prochain retour dans leur Patrie. Comment s'y prend-il pour leur montrer cet avenir flatteur ? Il ſe préſente à elles & dit : « L'Eternel m'a tranſporté dans une vaſte campagne couverte d'oſſemens. Il m'a commandé de leur parler, j'obéis ; & voilà qu'à l'inſtant, tous ces os s'agitent à grand bruit ; ils ſe rapprochent l'un de l'autre ; ils ſe lient par des nerfs & ſe couvrent de chair & de peau. L'Eternel m'ordonne encore d'appeller ſur eux les vents des quatre coins de l'univers. A ma voix, les vents accourent, les morts revivent, & une armée immenſe ſe dreſſe ſur ſes piés. Hé bien, fils d'ISRAEL ! vous êtes ces oſſemens deſſéchés ; vos tombeaux vont s'ouvrir & vous allez revivre ». Y a-t-il dans toute l'Antiquité rien qui efface cette ſublime Allégorie ? Et ailleurs, veut-il prouver à ſes Concitoyens qu'ils ont mérité la priſe & le ſaccagement de leur Ville ? Il leur fait l'énumération de leurs crimes, & voici le tour éloquent & poétique qu'il emploie—. Dieu le tranſporte de Babylone à Jéruſalem, lui fait voir dans l'intérieur de chaque maiſon les divers attentats qui s'y commettent, & lui demandant à chaque nouvelle ſcène : « Eh bien ! crois-tu que mon Peuple mérite que je l'abandonne ? »

Il ajoute : «TOURNE LES YEUX, TU VERRAS DES ABOMINATIONS ENCORE PLUS GRANDES». Le Prophète tourne les yeux, & à chaque fois, il voit des abominations encore plus grandes. La dernière qu'il découvre, c'eſt l'Idolâtrie placée par les Anciens même du Peuple dans le Temple, entre le veſtibule & l'autel. Arrivent alors ſix hommes qui portent la mort dans leurs mains; au milieu d'eux marche un ſeptième vêtu de lin; à ſon côté eſt ſuſpendu un vaſe rempli d'encre. Dieu lui commande d'aller dans la Ville marquer au front le petit nombre de ceux qui n'ont point prévariqué. L'HOMME AUX HABITS DE LIN ſe retire; les ſix Miniſtres de la mort reçoivent à leur tour l'ordre d'aller égorger quiconque ne portera point le ſceau de la fidélité : ils ſortent pour obéir. Le Poëte (*) tombe alors aux piés de l'Eternel; le viſage attaché à la terre, il demande en gémiſſant la grace de ſa Patrie. Dans le même inſtant, rentre l'homme vêtu

(*) Je n'ignore pas que quelques Savans refuſent à Ezéchiel le titre de Poëte original. Il répète, diſent-ils, & affoiblit tout ce qu'on avoit dit avant lui. Je ne puis ſouſcrire à ce jugement. Cet Ecrivain Sacré me paroît ſupérieur à Iſaïe lui-même par la véhémence, la force & la ſublimité, non de ſtyle, mais d'imagination. Ses quarante-huit Chapitres offrent un grand nombre de tableaux dignes de ceux que je viens de citer. C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon à M. LOWTH, qu'Ezéchiel eſt chez les Hébreux, ce qu'eſt ESCHYLE chez les Grecs.

J'ai fait, en liſant ce Prophète, une remarque qu'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici. On connoît ces beaux vers de LA FONTAINE ſur des arbres qu'on émonde :

Eh ! pourquoi mutiler ces pauvres habitans ?
Ils iront aſſez-tôt border le noir rivage.

La hardieſſe de cette figure, où l'on voit des arbres deſcendre aux Enfers comme les hommes, Ezéchiel le premier l'a employée. « OMNES ENIM (ARBORES) MORTI DEBENTUR, INFERIS DESTINATÆ, IN TURBA HOMINUM DESCENDENTIUM IN FOVEAM ITURÆ. » Cap. 31.

de lin qui ne dit que ces mots : « J'AI FAIT CE QUE TU M'AS ORDONNÉ ». Là finit le Poëme.

VOILA, ce me ſemble, des beautés d'un ordre ſupérieur : comme nos plus ſublimes conceptions poétiques pâliſſent à côté de ce vaſte & hardi tableau!

POURQUOI ceux, qui parmi nous ont cultivé la Poéſie Epique, n'ont-ils rien qui approche de ce merveilleux ? Eſt-ce un effet de leur timidité ou de leur impuiſſance ? Si je ne craignois les applications, je hazarderois une réponſe ; il eſt plus ſage de ſe taire : pourſuivons. J'ai parlé, dans une Note ſur le quatrième Chant, de l'Ode où ISAIE a peint la ruine de Tyr ; je ne puis me refuſer au plaiſir de faire connoître encore le tableau non moins ſublime que nous offre le même Poëte Sacré de la deſtruction de Babylone & de la mort de ſon Roi. Il faut ſe ſouvenir d'abord que les Grands, les Princes & les Rois dans la Poéſie Hébraïque ſont ordinairement figurés par les Cèdres du Liban. Il faut ſavoir que chaque famille un peu conſidérable chez les Hébreux avoit un tombeau particulier ; que ce tombeau étoit une eſpèce de caverne noire & profonde, taillée dans le roc, qu'elle contenoit une vingtaine de cellules, chacune deſtinée à recevoir un cercueil, & que les Juifs ſe repréſentoient les Enfers ſous cette image.

CHANT DE TRIOMPHE

SUR LA RUINE DE BABYLONE ET LA MORT DE SON ROI.

Tiré du 14e. Chapitre des Prophéties d'ISAÏE.

IL eſt donc renverſé ce coloſſe d'orgueil.
Trahi par la victoire, il expire ; & les Villes ;
Qui devant ſes exploits courboient leurs fronts ſerviles ;
Chantent Babylone au cercueil.

JÉHOVA, qu'indignoit le faſte de l'impie;
Voit d'un ſceptre de fer l'Orient écraſé :
Jéhova parle : il faut que le crime s'expie.
Le ſceptre de fer eſt briſé.

OUI : celui qui frappoit dans ſa barbare joie
Les peuples gémiſſans, eſt lui-même frappé :
Au bras d'un Dieu vengeur il n'a point échappé,
Et la mort en a fait ſa proie.

EN le voyant tomber, ce farouche Tyran,
La Terre a tout-à-coup frémi d'un doux tumulte :
Le Pin s'en réjouit, & le Cèdre l'inſulte,
Tranquille au ſommet du Liban.

« DE ton ſang, diſent-ils, quand la plaine eſt baignée,
» Quel bras aſſez hardi pour nous bleſſer jamais !
» Tu meurs & nous vivons : ta chûte déſormais
» Epouventera la coignée. »

L'ENFER à ton aſpect s'eſt ému. Chaque Roi,
Impatient de voir tes palmes triomphales,
Se lève, ſort du Trône, & ces Ombres Royales
Vont en foule au-devant de toi.

« EH quoi donc ! comme nous, te voilà, diſent-elles !
» Dans la tourbe des morts tu deſcends confondu !
» Te voilà ſans flatteurs, ſans cortège, & perdu
» Dans les ténèbres éternelles ! »

COMMENT es-tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du matin ? Tu verſois la lumière,
Et tu dors maintenant éteint dans la pouſſière !
Comment es-tu tombé des cieux ?

N'AGUÈRES tu diſois : « Au-deſſus des nuages,
» Je veux, le ſceptre en main, pareil à Dieu, m'aſſeoir.
» Cieux, vous ſerez mon Trône ! Aſtres, je veux vous voir
» M'apporter vos humbles hommages ! »

TU le diſois : l'Enfer dévore tes deſſeins.
Et tous les Voyageurs, qui verront le rivage
Où gît ton corps meurtri, penchés ſur ton viſage,
Se demanderont incertains :

« EST-CE lui, dont la voix commandoit à la guerre ?
» Lui, qui d'or & de ſang épuiſoit les Etats,
» Et Potentat, vainqueur des plus fiers Potentats,
» En déſert transformoit la terre ?

» LES marbres, les parfums & les hymnes pieux
» Des Rois les plus obſcurs honorent la mémoire ;
» Et même les Tyrans n'arrivent pas ſans gloire
» Au ſépulchre de leurs ayeux.

» CRUEL ! toi ſeul privé des pompes funéraires ;
» Tu ſeras le butin du vorace corbeau.
» Non : tu ne joindras point tes pères au tombeau ;
» Ta cendre outrageroit tes pères. »

Il eſt affreux ton ſort ; mais tu l'as mérité.
Réponds : quel eſt le ſang qu'épargna ta furie ?
N'as-tu pas fait, barbare, à ma ſainte Patrie
Soixante ans de captivité ?

Eh bien ! que tes forfaits retombent ſur ta race.
Que le glaive implacable égorge tes enfans :
Tes projets dans tes fils revivroient triomphans ;
Le glaive éteindra leur audace.

Ainsi le veut Dieu même ; il ſe lève : écoutez.
« Oui, j'anéantirai les murs de Babylone,
» Son peuple, & l'arbre impur qui ſuſpend ſur le Trône
» Ses bras couverts d'iniquités.

» L'orgueilleuse n'eſt plus qu'un long marais immonde ;
» Là, viennent habiter les inſectes fangeux.
» Réjouis-toi, Sion ! je te rends les Hébreux ;
» Leur vengeur eſt le Roi du Monde. »

Dieu le jure. O ſerment ! qui peut te rendre vain ?
De la main du Très-Haut l'Euphrate a tout à craindre.
Ciel ! voilà qu'il l'étend : qui pourra le contraindre
A la retirer cette main ?

Toute réflexion eſt inutile. Celui, qui en liſant ce Chant de Triomphe n'aura éprouvé ni délire, ni enthouſiaſme, celui-là eſt mort pour la Poéſie ; qu'il n'en parle jamais : il la profaneroit.

EXAMINONS maintenant la Poéſie de Style chez les Hébreux. C'eſt dans cette partie qu'il eſt impoſſible de leur conteſter leur ſupériorité ſur tous les autres Peuples. Toute liaiſon intermédiaire, ils la ſuppriment. Tout changement rapide de tems & de perſonne leur eſt familier. Les arbres, les livres, les épées, tout eſt animé & vivant. Voyez dans le Cantique de MOÏSE, après le Paſſage de la Mer Rouge, comme dans l'eſpace de quatre vers toutes ces beautés ſe trouvent réunies.

Dixerat hoſtis : perſequar, adſequar ;
Dividam ſpolia, exſaturabitur anima mea ;
Stringo gladium, exſcindit eos manus mea :
Spiritu tuo flaviſti ; operit eos mare.

J'ai oſé les traduire ces vers, au lieu de les paraphraſer, comme a fait un de nos Poëtes (*).

Il diſoit l'ennemi : « mon glaive va les ſuivre ;
» Je veux de tout leur ſang que mon glaive s'enyvre.
» Leur dépouille eſt à moi, je l'emporte. » Il l'a dit.
Tu n'as fait que ſouffler, & la mer l'engloutit.

(*) Notre ennemi diſoit : je pourſuivrai ma proie ;
Leur ſang, leur propre ſang inondera leur voie
Juſqu'au fond des déſerts.
Je les dépouillerai, j'aſſouvirai ma haine ;
Ils étoient ſous le joug, ils ont briſé leur chaîne ;
Qu'ils rentrent dans mes fers.
Il le diſoit. Et leurs blaſphêmes
Sont étouffés au ſein des flots.
Dieu fait retomber ſur eux-mêmes
L'audace de leurs vains complots.
(Poéſies Sacrées de M. L*. F***.)

Citons

Citons encore la traduction de deux morceaux des Pſ. XCVI & XCVII que M. Lowth a rapprochés & que j'ai rendus auſſi en vers Français.

Dicite, regnat Deus Omnipotens;
Dicite populis, ipſe Jehova
Poſuit ſtabilis mœnia mundi.
Rerum validas torquet habenas.
Cœli exultent; concinat Æther;
Reſonet cantu conſcia Tellus,
Reſonent ſylvæ, reſonent montes;
Geminent palmis flumina plauſum;
Fremitu læto reboet pontus;
Pſallite, clangite, quæque patentes
Colitis terras, quæque profundum.
Advenit, advenit ipſe Jehova;
Regat ut populos legibus æquis,
Totum numine temperet orbem.

Dites : « le Tout-Puiſſant règne ». Dites au monde :
« Jéhova t'affermit ſur ta baſe profonde;
» Il eſt ton Roi; tu ſuis ſes décrets ſouverains;
» Il tient de l'univers les rênes dans ſes mains.
» Terre & Cieux, adorez les mains qui vous régiſſent :
» Que les forêts, les monts, les fleuves applaudiſſent.
» Jéhova règne; il vient : l'équité de ſes loix
» Embraſſe tous les lieux, tous les tems à la fois. »

Et dans ce tableau, où pour peindre la ruine de Jéruſalem, JÉRÉMIE unit la ſenſibilité qui lui eſt propre à la ſublimité

qui caractériſe ISAIE, qui n'admirera pas la hauteur, la vivacité & la hardieſſe de l'expreſſion ?

Appellez, raſſemblez vos pleureuſes à gage :
Qu'elles répètent vos malheurs ;
Que leurs yeux ſe fondent en pleurs ;
Et d'un Hymne funèbre attriſtez ce rivage :
Jéhova courroucé va combler nos douleurs.
Ciel ! tout mon cœur friſſonne à cette plainte ſombre.
Je l'entends, qui remplit les hauteurs de Sion.
Jour lamentable ! O jour de déſolation !
Bientôt Jéruſalem ne ſera plus qu'une ombre.
Quoi ! pour toujours il faut donc vous quitter,
Bords ſacrés du Jourdain, bords chéris, où nos Pères
Ont coulé des jours ſi proſpères !
L'Eternel vous dévoue aux lances meurtrières,
Au glaive, impatient de vous enſanglanter.
Il a déjà ce glaive envahi nos murailles.
Comme il frappe au-dedans ! comme il frappe au-dehors !
Il a couvert nos champs d'une moiſſon de morts ;
Et les Vautours feront leurs funérailles.

Ecoutons encore le même Poëte ſur le même ſujet. Quelles armes terribles il donne à Dieu !

Il a tendu ſon arc : de cet arc redoutable,
Vole en flèches de feu ſa haîne inévitable.
Tremblez ; voici le jour de la deſtruction :
Sa haîne a conſumé les tentes de Sion.

Et dans le Pſ. 139 conſacré à célébrer la préſence univerſelle de Dieu, comme les expreſſions ſont vives & rapides! Je rapproche les traductions de MM. LOWTH & MICHAELIS.

Quo diſcedam a ſpiritu tuo;
Et quo à facie tua fugiam?
Si alas Auroræ attollerem,
Quieſceremque in extremo mari:
Etiam ibi manus tua me duceret,
Prehenderetque dextera tua.
Si aſcendam cœlos, ibi tu;
Et in orco cubem, ecce te!

Comment rendre en Français la beauté de ces expreſſions, IBI TU, ECCE TE? les règles de notre Grammaire s'y oppoſent.

Oui, quand j'emprunterois les aîles de l'Aurore,
Quand j'irois habiter l'extrémité des mers,
Sous ta main je ſerois encore;
Je trouverois ta main au bout de l'univers.
Irai-je pour te fuir juſqu'au plus haut des airs?
A mes regards le Ciel te montre.
Deſcendrai-je dans les Enfers?
Dans les Enfers je te rencontre.

Finiſſons cette Note, déjà trop longue peut-être, par un morceau du Livre de JOB, ce chef-d'œuvre de toutes les Poeſies anciennes, ſi on le conſidère du côté de l'expreſſion.

Les barbares! Aux traits qui partent de leurs mains,
Ils m'ont choiſi pour but; ils ont briſé mes reins:

En Vautours dévorans Dieu ſur moi les attache.
Oui, de tous ſes fléaux Dieu me bat ſans relâche.
. . . . . .
. . . . . .
Que de maux! puis-je, ô Dieu, les ſouffrir en ſilence!
Oh! ſi tu les pèſois dans ta juſte balance!
Leur nombre eſt auſſi grand que leur fiel eſt amer:
Ils ſurpaſſent, hélas! les ſables de la mer.
Les terreurs de mon Dieu, comme une vaſte armée,
M'aſſiègent: quand ſera leur fureur déſarmée?
Quand Dieu cédera-t-il à mes cris ſupplians?
Ou que plutôt, en butte à ſes traits foudroyans,
Inveſti de leur flamme, en pouſſière je tombe!
Je trouverai du moins le repos dans la tombe.

P. 252. Que d'un cours ſinueux traverſant les vallées,
Le fleuve s'engloutît dans les plaines ſalées.

L'ŒIL le moins obſervateur peut avoir remarqué que les fleuves ont creuſé leur lit dans la partie la plus baſſe des vallées, & qu'ils ſuivent toujours dans leur courſe les ſinuoſités des collines. Leurs courbures ſont même d'autant plus fréquentes, qu'ils ſont plus ou moins près de leur embouchure. M. DE LA CONDAMINE & grand nombre d'autres Voyageurs ont reconnu par eux-mêmes, ſur les grands fleuves de l'Amérique, la vérité de cette obſervation. Les Sauvages, qui l'avoient faite avant eux, s'en ſervoient pour regler leur marche dans les contrées qu'ils ne connoiſſoient pas.

P. 252. Que l'Ambre hériſſât la bruyante Baltique.

IL y a deux ſortes d'Ambres, LE GRIS & LE JAUNE. Le

premier eſt ſi facile à diſtinguer par le parfum qu'il répand, que les SAMBALIENS le quêtent à l'odorat, lorſque les tempêtes l'ont jetté ſur les côtes de leur Iſle. Mais il ſe trouve plus communément & en plus groſſes maſſes ſur les rivages de la mer des Indes. Le ſecond, qu'on appelle autrement SUCCIN ou KARABÉ, eſt une eſpèce de bitume durci & tranſparent, qu'on recueille dans la mer Baltique, ſur les côtes de la Pruſſe. Les habitans des environs vont le ramaſſer pendant les tempêtes qui agitent continuellement cette mer. L'Ambre jaune, lorſqu'il a été un peu frotté, a, comme la cire d'Eſpagne, la propriété d'attirer la paille, le papier, &c. ce qui l'a fait appeller ELECTRUM. Comme il eſt ſuſceptible d'un beau poli, & qu'alors il imite l'Agathe, il entroit dans la parure des femmes, avant que nos voyages fréquens dans les deux Indes euſſent rendu communs en Europe les diamans & les autres pierreries.

P. 252. Que l'Ebène ombrageât la Rive Aſiatique.

L'ARBRE qui nous donne l'Ebène noire, croît dans les Iſles Antilles, & dans celle de Madagaſcar. Il y acquiert une hauteur & une groſſeur conſidérables. On aſſure qu'on en a vu auſſi une forêt entière entre la Gorée & le Sénégal.

P. 252. Que dans les flots d'Ormuz la Perle ſe blanchît.

LE Golfe d'Ormuz, appellé autrement le Golfe Perſique, produit annuellement, ſelon CHARDIN, plus d'un million de perles. On ne les pêche que depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Octobre. La méthode eſt fort ſimple. Un Pêcheur, ayant un poids attaché aux piés, deſcend au fond de la mer, ramaſſe indifféremment toutes les écailles qu'il trouve, & les jette dans un panier qu'on retire hors de l'eau à un certain ſignal, que donne le Plongeur. Lorſqu'il a beſoin de reſpirer, il remonte dans ſon

bateau, & recommence enſuite ſa pêche. Tous ces Pêcheurs ſont obligés, ſous des peines très-rigoureuſes, de donner au Prince les perles qui pèſent plus de douze grains: mais ils ne ſont pas toujours fidèles à cette loi.

Du reſte, la perle n'eſt point, comme on l'a cru long-tems, une lèpre ou une excroiſſance graveleuſe, formée dans le corps des huîtres vieilles ou malades. Elle n'eſt qu'une ſurabondance de la liqueur nacrée, qui au lieu de s'étendre par lames dans la coquille, ſe forme ou ſe durcit en gouttes plus ou moins ſphériques.

P. 252. Changeât en diamant le ſable de Golconde.

Comme on trouve toujours le diamant dans une terre ſabloneuſe, on ſemble autoriſé à croire que le ſable entre pour beaucoup dans la compoſition de cette précieuſe criſtalliſation. Mais ſi en ceſſant de parler conformément à ce qui frappe d'abord nos yeux, nous raiſonnons d'après les expériences que nos plus habiles Chymiſtes modernes ont tentées, ſeroit-il bien ridicule de penſer que le diamant n'eſt peut-être qu'un aſſemblage des parties les plus pures de l'eau? Dans cette hypothèſe, on explique facilement ſa diaphanéité, rien ne pouvant égaler une eau pure en tranſparence; ſa dureté, car plus un corps eſt homogène, plus il eſt dur; enfin ſa volatiliſation au feu de réverbère, puiſqu'il ſe diſſipe au point de ne rien laiſſer après lui dans le creuſet.

Je n'ai cité que les mines de Golconde, parce que ce ſont les plus connues & les mieux exploitées; elles donnent les plus gros diamans. Celui qui avant Tamas-Kouli-Kan ornoit le Trône du Grand-Mogol, en étoit ſorti. Tavernier, qui l'avoit vu, aſſure qu'il reſſembloit à la moitié d'un gros œuf de poule, qu'il pèſoit plus de deux cent ſoixante-dix-neuf karats, & qu'il valoit onze millions, ſept cent vingt-trois mille, deux cent ſoixante-dix-

huit livres, quatorze ſols, neuf deniers. On n'en connoiſſoit pas de plus grand dans le monde : mais depuis 1772, l'Impératrice de toutes les Ruſſies en poſſède un qui pèſe ſept cent ſoixante-dix-neuf karats, ſorti de même des mines de Golconde.

P. 252. Que le Fleuve du Caire, en ſes profondes eaux,
Prêtât au Crocodile un abri de roſeaux.

CET animal, le plus grand de tous les Lézards, a ſouvent vingt, trente & quarante piés de long. Il ſe cache dans les roſeaux, où il demeure immobile, pour attendre ſa proie, qu'il commence par aſſommer d'un coup de ſa queue, avant de la dévorer. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans ſon hiſtoire, c'eſt qu'il provient d'un œuf qui n'eſt pas plus gros que celui d'une Oye. En cela, la Nature paroît s'éloigner pour lui ſeul des proportions qu'elle ſuit ordinairement.

LE Crocodile a été autrefois adoré par les Egyptiens. Ils en prenoient un dans le Lac Mœris; on lui ſuſpendoit a la tête des pierres précieuſes; on le nourriſſoit avec la viande des ſacrifices qu'on lui offroit. Après ſa mort, on l'embaumoit, on le brûloit, & ſes cendres dépoſées dans une urne étoient portées en grande pompe dans les pyramides, auprès de celles des Rois.

P. 252. Que le Phoque rampât aux bords de la Finlande.

SANS adopter ni contredire la diviſion que M. DE BUFFON a faite des Phoques en trois eſpèces, qui habitent, l'une les mers du Levant, l'autre, la Méditerranée, & la troiſième, les parages du Nord; on doit dire avec lui, d'après les relations des Voyageurs, que les plus grands de ces amphibies naiſſent dans l'Océan Septentrional. Ils en ſortent ſouvent pour ſe répandre ſur le rivage, ſurtout pendant les jours d'orage & de pluie dont ils ſemblent s'amuſer beaucoup; mais ne pouvant ſe

ſoutenir ni ſur leurs piés ni ſur leurs mains qui reſſemblent fort à des nageoires, ils rampent ſur la terre, plutôt qu'ils ne marchent. Comme ils aiment à dormir en ſociété ſur les glaçons, ſur les rochers, & que leur ſommeil eſt profond, les habitans de la Finlande vont à la chaſſe de ces animaux & les ſurprennent facilement. Leur queue de poiſſon, leur corps, leurs piés & leurs mains revêtus de poil, leur tête ronde comme celle de l'Homme, enfin leur voix & leur intelligence ſemblables à celle du Chien, ont fait dire avec aſſez de vraiſemblance à notre Hiſtorien de la Nature, que le Phoque, « d'autant plus étrange qu'il paroît fictif, eſt le modèle ſur lequel l'imagination des Poëtes enfanta les Tritons, les Sirènes, & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poiſſon ».

P. 252. Que l'Ours dormît trois mois ſur les glaçons d'Iſlande.

L'HYVER eſt pour les Ours un tems de repos & d'abſtinence. Retirés alors dans leurs tanières, où ils vivent tranquilles mais non pas engourdis comme la Marmotte, ils y reſtent ſans prendre aucune nourriture. La graiſſe dont ils ſont couverts à la fin de l'Automne, pompée intérieurement par les vaiſſeaux, ſuffit à leur ſubſiſtance. Cet état eſt une eſpèce de ſommeil pour eux. Comme ils ſe plaiſent dans les lieux ſauvages & déſerts, ils ſont en grand nombre ſur les côtes Septentrionales de l'Iſlande : la nuit de pluſieurs mois, que l'Hyver fait regner ſur cette Iſle, favoriſe leur profond repos.

P. 252. Et qu'au bord de ces Lacs, où vingt Forts démolis,
Au triſte Canada font regretter nos Lys,
Le Caſtor, avec nous diſputant d'induſtrie,
De hardis monumens embellît ſa Patrie.

ON trouvoit autrefois dans tout le Nord de l'Amérique, des Caſtors réunis en ſociété : mais depuis que l'Homme, le tyran

de

de l'univers, parce qu'il s'en dit le Roi, donne la chaſſe à un animal auſſi timide qu'il eſt induſtrieux, on ne le trouve plus réuni par bourgades, que dans les forêts du Canada les plus ſolitaires. C'eſt-là qu'il peut encore déployer en liberté ſes qualités ſociales. Par-tout ailleurs, abruti par la crainte, il vit iſolé, ſans projets, ſans deſſeins. C'eſt ainſi qu'un homme de génie n'eſt qu'un homme médiocre, toutes les fois qu'il n'eſt pas à ſa place. Si cette eſpèce innocente continue à ſe voir inquiétée dans le Canada, il eſt probable que ſon induſtrie n'exiſtera bientôt plus que dans les ouvrages immortels des Buffon, des Raynal, &c.

P. 253. De ces Républicains, nos paiſibles rivaux,
Le Soleil en ce mois éclaire les travaux.

S'IL eſt une eſpèce animale qui puiſſe être raiſonnablement comparée à l'eſpèce humaine, c'eſt ſans contredit la famille des Caſtors, lorſque réunis aux bords des eaux, vers le mois de Juillet, au nombre de deux ou trois cens, ils travaillent à frais communs pour l'intérêt de la ſociété. Leurs plans, leurs combinaiſons dépoſent contre les Philoſophes qui voudroient réduire les animaux à l'état de pure machine. M. de Buffon, qui de nos jours eſt à la tête de ces Philoſophes, a été ſi frappé des travaux concertés des Caſtors, qu'il ſemble, dans l'article qu'il leur a conſacré, les avoir preſque exceptés de la proſcription générale qu'il a prononcée ailleurs contre l'eſpèce animale. Il leur accorde une LUEUR D'INTELLIGENCE, & dit qu'on peut la comparer à celle de l'Homme ſauvage. La Fontaine l'avoit déjà faite cette comparaiſon, & ſes vers, qui ſous un air de plaiſanterie cachent ſouvent un très-grand ſens, démontrent que l'avantage eſt du côté des Caſtors.

Ils ſavent pour l'Hyver élever des maiſons;
Paſſent des étangs ſur des ponts,

Fruit de leur art, ſavant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

P. 254. Sur ſa queue applatie il emporte l'argile, &c.

LUCRÈCE a dit, non pas que l'Homme a reçu des mains pour s'en ſervir, mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en eſt ſervi : de même, le Caſtor a des membranes aux piés de derrière, & il nage ; il a des doigts ſéparés aux piés de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de main ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'employe à traîner & travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. (M. L. A. RAYNAL.)

P. 254. Solide monument ; ſon immenſe longueur.
Etonne des humains l'adreſſe & la vigueur.

CETTE digue, étendue quelquefois ſur une ligne de cent piés de longueur, eſt inclinée verticalement du côté oppoſé au courant de l'eau, tandis qu'elle s'élève perpendiculairement du côté par où l'eau s'échappe. Nos Architectes ne font pas mieux, lorſqu'ils veulent conſolider un pont & lui donner la force de rompre la violence d'un fleuve. On ſait qu'ils oppoſent à ſa deſcente des angles ſaillans appuyés contre chaque pile, & qu'ils laiſſent ſans cette défenſe la partie poſtérieure des arches. Les Caſtors pouſſent encore plus loin la prévoyance. Vers le ſommet de la digue, ils ouvrent à l'écoulement des eaux, deux ou trois iſſues en pente, qui en diminuent l'action & le poids.

P. 254. A créer une ville, où ſous trente maiſons
Elle doit voir renaître & mourir deux ſaiſons.

ON a trouvé quelquefois de ces bourgades compoſées de

trente cabanes; mais elles ſont rares: les Caſtors ne conſtruiſent plus communément que dix, douze cabanes habitées chacune par quatre, ſix & même quinze ménages. Elles ſont d'une forme tantôt ovale, tantôt ronde. Quelques-unes ont deux ou trois étages; l'enceinte a dix piés de diamêtre; & le mur, deux piés d'épaiſſeur; mais toutes ſont couvertes d'un toît formé en voûte, & conſtruites avec autant de propreté que de ſolidité. Les Caſtors y paſſent l'Automne & l'Hyver; le reſte de l'année, ils habitent les bois.

SELON M. DE BUFFON, les cabanes de ces amphibies ſont ſi ſolides qu'aucun animal n'oſe entreprendre de les ouvrir ou de les renverſer: cependant de nouvelles relations nous aſſurent que le CARCAJOU, animal carnaſſier de l'Amérique Septentrionale, parvient à briſer les loges des Caſtors, qu'il les y ſurprend & les dévore.

P. 256. Monts chantés par Haller, recevez un Poëte!

M. HALLER, que vient de perdre l'Académie Royale des Sciences, dont il étoit membre, auſſi grand Poëte que grand Médecin, avoit compoſé dans ſa jeuneſſe une Ode ſur les ALPES. L'hiſtoire Naturelle de ces montagnes, les mœurs ſimples, innocentes du Peuple qui les habite, y ſont repréſentées d'une manière brillante & fidèle. C'eſt l'ouvrage d'un Poëte qui avoit autant de philoſophie & de ſcience que d'imagination. J'en ai emprunté quelques vers pour embellir la peinture des Glaciers de Suiſſe.

LES Français appellent Glaciers ou Glacières, & les Suiſſes GLETSCHER un aſſemblage de montagnes, de vallons & de champs de glace, qui meſurés en ligne droite depuis les bornes Orientales du Canton de Binder vers le Tirol, juſqu'aux bornes Occidentales du Canton de Wallis vers la Savoie, occupent une

longueur de ſoixante-dix lieues, ſur trente-ſix de largeur du Nord au Midi. Ces Glacières ſi nombreuſes ont chacune des noms particuliers. Dans le ſeul Canton de Berne, on en compte juſqu'à ſept. Celui qui ſe trouve dans la vallée de Grindelval, à vingt lieues de la Ville de Berne, eſt le plus fréquenté par les Etrangers, parce qu'il eſt d'un accès moins difficile que les autres. On le viſite ordinairement dans les mois de Juillet & d'Août; avant ce tems l'excès du froid qui y règne rendroit ce voyage preſque impraticable, ou du moins trop pénible. L'ESSAI HISTORIQUE ET PHYSIQUE DES MONTAGNES DE GLACE EN SUISSE, PAR M. JEAN-GEORGE ALTMANN, ET L'HISTOIRE NATURELLE DES GLACIÈRES DE SUISSE, PAR M. GROUNER m'ont ſervi de guide. Cette déclaration étoit néceſſaire auprès de ceux qui accuſent la Poéſie de toujours feindre pour intéreſſer davantage.

JE ne puis me refuſer de citer ce qu'on lit dans la NOUVELLE HÉLOISE, touchant les montagnes de la Suiſſe. Jamais peut-être on n'a porté auſſi loin le talent de peindre par les mots. « Tantôt d'immenſes roches pendoient en ruines au-deſſus de ma tête : tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leurs épais brouillards : tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme, dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur : quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu : quelquefois en ſortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouiſſoit tout-à-coup mes regards. Un mêlange étonnant de la Nature ſauvage & de la Nature cultivée montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne, on trouvoit des maiſons; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces, des Vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices ».

« CE n'eſt pas ſeulement le travail des hommes qui rendoit ces

Pays étrangers ſi bizarrement contraſtés ; la Nature ſembloit encore prendre plaiſir à s'y mettre en oppoſition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu ſous divers aſpects ! Au Levant les fleurs du Printems, au Midi les fruits de l'Automne, au Nord les glaces de l'Hyver : elle réuniſſoit toutes les ſaiſons dans le même inſtant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires ſur le même ſol, & formoit l'accord, inconnu par-tout ailleurs, des productions des plaines & de celles des Alpes. »

P. 257. De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes & d'animaux ſur les plaines errans,

Les Fleuves qui ſortent des montagnes de la Suiſſe ſont le Rhin, l'Aar, le Rhône & le Teſſin ; mais le ſpectacle le plus curieux que préſentent les eaux des Glaciers, c'eſt une cataracte produite par la fonte des nèges & des glaces qui ſortent au Printems & en Eté par une grande ouverture de rocher, & forment des chûtes réitérées dont le bruit s'entend à la diſtance de quelques lieues. Comme une grande partie de ces eaux ſe diſperſe en l'air & augmente les nuages dont les ſommets des montagnes ſe couvrent à la fin de l'Eté, on croit voir couler dans le ciel une rivière qui s'échappe des nues.

Quant aux animaux qui couvrent la vallée fertile de Grindelval, leur nombre eſt prodigieux. On y voit plus de deux mille pièces de gros bétail, & deux mille ſix cens Chèvres ou Moutons.

P. 257. Il hériſſe les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au Soleil s'enflammant, &c.

La couche de glace qui forme le Gletscher de Grindelval, dit M. Altmann, s'élève à trois repriſes, & depuis

le haut juſqu'en bas eſt couverte d'une infinité de grandes & de perites pyramides de glace. C'eſt un des plus beaux ſpectacles de la Nature, dans un beau jour d'Eté, de voir tomber tranſverſalement les rayons du Soleil ſur le GLETLSCHER, qui commence d'abord à fumer de toutes parts, & à reluire comme s'il étoit en flammes.

P. 258. La maſſe inébranlable inſulte au Roi des Airs.

IL eſt très-vrai que les chaleurs de l'Eté ſont ordinairement ſans pouvoir ſur cet entaſſement de glace. Auſſi les Chroniques de la Suiſſe rapportent-elles comme un grand phénomène les chaleurs de l'Eté de 1740; elles furent ſi ardentes & ſi ſéches que les ſommets de pluſieurs montagnes toujours chargées de glace parurent à découvert, & que tous les Glaciers ſe fondirent.

P. 258. Mais trop ſouvent la nège arrachée à leurs cimes
Roule en bloc bondiſſant, &c.

CE ſpectacle, au rapport de M. GROUNER, eſt un des plus terribles que l'on puiſſe jamais voir. «Il faut, dit-il, en avoir été témoin pour ſe le repréſenter. Il eſt commun pour un habitant du Pays, mais rare pour un Etranger. »

» TOUT-A-COUP j'entendis un bruit effroyable, pareil à l'éclat d'un fort tonnerre; j'en fus d'autant plus ſurpris que le jour étoit un des plus beaux de l'Eté, & qu'on ne voyoit pas au Ciel le plus léger nuage. Ce bruit ayant duré quelques inſtans, & étant répété par les échos, je crus que c'étoit en effet le bruit d'un fort tonnerre renvoyé par les montagnes. Tandis que je regardois autour de moi avec ſurpriſe; de la cime la plus élevée & toujours couverte de glace, je vis ſe détacher une maſſe de nège, qui tomba du haut en bas de la côte eſcarpée du premier ſommet. Une partie s'éleva comme une pouſſière, l'autre ſe pré-

cipita comme un rapide torrent ſur un rocher qui s'avance du milieu du mont : le choc en fit élever encore une eſpèce de brouillard, & le reſte de cette maſſe énorme tomba au pié de la montagne. La vapeur qui s'en éleva pour la troiſième fois, & l'ébranlement de l'air ſe fit ſentir juſqu'à moi & mes compagnons de voyage, quoique nous en fuſſions a un quart de lieue. Ce phénomène fut répété durant pluſieurs minutes, avec le même bruit & les mêmes circonſtances. J'avois vu, la veille, à l'Auterbrounnen, le Staubbakh, ou ruiſſeau de pouſſière ; & s'il y avoit eu quelque vraiſemblance, j'aurois pu croire que ce nouveau ſpectacle étoit la chûte d'un torrent plus conſidérable que n'eſt le Staubbakh : mais je fus bientôt convaincu de la vérité, lorſque je vis voler juſqu'à nous la nège réduite en pouſſière. Nos guides nous dirent que ces lavanges de pouſſière (c'eſt ainſi qu'ils les appellent) tombent ſouvent en Eté. Ils nous aſſurèrent que ſi nous euſſions été deux cens pas plus près, ou directement devant la chûte, l'ébranlement de l'air auroit pu nous renverſer, ou du moins nous donner une forte ſecouſſe, ſi nous ne nous fuſſions pas promptement détournés. »

P. 258. Le Nil qui fuit ſa rive & roule ſans obſtacle.

La crue de ce fleuve, la plus grande merveille de l'Egypte, commence tous les ans aux approches du Solſtice d'Eté : mais il eſt environ un mois à groſſir avant d'arriver à la hauteur néceſſaire pour la fertilité des campagnes qu'il doit inonder. Le 15 ou le 20 de Juillet eſt ordinairement l'époque de ſon parfait accroiſſement. Il tient lieu à l'Egypte de roſées, & ſurtout de pluies, dont la Nature a privé cette partie de la terre.

Arida nec pluvio ſupplicat herba jovi. (Tibulle).

P. 258. Ce Fleuve, qui long-têms nous cela ſon berceau,

Les ſources du Nil furent inconnues à l'Antiquité, & nous-

même nous les ignorions, il n'y a pas long-tems encore. SÉSOSTRIS, CAMBYSE, ALEXANDRE & CÉSAR les firent chercher vainement. Le dernier ſur-tout entreprit de les découvrir lui-même. Il monta, diſent quelques Hiſtoriens, avec la célèbre CLÉOPATRE, ſur une des plus ſuperbes galères que l'on eut jamais vues, réſolu de paſſer juſqu'en Ethiopie. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuſe que les précédentes. Céſar revint ſur ſes pas; & ce Héros, avide de connoiſſances autant que de victoires, auroit alors renoncé, dit LUCAIN, à la guerre civile, pour la gloire d'arriver aux ſources du Nil.

. . . . . Spes ſit mihi certa videndi
Niliacos fontes; bellum civile relinquam.

VOICI maintenant ce qu'on peut recueillir des Voyageurs modernes, touchant l'origine & le cours de ce fleuve. Il y a dans le Royaume de Goyame une montagne fort élevée, au haut de laquelle ſont deux groſſes ſources, que les naturels du pays appellent les DEUX YEUX. L'une eſt à l'Orient & l'autre à l'Occident. De cette double ouverture, ſortent deux ruiſſeaux qui ſe précipitent avec une grande impétuoſité, vers le milieu de la montagne, dans une terre ſpongieuſe, mobile & couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne reparoiſſent qu'à dix ou douze lieues de là, ſe réuniſſent, & s'augmentant de quelques rivières, vont former une première cataracte. Ce que le Nil a de merveilleux, c'eſt qu'il paſſe au milieu d'un lac, ſans y mêler ſes eaux. Ce lac eſt aſſez grand pour mériter le nom de BAHUL-DAMBÉA, c'eſt-à-dire, de mer de Dambéa. En effet ſa longueur eſt d'environ cent lieues, & ſa largeur de trente à quarante. Il eſt environné de groſſes bourgades & de bois de Lauriers; ſes eaux ſont douces, agréables & beaucoup plus légères que celles du Nil. Vers le milieu du lac eſt une iſle, où l'Empereur a un palais qui ne cède en rien à celui de Gondar, ſa capitale. Ce palais, au

milieu

milieu du Dambéa, rappelle celui que les anciens Rois d'Egypte avoient fait élever au milieu du lac Mœris ; comme le Nil traverſant le Dambéa reſſemble au Rhône, qui court à travers le lac Léman, ou le lac de Genève.

P. 259. Le Nil couvre ſes rocs, s'enlève & les franchit;

On ſait que ce fleuve entre dans l'Egypte en ſe précipitant ſur un amas de rochers, de la hauteur de deux montagnes, qui forment la plus belle cataracte connue, après celle du fleuve Saint-Laurent, au Saut de Niagara. Le bruit de ſa chûte eſt, dit-on, ſi terrible, que les peuples voiſins en deviennent ſourds dès l'enfance.

P. 259. Il s'eſt enflé des eaux, dont l'humide Tropique
Couvre depuis trois Mois le ſol Ethiopique.

Ces pluies, en Ethiopie, commencent au mois d'Avril, & ne ceſſent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers Mois, les jours ſont ſereins & beaux : mais dès que le Soleil ſe couche, il pleut juſqu'à ce qu'il ſe lève, & cette pluie eſt accompagnée ordinairement de tonnerres & d'éclairs. On a cherché long-tems la cauſe du débordement du Nil : on l'attribuoit à la fonte des nèges, tandis qu'on n'en a jamais vu en Ethiopie. Il ne faut en aſſigner d'autre cauſe que ces pluies ſi abondantes, qu'elles ſemblent menacer d'un nouveau déluge. Voici comment M. Adanſon décrit leur chûte dont il a été le témoin. « Un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-à-coup avec une impétuoſité telle qu'il ſembloit devoir déraciner & entraîner tous les arbres, m'empêcha d'aller plus loin. Ces coups de vent ſont les avant-coureurs ordinaires de la pluie dans ce Pays, & celui-ci amenoit avec lui une épaiſſe nuée qui creva auſſi-tôt. Le Village étoit loin, & je ne pouvois eſpérer de le regagner. Je me retirai donc ſous le plus gros des Pins de

Singe (*), comptant m'y trouver à couvert comme ſous le toît d'une maiſon. Il ſembloit que le Ciel fondoit en eau, tant la pluie étoit forte : chaque goutte, qui tomboit, s'étendoit ſur la terre de toute la largeur de la main. Je ne ſouffris rien de ſa première impétuoſité ; mais quelques minutes après, lorſque l'arbre eut été bien abreuvé, je fus inondé par l'eau qui ruiſſeloit de ſes branches, & leurs ſinuoſités firent autant de lits, d'où ſe précipitoient des torrens, qui réunis dans la vaſte ſurface du tronc en couloient comme un fleuve. On s'imagine bien que je n'aurois pas eu beau jeu en reſtant ſous le Pin de Singe. Je m'en éloignai bien vîte, & me mis en pleine campagne où je ne jouai guères un plus beau rôle. J'eſſuyai tout l'effort du GRAIN qui dura une bonne heure, & je fus à mon retour dans l'Iſle, qu'il y étoit tombé deux pouces trois lignes d'eau. »

CE récit rend dignes de foi les Phyſiciens, lorſqu'ils aſſurent qu'il tombe tous les ans plus de quatre-vingt pouces d'eau ſur les terres ſituées entre les deux Tropiques.

P. 159. Dans le calme annuel des Vents Etéſiens,

ON appelle Vents Etéſiens ceux dont le retour eſt régulier. Dans toute la longueur de l'Afrique Orientale, les vents du Nord ſoufflent conſtamment dès le mois d'Avril juſqu'après le Solſtice : ils repouſſent vers la ſource du Nil les nuages pluvieux dont nous avons parlé dans la note précédente ; & dès qu'ils ceſſent de ſouffler, c'eſt-à-dire, vers la fin de Juillet, le fleuve accru de

(*) Cet arbre, ainſi appellé, parce qu'il eſt ſans ceſſe couvert de Singes qui en aiment le fruit, eſt une eſpèce de Calebaſſier, dont la groſſeur eſt ſi prodigieuſe au Sénégal, que ſon tronc a quelquefois 60, 76, 77 piés de circonférence, & qu'il ſemble former lui ſeul une forêt ; chacune de ſes branches, & elles ſont en grand nombre, égalant en groſſeur les arbres les plus monſtrueux de l'Europe.

tous les torrens des airs, eſt contraint de ſe répandre hors de ſon lit. Mais la main de l'Homme maîtriſe ſon débordement. Dès que le Nil commence à s'enfler, on conſtruit une digue a l'entrée du Kaly, ou grand Canal qui traverſe le Caire, & qui fut creuſé par l'ordre de l'Empereur TRAJAN. Sur le rivage eſt un grand bâtiment quarré dont le comble a la figure d'une pyramide; les fondemens ſont percés de pluſieurs trous qui donnent paſſage à l'eau: dans le milieu, eſt un Obéliſque de marbre diviſé par pouces. Remarquons que le peuple d'Egypte regarde cet édifice comme une demeure ſacrée, & qu'il lui a conſervé ſon ancien nom de MIKIAS, c'eſt-à-dire, de ſoutien de la vie. On y envoie ſeulement à toutes les heures du jour un homme chargé d'obſerver la crue des eaux. Il fait ſon rapport à la Régence, & celle-ci fait publier par des crieurs, dans tous les quartiers de la Ville, les nouveaux progrès du fleuve. Auſſi-tôt que le Mikias eſt couvert par les eaux à une hauteur ſuffiſante, le Bacha, monté ſur un cheval, & accompagné de mille Janiſſaires, ſe rend à la digue. Tout le peuple s'y trouve raſſemblé. Le Bacha entre dans un kiosk, & donne ordre aux Turcs, aux Cophtes (ce ſont les reſtes des anciens Egyptiens) & aux Juifs de ſe préparer à percer la digue. Un inſtant après, il y jette une bêche; on la relève aux acclamations du peuple: bien-tôt la digue eſt renverſée. Le Nil ſe répand dans la campagne par différens canaux qu'on ouvre & qu'on ferme chacun à ſon tour; enfin l'Egypte entière ſe trouve arroſée comme un jardin.

P. 260. En recueillant des fruits qui ne ſont pas pour eux.

JE me promenois pendant le tems de la moiſſon dans la belle plaine de Montfort-l'Amaury; je m'approchai d'une troupe de Payſans, & leur parlai de la beauté des grains qu'ils recueilloient. OUI, me répondit triſtement l'un de la troupe, ILS SONT BEAUX, MAIS NOUS N'EN MANGERONS PAS. Je ne

me permets ſur ce mot aucune réflexion : les ames ſenſibles n'en ont pas beſoin ; les autres ne m'entendroient pas.

P. 260. Pour mieux enchaîner l'Homme à ſes champs paternels,
Par un culte riant, par des jeux ſolemnels,
Elle eut ſoin d'embellir le cercle de l'Année.

Ce ſoin, que prenoient les anciens, d'attacher le peuple au travail par le plaiſir, n'eſt pas inconnu au Sauvages de l'Afrique. L'illuſtre Voyageur-Naturaliſte que je me plais à citer ſouvent, M. Adanſon, fut témoin, dans l'Iſle de Fer, du travail des labours, qui chaque année y recommence au mois de Juin. Tous les habitans du village s'étoient rendus le 8, de grand matin, à la campagne, à la ſuite du Seigneur, en chantant & danſant comme dans un jour de fête : les uns portoient leurs tambours & leurs flûttes : les autres n'avoient pour tout inſtrument qu'une petite bêche faite en croiſſant, emmenchée d'un bâton courbé par le milieu, & aſſez long pour qu'ils ne fuſſent pas obligés de ſe baiſſer en travaillant. Après avoir danſé quelques momens ſur le lieu même, ceux-ci, ſans interrompre la cadence, ſe mirent à labourer la terre avec la bêche. Pendant ce travail, ils imitoient ſi bien, par leurs mouvemens & leur chant, le ſon & la meſure des inſtrumens, que l'on eût dit que ces Laboureurs n'étoient que des chanteurs & des danſeurs. C'étoit un plaiſir, ajoute notre célèbre Voyageur, de voir comment ces gens ſe démenoient, & quelles contorſions ils ſe donnoient avec un air de contentement, ſelon que le ſon des tambours étoit plus ou moins précipité.

P. 261. Voyez Rome agricole & cependant guerrière.

J'ai dit dans la première Note de ce Chant, que les Romains célébroient, au mois de Juillet, les Ambarvales en l'honneur de

Cérès. Virgile, dans le premier Livre des Géorgiques, nous en a laiſſé le tableau. On y faiſoit des libations de lait, de vin, de miel, qu'on mêloit enſemble ; on y ſacrifioit une Truie, après l'avoir promenée trois fois en triomphe autour des blés qu'on devoit bien-tôt couper. La victime étoit précédée d'un homme couronné d'une branche de chêne, qui danſoit en chantant les louanges de Cérès aux acclamations de tout le peuple. Le reſte de la journée étoit conſacré à la joie.

P. 262. Mais gardons d'imiter ce maître inexorable ;
Qui dans l'ombre des nuits, aux crimes favorable,
Enflamme ſous la ruche un bucher ſulphureux.

CETTE manière barbare de recueillir le miel & la cire, en détruiſant les ouvrières qui nous les ont donnés, & qui peuvent nous en donner encore, eſt en uſage parmi les peuples du Luxembourg, dans quelques cantons de la Lorraine, & parmi nos Marchands, qui n'achètent les ruches que pour en avoir la dépouille ; mais c'eſt, à proprement parler, couper un arbre pour en avoir le fruit. Cette méthode condamnable eſt proſcrite en Toſcane. Le Miniſtère Français, qui paroît s'occuper aujourd'hui de tout ce qui peut enrichir le Citoyen, devroit bien prononcer la même défenſe. On multiplieroit ainſi les ruches, qui ne ſauroient jamais être trop nombreuſes. M. DUHAMEL nous apprend qu'il a vu dans le Gâtinois un Econome, qui en faiſant paſſer les Mouches d'une ruche pleine dans une ruche vide, par le moyen d'une douce fumigation, eſt venu à bout de retirer, dès le commencement de Juillet, un profit conſidérable de leur miel & de leur cire. Cet uſage, dit-on, a été adopté dans le Gâtinois & dans tout le Duché de Juilliers en Weſtphalie, comme il l'eſt depuis long-tems à la Chine, & en Italie le long du Pô, juſqu'au bas des montagnes du Piémont.

P. 262. Aujourd'hui vers les bords où l'Europe commence ;
Le commerce leur ouvre une carrière immenſe.

LES vaiſſeaux qui vont au Spitzberg, pour la pêche de la Baleine, y arrivent au commencement de Juillet, & en partent vers le 15 d'Août. Les glaces, que les fleuves du Nord & l'Oby ſur-tout y roulent par monceaux preſque toute l'année, rendroient, avant & après ce tems, l'entrée & la ſortie de cette mer trop dangereuſes. Il paroît que les Anciens ne connoiſſoient point la pêche de la Baleine. Les Baſques furent les premiers Européens qui ouvrirent cette nouvelle ſource de commerce. Après eux, tous les peuples de l'Europe s'adonnèrent long-tems à cette pêche. Les Hollandois aujourd'hui ſont preſque les ſeuls qui y ſoient reſtés fidèles; ils y envoyent environ trois ou quatre cents Navires.

P. 263. Ces monſtres relégués aux limites du monde,

LES parages du Nord ne ſont pas les ſeuls qui nourriſſent des Baleines. On en voit dans les Mers de la Zone Torride qui ont environ cinquante-cinq ou ſoixante piés de longueur ; mais comme elles n'ont point de nageoires ſur le dos & ne rejettent point l'eau par les évents, il eſt vraiſemblable qu'elles ſont d'une eſpèce différente de celles qui vivent dans la Mer Glaciale.

P. 263. L'intrépide Nocher vogue d'un cours agile, &c.

LORSQU'UN bâtiment eſt arrivé dans le lieu où ſe fait le paſſage des Baleines, un Matelot placé au haut de la dune en vedette, avertit, dès qu'il voit une Baleine. Les chaloupes partent à l'inſtant ; le plus hardi Pêcheur ſe place ſur le devant de la poupe, & lance avec adreſſe, ſur l'endroit le plus ſenſible de l'animal, un harpon de cinq ou ſix piés de long. Ce harpon eſt une eſpèce de flèche de figure triangulaire, très-lourde par

le bas & tenant par le haut à une corde de cinq ou ſix braſſes de longueur, & d'environ un pouce de groſſeur. On conçoit qu'il faut une incroyable intrépidité pour attaquer des monſtres, dont la viteſſe & la force ſont ſi prodigieuſes, qu'on en a vu quelquefois entraîner après eux juſqu'à la diſtance de ſix ou ſept lieues, en trois quarts d'heure de tems, le bateau d'où on les avoit harponnés. Ce n'eſt point le ſeul danger que l'on court à cette pêche. La Baleine bleſſée donne de furieux coups de queue & de nageoires, qui tuent ſouvent le Matelot & renverſent la chaloupe.

P. 263. L'onde fume du ſang de la plaie élancé.

La Baleine eſt pourvue d'une ſi grande quantité de ſang, que la mer en eſt rougie partout où paſſe ce monſtre, lorſqu'il a été bleſſé.

P. 263. Envain pour reſpirer, par ſes doubles évents,
Il vomit l'onde amere & repouſſe les vents.

Sur la tête de la Baleine s'élève une eſpèce de loupe qui a deux trous placés l'un vis-à-vis de l'autre, & courbés en manière d'S. C'eſt par ces deux ouvertures qu'une Baleine harponnée fait jaillir l'eau avec une telle force, que le bruit s'en fait entendre auſſi loin que l'exploſion d'un gros canon.

P. 264. Tout mort qu'il eſt, ſa vue inſpire encor l'horreur.
. . . . . Pedibuſque informe cadaver
Protrahitur : nequeunt expleri corda tuendo.
(Virg. Eneid. Lib. 8.)

P. 264. Le Midi vous rappelle, il attend que vos mâts
Lui portent les tréſors des ſauvages climats.

Ces tréſors ſont la graiſſe de ces poiſſons, qu'on fond en huile

pour compoſer le ſavon du Nord, préparer les laines des Drapiers, adoucir les cuirs des Corroyeurs, délayer les couleurs des Peintres, &c, &c. Ce ſont encore les fanons, eſpèce de poils de dix ou douze piés de longueur, qui ſortent en forme de barbe des deux côtés de la mâchoire ſupérieure de la Baleine, & qui ſe courbant vers l'inférieure, s'y ajuſtent comme dans un fourreau. C'eſt avec ces fanons que nous avons fait ſi long-tems les priſons meurtrières, appellées CORPS, & dont la raiſon n'a pu encore proſcrire entiérement l'uſage.

P. 265. Il borna votre gloire, & d'une auſtère main
De la célébrité vous ferma le chemin.

On ſait que M. J. J. Rouſſeau, dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, s'eſt appliqné à développer ce mot d'un ancien Philoſophe : LA FEMME LA PLUS VERTUEUSE EST CELLE DONT ON PARLE LE MOINS. Cette maxime eſt vraie peut-être, s'il s'agit des mœurs des femmes. On ne s'entretient guères de leur conduite, lorſqu'elle eſt pure ; on n'en remarque que le déſordre. Mais n'eſt-elle pas injuſte, ſi elle comprend les femmes dont les talens ou les grandes actions attirent les regards publics ? Celles, qui quoique vertueuſes, ſe ſont fait un nom célèbre dans l'Hiſtoire, formeroient une liſte nombreuſe.

LA fameuſe JEANNE HACHETTE L'AÎNÉE, à qui je me fais gloire d'appartenir par ma femme, avoit autant de vertu qu'elle montra de valeur dans la défenſe de Beauvais. Les Hiſtoriens ne parlent d'elle qu'avec admiration, quoique ſes contemporains n'ayent jamais fait le moindre reproche à ſes mœurs. L'action de courage qui l'a rendue célèbre eſt honorée tous les ans à Beauvais le 10 de Juillet, par une Proceſſion ſolemnelle, où les Femmes marchent même avant les Officiers Municipaux.

P. 266.

P. 266. Louis regnoit : Vaſſal infidèle à ſon Roi,
Charles, dont le nom ſeul réveille encor l'effroi,
De Beauvais inveſti foudroyoit les murailles.

Ce fut ſous le règne de Louis XI, en 1472, que Charles, Duc de Bourgogne, ſurnommé le Hardi, le Téméraire, Cœur-de-Lion, aſſiégea Beauvais avec une Armée de 80000 hommes.

P. 268. Le bras de l'Amazone enlève l'étendard.

Hachette, pendant toute ſa vie, conſerva chez elle cet Etendard avec lequel elle marchoit tous les ans à la tête des Beauvaiſiennes, le jour de la Proceſſion, qui fut inſtituée par ordre de Louis XI. Après la mort de l'Héroïne, il fut appendu ſur ſon Tombeau, dans l'Egliſe des Dominicains. Du reſte, les honneurs dont Louis XI récompenſa l'Héroïne de Beauvais, valent peut-être ceux dont les Argiens payèrent la fameuſe Telesilla, Poëte & Guerrier, lorſqu'elle eut forcé les Lacédémoniens à lever le ſiège d'Argos, ſa Patrie. Ils lui érigèrent une Statue, qui la repréſentoit ayant à ſes piés un grand nombre de volumes, & tenant un caſque à la main.

P. 270. Leur ténébreux lointain imprime un ſaint effroi.

Nos belles forêts ont ſans doute un coup-d'œil impoſant. Il n'eſt pas poſſible de s'enfoncer ſous leur ombrage ſans admirer la Nature, qui donne avec tant de profuſion l'eſprit de vie à ces maſſifs de Chênes, de Hêtres, d'Erables, d'Ormes, de Pins, de Frênes, &c, &c. qui ſe reproduiſent ſans ceſſe. Mais combien ce ſpectacle nous paroîtroit moins majeſtueux, ſi nous pouvions lui comparer celui que préſentent les belles forêts de la Zone Torride ! Les Orangers, les Cédrats, les Citroniers, les Limoniers, les Palmiers & les Lataniers, dont la feuille s'ouvre en éventail,

forment une ſcène bien plus raviſſante. J'inſère ici les vers où j'avois eſſayé de la peindre.

Ne pourrai-je admirer la ſauvage beauté,
Dont les feux du Soleil, ſous la brûlante Zone,
Ont empreint les forêts que nourrit l'Amazone,
Et les bois de l'Indus, & ceux dont le Niger
Voit ſes bords malheureux verdir & s'ombrager!

C'eſt-là que du Midi défiant l'inclémence,
Le front du Latanier ſoutient une ombre immenſe.
L'Oranger, revêtu de brillantes couleurs,
S'y couronne à la fois & de fruits & de fleurs.
Là, le Palmier s'élève en vertes colonnades;
A leurs piés les Poncirs mariés aux Grenades,
Et l'Ananas, tout fier du poids de ſa moiſſon,
Offrent au voyageur une fraiche boiſſon.
Là, tandis qu'avec l'onde un ſable d'or ruiſſelle,
Le Diamant en feu ſur la rive étincelle;
Là, du bleu des Saphirs, du pourpre des Rubis,
Le Peuple aîlé des airs émaille ſes habits;
Enfin c'eſt-là qu'on voit du ſommet des montagnes
Cent torrens mugiſſans bondir dans les campagnes;
En de larges canaux vingt fleuves tortueux
Librement déployer leurs flots majeſtueux,
Et les Andes, perçant les nuages humides,
Ceindre un vaſte horiſon de hautes pyramides.

LES MOIS

DE L'ÉTÉ.

AOÛT,

CHANT SIXIEME.

IL renaît triomphant le Mois, où nos guérets
Perdent les blonds épis, dont les orna Cérès;
Il fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits, que diſpenſe l'Année.
Que leur empire eſt frais! qu'il eſt doux! qu'il eſt pur!
Qui jamais vit au Ciel un plus riant azur?
Pour inviter ma Muſe à prolonger ſa veille,
Il étale à mes yeux merveille ſur merveille.

A PEINE eſt rallumé le Flambeau de Vénus,
Qu'en foule, à ce ſignal, les Aſtres revenus
Apportent à la nuit leur tribut de lumière:
L'amoureuſe Phébé s'avance la première,

Et le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur ſon croiſſant argenté.
Ah! ſans les pâles feux, que ſon diſque nous lance,
L'Homme, errant dans la nuit, en fuiroit le ſilence;
Et tel qu'un jeune enfant, que pourſuit la terreur,
Foible, il croiroit marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embraſſer l'intervalle,
O Lune! O du Soleil la ſœur & la rivale!
Et que tes rais d'argent, par l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix ſur les côteaux blanchis.

Je veux à ta clarté, je veux franchir l'eſpace,
Où ſe durcit la grêle, où la nège s'entaſſe;
Où le rapide éclair ſerpente en longs ſillons;
Où les noirs ouragans, pouſſés en tourbillons,
Font ſiffler & mugir leurs voix tempêtueuſes;
D'où s'échappe la foudre en flèches tortueuſes:
J'oſerai plus. Je veux par-delà tous les Cieux,
Je veux pouſſer encor mon vol ambitieux;
Traverſer les déſerts, où pâle & taciturne,
Se roule peſamment l'Aſtre du vieux Saturne;
Voir même au loin ſous moi dans le vague nager

De la Comète en feu le globe paſſager ;
Ne m'arrêter qu'aux bords de cet abyme immenſe,
Où finit la Nature, où le Néant commence ;
Et de cette hauteur dominant l'univers,
Pourſuivre dans leurs cours tous ces Orbes divers,
Ces Mondes, ces Soleils, flambeaux de l'Empirée,
Dont la Reine des Nuits ſe promène entourée.

J'ARRIVE. De clartés quel amas faſtueux !
Quels fleuves, quels torrens, quels Océans de feux !
Mon ame, à leur aſpect muette & confondue,
Se plongeant dans l'extaſe, y demeure perdue.
Et voilà le ſuccès qu'attendoit mon orgueil,
Inſenſé ! Je croyois embraſſer d'un coup-d'œil
Ces déſerts, où Newton, ſur l'aîle du Génie,
Planoit, tenant en main le compas d'Uranie ;
Je voulois révéler quels ſublimes accords
Promènent dans l'Ether tous les céleſtes Corps,
Et devant eux s'abyme & s'éteint ma penſée !

Toi, l'orgueil d'Albion, toi, par qui fut tracée
L'éternelle carrière, où de feu couronnés

Roulent ces Rois des airs, l'un par l'autre entraînés,
Newton, placé ſi loin de la foibleſſe humaine !
Toi ſeul as pu des Cieux ſonder tout le domaine,
Par de folles erreurs, les mortels avant toi
Avoient de l'univers défiguré la loi.
Tu paroîs ; & ſoudain tous les Cieux t'appartiennent :
Les Mondes à ta voix s'éloignent & reviennent,
Vers un centre commun ſans relâche emportés,
De ce centre commun ſans relâche écartés.

Que ton ſyſtême eſt vaſte & ſimple tout enſemble !
Ta haute intelligence y combine, y raſſemble
Tout ce que l'Empirée étale de grandeurs ;
Lui, qui n'étoit jadis qu'un cahos de ſplendeurs,
Eſt maintenant ſemblable à ces ſages Royaumes,
Où ſuffit une loi pour régir tous les hommes ;
L'attraction : voilà la loi de l'univers.
Ces globes voyageurs, dans leurs détours divers,
Sans jamais ſe heurter, ſe traverſent ſans ceſſe ;
A tes ſavans calculs tu ſoumis leur viteſſe :
L'âge a ſcellé ta gloire, & les ſiècles nouveaux
Atteſteront encor l'honneur de tes travaux.

Triomphe de génie & de paix ! Il efface
Tous ceux qui de la terre ont déſolé la face.

Eh ! que ſont près de toi les plus fiers Conquérans ?
Si leur courſe imita le fracas des torrens,
Ils s'écoulent de même ; & morts, il ne leur reſte
Qu'un vain tombeau, chargé d'un nom que l'on déteſte ?
Qu'ont-ils fait d'étonnant, ces ravageurs fameux ?
Ce que d'autres encor peuvent faire comme eux.
Le premier Roi brigand, dont l'inquiète rage
Voudra ſe décorer du beau nom de courage,
Va marcher en Héros, par cent exploits divers,
Sur ce globe, perdu dans le vaſte Univers :
Mais Newton règne ſeul ſur des globes ſans nombre.
Oui : ces feux, que la nuit voit briller dans ſon ombre,
Sont autant de témoins, qui parlent à nos yeux
Du Sage, devant qui s'ouvrirent tous les Cieux.
Aſtres, qui ſi ſouvent éclairâtes ſes veilles !
Si je n'ai pu le ſuivre & ſonder vos merveilles,
Mon œil ravi dumoins vous contemple, & je ſais
Bénir les douces nuits, que vous embelliſſez.

Heureux, qui peut alors errer dans les campagnes !

Heureux, qui peut gravir au ſommet des montagnes,
Et là, nonchalamment ſur la verdure aſſis,
Dans un calme profond endormir ſes ſoucis,
Reſpirer des jardins le beaume ſalutaire,
De l'œil ſuivre un ruiſſeau qui roule ſolitaire,
S'enyvrer de fraicheur; & ſans prévoir le jour,
Abandonner ſon ame à des penſers d'amour!

Mais quelle voix lugubre, affreuſe, épouventable,
Interrompt mes concerts d'un long cri lamentable!
Aux rayons que Phébé lance à travers ce bois,
D'un regard inquiet j'obſerve.... ô Dieux! Je vois,
Se traînant dans la nuit, une Ombre gémiſſante.
Ses cheveux ſont épars; de ſa main défaillante,
Un ſceptre d'or briſé tombe ſouillé de ſang:
Les poignards ſont encor enfoncés dans ſon flanc.
D'une profonde horreur je frémis, je m'écrie:
« Quels monſtres ont ſur vous épuiſé leur furie?
» Confiez à mon cœur vos deſtins déſaſtreux. »

A ces mots, elle pouſſe un ſoupir douloureux,
Et l'œil ſur moi fixé, de plus près elle avance;

Puis

Puis s'arrêtant : « Eh bien ! reconnois-tu la France,
» Mon fils ? Voici la nuit, où d'un glaive aſſaſſin,
» Le bras du Fanatiſme a déchiré mon ſein.
» De cette nuit de ſang dis l'horrible avanture ;
» Dénonces-en le crime à la race future.
» Que des Temples ſacrés le ſonore métal
» Du meurtre dans Paris répande le ſignal.
» Peins le vieux Coligni, qui ferme, inaltérable
» Laiſſe ſous le couteau ſa tête vénérable ;
» Couvre encor les chemins de ſes membres épars ;
» De longs ruiſſeaux de ſang inonde les remparts ;
» Que l'on entende encor les clameurs fanatiques
» De meurtriers, courans dans les places publiques ;
» Qu'ils atteſtent leur Roi ; que le nom de leur Dieu,
» Comme un arrêt de mort, retentiſſe en tout lieu.
» Montre, en foule égorgés dans cette nuit infame,
» Le père par ſon fils, le mari par ſa femme,
» Les enfans, aſſaſſins des enfans au berceau,
» Les paſſages fermés par les corps en monceau ;
» Enfin le Roi lui-même, au printems de ſon âge,
» Comme un vil ſcélérat ſe mêlant au carnage,
» Et du haut de ſon Louvre écraſant les proſcrits,

» Qui lui tendant les mains l'imploroient à grands cris. »

L'Ombre auguſte à ces mots ſe perd dans les ténèbres.
Et moi, plein de l'horreur de ces ſcènes funèbres,
Croyant des aſſaſſins ouïr encor la voix,
Je fuis épouvanté la retraite des bois;
Je fuis: je ne veux point du récit de nos crimes
Attriſter mon pays, deshonorer mes rimes.
Que plutôt dans le ſein d'un éternel oubli,
Ce honteux ſouvenir périſſe enſeveli;
Qu'il ſuccède à nos pleurs une touchante ivreſſe:
La fête de mon Roi commande l'allégreſſe.

J'entends déjà, j'entends, par cent bouches d'airain,
Les remparts des Cités bénir leur Souverain.
Le Louvre à ce ſignal élargit ſes portiques;
La foule les inonde, & ſes voûtes antiques,
Echos de notre amour pour le ſang des Bourbons,
Se répondant ſans ceſſe, en répètent les noms.
Voyez les Arts aſſis ſur les marches du Trône
Solemniſer ce jour, & leur noble Couronne
Deſcendre ſur le front des Poëtes naiſſans;

La nerveuſe Eloquence aux rapides accens
Prêter ſa noble audace à la timide Hiſtoire,
Et de nos Demi-Dieux reſſuſciter la gloire.

Ou ſuis-je tranſporté ? Quel magique pouvoir
Dans une étroite enceinte à mes yeux fait mouvoir
Les cieux, la terre, l'onde, & tout leur vaſte enſemble?
Je reconnois l'aſyle, où le pinceau raſſemble
Tout ce qu'il a créé de chef-d'œuvres nouveaux.
Là, les marbres encor de la toile rivaux,
De nos fameux Français éterniſant l'image,
Au nom de la Patrie acquittent ſon hommage.
Citoyens d'Albion, ne nous reprochez plus
Que d'un ingrat oubli nous payons les vertus !
D'Angiviller enfin marque leur récompenſe,
Digne un jour d'avoir part aux honneurs qu'il diſpenſe.

Sous les lambris des Rois, c'en-eſt fait, mes regards
Ont aſſez admiré les preſtiges des Arts.
Je vais, de la Nature obſervateur fidèle,
Je vais dans le hameau retrouver leur modèle.
Vers le ruiſſeau qui fuit en un bocage frais,

La Nymphe, dont l'Eté décolore les traits,
Légèrement s'avance, & d'un bain ſolitaire
Promet à ſes appas la fraicheur ſalutaire.
Pour elle quel plaiſir, quand les flots argentés
D'une humide ceinture embraſſent ſes beautés !
Quand ſeule, & ſe croyant loin de tout œil profane,
Elle folâtre en paix dans l'onde diaphane !

Un jour, il m'en ſouvient, un jour qu'à l'Orient
L'Aurore dévoiloit ſon viſage riant,
Sous la voûte d'un bois que la Dordogne arroſe,
Je vis, caché dans l'ombre, entrer la jeune Roſe.
Sur ſon front reluiſoit ce coloris vermeil,
Dont brille la jeuneſſe après un doux ſommeil :
Aimable ſans apprêts, belle ſans impoſture,
Roſe ſembloit ſortir des mains de la Nature.

La bouche & l'œil ouverts, ſur ſa trace, Lozon
D'un pié ſilencieux effleuroit le gazon ;
Le bruit le plus léger l'agite, le tourmente :
Il craint à chaque pas que l'œil de ſon Amante,
Derrière elle appellé par les zéphyrs jaloux,

Ne s'arme à ſon aſpect des regards du courroux.
A ſa témérité le hazard fut propice.
Sur les naiſſantes fleurs dont le bord ſe tapiſſe,
Roſe a déjà poſé le voile de ſon ſein.
O Roſe, quel danger ! D'un amoureux larcin,
Le coupable Lozon médite la penſée.
Arrête, ô fol Amant ! Crains que Roſe offenſée,
Forte de ſa vertu ne trompe tes deſirs,
Et que pour toi l'Amour n'ait jamais de plaiſirs.

Du véritable Amour le compagnon fidèle,
Le Reſpect cependant le captive loin d'elle.
Bientôt même honteux de ſa coupable ardeur :
« Ah ! je ſaurai, dit-il, reſpecter ſa pudeur ;
» Je le veux, je le dois ». A ces mots, en ſilence
Il fuit ; & dans les flots déjà Roſe s'élance.
Le fleuve, enorgueilli de baigner tant d'attraits,
Les couvre en bouillonnant de ſes humides rets,
Ajoute à leur blancheur, & la rend plus piquante.
Ainſi brille, à travers la vague tranſparente,
Cette fleur, dont le Nil voit les boutons éclos,
Triſtes durant la nuit ſe plonger dans les flots,

Et frémiſſans de joie au retour de l'Aurore,
Du fleuve par dégrés ſortir plus frais encore.

Auprès d'un ſaule antique, au-deſſous du baſſin,
Où la vague a reçu la Nymphe dans ſon ſein,
Lozon s'eſt arrêté. Sur l'onde fugitive
Il fixe en ſoupirant une vue attentive :
« O toi ! qui, repliée en ſinueux détours,
» Du corps charmant de Roſe as baigné les contours,
» Onde heureuſe! Ah! du moins, en quittant ma maîtreſſe,
» Que chacun de tes flots autour de moi ſe preſſe :
» Mon corps, impatient de s'en voir careſſer,
» Au fond de ton canal brûle de s'élancer. »
D'importuns vêtemens ſoudain il ſe dégage,
Se précipite au fleuve, & l'ouvrant à la nage :
« Oh ! ſi j'oſois, dit-il, dans les flots me cacher,
» Et lentement vers Roſe en ſilence approcher,
» Sans bleſſer ta pudeur, ſans lui coûter des larmes,
» Roſe, mon œil furtif dévoreroit tes charmes ! »

Tandis qu'en ſes penſers Lozon flotte incertain,
L'air, brillant à ſes yeux des rayons du matin,

Derrière ſe noircit, & prépare un orage,
Que voile aux deux Amans le bois qui les ombrage.
Le vent ſe tait : il dort dans un calme trompeur.
Il laiſſe lentement ſe former la vapeur,
Que l'ardent Souverain des plaines lumineuſes
Enlève, en la pompant, aux couches caverneuſes,
Où ſommeille le ſouffre, où repoſent en paix
Et le nitre ſubtil, & le bitume épais.
A l'aſpect du péril, la Colombe fidèle
Dans le creux des rochers fuit avec l'Hirondelle ;
La Corneille, en criant, plane ſur leur hauteur ;
Le fier Taureau friſſonne, & le Cultivateur,
Tremblant pour les épis où ſon eſpoir ſe fonde,
Cherche l'abri voûté d'une grotte profonde.

Mais des froids Aquilons & des brûlans Autans,
S'élancent tout-à-coup les eſcadrons flottans ;
De leurs fougeux combats les airs au loin mugiſſent ;
Les fleuves dans leur lit écument & rugiſſent,
Et la forêt en pouſſe un long bruiſſement.
A ce fracas ſoudain, Dieux ! quel ſaiſiſſement
Fait pâlir de Lozon l'innocente Maîtreſſe !

Le corps tout chancelant ſous l'effroi qui l'oppreſſe,
Pour regagner la rive elle marche; l'éclair
La couvre de ſes feux trois fois croiſés dans l'air:
La foudre ſuit de près, roule, gronde, & fumante
En éclats ſulphureux tombe aux piés de l'Amante.
Roſe pouſſe un long cri: glacé par la terreur,
Son corps roule, emporté par la vague en fureur.

Lozon entend ce cri, s'élance ſur la rive,
Couvert d'un ſimple lin il accourt, il arrive
Au baſſin, qui de Roſe enfermoit les appas.
Ciel! aux yeux de Lozon Roſe ne s'offre pas.
O tonnerre, dit-il, tu l'as donc dévorée!
Et les bras abbattus, & la vue égarée,
Sur le bord à ces mots ſans force, ſans couleur,
Lozon reſte immobile & muet de douleur;
Il n'a plus qu'à mourir. Mais d'écume inveſtie,
Roſe, au-deſſus des eaux qui l'avoient engloutie,
Remonte, oppoſe au fleuve & ſes piés & ſes mains,
S'épuiſe, & de nouveau cède aux flots inhumains.
Lozon à ſon ſecours vole au travers de l'onde;
Il brave, audacieux, & la foudre qui gronde

Et

Et la grêle qui tombe en globules bruyans,
Et le fleuve qui s'ouvre en gouffres tournoyans.

O toi, qui dans ſon cœur as verſé ce courage,
Fais qu'il triomphe, Amour ! victime de l'orage,
Roſe diſparoiſſoit, lorſque d'un bras nerveux
Lozon la ſaiſiſſant par ſes flottans cheveux,
Avec de longs efforts au rivage l'entraîne,
Et des ondes vainqueur touche enfin à l'arène.
Il cherche un roc voiſin. Autour d'eux cependant
L'éclair fond plus rapide, & brille plus ardent;
Le tonnerre plus fort briſe le flanc des nues;
Il darde ſa fureur aux montagnes chenues :
De leurs fronts ſourcilleux, qu'il frappe à coups preſſés,
fait voler en éclats les rochers fracaſſés,
Dans le creux du vallon avec eux roule & plonge,
Et courant juſqu'aux bords où la forêt s'allonge,
Allume au milieu d'elle un vaſte embraſement.

Par les vents attiſé, le fougeux élément
Dévore dans ſa courſe, ainſi qu'un foible arbuſte,
Le Chêne, & du Cormier la vieilleſſe robuſte,

Le Châtaignier couvert de globes épineux,
Et le Saule aquatique & le Pin réſineux.
Ce n'eſt plus cet aſyle, où couronné d'ombrages,
Le Paſteur de l'Eté défioit les outrages;
Où l'Oiſeau, voltigeant de buiſſons en buiſſons,
Lui payoit le tribut de ſes douces chanſons:
C'eſt une vaſte mer qui bouillonne enflammée,
Vomit en tourbillons les feux & la fumée,
Où mille Sangliers furieux, écumans
Courent, & font ouïr d'horribles heurlemens,
Où ſur Lozon enfin, & ſur Roſe expirante,
Voltige & s'élargit la flamme dévorante.
Ah! couple malheureux, où fuir? où te cacher?
Il n'eſt auprès de toi ni grotte, ni rocher;
Et l'implacable mort va frapper ta jeuneſſe.

Mais non: qu'en votre cœur un doux eſpoir renaiſſe.
La tempête, du ſein des nuages errans,
Sur la forêt en feu vomit l'eau par torrens.
Déjà de toutes parts dans les flots engourdie,
Murmure la fureur du rapide incendie.
Le déluge redouble, & le feu diſparoît:

Et l'orbe du Soleil, que l'orage entouroit,
Du voile ténébreux par dégrés ſe dégage.
De la ſérénité rayonne enfin le gage ;
C'eſt l'écharpe d'Iris : dans l'air reſplendiſſant,
Ses longs plis déroulés ſe voûtent en croiſſant.

L'ÉCLAT, dont ſes couleurs ont vêtu la campagne,
Raſſure de Lozon la tremblante Compagne.
Que dis-je ? Un autre effroi l'agite en ce moment.
Sans aucun voile, hélas ! livrée à ſon Amant,
De ſes pudiques mains elle couvre ſes charmes,
Rougit, ferme les yeux, & les trempant de larmes :
« De mes jours conſervés je te dois le bonheur ;
» Ajoute à tes bienfaits en me laiſſant l'honneur,
» Lozon ; ſois généreux : un jour viendra peut-être,
» Où Roſe, ſans remords, pourra les reconnoître ».

ELLE dit, & Lozon vaincu par la pudeur,
De ſes feux à regret étouffe encor l'ardeur ;
Il ſort. Roſe après lui retrouve ſur la plage
Ses voiles, & tous deux ſont rentrés au village.
La flamme a reſpecté le fruit de leurs guérets :

Armés du fer tranchant que recourba Cérès,
Quand la prochaine Aurore éveillera la Terre,
Aux épis déjà mûrs ils porteront la guerre.

Le jour meurt ; il renaît. La faucille à la main,
Et d'agreſtes chanſons égayant leur chemin,
Les Moiſſonneurs en fouſe avancent vers la plaine.
L'épi, qu'un doux Zéphir au gré de ſon haleine
Courbe, roule, relève & courbe & roule encor,
Promet à leurs travaux ſa chevelure d'or.
Ce ſalaire promis enflamme leur courage,
Et chacun tout entier s'abandonne à l'ouvrage.
A l'envi l'un de l'autre ils frappent les épis :
La faucille à leurs piés les étale en tapis.
Sous le glaive Français, ainſi de l'Angleterre
Les eſcadrons vaincus vont meſurer la terre,
Alors que réveillant nos antiques débats,
Leur jalouſe valeur nous appelle aux combats.

Le Moiſſonneur pourſuit. De ſon premier aſyle,
Avec de cris aigus l'Alouette s'exile ;
La tremblante Perdrix fuit avec ſes enfans ;

Et du Chien tant de fois les Lièvres triomphans,
Surpris dans le ſillon que leur nombre ravage,
Reçoivent de nos mains la mort ou l'eſclavage.

CEPENDANT les épis, au Soleil étalés,
Sont par de nœuds de Saule en javelle aſſemblés.
Riche, voïci le jour qu'attendoit l'indigence!
Oſerois-tu blâmer l'heureuſe négligence,
Qui fait tomber des mains du Peuple Moiſſonneur
Les épis, deſtinés à nourrir le Glaneur?
Il eſt pauvre; il a droit aux tréſors de tes plaines.

QUOI! de monceaux de blé tes granges ſeront pleines!
Du ſol de vingt hameaux que ton faſte a détruits,
Toi ſeul, vil parvenu, tu dévores les fruits!
Et quand ce malheureux, qu'afflige & déſeſpère
Le nom jadis ſi cher & d'époux & de père,
Vient, timide Glaneur, dans ton champ moiſſonné
Recueillir de tes grains le reſte abandonné,
De ce reſte par toi ſa misère eſt fruſtrée?
Ah! dans ce même champ dont tu fermes l'entrée,
Vois ces flots de Fourmis ardens à conquérir

Leur part de ce tréſor que l'Eté fait mûrir ;
Contemples-les, barbare : & leur troupe fidèle
De la douce pitié va t'offrir le modèle.

Quelquefois l'un d'entr'eux vaincu du poids des grains,
Qu'il traîne en haletant aux greniers ſouterrains,
Tombe, & tout épuiſé de force & de conſtance,
De ſes concitoyens réclame l'aſſiſtance.
Celui, qui le premier voit cet infortuné
Dans le ſillon poudreux ſans force abandonné,
Lui va porter ſoudain l'appui qu'il ſollicite,
Le ranime, & bientôt l'un & l'autre s'excite
A marcher, à traîner par un commun effort
Cet immenſe fardeau, pour chacun d'eux trop fort.

C'est par de tels bienfaits verſés ſur l'indigence,
Que méritant des Dieux la facile indulgence,
Le Riche en obtiendra la douce paix du cœur.
Dans les champs dont ſon or l'a rendu poſſeſſeur,
Tranquille, il goûtera l'allégreſſe unanime,
Que la fin des moiſſons au Village ranime.

Du froment enchaîné déjà tous les faiſceaux,

Par ordre, ſur un char, s'élèvent en monceaux.
Au plus haut de ce char, ſur ces monceaux de gerbes,
Qui lui forment un lit de leurs touffes ſuperbes,
Monte & s'aſſied Almon, le Chef des Moiſſonneurs :
A ce comble envié des champêtres honneurs,
Les reſpects de la foule ont porté ſa vieilleſſe.
La gaîté ſur ſon front s'unit à la nobleſſe ;
Et ſa tête à longs flots verſe de blancs cheveux,
Qui mollement épars battent ſon cou nerveux :
Roi des champs, ſa couronne eſt un léger feuillage.

Au ſon du chalumeau, les Belles du Village
Viennent au char ruſtique atteler, en danſant,
De Taureaux aſſervis un couple mugiſſant :
D'un pas tranquille, égal, vers la Ferme ils s'avancent,
Et tous les Moiſſonneurs par grouppes les devancent ;
Ils marchent en triomphe. Ainſi Rome autrefois,
Sur un char tout couvert des dépouilles des Rois,
Accueilloit le Héros, de qui l'heureuſe audace
Revenoit triomphante & du Parthe & du Dace.

La foule entre au Hameau : le Poſſeſſeur des champs

La reçoit dans ſa Cour au doux bruit de leurs chants,
Et pour fêter comme eux le Mois de l'abondance,
Suivi de ſes enfans, il ſe mêle à la danſe.
Son épouſe l'imite, & vole ſur ſes pas.
A la danſe bientôt ſuccède un long repas.
Là, chacun d'un vin pur rougit ſa large coupe.
Le Maître, aſſis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du Siècle d'Or,
Siècle où l'orgeuil des rangs n'exiſtoit pas encor.

L'IMMORTELLE Rhéa, dont la douce puiſſance
De cet âge enchanté nourriſſoit l'innocence,
Mais qui chaſſée enfin par nos lâches forfaits
Loin de nous avec elle emporta ſes bienfaits,
Rhéa, du haut des Cieux qu'embellit ſa préſence,
Jette ſur les Hameaux un œil de complaiſance,
Sourit à la concorde, & montrant aux Humains
L'épi myſtérieux qui brille dans ſes mains,
Annonce que les airs, ſur leur voûte enflammée,
N'entendront plus rugir le Lion de Némée,
Que dans ſes premiers fers ſon vainqueur l'a remis,
Et qu'un nouveau Printems à la Terre eſt promis.

Le ſang des végétaux, qui ſous la Canicule
De leur tête à leurs piés trop rapide circule,
Depuis trente Soleils oublioit de nourrir
L'arbre, que le Bélier avoit vu refleurir.
La feuille jauniſſante, & de ſoif épuiſée
Vainement, dans la nuit, s'abreuvoit de roſée,
L'Aube vers l'Orient à peine renaiſſoit,
Que plus aride encor la feuille languiſſoit.
Mais aujourd'hui qu'enfin la chaleur amortie
Laiſſe couler en paix la sève rallentie,
De ce ſuc nourricier pénétré lentement,
L'arbre de ſes rameaux rajeunit l'ornement.
Le ſauvage Arbouzier pompeuſement étale
Sur ſes bras reverdis la Pourpre orientale;
L'Ananas épaiſſit ſon feuillage étranger;
Un parfum plus ſuave embaume l'Oranger;
Du Roſier épineux la tige printanière
S'ouvre, & laiſſe échapper ſa feuille priſonnière;
La Pelouſe renaît & borde le ruiſſeau;
Des guirlandes de fleurs courent ſur l'arbriſſeau,
Qu'envoya ſur nos bords la froide Sybérie;
L'Albâtre a couronné le Jaſmin d'Ibérie,

Et l'humble Violette, au piſtil brillant d'or,
Croit revoir le Printems, & refleurit encor.
Mais ſur-tout de Bacchus le tortueux arbuſte
Environne l'Ormeau d'un cercle plus robuſte ;
Et prolongeant ſes bras juſqu'au berceau voiſin,
Sous un dôme de pampre y cache le Raiſin.

CEPENDANT aux plaiſirs de ces Fêtes ruſtiques,
Où chacun de Cérès entonnoit les Cantiques,
Succèdent maintenant de pénibles travaux.
Sur l'épaiſſeur d'un lit formé d'épis nouveaux,
Le bruyant fléau tombe & retombe en cadence ;
Il frappe les tuyaux chargés de l'abondance,
Les écraſe, & dans l'aire au loin confuſément
Fait voltiger la paille & jaillir le froment.
De la paille, mêlée à la pouſſière impure,
Le froment dans le crible en tournoyant s'épure.
Des greniers de l'Etat empliſſant le contour,
Il aſſure la vie aux Cités d'alentour,
Ou ſur l'onde emporté vers de lointains rivages,
De la pâle famine y prévient les ravages.

TU connus, ô Romain, ce monſtre dévorant,

Lorſqu'échappé du Nord, un peuple conquérant
Embraſa tes vaiſſeaux, riches dépoſitaires
Qui t'apportoient du Nil les moiſſons tributaires !
Ce monſtre pâle, blême, & morne en ſes fureurs,
Sur le Peuple d'abord déploya ſes horreurs.
Aux portes des Palais où s'endort la Moleſſe,
L'Indigent ſe traînoit ; là, vaincu de foibleſſe,
D'une voix preſqu'éteinte il demandoit du pain :
Et le Riche endurci que menaçoit la faim,
Dans le malheur commun devenu plus barbare,
Aux beſoins du mourant fermoit ſa main avare.
Mais lui-même, à ſon tour de beſoins dévoré,
Pouſſa des cris plaintifs dans ſon Palais doré.

Que lui ſervit alors que l'Euphrate & l'Hydaſpe
A l'orgueil de ſon luxe euſſent fourni le Jaſpe ;
Que l'art eût lentement appris à le vêtir
D'un lin plongé trois fois dans la Pourpre de Tyr,
A façonner pour lui l'Albâtre & le Porphyre ;
Que dans ſes bras trompeurs la vénale Delphire
Le reçut à prix d'or, & qu'il s'en crût aimé ?
Au milieu de ſon faſte il mouroit affamé.

Ce fut alors (grands Dieux ! que ma chère Patrie
Par de pareils forfaits ne ſoit jamais flétrie !)
Ce fut alors qu'on vit deux féroces Amans,
L'un par l'autre étouffés dans leurs embraſſemens,
A leurs propres amis ſervir de nourriture ;
Qu'une Mère (ô fureur, dont frémit la Nature !)
Qu'une Mère s'arma d'un poignard aſſaſſin,
Fondit à coups preſſés ſur le fruit de ſon ſein,
L'égorge, le déchire, & de ſang dégoûtante
En dévore la chair encore palpitante ;
Qu'un Prêtre, s'enfonçant dans l'horreur des tombeaux,
D'un corps rongé de vers engloutit les lambeaux :
Ce fut alors enfin que l'Auzonie entière
N'offrit de toutes parts qu'un vaſte Cimetière,
Où du Riche, du Pauvre & du Grand confondus,
Les cadavres giſſoient l'un ſur l'autre étendus.

REMARQUES

SUR

LE SIXIEME CHANT.

AOUT.

CE Mois appellé anciennement SEXTILIS, ou le SIXIÈME, parce que tel étoit ſon rang dans le Calendrier de Romulus, reçut une autre dénomination ſous le onzième Conſulat d'Auguſte. L'an 730 de Rome, le Sénat publia l'Edit ſuivant, que MACROBE nous a conſervé dans le premier Livre des Saturnales. « Parce que dans le mois Sextilis, Céſar-Auguſte a commencé ſon premier Conſulat, a eu trois fois les honneurs du Triomphe, a vu marcher ſous ſes auſpices les Légions du Janicule, a réduit l'Egypte ſous l'obéiſſance du Peuple Romain, & terminé la guerre civile, il plaît & il plaira au Sénat que ce Mois, le plus heureux pour l'Empire, ſoit déſormais appellé AUGUSTE. »

C'EST de ce mot que nous avons fait celui D'AOUT, auſſi ſourd & barbare que le premier eſt noble & harmonieux.

LE Soleil entre alors au Signe de la Vierge compoſé de vingt-huit étoiles. Les Peintres & les Poëtes figurent cette Conſtellation ſous les traits d'une jeune Fille qui porte en ſes mains un épi, pour déſigner les jours de la moiſſon.

VERS le quinzième jour du mois d'Août, qui du tems d'Auguſte ouvrit & termina leur année, les Egyptiens célébroient l'Apothéoſe de la Déeſſe NEPHYTIS, & ſon entrée glorieuſe dans les Cieux. Cette Déeſſe vierge étoit un perſonnage allégorique par lequel ils repréſentoient l'année qui venoit de triompher de toutes les intempéries. L'année recommençoit le lendemain, avec la Fête de Mercure & de la CANICULE, ou du CHIEN. Ce jour s'appelloit ROS, & on le repréſentoit aux yeux par la figure du Meſſager des Dieux, auprès duquel on plaçoit un chien. Ajoutons que dans le même tems où l'on célébroit le jour de ROS, l'Egypte étoit, comme elle l'eſt encore, annuellement affligée de maladies épidémiques, occaſionnées par le ſéjour & la retraite des eaux du Nil.

LES Grecs avoient en ce mois une Fête ſemblable à celle des Tabernacles, chez les Hébreux. Les uns & les autres élevoient des tentes couronnées de feuillages, & y vivoient comme dans un camp. On y remarque cependant quelque différence : 1°. Chez les Juifs toute la Nation étoit obligée à ce genre de vie, & chez les Grecs, il n'y avoit que neuf tentes deſtinées à des Députés de chaque Tribu : 2°. Cette ſolemnité duroit neuf jours chez les Grecs, tandis qu'elle finiſſoit pour les Juifs au bout du ſeptième : 3°. Enfin, les Hébreux la célébroient un mois plus tard que les Peuples de l'Attique.

P. 315. Il fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits que diſpenſe l'Année.

EN Provence & en Languedoc, on jouit des belles nuits de l'Eté un Mois, deux Mois plutôt que dans les provinces ſeptentrionales où j'écris. Dans celles-ci, il faut attendre ordinairement juſqu'au mois d'Août pour voir naître des nuits fraiches ſans humidité ; mais alors on peut dire avec le Compoſiteur des Jar-

dins de GUISCARD & D'ARMÉNONVILLE, qu'une belle nuit raſſemble une partie des agrémens d'un beau jour, la fraicheur du matin, le ſilence du midi & le calme du ſoir.

CE ſixième Chant commençoit autrefois par un Hymne à la Nuit. Je l'insère ici dans l'eſpérance que ces citations répandront quelque variété dans mes Remarques.

Quel doux & riant appareil
Te précède, ô Nuit, quand les Heures
T'ouvrant les céleſtes demeures,
Déſertent la Cour du Soleil !
De Saphirs ſemant l'hémiſphère,
Vénus annonce ton retour;
Jalouſe d'embellir ta Cour,
Diane emprunte de ſon frère
La clarté naiſſante du jour.
Tu reçois, ainſi que l'Aurore,
L'hommage de tous les oiſeaux:
Tu ranimes le ſein de Flore,
Et tes courſiers, du fond des eaux,
Lui ramènent ſous des berceaux
Le Dieu volage qu'elle adore.
Alorſque du moite élément
Tu ſors en déployant tes voiles,
Tu nous rappelles ce moment,
Où parlant en maître au néant,
L'Eternel a dit aux Etoiles:
Embelliſſez le firmament.
Cet Aſtre à queue étincelante,

Qui ſemble aux crédules Pervers
Secouer la guerre ſanglante,
Et la famine dévorante
Sur notre coupable univers ;
Ces feux qui dans l'Automne humide,
Du ſein de la terre exhalés,
Suivent d'une courſe rapide
Les pas des Voyageurs troublés ;
Cette Aurore qui glorieuſe
Des feux dont ſon char eſt armé,
De ſon écharpe radieuſe
Embraſſe le Nord enflammé ;
Tous ces éclatans phénomènes,
Ennemis des rayons du jour,
Ou tous enſemble, ou tour-à-tour,
Quand ſur ton char tu te promènes,
Forment la pompe de ta Cour.

Le Berger, qui de ſon Amante
Déplore l'infidélité,
Errant dans un bois écarté,
Te choiſit pour ſa confidente ;
Mais combien à la volupté
Ton règne, ô Nuit, eſt favorable !
La Beauté la plus intraitable,
Sous tes voiles perd ſa fierté.
L'Hymen froid, taciturne & ſombre,
Tandis qu'il voit regner le jour,

L'Hymen

L'Hymen ſe déride dans l'ombre,
Et prend un faux air de l'Amour.

Sans les feux propices de l'Ourſe,
Que tu promènes ſous les Cieux,
Le Matelot audacieux
Eût cent fois erré dans ſa courſe
Au gré des vents capricieux.
Les vents redoutent ta préſence :
Quand ton char gliſſe dans les airs,
Le bruit ceſſe ; un profond ſilence
S'empare du vaſte univers.
Le ſeul Zéphir ſouffle & murmure :
Fatigué de ſes longs travaux,
L'Homme, pour goûter le repos,
Regagne ſa retraite obſcure.
Tu fais reſpecter ſon ſommeil :
Reine du pays des menſonges,
Tu l'amuſes par d'heureux ſonges,
Juſqu'à l'inſtant de ſon réveil.

P. 316. Ah ! ſans les pâles feux que ſon diſque nous lance,
L'Homme errant dans la nuit en fuiroit le ſilence.

«SANS la Lune les ténèbres ſeroient trop profondes, le paſſage du jour à la nuit trop rapide ; il y auroit trop d'interruption dans les œuvres de la création. . . . . Lorſqu'après avoir été brûlé pendant le jour par les ardeurs du Soleil qui plonge ſur la tête, & auquel on a été obligé de ſe dérober, on arrive enfin à ce moment où la Reine de la Nuit domine à ſon tour ſur la Na-

ture entière ; la douceur de ſa lumière, le reflet des eaux, la longueur des ombres, le parfum de mille plantes odoriférentes que la fraicheur empêche de ſe diſſiper, tout charme, tout tranquilliſe, tout rétablit les forces abbattues.... Tel eſt le contraſte que la Nature met dans toutes ſes œuvres : c'eſt ainſi qu'elle tempère la force de l'Homme par la douceur de la Femme. »

Ce tableau appartient à M. de Gebelin, & la Poéſie doit le lui envier.

P. 316. Traverſer les déſerts, où pâle & taciturne,
Se roule peſamment l'Aſtre du vieux Saturne.

Il ne s'agit dans ces vers que de la révolution de Saturne autour du Soleil, & non de ſa rotation ſur lui-même. La première eſt connue : nous ſavons qu'elle s'achève en trente années, ou pour parler plus exactement, en vingt-neuf ans, cent cinquante-cinq jours & treize heures ; d'où l'on a conclu qu'il devoit y avoir dans la Planète de Saturne des pays où la nuit eſt d'environ quinze ans, par la raiſon que ſur la Terre qui tourne autour du Soleil en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous le Pôle. Le mot PESAMMENT fait encore alluſion à l'immenſité du globe de Saturne, neuf cens quatre-vingt fois plus gros que celui de la Terre.

Quant au mouvement de Saturne ſur lui-même, il n'a pas été poſſible de s'en aſſurer, parce que cette Planète étant à trois cens trente millions de lieues du Soleil, elle ne peut ſe montrer à nos yeux que comme une foible lumière. Il eſt probable cependant qu'elle tourne ſur ſon axe comme les ſix autres globes qui compoſent notre ſyſtême ſolaire. M. de Buffon croit que Saturne ſe meut ſur lui-même beaucoup plus vîte que Jupiter, qui pourtant a un mouvement ſur ſon axe cinq ou ſix cens fois plus rapide que celui de la Terre. La raiſon qu'il en apporte,

c'eſt que la vîteſſe des Planètes étant en raiſon du nombre de leurs Satellites, Saturne qui en a un de plus que Jupiter, c'eſt-à-dire cinq & un Anneau, doit ſurpaſſer Jupiter en viteſſe.

P. 317. De la Comète en feu le globe paſſager.

LES Comètes ſont une eſpèce de Voyageurs étrangers, qui viennent de tems en tems rendre viſite à notre tourbillon : mais elles n'en parcourent que les extrémités, c'eſt-à-dire qu'elles ſe meuvent au-deſſus de Saturne. Semblables aux Planètes, elles n'ont qu'une lumière empruntée ; & ces queues & ces barbes, qui les ſuivent ou les précèdent, ne ſont ou qu'un amas d'exhalaiſons que la chaleur du Soleil en fait ſortir, lorſqu'elles s'en approchent ; ou peut-être, comme le veut M. de MAIRAN, qu'une portion de l'atmoſphère ſolaire, dont elles ſe chargent en la traverſant.

LEUR retour & leur diſparition doivent ſuivre des loix conſtantes, puiſque le ſavant HALLEY, dont le THÉATRE COMÉTIQUE a été traduit en français par M. le MONNIER, nous avoit annoncé pour l'année 1759, une Comète qui a été obſervée à l'époque prédite. Le même Docteur nous fait attendre pour l'an 2255 une Comète dont il croit le période de 575 années. Ce ſera la même, dit-il, que celle qui parut immédiatement apres la mort de Céſar, enſuite l'an de J. C. 531, puis au mois de Février de l'an 1106, & en dernier lieu ſur la fin de l'an 1680, ce qui a formé à chaque apparition un intervalle de 575 années. Les calculs de ce célèbre Anglois méritent d'autant plus l'attention des Aſtronomes, que Newton s'en eſt appuyé en développant ſon ſyſtème ſur les Comètes.

IL y a trois choſes dignes encore de remarque dans l'hiſtoire de ces Corps céleſtes ; 1°. La variété de leur mouvement : les uns, comme les Planètes, courent d'Occident en Orient, les au-

autres, contre l'ordre général, ſe meuvent d'Orient en Occident ; ceux-ci ſont appellés rétrogrades, & ceux-la directs. 2°. La différence de leur grandeur : on en a vu dont le diamètre égaloit tantôt celui du Soleil, tantôt celui de la Lune ; d'autres reſſemblent à des Etoiles de la première ou ſeconde grandeur. 3°. Enfin leur nombre : M. Halley a compté vingt-une Comètes toutes différentes ; & s'il faut en croire un Savant du Nord, il en a paru 415 depuis le déluge.

P. 317. Inſenſé ! je croyois embraſſer d'un coup d'œil, &c.

A ce tableau de la grandeur & de la magnificence des Cieux, j'avois cru d'abord pouvoir faire ſuccéder par un heureux contraſte la peinture d'un Inſecte qui naît, ſe reproduit & meurt au mois d'Août, dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ſur les rivages de la Marne, de la Seine & du Rhin ; c'eſt l'Ephémère dont SWAMMERDAN a fait l'hiſtoire. J'avoue que j'ai eu quelque peine à ſacrifier ce tableau, parce qu'il m'avoit coûté un long travail, & qu'il a peut-être le mérite de la difficulté vaincue.

Inſenſé ! je croyois embraſſer d'un coup d'œil
Ce qu'a fait de plus grand l'immortel Architecte ;
Et mon œil ſe fatigue à pourſuivre l'Inſecte
Qu'en frêle papillon va transformer la nuit,
Et qui ne verra pas le Soleil qui la ſuit.

Aux rives où la Marne à longs replis ſerpente,
Ce ver, depuis trois ans, vit en Nymphe rampante :
Là, prudemment caché dans des tuyaux profonds,
Qu'il ſut avec tant d'art recourber en ſiphons,
Paiſible, il attendoit que ſon corps vêtu d'aîles
Pût, des ondes ſorti, planer au-deſſus d'elles.

Dans la nuit, tout-à-coup, du milieu des roſeaux,
S'élance un tourbillon de ces enfans des eaux ;
L'air en eſt obſcurci : d'une aîle pétulante
L'un raſe du criſtal la ſurface tremblante,
L'autre traçant dans l'air des cercles redoublés,
Laiſſe ramper ſous lui ſes frères raſſemblés.

Un inſtinct chatouilleux cependant les convie
A donner à l'Amour le moment de leur vie.
Dociles à ſa voix, à peine le plaiſir
Dans leur corps languiſſant fait taire le deſir,
Que prompte à ranimer ſa vigueur éphémère,
L'Amante ſe dévoue au doux emploi de mère.
De ſa queue à l'inſtant tous les filets roidis,
Pour étayer le poids de ſes flancs arrondis,
En mobiles pivots ſur l'onde ſe répandent ;
Et tandis que dans l'air ſes aîles la ſuſpendent,
Son flanc, ouvert ſoudain ſans efforts douloureux,
Verſe en grappe aſſemblés quatre fois deux cens œufs.
Ses deſtins ſont remplis : là, finit la fortune
D'un Peuple, que le jour de ces feux importune.
Il meurt, &c. &c.

J'ai ſupprimé ces vers parce que des Gens de Lettres dont je reſpecte infiniment le goût, en ont jugé les détails trop minutieux.

P. 318. Par de folles erreurs, les mortels avant toi
Avoient de l'univers défiguré la loi.

Parcourez les ſyſtêmes phyſiques de tous les Philoſo-

phes jusqu'à Newton, & vous verrez combien de folies ils nous ont données pour la vérité. XENOPHANES veut qu'il n'y ait point de mouvement dans le monde : PARMÉNIDE soutient que le Soleil est froid & chaud tout ensemble ; EPICURE, que cet astre n'est pas plus grand qu'il ne le paroît ; ceux-ci, que les globes célestes se meuvent comme des animaux pour chercher leur nourriture, & qu'ils reviennent sur leurs pas, lorsqu'ils sont arrivés au point du Ciel où ils ne trouvent plus d'alimens ; ceux-la, que l'espace étant infini, la Terre & l'univers y tombent sans cesse sans pouvoir jamais s'arrêter ; le DIVIN ARISTOTE, que la Terre occupe la partie de l'espace au-delà duquel il n'en existe plus ; enfin notre grand DESCARTES lui-même, que le premier élément, l'ame du Monde est une matière subtile composée de particules de forme cubique, qui ont deux mouvemens, l'un au-tour de leur propre centre, l'autre au-tour d'un centre commun. Comparez maintenant à ces différens systêmes celui de Newton sur le mouvement des Planètes & du Soleil, sur la Lumière & sur les Comètes, & voyez s'il est possible de parler un langage plus vraisemblable, & qui développe avec autant de simplicité l'ordre de l'univers.

SI je n'ai pas fait une exception en faveur de Descartes, je n'en suis pas moins l'admirateur de son rare génie & de ses vastes connoissances, quoique M. de Voltaire ait dit que DESCARTES NE SAVOIT PAS GRAND CHOSE EN PHYSIQUE. Notre illustre Poëte auroit été plus équitable, s'il eût dit que le Philosophe Anglois doit beaucoup à son prédécesseur. La justice exige aussi que l'on avoue ce que tous les deux ont emprunté des Anciens. Si Descartes a trouvé dans Aristote la matière éthérée, ou les tourbillons, & dans Empédocle le mouvement de l'univers dans le plein & la divisibilité de la matière à l'infini, l'Anglois doit à DÉMOCRITE le vide où il fait mouvoir tous les corps, & à Epicure une grande partie de son système sur les couleurs.

P. 318. Ces globes voyageurs, dans leurs détours divers,
Sans jamais ſe heurter, ſe traverſent ſans ceſſe.

C'EST ce que MANILIUS avoit déjà dit dans ces beaux vers:

Non varios obitus norunt varioſque recurſus,
Certa ſed in proprias oriuntur ſidera luces,
Nataleſque ſuos occaſumque ordine ſervant.
Nec quicquam in tantâ magis eſt mirabile mole,
Quam ratio, & certis quod legibus omnia parent.
Nuſquam turba nocet; nihil illis partibus errat
Latius & levius, mutatove ordine fertur.
Quid tam confuſum ſpecie, quid tam vice certum eſt?

(Aſtrononicon. lib. I.)

P. 321. Que des Temples Sacrés le ſonore métal,
Du meurtre, dans Paris répande le ſignal.

ON convint au Louvre que le maſſacre commenceroit quand l'horloge du Palais ſonneroit minuit; & les cloches de Notre-Dame, Matines: ce qui a fait donner à cette ſanglante tragédie le nom de MATINES DE PARIS, comme on dit LES VÊPRES SICILIENNES.

C'EST ici le lieu de répondre aux reproches que font quelques Journaliſtes aux Auteurs dont les écrits nous parlent encore de cette nuit abominable. Pourquoi, dit-on, retracer les excès de nos Pères? Que ſignifie cette affectation de crier contre le Fanatiſme dans un tems où nous n'en avons plus rien a craindre? Je veux croire que le Peuple ſeroit aſſez éclairé & aſſez ſage pour refuſer de défendre ſa Foi par le meurtre, ſuppoſé que nous euſſions le malheur de retomber dans nos premières diſſentions: mais où eſt l'inconvenient de l'entretenir dans cet eſprit de paix

& de douceur par l'horreur que doit inſpirer le récit de nos crimes paſſés ? Les Mœurs, les Loix, la Religion de l'Etat en ſont-elles bleſſées ? Celle-ci, qu'il ne faut pas confondre avec la Cour de Rome (*), a-t-elle jamais approuvé la Nuit de la Saint-Barthélemi ? Pourquoi nous défendroit-on un tableau que j'ai vu retracer deux fois dans les Chaires Chrétiennes par de ſages Orateurs ? Si quelqu'un eſt digne de reproche, de l'Auteur ou du Périodiſte, n'eſt-ce pas plutôt le dernier, qui veut étouffer la voix de la vérité, ment à ſa conſcience, & cherche à flatter avec autant de lâcheté que de mal-adreſſe un ordre de Lecteurs qui le déſavouent ?

P. 321. Couvre encore les chemins de ſes membres épars.

QUAND BÊME eût aſſaſſiné l'Amiral de COLIGNI : C'EN EST FAIT, cria-t-il par la fenêtre aux Ducs de GUISE & D'ANGOULÊME, qui l'attendoient dans la cour. Guiſe lui répondit : M. D'ANGOULÊME NE VEUT PAS LE CROIRE QU'IL NE LE VOIE A SES PIEDS. Bême alors jetta le cadavre. Le Duc d'Angoulême en eſſuya lui-même le viſage pour le reconnoître, & le foula aux piés. Enſuite on lui coupa la tête qu'on porta à CATHERINE DE MÉDICIS. Le corps fut traîné dans les rues par la populace, & ce qui en reſtoit fut pendu par les piés au gibet de Montfaucon. Charles IX alla l'y voir avec toute

(*) Cette Cour, comme chacun le ſait, ordonna une Proceſſion ſolemnelle en action de grâces de ce maſſacre abominable ; le Pape célébra la Meſſe pontificalement. Aujourd'hui même, dans la SALLE ROYALE, ainſi nommée, parce qu'elle eſt deſtinée aux Tableaux qui repréſentent les divers triomphes de la Cour Romaine ſur ſes ennemis, dont les Rois font la plus grande partie, on voit deux Tableaux, où la Nuit de la St. Barthélemy eſt figurée. L'un montre le corps de l'Amiral Coligny qu'on jette par les fenêtres ; & l'autre, Charles IX, aſſis ſur ſon trône, & ratifiant ce qu'on ne rougiſſoit pas d'appeller LA BONNE ŒUVRE.

ſa

ſa Cour. « Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentoit mauvais, il répondit comme VITELLIUS : LE CORPS D'UN ENNEMI MORT SENT TOUJOURS BON ». (M. DE VOLTAIRE).

P. 321. Les enfans, aſſaſſins des enfans au berceau,
Les paſſages fermés par des corps en monceau.

CES deux vers ne diſent rien qui ne ſoit atteſté par l'Hiſtoire. On vit des enfans de dix ans tuer des enfans au maillot, dit l'Auteur de L'ESPRIT DE LA LIGUE; D'AUBIGNÉ aſſure « QUE LES PORTES COCHÈRES ÉTOIENT BOUCHÉES DE CORPS ACHEVÉS OU LANGUISSANS, ET LES RUES DE CADAVRES QU'ON TRAÎNOÎT SUR LE PAVÉ A LA RIVIÈRE ».

P. 321. Enfin le Roi lui-même au printems de ſon âge, &c.

LA tranquille férocité de CHARLES IX eſt peut-être ce qu'il y eut de plus inoui dans cette affreuſe Journée. Il n'avoit alors que dix-neuf ans, c'eſt-à-dire qu'il étoit à cette époque aimable de la vie, où tous les hommes ſont naturellement doux, humains & compatiſſans. Voyez comme à l'aſpect d'un malheureux qui ſouffre, comme au ſimple récit d'un événement tragique, ils frémiſſent & verſent des larmes : ou s'ils ſont cruels, du moins c'eſt avec audace; ils ont également pour le crime & pour la vertu de l'énergie & de la franchiſe. Charles IX fut cruel avec lâcheté. Si TAVANES couroit dans les rues en criant : TUEZ, TUEZ; LA SAIGNÉE EST AUSSI BONNE AU MOIS D'AOUT QU'AU MOIS DE MAI, il expoſoit ſa vie : quelque Calviniſte courageux pouvoit ſe défendre & le tuer; mais Charles IX, ſur les balcons du Louvre, d'où il fuſilloit les paſſans, n'avoit rien à craindre. Ajoutez qu'il n'étoit point animé par le mouvement & par des courſes, comme les autres MASSACREURS.

P. 323. La nerveuſe Eloquence, aux rapides accens,
Prêter ſa noble audace à la timide Hiſtoire,
Et de nos Demi-Dieux reſſuſciter la gloire.

J'ENTENDS blâmer quelquefois les Sujets que l'Académie Françaiſe propoſe tous les deux ans pour le Prix d'Eloquence. C'eſt un mauvais genre, dit-on, qui ne peut faire que des Déclamateurs. Mais que les Critiques s'accordent donc avec eux-mêmes? Quoi! ils louent d'une voix unanime les Oraiſons Funèbres des Boſſuet & des Fléchier, comme des modèles d'éloquence; & lorſque l'Académie Françaiſe demande l'Eloge d'un Grand Homme, qui ne ſera à proprement parler que ſon Oraiſon Funèbre, on oſera nous dire qu'on ne peut faire ſur de pareils Sujets que des Déclamations! Aimeroient-ils mieux, ces ſévères Ariſtarques, que le talent de nos Orateurs s'exerçât ſur quelque point de morale rebattue? Nous connoiſſons, ou plutôt nous ne connoiſſons plus les Diſcours que ce genre nous a donnés: à peine ſavons-nous qu'ils n'étoient que des Amplifications de Collège, tandis que nous reliſons chaque jour les Eloges de Sully, du Maréchal de Saxe, &c. (*) couronnés par l'Académie Françaiſe. Cet uſage, que la plupart des autres Académies du Royaume ont adopté, me ſemble digne des beaux ſiècles d'Athènes. Non-ſeulement il ouvre à l'Eloquence un champ où elle peut déployer toutes ſes richeſſes, mais il a l'avantage encore de propoſer aux Claſſes les plus diſtinguées de la Nation des modèles à imiter. L'émulation eſt un puiſſant reſſort que les Gouvernemens modernes ont trop négligé. Les Corps Littéraires ſuppléent aujourd'hui à cette négligence. Ils ont vu ſans doute que l'Eloge d'un Grand Homme pouvoit enfanter ſon émule. L'Achille d'Homère a fait Alexandre.

(*) J'aurois nommé l'Eloge de FÉNÉLON par M. DE LA HARPE, ſi l'Auteur n'étoit pas Journaliſte: mais on diroit que je l'ai loué par timidité, tandis que je crains les défauts de mon Ouvrage, & non les cenſeurs qui peuvent me les reprocher, même avec amertume.

P. 323. Là, les marbres encor de la toile rivaux,
De nos fameux Français éternisant l'image,
Au nom de la Patrie acquittent son hommage.

C'est un projet bien digne d'un Roi de France, que celui d'élever des Statues aux grands hommes qui, dans tous les genres, ont fait la gloire de la Patrie. Ces Statues, présentées aux hommages publics dans la vaste galerie du Louvre, où elles doivent être rangées parmi les Tableaux de la Couronne, formeront l'un des plus beaux monumens de la Capitale d'un grand Royaume. Croiroit-on cependant que ce projet a eu des détracteurs? Voici à ce sujet une Anecdote dont je puis certifier la vérité.

Un grand Seigneur visitoit le Sallon de 1777. Arrivé devant la Statue de Descartes, il demande le nom de celui qu'elle représente. Un homme de Lettres qui se trouve par hazard en ce moment auprès du Courtisan, lui répond : c'est Descartes, M. le Duc. —Qu'est-ce que Descartes? —C'est le plus grand Philosophe qu'ait produit la France. —Voilà du marbre bien employé, répond l'Homme de Cour! & fier de son bon mot, il se retire.

P. 325. Le Fleuve, enorgueilli de baigner tant d'attraits,
Les couvre en bouillonnant de ses humides rets,
Ajoute à leur blancheur & la rend plus piquante.

On peut dire qu'une belle femme dans le bain est encore plus belle. Combien cependant nos bains servent peu la beauté, si on les compare à ceux qui étoient en usage chez les Romains, & à ceux qu'on trouve aujourd'hui même en Turquie. Milady Montaigu nous fait dans ses Lettres le tableau de ces derniers. Ce fut à Andrinople qu'elle pénétra dans ce lieu fermé aux

hommes, & dont aucun Voyageur ne peut parler, parce que tout homme qui y ſeroit ſurpris perdroit la vie ſur le champ.

«J'arrivai au bain, dit-elle ; il étoit rempli de femmes. C'eſt un bâtiment de pierre, où il y a trois Dômes de ſuite qui ne reçoivent le jour que par la couverture.... Les premiers bancs étoient couverts de couſſins & de riches tapis. Les Dames étoient aſſiſes deſſus, & leurs Eſclaves étoient ſur les ſeconds, derrière elles. Ce n'étoit pas l'habit qui les diſtinguoit, car elles étoient dans l'état de nature, c'eſt-à-dire, toutes nues, ſans cacher ni beautés ni défauts. Je n'apperçus pas cependant le moindre ſourire, ni le moindre geſte qui pût choquer la pudeur. Quelques-unes ſe promenoient avec cet air majeſtueux que Milton donne à notre première Mère.... Preſque toutes avoient la peau d'une blancheur à éblouir : de beaux cheveux partagés en pluſieurs treſſes parſemées de perles & de rubans pendoient ſur leurs épaules : elles repréſentoient parfaitement les Grâces. Là, je me convainquis de la juſteſſe d'une réflexion que j'ai ſouvent faite ; c'eſt que ſi c'étoit l'uſage d'aller tout nud, on feroit à peine attention au viſage : moi-même je voyois avec plaiſir tant de belles femmes nues en différentes poſtures, les unes faiſant la converſation, les autres occupées à l'ouvrage, quelques-unes prenant du caffé ou du ſorbet, pluſieurs négligemment couchées ſur des couſſins, pendant que leurs Eſclaves, qui ſont ordinairement de jolies filles de dix-ſept ou dix-huit ans, s'occupoient à leur treſſer les cheveux.»

P. 325. Cette fleur dont le Nil voit les boutons éclos, &c.

C'EST la fleur du Lotos, eſpèce de Nénuphar, qui croît en abondance dans les plaines de l'Egypte, auſſi-tôt que le Nil les a inondées. Cette plante pouſſe pluſieurs tiges chargées de feuilles, qui avant de ſe développer ſont repliées en cornet ; quelque tems après, elles ſe couronnent d'une belle fleur blanche, qui

pendant la nuit ſe plonge dans l'eau, pour en ſortir peu-a-peu au retour du Soleil : la tête de cette fleur donne enſuite une gouſſe remplie d'une graine à peu près ſemblable à notre Millet. Les Egyptiens avoient grand ſoin autrefois de la recueillir pour en faire du pain : aujourd'hui même ils en font des gâteaux.

Il y avoit en Egypte une autre eſpèce de Lotos, qui donnoit une fleur d'un rouge incarnat & d'une agréable odeur ; ſes feuilles & ſes tiges s'élevoient au-deſſus de l'eau beaucoup plus que celles de la première. C'étoit une forêt charmante, à l'ombre de laquelle on ſe promenoit dans ces barques peintes dont parle Virgile. Sa racine & ſa graine étoient excellentes à manger. Cette plante ſervoit de couronne aux hommes dans les feſtins, & aux Dieux dans les Temples.

Enfin, les Anciens donnoient le nom de Lotos à un arbre que nous ne connoiſſons point, mais que les Commentateurs ont dit être, les uns, le Jujubier ; les autres, l'Alizier. Quoi qu'il en ſoit, ſon fruit faiſoit la nourriture d'un Peuple qui en avoit reçu le nom de Lotophages ; & les Egyptiens toujours amoureux de fables regardoient ce fruit comme ſi délicieux, qu'ils aſſuroient que dès qu'un étranger en avoit goûté, il perdoit le deſir de revoir ſa patrie.

P. 327. La Corneille, en criant, plane ſur leur hauteur.

Tum Cornix pluviam totâ vocat improba voce. (Virg.)

P. 329. . . . . Du Cormier la vieilleſſe robuſte.

Le Cormier, l'un des plus beaux arbres de nos forêts d'Europe, ſurpaſſe le Chêne en dureté & en vigueur. Le fameux Hyver de 1709 fut ſans effet contre lui, tandis qu'il fit mourir un grand nombre de Chênes. Sa durée eſt longue ; d'où l'on peut conclure

que ſa croiſſance eſt lente. Il ne commence à donner des fruits que trente ans après qu'il a été planté.

P. 330. . . . . Et le Pin réſineux.

Il y a pluſieurs eſpèces de Pins : toutes donnent de la réſine, mais plus ou moins abondamment. Les Pins, qui en fourniſſent davantage, ſont ceux dont l'aubier a le plus d'épaiſſeur, & qui ſont le plus expoſés aux ardeurs du Soleil. Ces derniers, parvenus à l'âge de ſoixante-dix ou quatre-vingts ans (c'eſt le tems de leur plus grande force), répandent juſqu'à quinze livres de réſine chaque année. On la retire en faiſant à ces arbres, vers la fin du mois de Mai, une entaille qu'on renouvelle tous les jours, de peur qu'elle ne ſe ferme. La réſine en découle juſqu'au mois de Septembre, moment où la fraicheur de l'air ſuſpend le cours de cette ſubſtance liquide.

P. 333. Oſerois-tu blâmer l'heureuſe négligence,
Qui fait tomber des mains du Peuple moiſſonneur
Les épis, deſtinés à nourrir le Glaneur ?

Ce n'eſt point ici un fantôme que je me ſois fait pour avoir le plaiſir de le combattre. On a vu, il y a quelques années, dans les plaines de la Brie, de riches propriétaires aſſez barbares pour chaſſer de leurs champs les malheureux qui y glanoient. Ils n'ont pas même rougi de les traîner devant les Tribunaux, dans l'eſpérance que le Parlement proſcriroit un uſage, conſacré par tous les ſiècles en faveur de l'indigence. Nos Magiſtrats l'ont maintenu au contraire par un Arrêt bien digne de leur ſageſſe & de leur humanité.

P. 334. Quelquefois l'un d'entr'eux vaincu du poids des grains ;
Qu'il traîne en haletant aux greniers ſouterreins, &c.

Il ne faut pas croire, comme on l'a fait ſi long-tems, que ce

petit peuple entaſſe en Eté des proviſions pour l'Hyver, ni que pour empêcher le grain de germer dans ſes cellules, il en ronge le germe qui eſt à la pointe. L'amour du merveilleux a toujours égaré les hommes. Les Fourmis n'emmagaſinent rien, parce qu'elles n'ont pas beſoin de proviſions pour l'Hyver. Elles vivent au jour le jour ; & quand la belle ſaiſon a diſparu, la république s'endort d'un ſommeil qui dure ſix mois ; ou plutôt, elle demeure dans un état d'engourdiſſement juſqu'à ce que l'air ait repris le dégré de température propre à la ranimer. M. FRANÇOIS CARRE a vu des Fourmis, qui s'étoient logées dans ſon appartement, s'endormir plus tard & s'éveiller plutôt que celles qui étoient en plein air. A peine la fin du Printems les a retirées de cette langueur, que les œufs ſe hâtent d'éclore. Alors la merveilleuſe activité de ce peuple n'eſt que l'effet de ſa tendreſſe pour ſes petits ; car la foibleſſe de ces derniers ne leur permettant pas de s'expoſer à l'air, toute la république travaille pour eux à frais communs.

P. 336. Le Maître, aſſis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du ſiècle d'or, &c.

J'AI peint dans ces vers les FÊTES CÉRÉALES qu'un Seigneur Français vient d'établir dans ſes Terres ſituées ſur les bords de la Garonne. Cet homme vertueux, habillé comme ſes Vaſſaux, ſe mêle à leurs ouvrages, les raſſemble enſuite dans ſon Château & les admet à ſa table. Ainſi, parmi nous, un ſimple particulier imite, autant qu'il eſt en lui, l'encouragement que l'Empereur de la Chine donne à l'Agriculture par la Fête auguſte dont j'ai parlé dans le premier Chant. Ces Fêtes Céréales qui mériteroient des éloges, ne fût-ce que pour le motif qui a préſidé à leur établiſſement, ont été traitées de COMÉDIE dans je ne ſais quelle Feuille Périodique. On a cru y reconnoître l'eſprit de notre âge qui n'a ceſſé de réveiller dans les hommes les premiers ſen-

timens de la Nature, & cela ſeul a ſuffi pour les faire condamner. Voilà comme l'eſprit de parti rend injuſte. On s'eſt déclaré ouvertement l'ennemi de ſon ſiècle, & l'on blâme en lui ce qu'on admire avec raiſon dans les tems anciens.

P. 336. Rhéa, du haut des Cieux qu'embellit ſa préſence,
Jette ſur les hameaux un œil de complaiſance.

CETTE Déeſſe, que les anciennes Mythologies firent préſider à l'Age d'Or, devint dans des tems poſtérieurs le ſigne du Mois, où la moiſſon ayant fourni une nourriture commune à tous les hommes, ceux-ci paroiſſoient rentrer dans l'égalité primitive, au milieu des Fêtes & des plaiſirs que ramenoit cette époque de l'année. Auſſi cette Conſtellation fut-elle repréſentée ſous les traits d'une Glaneuſe qui porte un épi dans ſa main.

P. 337. Le ſauvage Arbouzier pompeuſement étale
Sur ſes bras reverdis la pourpre orientale.

CET arbriſſeau, qui croît naturellement ſur les montagnes de la Provence & du Languedoc, eſt couvert tous les ans au mois d'Août d'un grand nombre de fleurs blanches & de gros fruits couleur de pourpre. Mêlés à ſa feuille d'un beau verd, & élégamment dentellée, ils forment un coup-d'œil brillant. La reſſemblance du fruit de l'Arbouzier avec la Fraiſe eſt ſi grande, que dans certains cantons du Diocèſe de Montpellier les payſans l'appellent FRAISE DE MONTAGNE.

P. 337. Des guirlandes de fleurs courent ſur l'arbriſſeau,
Qu'envoya ſur nos bords la froide Sybérie.

C'EST l'arbriſſeau cultivé depuis peu dans nos jardins, ſous le nom de ROBINIA, que lui a donné le Chevalier LINNÉ. Il décore agréablement les boſquets par ſon feuillage d'un verd frais

frais & ſes fleurs d'un beau jaune. Dans la Sybérie dont il eſt originaire, on l'appelle d'un nom qui ſignifie L'ARBRE AUX POIS, parce que ſes fleurs ſe changent en une gouſſe qui produit des pois de la groſſeur & de la forme d'une lentille. Les Peuples du Nord qui s'en nourriſſent, aſſurent que le goût de ce fruit eſt ſupérieur à celui du légume dont il porte le nom.

P. 338. Le bruyant fléau tombe & retombe en cadence.

LA manière de battre le blé n'eſt pas la même pour toutes les Provinces de la France. En Guyenne, en Provence, en Languedoc, on le bat ſur une grande aire qu'on renouvelle chaque année en plein champ. Sur ce terrein, qu'on a pris ſoin d'applanir, de conſolider pour en fermer les fentes, où le grain pourroit ſe perdre & les inſectes ſe cacher, on étend une couche de gerbes : on y fait paſſer des Chevaux, & leurs pieds en détachent le grain, en le foulant. Cette méthode qui étoit auſſi en uſage chez les Grecs, a fourni à Homère l'une des plus belles comparaiſons qui ſoit dans l'Iliade.

LA voici traduite par M. Cabanis. Je rapporte les vers qui la précèdent, afin de mettre le Lecteur plus en état de comparer la copie avec l'original.

Tel lorſque de ces monts, où ſiègent les orages,
La foudre en mugiſſant dévore les ombrages,
Pouſſé de tous côtés par l'Aquilon fougueux,
L'incendie au hazard y promène ſes feux,
Monte au ſommet des rocs, les couvre de ruines,
Deſcend dans les vallons & parcourt les collines :
Tel, la lance à la main, dans ce combat fatal,
Achille, fils des Dieux, aujourd'hui leur égal,

Pouſſe de toutes parts ſes courſiers hors d'haleine ;
Et de ruiſſeaux de ſang fait regorger la plaine.
Ou comme dans les jours qui ſuivent les moiſſons,
Le Citoyen ruſtique enrichi de leurs dons,
Sous les piés des Chevaux ſéparant dans ſon aire
L'orge & le pur froment de la paille légère,
Voit voler & la paille & les grains nourriciers :
De même, du Héros les immortels courſiers,
Renverſant les bleſſés, dont ils ſuivent les traces,
Foulant tout-à-la-fois les caſques, les cuiraſſes,
Et les membres épars & les troncs en monceaux,
Font rejaillir le ſang & voler les lambeaux :
Le char en eſt couvert, &c.

On prétend que cette méthode eſt plus longue & plus diſpendieuſe que celle du fléau, en uſage dans nos Provinces ſeptentrionales.

P. 338. Tu connus, ô Romain ! ce monſtre dévorant,
Lorſqu'échappé du Nord un Peuple conquérant
Embrâſa tes vaiſſeaux, riches dépoſitaires,
Qui t'apportoient du Nil les moiſſons tributaires.

Ce fut au tems de l'éruption des Hérules, ſous Odoacre, que Rome éprouva cette calamité. On n'avoit preſque point recueilli de blé en Italie. L'Egypte, qu'on appelloit le Grenier de l'Empire, en envoya. Les Hérules ſurprirent les vaiſſeaux qui le portoient, & y mirent le feu. Alors ſe fit ſentir cette famine, l'une des plus terribles dont l'Hiſtoire faſſe mention. Les cadavres des malheureux qui en furent la victime, & qu'on laiſſoit ſans ſepulture au milieu des champs, étoient ſi ſecs,

& leur peau ſi tannée, que les oiſeaux de proie ne pouvoient les entamer. Il n'étoit pas rare de voir des hommes brouter le peu de verdure que la ſechereſſe avoit épargnée. Ils ſe traînoient dans les campagnes en rampant ſur leurs mains, & l'on en trouva quelques-uns étendus ſans vie au bord des eaux, les dents encore attachées aux brins d'herbe qu'ils n'avoient pas eu la force d'arracher.

FIN DU TOME PREMIER.

TOME IX.